BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. GRÉGOIRE

AVEC LA COLLABORATION DE

N. BANESCU, R. P. BLAKE, A. E. R. BOAK, MRS. G. BUCKLER, P. CHARANIS, R. GOOSSENS, A. GRABAR, O. HALECKI, E. HONIGMANN, J. L. LA MONTE, M. LASCARIS, P. LEMERLE, M. LEROY, A. LEROY-MOLINGHEN, R. LOPEZ, G. MORAVCSIK, P. ORGELS, G. OSTROGORSKIJ, † G. ROUILLARD, A. SOLOVIEV, A. A. VASILIEV, G. VERNADSKY, TH. WHITTEMORE.

TOME XVIII (1948)

BRUXELLES

FONDATION BYZANTINE ET NÉO-GRECQUE

1948

LA PREMIÈRE PÉNÉTRATION TURQUE EN ASIE-MINEURE

(SECONDE MOITIÉ DU XIe S.)

La pénétration turque en Asie occidentale a dans l'histoire du monde tant musulman que chrétien une importance trop considérable pour qu'il ne lui soit pas consacré une étude approfondie. Cette étude cependant commence à peine. Trop longtemps l'histoire turque n'a intéressé le public et même les savants que dans la mesure où elle intervenait dans l'histoire européenne, et par conséquent en se plaçant à des points de vue européens, en utilisant une documentation en majeure partie occidentale. Les islamisants certes ont rencontré les Turcs sur leur route ; mais d'une part l'exploration des sources de langue arabe ou persane est beaucoup moins avancée que celle des sources chrétiennes, d'autre part les historiens de l'islam se sont médiocrement préoccupés de distinguer le phénomène turc en lui-même, et les quelques historiens de l'Empire ottoman moderne ne paraissent pas avoir eu une grande curiosité de remonter à ses origines turques médiévales. De là vient qu'il n'existe aujourd'hui encore aucune histoire turque convenable.

Si dans l'histoire des origines ottomanes la période post-mongole marque l'étape décisive, il n'en reste pas moins que la première expérience d'un peuplement, d'une société, d'institutions turcs se situe pendant la période selğükide, de la seconde moitié du XIe au milieu du XIIIe siècles. C'est au début de cette période que le présent essai est consacré.

Il consiste surtout en un exposé de faits politico-militaires Non que l'auteur s'illusionne sur l'intérêt que présentent ces faits en eux-mêmes, et méconnaisse que c'est surtout la portée sociale de l'établissement des Turcs en Asie occidentale

qu'il faut viser à préciser. Mais il se trouve que la documentation est à ce point de vue si maigre, en tous cas consiste si exclusivement en narrations politico-militaires, que force est bien de partir d'une étude serrée de ces faits si l'on ne veut pas se borner en matière sociale à des généralités insuffisamments étayées. L'essentiel est d'avoir, à travers ces faits politico-militaires, la volonté de rechercher les déterminantes sociales fondamentales qu'ils manifestent. Méthode de recherche donc, pour reconstituer un ordre inverse d'explication.

D'autre part, le présent article se limite, en gros, aux faits relatifs à la Syrie et à l'Asie Mineure (qui à partir du XIIe siècle évolueront d'une manière distincte mais qu'au XIe on ne peut séparer). L'auteur n'en est pas moins conscient, que, tant du point de vue de l'expansion militaire que de celui des institutions, il faut partir d'une exacte connaissance des antécédents selğükides iraniens. Il y consacre des recherches qu'il espère publier prochainement. Mais les conditions de l'expansion turque vers la Méditerranée n'en sont pas moins suffisamment différentes de celles de la conquête de l'Iran et de Bagdad pour mériter un exposé séparé (1).

(1) Qu'il me soit permis de dire ici ma reconnaissance envers les ouvrages suivants qui ne seront pas cités dans le corps de l'article, parce qu'ils devraient l'être partout :

Joseph LAURENT, *Byzance et les Turcs seldjoucides des origines à* 1081, Paris-Nancy 1914.

MUKRIMIN HALIL (YINANC), *Türkiye Tarihi : Selçuklu Devri, I, Anadolunun Fethi*, Istanbul 1934.

L'œuvre, en général, de Paul WITTEK, dont on aura la meilleure vue d'ensemble dans son petit livre *The rise of the Ottoman Empire*, Londres 1938, qui renvoie à ses études antérieures.

L'Encyclopédie de l'Islam, qu'il faut, pour l'histoire turque, consulter dans l'édition turque remaniée et élargie (parue, à l'heure actuelle, jusqu'à la lettre E).

Ajoutons, pour la topographie historique, Ernst HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches* (A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, nouvelle édition publiée sous la direction de H. Grégoire, M. Canard, etc., T. III) Corpus Bruxellense historiae byzantinae, T. III, Bruxelles 1935).

L'ouvrage de GORDLEVSKY, *Gosudartsvo Seldjukidov Maloi Asii*, Moscou 1941, qui traite en détail des institutions selğükides d'Asie

Quelques pages d'introduction ont été néanmoins jugées indispensables pour situer l'histoire envisagée ici sur son arrière-plan ; très générales, elles ne comportent pas de références précises, et il va de soi qu'elles ne prétendent en aucune manière constituer un exposé complet ni même une position de problème suffisante de l'histoire selǧükide iranienne, ni, à fortiori, de ses antécédents turcs ou iraniens.

La pénétration turque en Asie occidentale au XIe siècle (1) est un des aboutissements d'un vaste mouvement de migration par le sud et par le nord de la Mer Caspienne, dans les steppes encore peu peuplées : mouvement lui-même, comme d'autres antérieurs, en relation avec d'autres mouvements de peuples, en Asie Centrale. Il rejoint d'ailleurs deux autres formes de pénétration antérieure : celle des esclaves individuellement acquis pour les gardes des monarques, et, plus ou moins « assimilés », parvenus à constituer l'essentiel des cadres militaires de mainte principauté musulmane ; celle des colonies militaires frontalières du Turkestan, où souvent, comme sur les autres frontières de l'islam et naguère dans

mineure du XIIIe siècle, passe rapidement sur les faits traités ci-après.

Je n'aurai garde, naturellement, d'oublier l'œuvre, en général, de Fuad Köprülü, sans que j'aie lieu de me référer à un travail particulier de lui, et celle de Bartold, spécialement son *Turkestan down to the Mongol invasion*, éd. anglaise 1928, extérieure à notre sujet propre, mais riche en suggestions de portée générale.

Enfin je prie M. P. Wittek de bien vouloir trouver ici l'expression de toute ma reconnaissance pour les multiples suggestions et corrections qu'il a bien voulu se donner la peine d'apporter aux pages qui suivent. Je ne m'en dissimule pas les défauts : à lui est dû qu'il n'y en ait pas plus.

Dans ce qui suit, Sibṭ ibn al-Ǧauzī est cité d'après le ms. Bibl. Nat. arabe 1506 ; Kamāl-ad-dīn, d'après ibid. 1666 ; Ibn Shaddād, d'après Brit. Mus. Add. 23334 ; Ibn al-Athīr (abrégé, I. A.) d'après l'édition Tornberg (tome X lorsqu'il n'y a pas d'autre indication) ; Abu'l-Faraǧ Bar-Hebraeus (abrégé B. H.) d'après la traduction de Budge ; les auteurs byzantins, y compris Anne Comnène, d'après la pagination de Bonn.

(1) La plus récente contribution à quelques aspects de cette question est R. Frye and Aydïn Sayïlï, Selcuklardan evvel ortaŝark'ta Türkler, dans *Belleten* VII 1946, repris d'un travail des mêmes dans *J. Am. Or. Soc.* LXIII, 1943.

l'Empire Romain, il avait été installé des groupes de populations « barbares » voisines (1). Ces frontières étaient d'autre part le lieu d'élection des organisations de combattants volontaires de la foi, de « *ghāzī* », venus de tous les pays musulmans ; les colons turcs frontaliers avaient naturellement noué d'étroites relations avec ces organisations ; et en même temps, établis là par groupes, au contraire des esclaves individuels et dispersés, ils gardaient leurs traditions propres. Au xe siècle, les Turcs du Turkestan central s'étant convertis à l'islam, il en résulte d'une part une beaucoup plus grande interprénétration des éléments turcs et des *ghāzī* frontaliers, et d'autre part une dissolution de l'organisation militaire des confins musulmans, un « chômage » des *ghāzī* de l'Oxus et du Khurāsān, une crise sociale à laquelle ils essayent d'échapper en émigrant vers les frontières hindoues ou byzantines où il peut y avoir à s'employer ; d'où aussi une instabilité, peut-être parfois des trous dans les régions khurāsāniennes, qui créent un climat d'appel aux frères nomades de l'autre rive de l'Oxus.

Dans la seconde décade du xie siècle, Maḥmūd de Ghazna, au cours des efforts qu'il faisait pour affermir sa frontière septentrionale en face des Qarakhanides du Turkestan, avait trouvé avantageux, plutôt que de l'exposer aux raids des Turcomans nomades, de profiter de querelles locales pour accéder aux demandes de certains d'entre eux en leur concédant des territoires de pâture sur les confins de ses états ; il s'assurait leur fidélité en gardant comme otage leur principal chef. Ces nouveaux colons conservent leur organisation tribale autonome intacte ; il n'en faut pas pour autant conclure que leurs chefs, qui ont séjourné dans l'entourage des souverains qarakhānides, ignorent toute notion de gouvernement sédentaire.

Ces Turkmènes ou Turcomans considéraient les territoires où ils étaient reçus comme un refuge ou tout au plus un libre domaine d'exploitation pastorale. Mais il est inévitable qu'au contact de populations sédentaires se heurtent les conceptions

(1) Souvent appelés ūğ (au propre, frontière), p. ex. Kamāl 82v° décrivant l'armée d'Ibn Khân (infra) comme composée de Turcs, de Kurdes, d'Uğ, etc..

de frontière, de propriété, de commerce, les simples genres de vie. Un relâchement d'autorité peut étendre ces conflits. Le recours aux armes est pour ces nomades aussi naturel que l'usage de l'air qu'ils respirent. Ils se trouvent maîtres d'un territoire avant d'avoir eu l'idée de le conquérir.

Déjà au temps de Maḥmūd (1029), quelques bandes en difficulté avec les autorités ghaznévides avaient été traquées à travers les steppes iraniennes, et certaines avaient échoué en Adherbaiğān (1). A la mort de Maḥmūd, son héritier Masʿūd dégarnit de troupes tout le Khurāsān afin d'aller à Ghazna disputer le trône à un frère ; il s'occupa ensuite surtout d'ambitions tournées vers l'Inde. Au nord, sédentaire, il croyait avoir tout fait s'il s'était assuré la fidélité des vassaux détenteurs des points d'appui de sédentaires. L'absence de troupes suffisantes aggravait l'audace de Turcomans : cela pouvait être localement gênant, il n'imaginait pas que l'on ne pût, quand on voudrait, ramener le calme, ni que cela pût avoir des conséquences proprement politiques. Mais, devant la carence de la force publique, une partie des populations, qui n'avait pas d'hostilité envers les Turcomans, et qui parfois pouvait avoir eu à se plaindre de la fiscalité ghaznévide, préférait assurer sa vie quotidienne en pactisant avec les chefs nomades. Les organisations de ghāzī facilitèrent la transition. Masʿūd se trouva avant de s'en être rendu compte avoir perdu une partie du Khurāsān ; de 1033 à 1040, les raids des Turcomans s'étendent au triangle de territoire iranien de domination ghaznévide récente et indirecte compris entre la mer Caspienne, la région d'Isfahān, et celle du lac d'Urmya, à la faveur des querelles des princes locaux qui essayent de les utiliser contre leurs rivaux, quitte à les refouler quand leur indiscipline leur pèse trop. Attirés par leur fortune ou par les pâturages que leur départ laissait vides, un second banc, plus important, de Turcomans, vers 1035, se fait accorder par Masʿūd la frange de steppes bordant le Khurāsān au nord, de la mer Caspienne à la région de Merv.

(1) Peut-être est-ce à cette date qu'il faut rapporter l'attaque turcomane du Vaspouragan attribuée par Mathieu d'Édesse à la date impossible de 1018, ainsi que la légende de Tshaghrï-Beg rapportée infra p. 64.

La famille qui exerce parmi ces bandes l'influence prédominante, au moins à titre de chefs d'opérations, est celle des descendants de Selǧük. Un de ses membres était le chef du groupe accueilli par Maḥmūd, mais, lui mort, les chefs de bandes même liés par mariage à sa famille, ne reconnurent d'autre autorité que leur libre initiative, sans qu'on puisse non plus parler, semble-t-il, d'aucune subordination à l'un d'entre eux, en dépit d'une évidente solidarité. Le second banc est, lui, sous la conduite des deux frères selǧükides Dāūd Tshaghrï-Beg et Muḥammad Toghrïl-Beg. Chefs de tribus et chefs de ghāzī, ils disposent d'un pouvoir que n'avaient eu ni les Turcs Qarakhānides ni les souverains turcs ghaznévides. En 428/1036-37, Tshaghrï-Beg occupe Merv ; en 429, Toghrïl-Beg, Nishāpūr. Finalement, en 432/1040, dans la steppe de Dandāngān, l'armée ghaznévide subit un désastre qui signifie la perte totale du Khurāsān, l'Iran ouvert sans résistance possible.

Il n'est guère douteux qu'on a affaire, en la personne des premiers chefs selǧükides et de Toghrïl-Beg en particulier, à des hommes doués non seulement de l'art du commandement, mais d'une claire conscience sinon du résultat final qui sera atteint, du moins d'une direction d'action, d'une méthode, d'objectifs successifs, enfin de la volonté de conquête et de fondation d'état. Elle s'affirme au soir même de Dandāngān ; elle s'est déjà affirmée à Nīshāpūr où Toghrïl-Beg, en même temps qu'il était ou affectait d'être persuadé de son insuffisante adaptation à l'administration de populations indigènes qu'il ne demandait qu'à laisser s'administrer autonomement à condition qu'elles lui apportassent les concours qu'il désirait, se manifestait solennellement en appareil de souverain. Et dès cette conquête on a vu les trois étapes que suivront les conquêtes ultérieures : des raids dévastateurs qui réduisent la population à souhaiter se soumettre, la soumission à un lieutenant, en l'espèce le frère utérin de Toghrïl-Beg Ibrahim Inal, qui prépare les voies en cas de danger subsistant, enfin l'entrée et la prise de possession définitive du souverain. D'autre part il y a partage d'aire d'expansion entre les membres de la famille selǧükide, Tsaghrï-Beg en particulier paraissant garder, autour du Khurāsān central, la zone de base des Turcs qui peut paraître avoir l'importance con-

venant à sa qualité d'aîné, Toghrïl-Beg, à partir de Nïshāpūr, ayant la libre expansion vers l'ouest, riche en réalité d'un plus grand avenir. Il est d'ailleurs certain que Toghrïl-Beg, on ne peut dire au juste comment, jouira assez vite d'une suprématie sur l'ensemble de la famille reconnue par tous ses membres.

La prise de possession non plus seulement de steppes mais des villes du Khurāsān confère au pouvoir de Toghrïl-Beg une dualité de nature dont il semble avoir à sa manière parfaitement conscience. Il est d'un côté le chef d'une catégorie d'hommes, les tribus turcomanes qui, à un moment ou un autre, ont reconnu la direction d'un chef de la famille selğükide, et, si possible, de toutes les autres, afin de neutraliser toute opposition parmi les siennes même : cela, à quelque endroit que se trouvent ces hommes, et en dehors de toute idée de domination sur le territoire en lui-même où ils peuvent opérer. D'autre part, il est l'héritier de princes territoriaux et d'organismes d'administration, voire d'instruments d'action militaire (armée de mamlūks, machines de siège) indépendants de ses Turcomans. Déjà auparavant, ceux-ci ne reconnaissaient son pouvoir que pour autant qu'il leur paraissait lié à des opérations de butin larges, heureuses, dont ils devaient avoir leur part : se réservant de le quitter s'il y avait contestation, ou espoir d'une meilleure réussite autrement. Maintenant, Toghrïl-Beg n'est plus seulement un chef turcoman. L'aversion systématique du nomade pour l'appareil d'administration sédentaire dont il s'entoure, son mépris même pour le soldat servile ou mercenaire, créent entre les Turcomans et lui une cause accrue de difficulté. Il va de soi qu'il ne peut cependant envisager de les répudier : car il reste l'un d'eux, c'est en eux seuls que réside sa supériorité sur les autres, et il sait par expérience le danger que représenterait contre lui la force dont il s'est servi contre Masʿūd et va se servir contre les Buyides. Même pillant d'eux-même, d'ailleurs, les Turcomans peuvent lui servir d'éclaireurs, lui ouvrir des voies, préparer des soumissions ou des appels. Son désir doit donc être de les canaliser, nullement de les diminuer.

D'autre part Toghrïl-Beg se trouve inclus dans les oppositions de partis religieux qui se disputent l'Iran depuis les

débuts de l'islam. Les Selğükides sont de très stricts hanéfites, et ont l'appui des partisans d'une lutte active contre les hétérodoxies. Sans que Toghrïl-Beg ait pu avoir assurément l'idée immédiate de son futur sultanat, il a très tôt, conviction ou intelligence politique, voulu et obtenu la reconnaissance d'une sorte de vassalité-alliance à l'égard du Calife. Sous cette forme, une telle politique est étrangère à l'esprit de ses Turcomans qui songent au butin plus qu'à une politique religieuse et qui en fait de religion ont été aussi bien frottés de chiisme que d'orthodoxie abbasside. Mais l'alliance avec le chef de l'islam comporte aussi un autre aspect, qui est la tradition de la guerre à l'infidèle. L'accord est ici facile avec la razzia, la guerre du ghāzī musulman et turcoman. C'est le biais par lequel doit être possible la canalisation de la turbulence turcomane.

On assistera donc à quatre espèces de campagnes : celles du prince lui-même, celles que font des lieutenants plus ou moins autonomes au service de sa politique directe, celles que font ces lieutenants en marge de cette politique afin d'alimenter et de détourner l'appétit de bêtes et l'instinct de pillage des Turcomans, enfin celles que font des Turcomans en dehors de toute intervention selğükide, voire en rébellion contre lui. La liaison est d'ailleurs étroite entre les deux dernières catégories ; elles se situent dans les mêmes régions, sur les flancs et non sur l'axe de la conquête selğükide, ou bien en avant d'elle, et bien souvent les expéditions qu'envoie le prince selğükide ont pour but de poursuivre des rebelles en fuite dont il ne veut pas qu'ils puissent ailleurs se constituer un pouvoir susceptible de se retourner contre le sien. La liaison est étroite aussi entre les campagnes que font les lieutenants selğükides au service de leur maître, et les révoltes, car il va de soi que l'instinct pillard des Turcomans offre à tout rebelle une troupe immédiatement disponible. Mais les premiers Selğükides sauront conserver toujours par devers eux une force suffisante pour les mater. Il y a par contre différence radicale entre les deux premières catégories de campagnes, destinées à des conquêtes stables, et les deux autres, qu'on peut qualifier d'alimentaires, destinées à ramener du butin, sans aucune pensée de conquête : tout au plus l'obtention de campements provisoires.

Ces caractères généraux sont parfaitement sensibles dans la conquête de l'Iran par Toghrïl-Beg. Tandis que les fils de Tshaghrï-Beg, dans le désert central, et, en arrière, son oncle Baïghū au Séistān protègent la poussée turque vers l'ouest contre toute surprise du côté ghaznévide, Toghrïl-Beg sans aucun doute, dès le début, pousse consciemment sur la route de Bagdad, en respectant les mêmes étapes que lors de l'occupation de Nīshāpūr. Les Turcomans du premier banc ont frayé la voie. Après s'être assuré le carrefour stratégique du Tabaristân, il fait occuper par Ibrahim Inal, puis vient lui-même adopter comme capitale Raï, bifurcation de la route d'Arménie et de celle de Bagdad. Et presqu'aussitôt, à l'autre extrémité de la traversée du plateau iranien sur cette seconde route, il obtient livraison de Hamadhān (1043). Cette avance constitue une menace pour les Turcomans du premier banc qui ont répudié son obédience, et qui maintenant, se sauvant à travers le djabal kurde, dévalent en Djéziré, où recommencent les traditionnelles dévastations. Totalement coupés là de tout renfort et de toute retraite possibles, ils finissent par être pratiquement anéantis par les Arabes et Kurdes coalisés (1). Perte de force pour les Turcs en un sens, expérience instructive aussi, reconnaissance territoriale, introduction du problème turc dans la politique mésopotamienne et déjà appelà Toghrïl-Beg des populations désemparées. Méthodiquement celui-ci complète, consolide les résultats acquis. La destruction des Turcomans de Djéziré ayant été accompagnée de débuts de résistance en Iran, il transforme en provinces d'administration directe les principautés laissées à des princes vassaux, et étend au-delà, par l'action diplomatique, le cercle de ses alliances et de ses clientèles, en profitant des discordes entre les Buyides, entre les tribus kurdes, entre les chefs du Fārs et du bas-Irāq. Il n'est pas jusqu'aux Merwānides qui, pour faire pièce aux ʿUqaïlides de Mossoul, ne fasse très tôt la khuṭba au nom de la puissance nouvelle. Toghrïl-Beg ne se contente d'ailleurs pas de l'action diplomatique : Ibrahim Inal lui conquiert, par des opérations dif-

(1) D'où peut-être reste le « ghāzī Afçar » qui opère en terre byzantine avant d'être livré par des Arabes aux Merwanides (IBN AL-ĞAUZĪ, éd. Hayderabad, an 439, partie VIII, p. 131).

ficiles de plusieurs années, les routes qui, au travers du djabal kurde, mènent en Mésopotamie et en particulier à Bagdad (1043-1054).

Mais dès lors et en même temps il y a opérations sur les flancs, et en particulier en direction de l'Arménie. Nous abordons ici notre sujet proprement dit. Dès le moment de la prise de Raï, Toghrïl-Beg a mené une opération de converture en pays daïlamite et vers Zanǧān. Nous assistons maintenant à deux campagnes contre l'Arménie byzantine : l'une par Ibrahim Inal (440/1048), l'autre par Toghrïl-Beg lui-même (446/1054). Il n'est guère douteux, encore que les détails en apparaissent mal, que l'enrôlement de forces turcomanes avait permis aux petits princes de l'Adherbaïǧān, en particulier aux Rawwadites de Genǧe et aux Shaddadites d'Arrān, de se montrer à l'égard des Arméniens d'un mordant inaccoutumé. Aussi, entre 1039 et 1043, l'Empire byzantin avait-il annexé directement le royaume arménien d'Ani et refoulé l'émir shaddadite Abu'l-Aswār, à la suite de campagnes qui plus généralement renforçaient la frontière byzantine et, vu le prestige des armées grecques depuis Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès pouvaient paraître menaçantes pour l'Adherbaïǧān lui-même. Mais surtout il y a aux campagnes dont nous allons parler des causes intérieures. Les victoires même ont attiré autour des chefs selǧükides et d'Ibrahim Inal en particulier des bandes nouvelles et nombreuses de Turcomans (1), sans parler, sans doute, de débris des Turcomans de l'équipée mésopotamienne. Il est d'autant moins possible de les nourrir en Iran centre-occidental que la politique à large vue de Toghrïl Beg dans ses rapports avec les Buyides et avec le gouvernement califal lui interdit d'encourager dans cette direction les pillages. Il faut donc absolument utiliser ailleurs les Turcomans inutiles au centre, ou que du moins les dures hostilités du djabal kurde ne payent pas assez pour qu'ils s'en estiment satisfaits si on ne leur offre pas quelque intermède plus lucratif. Il y a des interventions sur le flanc sud. Mais il est évident que géographiquement l'Adherbaïdǧān est le carrefour d'aboutissement normal des nomades suivant depuis le Khurāsān les routes de pâtures

(1) I. A., 372 ; Ibn al-Ǧauzī, 137.

du pied des monts, même s'ils ont temporairement coupé sur Hamadhān. Il n'y a donc guère de doute aussi qu'il s'y trouvait spontanément pas mal de Turcomans qu'il valait mieux employer que laisser s'employer tout seuls. Et enfin il est vraisemblable que la structure sociale de cette région politiquement comme géographiquement morcelée et traditionnellement accoutumée à la lutte ou au moins à la vigilance contre le chrétien de Rūm offrait à l'établissement de colons militaires même d'un genre un peu nouveau, des facilités supérieures à celles des autres régions iraniennes. Il n'y a en tous cas pas de doute que l'Adherbaïdğān a été dès le début de l'occupation turque en Iran ce qu'il est resté depuis lors, c'est-à-dire une région de concentration de population turcomane, avec tout ce que cela comporte pour l'activité extérieure et pour la structure et le rôle internes du pays.

Après une première équipée qui, lancée en partie d'elle-même en Vaspouragan sous un Selğükide (1), se fit détruire, une grosse expédition menée par Ibrahim Inal suivant la route normale d'invasions de l'Araxe atteignit le pays d'Erzeroum, de là pilla en éventail jusqu'à l'arrière-pays de Trébizonde et en Ibérie au nord, jusqu'à la vallée du Murad-Su au sud. Erzeroum subit un sac épouvantable. La défense byzantine était affaiblie par le départ des troupes que l'Empereur Constantin Monomaque avait dû appeler pour réprimer une grave révolte. Les gouverneurs grecs d'Ibérie, de Vaspouragan, de « Mésopotamie » (entre Qara-Su et Murad-Su) et le prince ibère Liparit mirent leurs forces en commun pour arrêter du moins les Turcs au retour : ceux-ci s'ouvrirent le passage et, dans la bataille, firent prisonnier Liparit. Les chroniqueurs datent de cette année le commencement des invasions turques en territoire byzantin (2). Des opéra-

(1) Appelé Asan le Sourd par CEDRENUS, 574 qui le dit neveu de Toghrïl-Beg (cf. I. A., IX, 373) ; ce ne peut être Alp-Arslan, puisque cet Asan y fut tué ; peut-être Ḥasan fils de Baïghū, connu par BUNDARI, 8 en Khurāsān oriental ; le nom Asan existe aussi (cf. HALIL EDHEM, *Duveli islamiye*, index اسن), mais n'est porté par aucun des membres jusqu'ici connu de la famille selğükide.

(2) I. A., XI, 372-373 ; SIBT an 393 ; 340 ; ARISDAGUÈS, 74-85 ; MATHIEU, 83-88 ; BROSSET (M. F.), *Histoire de Géorgie*, I, 323 ; CEDRENUS, 575-580 ; ATTALIATE, 44-45.

tions préliminaires avaient été menées deux ans auparavant pour obtenir la vassalité du Shaddadite de l'Arrān par le cousin de Toghrïl-Beg, Qutlumush, mais interrompues, semble-t-il, par l'approche d'une armée grecque (1).

A la suite de l'invasion de 440/1048, Constantin Monomaque, qui ne pouvait préparer de réaction suffisante, envoya une ambassade à Toghrïl-Beg pour le rétablissement des relations pacifiques. Toghrïl-Beg répondit favorablement, en donnant comme gage de ses intentions la libération de Liparit ; il est possible que lors de la venue de son ambassadeur à Constantinople la khuṭba à la mosquée de la colonie musulmane ait été dite au nom de Toghrïl-Beg au lieu de celui du Fatimide, avec lequel Byzance entretenait d'excellents rapports. Le Merwanide Naçr-ad-daula, qui était dans la sphère d'influence byzantine, avait servi de médiateur, et fit, lui, à partir de ce moment la khuṭba au nom de Toghrïl-Beg. Naturellement les négociations entre les souverains n'empêchèrent pas les raids turcomans, que Toghrïl-Beg avait toujours la ressource, parfois à tort, parfois avec raison, de déclarer opérés par des sujets rebelles (2).

Mais en 446/1054 nous voyons Toghrïl-Beg lui-même conduire une campagne contre l'Arménie byzantine. Ni notre documentation chrétienne ni la musulmane, qui repose surtout sur des correspondances mésopotamiennes, ne nous éclairent suffisamment sur la situation de l'Adherbaïğān pour savoir si elle contribue, par exemple parce que beaucoup de Turcomans s'y seraient massés, à expliquer cette nouvelle campagne. Toghrïl-Beg a besoin de s'assurer la vassalité du

(1) Aẓīmī an 438 : Brosset, 323 (après la capture de Liparit ?) ; Mathieu, 83 associe Qutlumush à Ibrahim Inal ; Cedrenus mélange les événements de Djéziré et Arménie de 434 et 449 ; Rawandi 104 nomme comme dès le début en Adherbaïğān Yāqūtī que nous savons en Séistan jusqu'en 448 (*Ta'rīkh Sīstān*, éd. Behar, Téhéran 1935, p. 375). — Un souvenir vague de tous ces faits, avec mention de la ville de Kars, se trouve dans le poème de Burhān ad-dīn d'Anī, *Anīs al-qulūb*, écrit en 608/1211 (dans Belleten, VII, 1943, p. 475).

(2) I. A., IX, 380-381 (d'où B. H. 206) ; Ibn Hhallikān, III, 227 ; Cedrenus, 578 ; Attal. 45. Laurent doute avec raison que la khuṭba ait été dès lors à Constantinople dite définitivement au nom de Toghrïl-Beg (*Byzantion*, II, 109).

Rawwadite Wasudân de Tabriz et d'Abu 'l-Aswār de Dovin et Genğe : il commence par eux sa campagne et doit se les attacher en les renforçant contre Byzance. Il doit s'agir pour lui aussi d'une solide prise en main des bandes turcomanes restées à l'écart de son action personnelle au moment où il va avoir besoin d'eux et de leur discipline pour ses projets iraqiens, dont par ailleurs cette guerre sainte peut être une préparation diplomatique. L'équipement emporté par Toghrïl-Beg — éléphant, chars, instruments de siège — paraît indiquer la volonté de répondre par une rectification de frontière à la poussée byzantine sur l'Arrān, dont le prince, Abu'l-Aswār, est son vassal. On ne peut cependant pas dire que Toghrïl-Beg y ait apporté une grande persévérance. Il envoya ses troupes légères piller à peu près tout le pays entre le lac de Van, la plaine d'Erzeroum, les montagnes de l'arrière-pays de Trébizonde, le Khorzan et le Khanzit, enfin le cours du Murad-Su. Puis lui-même ayant pris Bergri et Ardjīsh assiégea Mantzikert, place-forte commandant l'une des deux grandes voies d'accès en territoire byzantin, celle du Murad-Su ; mais, au bout d'un mois, après la mort d'un de ses principaux chefs (1) et la destruction de sa grande baliste, il y renonça, et rentra en Adherbaïğān. Des renforts byzantins, restés en Anatolie orientale, avaient arrêté les pointes occidentales des Turcomans ; les forces grecques d'Arménie n'étaient pas sorties de leurs forteresses et demeuraient intactes ; après le départ de Toghrïl-Beg, elles allèrent châtier Abu'l-Aswār, et le contraindre à renouer la paix (2).

Un échange d'ambassades suivit comme la fois précédente les hostilités. Togrïl-Beg demandait peut-être pour le principe la restitution des villes enlevées aux musulmans — d'après le traité de 1071 on peut penser qu'il entendait Mantzikert, Edesse et Antioche, — ou, plus pratiquement, un tribut an-

(1) Qu'Arisdaguès appelle Ordilmez, Mathieu Osguedzen (en arménien : aux longs cheveux d'or), et Cedrenus le « khān khwārizmien » ; Sibt 99v° fait allusion rétrospective à la mort d'un fils de Toghrïl-Beg (sa femme était khwārizmienne), à moins qu'il n'y ait confusion avec le neveu perdu précédemment ?

(2) I. A., IX, 410 (B. H., 207) ; Arisd., 90-103 ; Math., 98-101 ; Attal., 45 ; Cedr., 590-594.

nuel que, semble-t-il, l'impératrice Théodora paya. Son ambassadeur, après s'être arrêté dans la principauté merwanide, vit Toghrïl-Beg entré entre temps à Bagdad. Comme précédemment aussi les négociations des souverains n'empêchaient pas les incursions de bandes particulières, par exemple, après 1058, de Yāqūtī fils de Tshaghrï-Beg, propre neveu de Toghrïl-Beg. D'autres bandes étaient des rebelles, qui se mettaient au service de seigneurs chrétiens, pour être sous leur protection, et que les troupes de Toghrïl-Beg devaient venir soumettre en territoire byzantin même. La paix véritable était impossible (1).

C'est l'année qui suivit cette campagne par laquelleToghrïl-Beg avait proclamé la reprise officielle de l'attaque contre la chrétienté byzantine interrompue depuis un siècle, qu'eut lieu l'entreprise qui devait consacrer et amplifier définitivement sa puissance nouvelle : son entrée à Bagdad, suite d'une patiente préparation diplomatique où certes joue son rôle le voisinage de la force turque, mais qui en soi n'a rien d'une conquête par la violence. Le gouvernement califal était excédé de la domination des Buyides chiites, de la misère matérielle à laquelle ils la réduisaient, des désordres de leur soldatesque : il envisagea sans peine l'appel à la protection d'un prince orthodoxe qui rétablirait l'ordre, permettrait au Calife de retrouver un niveau de vie décent, contribuerait par ses entreprises à l'exaltation de la foi, et, au surplus, affirmait être prêt à laisser à l'Irāq une relative autonomie. En revanche, il eût été dangereux de mécontenter un prince qui pouvait lancer contre Bagdad les redoutables bandes turcomanes qu'il avait jusqu'ici réussi à contenir sur ses frontières. Et, de fait, si les Turcomans entouraient l'Irāq du nord-ouest au sud-est, si Bagdad reçut une garnison turque, tout fut fait cependant pour éviter d'assimiler la ville du Calife et ses dépendances à une province selǧükide ordinaire. Cela ne suffit naturellement pas à neutraliser les oppositions : les officiers buyides dépossédés de leurs fiefs, les chiites combattifs, les Arabes in-

(1) Arisd. 102-104, 107 ; B. H., 207 ; Sibt 25v°. Sibt , 195v° nous parle d'une femme secrétaire, Fātima bint ʿAlī al-Muadhdhab, comme rédactrice de ce traité ou d'un des autres entre Grecs et Musulmans, à Bagdad.

quiets, pour leurs pâtures, du voisinage des Turcomans se coalisèrent contre la puissance nouvelle, sous la conduite de l'ancien général turc des Buyides Basāsīrī, en un vaste mouvement qui embrasa en particulier toute la Djéziré, et qui sollicita, moyennant un ralliement religieux au Califat fatimide, des secours égyptiens qui, au moins financiers et diplomatiques, furent envoyés. La faiblesse volontaire même de l'occupation turque en Mésopotamie permit à Basāsīrī d'y battre Qutlumush, et il fallut les secours d'Inal et de Yāqūtī juste arrivé d'orient pour enlever définitivement Mossoul et sa province, sans laquelle il ne pouvait y avoir de sécurité pour l'Irāq.

Mais bientôt il y eut plus grave. Les Turcomans ne se plaisaient pas à ces campagnes où le pillage n'était pas libre, où se prolongeait, puisqu'on n'envisageait pas d'établissement comme en Iran, le séjour loin des femmes laissées à Hamadhān. Même les chefs, les parents de Toghrïl-Beg, étaient mécontents de ne pas recevoir à la suite de leurs victoires des territoires accroissant leur puissance en proportion de celle de Toghrïl-Beg. Ils s'indignaient de ce que la transformation dans la nature de l'autorité de celui-ci l'amenait à s'entourer non seulement d'Iraniens — ce n'étaient pour eux, en contact avec la société iranienne depuis longtemps, que demi-étrangers — mais d'Arabes, depuis qu'on était descendu en Mésopotamie. Un frère de Qutlumush, Rasultekin, se révolta en Khuzestân ; Qutlumush lui-même parait se tenir depuis sa défaite contre Basāsīrī dans une absolue réserve ; Ibrahim Inal enfin, qui déjà une fois avait voulu s'approprier Hamadhān, se révolta en pleine campagne contre Basāsīrī, laissant Toghrïl-Beg isolé au milieu d'une Djéziré hostile tandis qu'il allait soulever les Turcomans d'Iran occidental. La menace était très grave, et, en obligeant Toghrïl-Beg à retirer les forces turques de toute la Mésopotamie,elle permit à Basāsīrī de rentrer à Bagdad. Toghrïl-Beg cependant, grâce à une remarquable promptitude de décision et au secours de ses neveux Yāqūtī, Alp-Arslan et Qavurt de Kirmān, les trois fils de Tshaghrï-Beg, parvint à écraser la révolte, et à se saisir d'Ibrahim Inal, qui fut étranglé, puis à rentrer à Bagdad où Basāsīrī fut tué dans sa fuite, à pacifier enfin la Mésopotamie grâce à l'appui de princes arabes, comme le

ʿUqaïlide Quraïsh de Mossoul, qui sut à temps comprendre le surcroît de force que lui donnerait la position de lieutenant autonome de Toghrïl-Beg à Mossoul. L'expérience avait été rude. Si elle incita Toghrïl-Beg à faire occuper fortement les positions clés, elle le confirma aussi dans sa volonté de se tenir personnellement en dehors du guêpier des intrigues arabo-iraqiennes, et à se contenter en Mésopotamie de la vassalité des princes indigènes.

La reconnaissance de Toghrïl-Beg par le Calife achève de faire de lui tout autre chose que le chef turcoman du début, même qu'un quelconque roi régional. Officiellement appelé sultan, cité dans la khuṭba avec ce titre à la suite du Calife, promu « roi de l'est et de l'ouest », il est véritablement le chargé d'affaires temporel de la communauté musulmane, partout où est reconnu le Calife abbasside. Et, à son activité conquérante, un but est dès lors fixé : reconquérir à l'obédience abbasside les parties du monde musulman qui s'en sont détachées, préparer l'écrasement du califat rival, soutien de perpétuelles propagandes de dissolution intérieure, le califat fatimide du Caire. Certes les circonstances ont trop montré qu'il ne peut être encore question de s'aventurer si loin tant qu'on n'a pas parfaitement en main l'Iran même et ses régions bordières arabo-kurdes. L'objectif n'en est pas moins certain, avant que la campagne soit entreprise par le successeur de Toghrïl-Beg. Il n'a rien à voir avec des plans de guerre sainte anti-byzantine, qui intéresse le Califat tout au plus comme thème occasionnel de sermons, car Byzance ne lui fait courir aucun danger. Il trace une direction d'offensive qui s'accorde imparfaitement avec celle de l'expansion naturelle des Turcomans massés en Adherbaïğân, pour qui le but proche, que les récentes campagnes ont montré accessible, est l'Arménie byzantine. Là encore la tâche des souverains selğükides sera de tâcher d'accorder ces deux exigences.

L'activité militaire de Toghrïl-Beg dans ses dernières années paraît uniquement consacrée à consolider son pouvoir dans l'Iran nord-occidental dont la révolte d'Inal a souligné la chancelante fidélité. Tandis qu'au Khurāsān il laisse naturellement son neveu Alp-Arslan succéder à Tshaghrï-Beg, qu'au Kirmān il se contente de la khuṭba de l'autre fils de Tshâghï-Beg Qāvurt qui conquiert aussi le Fārs, il est occupé

à combattre Qutlumush, maintenant complètement insoumis, dans la région de Damghān, qui menace Raï, et à soumettre les petits princes de Tabriz, du Daïlam, des villes d'Arménie orientale telle que Khuwaï et Nakhǧavān, qui l'avaient déjà reconnu, mais où il établit maintenant son autorité directe (1).

La mort de Toghril-Beg, son remplacement par son neveu Alp-Arslan accentuent encore le caractère de la politique Selǧükide. Alp-Arslan unit en sa personne les deux héritages de Tshaghrï-Beg et de Toghrïl-Beg, ce dernier n'ayant pas laissé de fils. S'il en résulte une augmentation numérique de force, il s'en suit aussi la nécessité de consacrer une partie de son activité à l'Iran oriental, où il doit soumettre des récalcitrants, où il devra surveiller la frontière du Turkestan. En Iran méridional, les rapports sont délicats avec Qāvurt, qui se contentait difficilement de n'avoir eu aucune part à l'héritage de Toghrïl-Beg. En Iran du nord, Qutlumush se fait dangereux : une bataille doit lui être livrée, où Qutlumush trouve la mort. En Iraq enfin Alp-Arslan, s'il ne relâche rien de la vigilance de ses agents, personnellement ne mettra pas les pieds, même quand plus tard il se lancera dans l'aventure syro-égyptienne ou sera le vainqueur de l'Empereur byzantin.

Mais la prise de possession plus stricte de l'Iran nord-occidental ne signifie nullement une baisse de pression turque sur les frontières byzantines. Au contraire. Pour des campagnes sultanales, les bases sont désormais sûres ; quant aux Turcomans, qu'il s'agisse de sujets qu'il faut occuper ou d'insoumis qui cherchent un refuge, le résultat identique est de les pousser vers l'Arménie. A vrai dire, si la crise de la révolte d'Inal a peut-être un instant rappelé en Iran des bandes turcomanes, c'est de la campagne de Toghrïl-Beg en 446/1054 que date la succession désormais à peu près ininterrompue des incursions en terre chrétienne. L'entrée à

(1) I. A., XI, 448 et X, 15 ; Sibt 70v°-71r°, 81v°-82r°, 84r°, 84r°, 84v°-85r° (récit circonstancié de querelles locales de Khuwaï). — Par ailleurs, la grande affaire est l'obtention pour le Sultan d'une fille du Calife, ce qui amène, au début de 455 (1063), un bref nouveau séjour à Bagdad, sur le chemin de laquelle Toghrïl s'assure les arriérés de tribut des Merwanides et du ʿUqaïlides (Sibt, 84v°).

Bagdad ne s'est, on l'a vu, pas accompagnée de l'appel à beaucoup de Turcomans. Il y en avait plus dans les opérations de Djéziré, mais là précisément la liaison était possible avec des raids en Arménie, puis la réconciliation avec Quraïsh et avec les Merwânides à la suite de la révolte d'Inal les fit rappeler, et la masse turcomane resta groupée entre Hamadhān et l'Adherbaïğān. Et de nouveaux participants, tel Yāqūtī, arrivaient exprès d'orient. L'activité normale pour tous est d'aller ramasser du butin en Arménie.

C'est ce dont ils ne se font pas faute, chaque année marquant une progression nouvelle, pour laquelle la précédente a servi de reconnaissance, en même temps que, enlevant le butin disponible, chaque campagne oblige les successeurs à aller chercher le leur plus loin. Les révoltes à Byzance dégarnissent la frontière, en particulier celle d'Isaac Comnène auquel le gouverneur d'Ibérie Katakalôn amène presque toutes les troupes d'Arménie (1057) ; et les discordes intestines en Arménie ont dès auparavant ouvert la route aux Turcs. Vers 1055 ou 1056, la bande d'un chef turc appelé par les auteurs chrétiens Samoukh(t) dévaste les régions du haut-Araxe et du haut Murad-Sou (1). Le chef des mercenaires francs, Hervé, révolté, s'associe à elle — pour, il est vrai, peu après se brouiller avec elle et la refouler sur Akhlât, où cependant le Merwānide Naçr-ad-daula, sans doute pour plaire à Byzance, le fait prisonnier (2). Peu après, le chef arménien Ivané fils de Liparit, résistant à Katakalôn révolté avec Isaac Comnène, appelle les Turcs qui, nouvelle étape, atteignent en pillant le revers de la chaine pontique au sud de Trébizonde et le Khanzit près du confluent des deux Euphrate (Murad-Su et Kara-Su) (1057) (3). Dès l'automne de la même année, les Turcs atteignent, plus loin encore, sur la route du nord, Kamah et Koghonia (Colonia), sur celle du sud Mélitène (Malatya) terriblement mise à sac par un certain Dinar (4). Il est vrai qu'au retour il peut y avoir des dangers. Le groupe de Dinar est détruit par le chef arménien du Djabal Sassūn,

(1) ARISD. 107 ; CEDR. 617-620.
(2) CEDR. *ibid.*
(3) ARISD. 110-116.
(4) ARISD. 120-122 ; MATHIEU 107 ; MICHEL 159 (= B.H. 213).

Thornig (1). Fait trop exceptionnel pour décourager l'assaillant. Toute l'Arménie est pratiquement pillée. En 1059/1060, la dépassant d'un bond, Samoukh(t) et d'autres (2) vont sacquer Siwas. En 1062/1063, inaugurant une direction nouvelle, d'autres chefs, tels Djemdjem et Yūsuf, avec à leur tête le « salār du Khorāsān », qui est peut-être Yāqūtī, dévastent la région grecque entre Euphrate et sources du Tigre, et vendent leurs captifs à Amid (que les Grecs, interprétant comme une complicité merwānide cette opération, vont attaquer), non sans détrousser au passage les pasteurs kurdes ; Hervé détruit le groupe de Yūsuf, les autres cependant rentrent sans encombres (3).

Alp-Arslan, aussitôt après avoir affermi son pouvoir, entreprend une campagne en Arménie, avec la double intention de renforcer la frontière et de consolider sa main-mise sur les vassaux de l'Adherbaïdğan et les Turcomans de la frontière. Il profite de l'expérience d'un chef turcoman, Tughtekin, qui a parcouru la région qu'il veut conquérir. Il part de Khuwaï, Salmas, Nakhğavān, dont il faut réassurer la soumission. Puis la campagne est méthodiquement menée. Tandis qu'une partie de l'armée, conduite nominalement par le jeune fils qu'Alp-Arslan se désigne comme héritier, Malik-Shāh, et en fait par le vizir Niẓām-al-Mulk, dégage progressivement la

(1) ATTAL. 78.

(2) Que MATHIEU III appelle Amer Kaph'er (Amīr Kabīr, le Grand Emir) et Kidjajdjidj ou Kidj-Aziz (?).

(3) MATHIEU 115-120 qui cite aussi un chef du nom d'Enough (?). Djemdjem est un nom iranien. L'identité Yāqūtī-Salār-Khurāsān est donnée par Mukrimin Halil, auteur consciencieux, mais l'insuffisance des références ne m'a pas permis de vérification. Il est certain que Yāqūtī n'est plus en orient, et que sa famille conservera, semble-t-il, une clientèle en Adherbaïğān, dont profitera comme gouverneur son fils Ismā'īl (infra p. 56). L'auteur de la *Zubdat at-tawārīkh, akhbār daulat-as-salğuqiya*, édition Muh. Iqbāl, Lahore 1933, p. 31-32, et sommairement d'après lui I. A., X, 25 connaissent un 'amīd Khurāsān qui participe aux campagnes d'Alp-Arslan, mais qui est un Iranien fonctionnaire sans rapport avec notre Salār. Le titre de Salār-i-Khurāsān, commandant militaire de Khurāsān existait depuis les Samanides et se conserve sous les Selğükides, un autre, plus tard, figure comme envoyé de Malik-Shāh, débutant, à La Mecque (SIBT, an 466),

vallée de l'Araxe, le Sultan lui-même occupe les places-fortes du pays montagneux au nord d'Ani jusqu'aux frontières géorgiennes ; puis les deux armées se retrouvent sous Ani, qui, après un siège difficile, est enlevée (456/1064-1065). La soumission ou l'alliance des princes chrétiens voisins est assurée en même temps par le mariage d'Alp-Arslan avec une fille du roi des Géorgiens. Le prince de Kars, dont la ville a déjà été pillée, cède son territoire à Byzance (1).

Trois ou quatre ans plus tard, nouvelle campagne d'Alp Arslan, sur les circonstances de laquelle il est impossible de mettre nos rares sources d'accord. On y rencontre d'une part des hostilités contre Faḍlūn, successeur d'Abu'l-Aswār à Genğe, et qui, lorsqu'il s'est soumis à Alp Arslan, reçoit de lui Tiflis, sans parler de la femme géorgienne d'Alp Arslan, en suite de quoi il est attaqué et un moment fait prisonnier par le roi de Géorgie Bagrat. D'autre part il y a une attaque géorgienne sur Barda'a, et une attaque d'Alp Arslan sur Tiflis et contre les Géorgiens. Nos sources sont d'accord sur ces faits isolément, mais non sur leur ordre. Au cours de la campagne d'Alp Arslan, le chef arménien de Çakhoth ou Shakkī, pour garder ses états et obtenir l'aide turque contre les Géorgiens, se convertit à l'islam (2).

Pendant ce temps continuent les incursions profondes vers l'ouest, bien que Byzance ait de nouveau, par l'entremise du gouvernement califal, essayé de négocier avec Alp-Arslan (3).

(1) *Zubda*, 35-38 ; version très proche dans les *waçāya* composés au IXe/XVe siècle avec des matérieux en partie provenant de Niẓām al-mulk, cf. H. Bowen, dans JRAS, 1931 ; je dois à son extrême obligeance la connaissance du texte, en ce moment inaccessible au British Museum ; des *waçāya* dérive Ghaffārī, *Niğaristān* (pour le récit correspondant, traduit dans M. F. Brosset, *Voyage au Caucase etc...*, I, p. 147) ; I. A., X, 25-28 (en partie encore d'après *Zubda*) Bundari 31 ; Sibt 98v° ; 99v° ; Math. 121-125 ; Arisd. 139 ; B. H. 216-218 ; Brosset, *Georgie*, 327 ; Attaliate 79-82. L'historiographie tardive, entre autres Mustaufī Qazwīnī, a retenu l'histoire d'une capture, non datée, de Malik-Shāh par des troupes grecques au cours d'une petite randonnée, et de sa libération par une ruse de Niẓām al-mulk.

(2) Sibt, 111v° ; Brosset, *Géorgie* 331-335 ; B. H. 218 ; *Zubda* 43-48 (qui atteste, comme les deux auteurs chrétiens, la conversion).

(3) Sibt, 101r°-v°.

C'est la direction du sud-ouest que reprennent encore le Salār du Khurāsān (1065) qui, au-delà des sources du Tigre, favorisé par la rivalité entre les chefs grecs d'Antioche et d'Édesse, bondit jusqu'aux abords de cette dernière ville, et, repassant par Mayâfariqîn, y trouve la mort par une perfidie du prince merwânide (1) ; puis, en 1067, le *hāǧib* Gümüshtekin — celui qui, en 451/1058, avait poursuivi et tué Basāsīrī, — qui opère entre Harrān et l'Euphrate au sud de Hiçn-Mançūr (2). Chefs officiels, en tous cas le second, ce qui ne signifie pas forcément que leurs campagnes le soient : il est remarquable cependant qu'elles longent les territoires byzantins, préparant ainsi la campagne d'Alp-Arslan en 1070, au lieu de pénétrer en profondeur sur le territoire byzantin. C'est au contraire ce que nous voyons faire, pour trouver un refuge, à Afshīn, un subordonné de Gümüshtekin qui, au cours d'une querelle, a tué ce dernier. Allant d'un coup plus loin que ses prédécesseurs, il sacque en 1067 Césarée (Kaiseri), puis, ne pouvant rester et n'osant rentrer en orient, descend en Cilicie, traverse l'Amanus, fait sa jonction avec Hārūn ibn Khān d'Alep, dévaste les pays d'Antioche et de Dulūk, et, en 1068, sur les arrières de l'armée byzantine descendue en Syrie, va saccager Néocésarée (Niksar), puis, débordant la Cappadoce, atteint, en Anatolie propre, Amorium : ce qui lui vaut de recevoir le pardon du Sultan et le droit de rentrer en orient (3).

En Syrie s'était déjà effectuée entre temps une autre forme de pénétration. Déjà en Arménie, en Kurdistan, en Khuzestan, des chefs indigènes avaient fait appel à des Turcomans ; et c'était une pratique courante de l'Empire byzantin, comme de tous les gouvernements placés dans une situation analogue,d'essayer d'enrôler à son service tout ou partie des « barbares » qui le menaçaient, sans toujours tracer la

(1) MATH. 130-133 ; B. H. 217-218 ; IBN AL-AZRAQ, 143-144.

(2) MATH. 157.

(3) ʿAZIMI, 451 ; KAM L, 84r° ; IBN SHADDĀD, 95r° ; SIBT, 118r°-v° B. H. 218 ; MATH. 156-7 ; ATT. 93, 105, 121. Les Arabes, frappés par le raid d'Amorium, croient que c'est en revenant qu'il a pillé la Cilicie ; mais il y était déjà passé avant la campagne de Romain Diogène ; il n'est pas sûr que le raid sur Niksar ne soit pas l'œuvre d'autres Turcs. Afshīn est appelé « bekǧi », c'est-à-dire : de la garde.

ligne de démarcation entre le mercenaire qu'on incorporait et le groupe étranger qui conservait sa propre organisation. C'est ce qu'il avait fait de ce Hārūn, fils d'un Khān turc (1) et enfui de chez son père, que l'Empereur Constantin Doukas avait engagé avec sa bande, expulsé à la suite d'un soupçon de complot, réengagé pour combattre ses frères turcs sur la frontière du Diyār Bakr ; c'est de là qu'il fut appelé à Alep par le Mirdaside ʿAṭiya en lutte contre son neveu Maḥmūd. Il abandonna sans façon le service byzantin et secourut ʿAṭiya. (455-56/1063-64) ; mais, attaqué ensuite par les Alépins qui ne voulaient pas laisser les pillards turcomans s'établir chez eux, il dut se resauver outre-Euphrate, perdit une partie des siens traqués par les Arabes et les Byzantins d'Édesse, finalement vendit ses services à Maḥmûd, qui grâce à lui prit Alep (457/1065) et le récompensa en lui donnant en fief le district de Maʿarrat-an-Nuʿmān. Aussitôt la politique alépine devint plus mordante à l'égard de ses voisins, gouverneurs égyptiens de la Syrie centrale que Maḥmūd et Ibn Khān attaquent dans la région de Hamā, et Byzantins d'Antioche, auxquels ils enlèvent la place-frontalière d'Artāh. Peu après Ibn Khān reçut le secours d'Afshīn, qui acheva de réduire à l'impuissance le duc byzantin Nicéphore Botaniate (2).

L'aggravation de la menace turque provoque alors une réaction byzantine, après le remplacement de Constantin Doukas, hostile à la féodalité militaire, par le général Romain Diogène (1067). Celui-ci amène dans l'été 1068 en Cappadoce une armée composite, hâtivement recrutée, que la dévastation des pays qu'elle allait traverser devait affaiblir ; la partie qui en descendit en Syrie remporta cependant un apparent succès, par la prise de Manbiǧ, au nord-est d'Alep, malgré les contre-attaques de Maḥmūd et d'Ibn Khān, et par la reprise d'Ar-

(1) TAMGATCH, dit Mukrimin Halil, p. 37 : je n'en vois pas d'autre raison que l'existence d'un khân Tamgatch en Transoxiane à ce moment.

(2) ʿAzīmī ans 455-457 ; KAMĀL, 81r°-84r° ; SIBṬ, 90r° ; 102r° ; ATTAL. 93, 110, appelle Ibn Khân Amertikès (Amīr...? Khumartekīn??) L'identité, méconnue jusqu'ici, ne fait pas de doute, en raison des précisions données sur ses origines et du rôle qu'il joue dans les récits du siège de Manbiǧ (infra).

tāh : ainsi était couverte Antioche, menacée Alep, assurées les communications entre Antioche et Edesse, toutes choses qui eussent été d'un grand profit si les forces en présence avaient été celles de Nicéphore Phocas et de Saïf-ad-daula, qui ne servaient à peu près à rien avec l'armée byzantine désorganisée contre des bandes turcomanes : déjà au cours de l'été il avait fallu retarder la campagne pour poursuivre celle qui avait pillé Néocésarée ; à l'automne, c'était le tour d'Amorium, pendant que l'armée byzantine était à Manbiğ (1).

Alors maintenant Romain envoie des renforts à Mélitène (Malatya), puis, au printemps suivant, laissant son général Philarète défendre le passage de cette ville, fait campagne en Arménie, où s'est révolté le Franc Crispin à la faveur de la carence byzantine.— En Cappadoce, près de Larissa, Romain a pu détruire au passage une bande turcomane, mais Philarète en laisse passer une autre qui va piller Iconium et que, lorsqu'elle revient par la Cilicie, le nouveau duc d'Antioche Katchatour ne peut détruire (2). Enfin en 1070 un chef turc, beau-frère de Toghrïl-Beg, qui conduisait la tribu des Yāvuki (?), Arïsïghï (3), s'étant brouillé avec le Sultan, se sauva

(1) ʿAzïmï an 461 : Ibn al-Qal. 98 ; I. A., 40-42 ; Kemāl, 84v° ; Sibt, 118v° ; Ibn al-Ğauzī, 254 ; B. H. 217 ; Attal. 105-119 ; Matth. 161-2 ; Michel, 168-170. Sibṭ attribue le sac d'Amorium à la trahison d'un chef grec ; il n'en est pas question dans les auteurs byzantins.

(2) Attal., 132, Skyl. 403.

(3) Écrit par Sibt اريسيغي, par Bundarī, 28 اريسعن, par Rawandī, 85 اريسغن, par le *Tā'rïkh Selǰuq.* de Bibl. Nat. Suppl. persan 1553) 3r°, ازيسغر ; il est appelé Chrysosculos (transcription? pour Arïscul...?) par Bryenne, 32 et 117, Guédridj par Mathieu. C'était le mari de Čevher-Khātün, sœur de Toghrïl-Beg et de Qāvurt, que nous voyons mêlée aux querelles de ceux-ci (Sibt, 99r°), et qui en 466, après la révolte et la mort de Qāvurt, ayant voulu fuir vers son mari à Byzance, sera mise à mort par Malik-Shāh (Sibt, 154v°). Arïsïghï (?) n'est connu avant 1070 que pour avoir participé aux opérations contre Basāsïrï en 451[1059, et été un des premiers partisans d'Alp-Arslan contre Sulaïman lors de la mort de Toghrïl-Beg (Bundari 8). D'après *Tar. Selğ.* il serait le fils d'un Yünis b. Selğüq mais le même auteur disant Ibrahim Inal fils de Yūsuf b. Selğuq, son renseigne-

en Anatolie et près de Siwas bouscula et fit prisonnier le général Manuel Comnène ; Alp-Arslan l'ayant fait poursuivre par Afshīn, il libéra son prisonnier qui l'emmena à Constantinople, où il entra au service byzantin: nous l'y retrouverons plusieurs années plus tard. Afshīn, venu d'abord sans piller, n'ayant pu se le faire livrer, dévasta alors tout sur son passage jusqu'à Chonaï, place la plus éloignée qui eût été encore atteinte, laissant aux contemporains l'impression qu'il avait été jusqu'à la « mer de Constantinople ». Arrêté au retour par l'hiver dans le Taurus, il put, au printemps de 1071, rejoindre l'orient (1).

En 1070-1071, nous trouvons dans toute la Syrie pour la première fois un grand arrivage de Turcomans parmi lesquels il est difficile de se reconnaître : les uns venaient d'Anatolie, tel ce Çanduq qui sévit entre Alep et Hamāh, que nous retrouverons à Mantzikert aux côtés d'Alp-Arslan, et qui n'est donc pas un rebelle (2). Mais l'on y rencontre aussi des Yāvuki échappés d'Anatolie, qui n'ont pas voulu être engagés à Byzance avec Arīsīghī. Et d'autre part il en est qui viennent directement d'orient, en avant-coureurs de la campagne que prépare Alp-Arslan. Lorsque celui-ci arrive, les uns se groupent autour de lui, d'autres se sauvent vers la Syrie méridionale ; les uns à son départ l'accompagnent, les autres restent. Tous ensemble nous les trouvons mêlés aux événements d'où va résulter la formation de la première principauté turcomane, et qui pour la première fois nous introduisent dans les désordres de l'Égypte fatimide.

ʿAli b. ʿUqaïl, gouverneur de Tyr et Çafad, s'étant révolté, puis étant attaqué par le général fatimide Badr-al-Ǧamālī, engagea un chef turcoman de Syrie centrale, Qaralū (qui attaqua Badr à Çaïdā), puis Ibn Khān, qui s'était disputé avec

ment a peu de poids. Rāwandī p. 85 a cependant aussi le premier renseignement.

D'autre part on serait tenté de le croire khwārizmien, puisque son subordonné Atsiz (infra) l'est, et donc peut-être apparenté à la femme khwārizmienne de Toghrïl-Beg. Le nom de sa tribu, de quelque façon qu'on le lise, ne parait pas connu dans la liste des tribus oghuz. — La plupart des Yāvuki sont restés en Anatolie (SIBT, 154v°, 159v°).

(1) SIBT, 127v° ; B. H. 219.

(2) KAMĀL, 86v°.

Maḥmūd, puis qui, se laissant acheter par Badr, fut assassiné par ʿAlî ; le reste des deux troupes se joignit aux Yāvuki, que commandait le Khwārizmien Atsiz b. Uvaq. Ce dernier ayant été engagé par Badr pour mettre à la raison des Bédouins, mais n'étant pas payé ce qu'il estimait lui être dû, occupa, sans rejeter la khubṭa fatimide, avec la complicité d'un gouverneur turc, Jérusalem, Ramla, et toute la Palestine (1).

Entretemps Alp-Arslan pour la première fois avait organisé une grande campagne dont le but était, après avoir assuré la frontière byzantine, d'attaquer l'Égypte, où le rebelle ʿAlī b. Ḥamdān l'appelait : occasion de reprendre le programme fixé dès l'entrée de Toghrïl-Beg à Bagdad. Il commença par occuper Arğīsh et Manāzgird (Mantzikert), théoriquement encore byzantines, mais sans défense au milieu d'un pays sillonné par les Turcomans, puis descendit, par le chemin qu'avaient exploré le Salār du Khurāsān et Gümüshtekin, en direction d'Édesse, enlevant en route de petites places grecques comme Sèvavérak. Il attaqua Edesse, sans qu'on puisse affirmer qu'il ait eu d'autre intention que d'en obtenir un tribut, mais, devant sa résistance, ne s'obstina pas, et gagna directement Alep, sans même inquiéter en route Manbiğ, dont il avait cependant recueilli dans son armée des réfugiés, en même temps que des contingents de tribus arabes voisines de la frontière byzantine (Numaïrites, Kilabites) (2).

C'est qu'en même temps s'étaient déroulées des négociations entre Alp-Arslan et Romain Diogène. Une trève avait peut-être été conclue en 1070. De nouvelles offres grecques furent faites au moment de la campagne d'Alp-Arslan : tribut, échange de Manbiğ contre Mantzikert et Arğīsh, et qu'alors cessent les incursions turcomanes. Alp-Arslan fit des promesses que la nature des Turcomans rendaient néces-

(1) Ibn al-Qal. 99 ; I.A.X 42, 46 ; Kamāl, 85r°, 90r° ; Sibt, 123r°-v°, 134r°-v° ; Ibn Muyassar, 20. Dhahabi dit Atsiz b. Abaq, et l'on connait sous Tutush, vingt ans plus tard, un Yūsuf b. Abaq, mais dont aucun auteur ne dit qu'il soit parent d'Atsiz.

(2) Math. ch. CII ; B. H., 219 ; Sibt, 127r° ; *Histoire des Patriarches d'Alexandrie* Bibl. Nat. Arabe, 502, p. 165-167.

sairement vaines, mais qu'il considérait comme devant le garantir, pendant la durée de sa campagne de Syrie et d'Égypte, contre une aggression byzantine sur ses arrières. L'offensive de Romain sur Mantzikert sera incontestablement pour lui une surprise.

Le but d'Alp-Arslan, avant d'atteindre l'Égypte, est évidemment la soumission des princes arabes interposés. Pas de difficulté dans le Diyār-Bakr, qui faisait la khuṭba selǧükide depuis avant l'entrée à Bagdad : le Merwānide Nāçr vint au passage apporter son hommage à Alp-Arslan, qui le fit « Sultan des Emirs ». Alep, malgré une velléité contraire au temps de Toghrïl-Beg, faisait toujours la khuṭba fatimide, ainsi que les Kilabites. Dès que le Calife, en lui demandant son ralliement, l'eut informé des projets d'Alp-Arslan, Maḥmūd, craignant pour sa principauté, céda, malgré l'opposition des notables, qu'il dut, à la mosquée, le jour du changement, faire encadrer par la troupe d'Ibn Khān, avec menace de mort pour les récalcitrants (1070). Alp-Arslan cependant ne se satisfit pas de cette conversion in extremis ; considérant sans doute Alep comme une place stratégique dont la possession directe lui importait pour la suite des opérations, il l'assiégea, et seule permit à Maḥmūd de se tirer d'affaire moyennant vassalité la nouvelle de l'offensive byzantine en Arménie (1071).

Romain Diogène avait en effet rassemblé une nouvelle armée forte par le nombre sinon par la qualité militaire et la cohésion morale, et qu'il avait cette fois directement conduite à la reconquête de Mantzikert et d'Arǧīsh. Alp-Arslan, précipitamment, regagna l'Adherbaïǧān, par la Djéziré, rassembla ce qu'il put de Turcomans et de Kurdes, et marcha à la rencontre des Byzantins. Les renseignements qu'il avait reçus d'Afshīn devaient contribuer à son audace : c'était la première fois que les Turcs risquaient une bataille contre une grosse armée byzantine. Elle aboutit, par la tactique usuelle chez les nomades de la retraite simulée et de l'embuscade, à l'anéantissement de l'armée byzantine et à la capture de Romain Diogène, premier empereur byzantin fait prisonnier par les musulmans (août 1071) (1).

(1) Pour le détail, cf. ma *Campagne de Mantzikert*, dans *Byzan-*

Rien n'aurait empêché Alp-Arslan de conquérir au moins toute l'Arménie, à deux ou trois places fortes près peut-être : il ne le fit pas. Il demanda à Romain Diogène un tribut annuel, des renforts à toutes requêtes, la reconnaissance de la reconquête éventuelle par les musulmans, outre Mantzikert et Arğīsh, d'Édesse et Antioche, naguère enlevées à l'islam par les Grecs : en somme, une consolidation de frontière. Puis, moyennant promesse de rançon, et un mariage ayant été conclu en principe, il le libéra, pour éviter la prise du pouvoir à Constantinople par un rival qui ne reconnaîtrait pas l'accord. La conquête de l'Anatolie, dont il n'ignorait pas la facilité, n'était pas son objectif, mais l'unification politique du monde musulman. La neutralité ou l'alliance byzantine pouvait pour cela lui être utile, non la destruction de l'Empire byzantin. Que ses bandes allassent piller en territoire étranger ne pouvait que l'arranger : mais non que des rebelles pussent échapper par la distance et le secours ennemi à la soumission ; et là aussi pouvait servir l'alliance du Basileus. En somme Alp-Arslan et Niẓām-al-mulk considéraient l'Empire chrétien et l'Empire musulman comme deux institutions d'une égale éternité.

Cependant la conquête de l'Anatolie par les Turcs eut lieu, sans que ni eux ni même les Turcomans y eussent d'abord songé. La guerre entre Michel Doukas, qui avait occupé le pouvoir, et Romain Diogène, réfugié en Cappadoce, l'accéléra, car Romain demanda des secours turcs, et, lorsqu'il eut été pris et mis à mort, Alp-Arslan jura de le venger. Prétexte assurément à laisser libre cours à l'encombrante excitation de ses Turcomans, et, même sans Romain, la marche des événements, à quelques mois près, n'eût pas été changée. Militairement Byzance ne pouvait plus rien opposer, et le peu de force qu'elle gardait, soit en son centre, soit en quelques localités isolées, se disputaient entre elles, appelaient les Turcs à la rescousse. Les populations de l'Arménie, voire de la Cappadoce, Arméniens aussi en majorité et en partie re-

tion IX (1934) ; aux sources qui y sont indiquées il faut ajouter l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (168), la *Chronique Anonyme syriaque*, 46 (éd. Chabot) ; mentions dans tous les chroniqueurs arabes et persans. Aussi Ibn abī Randaqa, *Sīrat al-mulūk* 178.

pliés par Byzance elle-même, ne firent rien contre les Turcs, souvent les accueillirent de bon gré, parfois s'associèrent à eux. Le détail nous échappe : non toutefois la systématique hostilité du clergé et d'une partie des nobles arméniens à Byzance, dont les exaspéraient la politique religieuse chicanière, la fiscalité, l'envoi de gouverneurs et de troupes étrangers à la population. Ceux même qui, par impuissance contre les Turcs, s'étaient, non sans pression militaire byzantine, résignés à céder leurs territoires au Basileus, et avaient reçu de lui des compensations en Cappadoce, ne faisaient qu'étendre à cette ligne intérieure leurs querelles et leur hostilité aux Grecs. Les Syriens monophysites, nombreux dans les couches inférieures de la population aux confins des pays arabes, n'avaient guère plus d'attachement à Byzance. Les uns et les autres, et à plus forte raison les colonies militaires étrangères, qui comptaient des Turcs et des Kurdes à côté de Slaves et de Francs, avec l'habitude de la vie, pacifique ou guerrière, de la frontière disputée depuis quatre siècles, ressemblaient au fond plus à leurs voisins musulmans qu'aux Grecs : les Arméniens ne parlaient la langue d'aucun des deux, les Syriens parlaient arabe. Des mariages unissaient normalement les rois arméniens et les princes musulmans de l'Adherbaïğān et de l'Arrān.

Les Turcomans introduisirent un élément à certains égards nouveau, mais pas tant qu'il peut sembler. Certes les pillages étaient des calamités ; mais, pour s'en prémunir, on regardait avec plus d'espoir vers la soumission aux princes musulmans, voire aux Turcomans eux-mêmes, que vers les Grecs, lointains et méprisés ; les Turcomans ne demandaient guère d'impôts, puisqu'ils n'avaient pas d'organisation d'état ; et pour toute la partie de la population traditionnellement habituée à trouver sa vie dans la razzia, quelle aubaine nouvelle que de s'associer à eux, peu importe dans quel sens ! Autrement dit, entre « akritès » byzantin et « ghāzī » musulman, « uğ » turc, la compréhension est facile. A partir de 1072, toute la partie de l'Empire byzantin située à l'est de la Cappadoce (à l'exception des places-fortes du Taurus) est non seulement occupée par les Turcomans, qui n'ont plus besoin de se retirer en Adherbaïğān après leurs pillages, mais de cœur séparée de Byzance : les rebelles s'y sentent en sûreté. En

bref on peut dire que Mantzikert achève et consacre la destruction de l'appareil frontalier byzantin, déséquilibré déjà par l'annexion byzantine de l'Arménie et les transferts de populations vers l'intérieur (1).

Mais les querelles intérieures de Byzance permettent tout de suite aux Turcomans non seulement d'intensifier leurs razzias même à l'ouest de la Cappadoce, mais même de s'y établir. Les mercenaires francs de Crispin, à la mort de celui-ci (1073?), étaient passés sous le commandement de Roussel de Bailleul, qui reprit à son compte l'insubordination de son prédécesseur. En 1073, envoyé avec Isaac Comnène combattre les Turcs vers Césarée, il l'abandonne, si bien qu'Isaac est fait prisonnier et que son frère Alexis a grand'peine à ramener l'armée harcelée par les Turcs à l'ouest d'Ankara. Contre Roussel Michel VII envoie son oncle le César Doukas, que Roussel prend et dresse en prétendant contre Michel. Alors celui-ci appelle la bande turque d'Artuq, l'ancêtre de la dynastie artuqide, qui apparaît pour la première fois dans l'histoire (2). Près de Nicomédie, Roussel et le César sont pris, mais, contre Byzance, Artuq libère Roussel, qui se retire vers l'est, où il est populaire. Alexis Comnène doit acheter un second chef turc, Tutaq (?) (3) pour se faire par trahison livrer Roussel qui entretenait de bons rapports avec lui : c'est à Amasya qu'a lieu la remise. Mais ce n'est pas à dire que la route d'Amasya au Bosphore soit libre, car pour éviter les bandes turques Alexis doit aller s'embarquer à Héraclée, après avoir failli se faire enlever à Kastamouni (4).

(1) Pour tout cela, voir P. WITTEK, *Deux chapitres de l'Histoire des Turcs de Rūm*, dans *Byzantion* XI 1936). Sur les raids d'indigènes émules ou associés des Turcs, cf. en particulier MICHE', 162-165. Sur un Grec converti dans l'entourage de Malik-Shāh, I. A., X, 215.

(2) Artuk est par la suite au service de Malik-Shāh : il se peut donc qu'il ait été envoyé par lui. Sur la lecture « Artuq », cf. KÖPRÜLÜ, BELLETEN, I, comte-rendu de mon *Diyar-Bakr*. Il peut y avoir une relation entre ces faits et la demande de médiation entre lui et Malik-Shāh envoyée au Merwanide par Michel vers ce moment (SIBT, 148 r°).

(3) Ce ne peut pas être Tutush, frère de Malik-Shāh, encore trop jeune.

(4) ATTAL. 189-199 ; ANNE (Bonn), 15-17 ; BRYENNE, 57-95.

Et au même moment les Turcs sont signalés près de Milet et à Trébizonde (1).

La Syrie du nord, entre les Turcomans d'Anatolie et ceux de Syrie méridionale, paraît relativement peu visitée par eux. Pendant la campagne de Mantzikert, Maḥmūd, sur l'ordre d'Alp-Arslan, avait attaqué les Égyptiens de Damas, mais, menacé par les Grecs d'Antioche, n'avait dû de les repousser qu'aux secours de Qaralū, d'Atsïz, et du neveu d'Ibn Khān, puis à la nouvelle du désastre byzantin qui suspendit l'activité des Antiochiens (2). Mais les Turcs repartirent vers le sud. On sent, pendant les années suivantes, combien est fragile à Alep la situation de Maḥmūd, dont la population blâme le ralliement aux Abbassides, par exemple lors de la fuite d'un de ses principaux émirs, Ibn Munqidh, qui va se réfugier auprès du cadi chiite de Tripoli, Ibn ʿAmmar, chef en fait indépendant de cette ville. Maḥmūd guerroie avec les Numaïrites sur l'Euphrate, avec les Grecs à ʿAzāz, mais c'est seulement après l'arrivée, en 1075, d'un nouveau chef de bande turc, Aḥmad-Shāh, que le successeur de Maḥmûd, Nāçr, arrivera à reprendre Manbiğ aux Grecs. C'est qu'Alp-Arslan a ramené en orient une grande partie des Turcomans, il avait en 1072 fait une campagne en Transoxiane, et y était mort ; son successeur Malik-Shāh avait dû réprimer une révolte de Qavurt, son oncle du Kirmān, et ne devait pas de longtemps apparaître en occident. Les Turcomans de l'ouest sont donc pleinement libres, et il est normal qu'ils préfèrent la vaste Anatolie à l'étroite Syrie.

En Palestine, le succès d'Atsïz a retenu des Turcomans que peut stimuler le voisinage de la riche Égypte. Comme il était à prévoir, la khuṭba fatimide n'empêche pas les Turcomans et l'Égypte d'être en rapports de voisinage difficiles, si bien qu'en 1073, profitant de l'avènement de Malik-Shāh, Atsïz cherche à se réconcilier avec le Sultan et introduit la khuṭba abbasside ; en 1075, il recevra de Malik-Shāh un renfort de mamlūks turcs (3). Il est en même temps aidé par des

(1) MIKLOSICH, *Acta* cité dans LAURENT, *Turcs*, 98 ; ANNE, 147.

(2) KAMĀL, 90r° et BUGHYA (Bibl. Nat. 2138) 187v° où il donne ses sources : Ibn Zuraïq et ʿAlī b. Munqidh ; SIBT, 134r°.

(3) I. A., X-62 ; SIBT, 146v°, 155v°.

mamlūks turcs d'Égypte, qui, révoltés puis battus par le nouveau chef du gouvernement fatimide, l'Arménien converti ancien gouverneur de Damas Badr-al-Ǧamālī, accourent près de lui sous Ildeghiz (1). En 1074 son lieutenant Shöglü(?) prend Acre et Tibériade (2). Une crise interrompra ces progrès, car Shöglü veut jouer à l'indépendant, et, à son secours, arguant de son respect pour la famille selǧükide, il appelle les fils de Qutlumush (3).

Ceux-ci venaient en effet d'arriver en Anatolie (4). S'étaient-ils évadés à la faveur du changement de règne, comme les deux fils de Qavurt au lendemain cependant de l'écrasement de leur père? Ou bien avaient-ils été envoyés par Malik-Shāh lui-même dans le cadre d'une politique générale d'apanages aux princes de sa famille, comme Takash en Turkestan (installé par Alp-Arslan), les fils de Qāvurt reconnus en Kirmān, plus tard Tutush à Damas, pour détourner leur ambition turbulente ou comme constituant la meilleure forme de gouvernement des confins militaires et des provinces excentriques? Cette seconde version,présentée sous la forme d'une investiture officielle, est évidemment celle de l'historiographie persane tardive inspirée par les Selǧükides d'Anatolie ou leurs successeurs ; mais les rares faits connus présentent au contraire les fils de Qutlumush, jusqu'à la mort du dernier, comme indépendants et ennemis de leur cousin iranien.

Le premier de ces faits est d'avoir répondu à l'appel de Shöglü, car celui-ci a naturellement demandé aussi des secours au Caire, et c'est en prêtant serment de fidélité fatimide que deux des fils de Qutlumush arrivent à Tibériade pour combattre, aux côtés de Shöglü, Atsïz qui est maintenant l'allié du Sultan (5). Mais Atsïz sort vainqueur de la

(1) Ibn Muyassar, 22.

(2) Ibn Muyassar. 23-24 ; Ibn Shaddād, Leyde 233.

(3) Sibt, 155v° : Shöglü شكلي.

(4) Sibt, 155v° ; ʿAzīmī, an 67, croit qu'ils ont dès lors occupé Nicée, ce qui est anachronique, mais suggère qu'il connaissait aussi à cette date leur arrivée en Anatolie.

(5) Le récit de Sibt 155v° ne comporte pas de difficulté ; mais, comme par une conspiration voulue du silence, aucune autre source ne mentionne cette intervention des fils de Qutlumush dont plusieurs cependant (Ibn Muyassar, Ibn Shaddād, Kamāl) connaissent les antécédents.

bataille ; Shöglü est tué, et les deux Selǧükides, faits prisonniers, sont envoyés à Malik-Shāh (1). Un troisième frère qui, en arrière, à l'abri des frontières de la province byzantine d'Antioche, lançait des incursions contre Alep, avait en vain essayé de les faire libérer (2). Lui et un quatrième se retrouvent, eux, bientôt en Anatolie.

Quant à Atsïz, qui depuis cinq ans ravage la province de Damas, avec la complicité d'habitants épuisés par l'isolement et la misère et au surplus habitués à se révolter contre les gouverneurs égyptiens, il occupe la ville (1076). Il prend le titre d'*al-malik al-muʿazzam*. Les gouverneurs autonomes de Tyr et de Tripoli accordent à ses Turcomans le droit de venir se ravitailler pacifiquement à leurs marchés. Il attaque les confins sud de la principauté mirdaside, où son frère Tchavlï se fait cependant battre par Aḥmad-Shāh, enfin cherche à gouverner en prince soucieux des revenus de ses domaines. Dès le début il a cherché à rassurer les paysans, à leur distribuer des récoltes ; car, désireux de rester dans le pays, son intérêt n'est pas de le piller. Il accorde des exemptions d'impôts aux villes trop misérables, à Damas même, aux trois quarts dépeuplée. Cependant, dit Sibṭ, « il veille à la prospérité de la campagne, non de la ville » (3).

Devenu ainsi puissant, il songe à régler définitivement son compte à l'Égypte, vers laquelle le pousse Ildeghiz contre Badr-al-Ǧamālī. Il a cependant trop présumé de ses forces, ou perdu de temps à piller : Badr peut rassembler une armée, détacher de lui des Arabes et des Turcomans amis de Shöglü, et l'écraser, tuant Ildeghiz et Maʿmūn frère d'Atsïz, réduisant celui-ci à la fuite (1077). Une révolte éclate à Jérusalem et dans toute la Palestine ; il peut encore la réprimer par la terreur (4). Mais en 1079 une armée égyptienne envahit la

(1) Sibt, 160r° ; ils ont tué leurs femmes pour les empêcher de tomber entre les mains du vainqueur. Les deux princes en question sont peut-être Alp-Ilek (Mathieu, 211, cf. Michel, 179, connu en 1095, et Daulab (ʿAzimi 516, 1122???).

(2) Sibt 155v ; Ibn Dumlāǧ (infra) est peut-être des siens.

(3) Ibn al-Qal. 108-109 ; Ibn ʿAsākir, II, 131 ; Sibt, 134v°, 156r°, 160v° ; 162 v° ; Kamāl, 95r°.

(4) ʿAzimī, 469 ; Ibn al-Qal. 110-102 ; Ibn Hamdūn an 469 ; I. A. 70-71 ; Ibn ʿAsākir II, 131 ; *Patr. Alex.* 183 ; Sibt 166r°-168r° ; Ibn Muyassar, 25.

Palestine, attaque Damas même : Malik-Shāh envoyait à ce moment son frère Tutush en Syrie ; Atsïz, qui s'était d'abord plaint de ce qu'il considérait comme une marque de défiance, n'a d'autre ressource que de l'appeler à son secours. (1).

En Syrie du nord, Aḥmad-Shāh vainqueur de Tchavlï, s'était brouillé avec Naçr, qui le fit arrêter : un soulèvement turc s'ensuivit, où Naçr trouva la mort. Son frère Sābiq, revenu de Tripoli, libéra Aḥmad-Shāh. Mais une coalition kilabite se forma pour délivrer la Syrie du nord des Turcomans. Aḥmad-Shāh, renforcé d'une autre bande turque, commandée par Ibn Dumlāğ, déviée de sa route vers l'Anatolie, leur infligea un terrible désastre. Pendant qu'Aḥmad-Shāh guerroie contre Antioche, les chefs kilabites échappés vont demander secours à Malik-Shāh (2).

Malik-Shāh, jeune, occupé d'abord à assurer sa position en Iran, plus dominé que son père par Nizām al-mulk qui, quoique capable de conduire des armées, inclinait à la diplomatie, n'avait encore paru ni en Mésopotamie ou en Arménie, ni à fortiori en Syrie ou en Anatolie. Le renfort qu'il avait envoyé à Atsïz en 1075 prouve qu'il ne s'en était cependant pas désintéressé. Dès ce moment il avait décidé d'y placer son frère Tutush, afin de mettre la main sur les Turcomans qu'il ne voulait pas y laisser acquérir de puissance autonome. Nizām-al-mulk le retint peut-être, par crainte d'une révolte d'Atsïz (3). L'appel des Kilabites, la défaite d'Atsïz en Égypte, le décidèrent. Tutush recueillit en route Muslim b. Quraïsh, l'émir arabe ʿuqaïlide de Mossoul, les Kilabites, qui s'ajoutèrent aux chefs turcomans Ibn Dumlāğ, brouillé avec Aḥmad-Shāh, Çanduq et Afshīn nos vieilles connaissances, Ibn Tavtav, Ibn Barīq. Coalition hétéroclite et paradoxale, puisque le but des Kilabites était l'expulsion des Turcs. Aussi Sābiq, assiégé par Tutush, n'eut-il pas de peine, Aḥmad-Shāh ayant été tué dans la bataille, à détacher maintenant de Tutush les Arabes, qui allèrent avec Muslim écraser le renfort de siège qu'amenait à Tutush un certain « Turcoman (?) le Turc, émir

(1) ʿAzimī, 471 ; Ibn al-Qal. 112 ; I. A., 75-76 ; Sibt, Seraï, 2906 B, 13, 50r° ; Ibn ʿAsākir II, 131 ; Ibn Muyassar 26.

(2) Kamāl, 96r°-97r°.

(3) Sibt, 161r°.

des émirs du Khurāsān » (1), et Tutush n'eut d'autre ressource que de se retirer à son tour en Diyār Bakr (hiver 1078-1079). Il en revint au printemps, occupa le nord et le sud de la province d'Alep, engagea un nouveau siège, mais, recevant à ce moment l'appel d'Atsïz, il va à Damas, qu'Atsïz lui remet (2). Peu après il le fait arrêter et mettre à mort. Il conquiert pendant les années suivantes le reste des possessions d'Atsïz, y compris Jérusalem, Jaffa, Çaidā, et s'étend vers le nord en acquérant Ba'lbek (3). Il avait reçu un secours appréciable en la personne d'Artuq qui, depuis son intervention en Anatolie, avait été soumettre à Malik-Shāh les Qarmates du Bahraïn (1077), et maintenant est envoyé à Tutush (4).

Quant à Alep, Afshīn était revenu en piller atrocement toute la province méridionale, en même temps que les dépendances byzantines d'Antioche, pendant qu'un lieutenant d'Aḥmad-Shāh, Khutlukh, se chargeait de l'est. Aussi la famine était-elle terrible à Alep. Muslim sut en profiter. En vain Tutush envoya-t-il maintenant un autre chef turc, Arslantash, refouler Afshīn outre Euphrate : Muslim expédiait des vivres à Alep, se faisait bien voir des notables, et, en 1080, les Alépins, voyant en lui le seul chef arabe capable de les protéger, se confièrent à lui. Les Mirdasides résistèrent peu, reçurent des fiefs. Muslim occupa Harrān, Sarūǧ, les places numaïrites : ainsi était constituée une principauté arabe qui, possédant les routes de Mésopotamie en Syrie, isolait Tutush. Muslim avait eu soin d'écrire à Malik-Shāh, dont il avait

(1) Ne faudrait-il pas comprendre Uthmān, puisqu'un « émir des émirs du Khurassān » de ce nom est connu en 1072, oncle de Malik-Shāh (I. A. 53)?

(2) IBN AL-QAL. 112-113 ; 'AZĪMĪ, 470-472 ; I. A., 75-76 ; KAMĀL, 97r°, 100v° ; IBN MUYASSAR, 27 ; SIBT, ms. Saraï, 2907, B. 13, 504 ; IBN 'ASĀKIR, II, 131, III, 340 ; MICH. 178. Il est probable que c'est à la défaite de Turcoman(?) que fait allusion MATH. sous 1081 en parlant de la défaite d'un « Khusrau » par Muslim (185-186).

(3) 'AZĪMĪ, 475 ; SIBT, ms. Istanbul Evkaf 476 (lacune dans Bibl. Nat.) ; Ibn Shaddād cité par SOBERNHEIM dans *Centenario di Amari*, p. 59 ; I. A. 78.

(4) SIBT, Bibl. Nat., 165v°-166r° et ms. Saraï. 174r°, 177r° ; commentateur d'Ibn al-Muqarrab cité dans DE GOEJE, *La fin des Qarmates*, J. As. 1895, p. 14-22.

épousé jadis la sœur et était le vassal reconnu à Mossoul, et de lui présenter les choses de telle façon que le Sultan, plutôt que de risquer de le pousser à la révolte, qu'il n'eût pu pour le moment écraser, accepta le fait accompli, moyennant envoi d'un tribut (1).

Au même moment, flanquant l'état arabe de Muslim, s'était constitué, le long du Taurus, un état gréco-arménien. Philarète, le général de Romain Diogène, Arménien de religion grecque, après la défaite de Mantzikert et la mort de Romain n'avait pas, comme d'autres, reflué vers l'ouest et joué son rôle dans les rivalités pour le trône impérial. Il était resté sur place, appuyée sur des forteresses que la défaite n'avait pas entamées, à l'écart des routes que parcouraient les Turcomans au surplus incapables de les enlever. Il n'avait pas reconnu Michel Doukas, mais se prévalait de l'autorité officielle qu'il tenait de Romain Diogène. Il était de Hiçn Mançūr, et c'est de cette région, d'Ablustaïn et Mar'ash au Khanzit, qu'il agit. Il essaye de soumettre, à l'est, Thornig de Sassoūn, perd dans l'aventure ses mercenaires francs du corps de Rimbaud, mais, négociant avec les Merwanides, traditionnellement soumis aux influences byzantines, et avec le chef turcoman « l'émir kabīr » (déjà venu de ce côté en 1067), profite de ce que ce dernier bat et tue Thornig. En 1078 se produit dans l'Empire la révolte de Nicéphore Botaniate : celui-ci, comme ancien compagnon d'arme de Philarète, comme ennemi de Doukas, et parce qu'il a besoin de retirer ce qui reste de troupes officielles dans quelques places de l'Anatolie orientale, reconnait officiellement Philarète comme curopalate, c'est-à-dire vassal autonome, pour tous les pays autour du Taurus. Nous voyons alors Philarète occuper Malatya, siège du commandement d'un autre chef engagé dans les querelles byzantines, Nicéphore Mélissène ; Édesse, qu'enlève pour lui à Tavandanos, son gouverneur depuis Constantin Doukas, le Géorgien Vasil fils d'Aboukab passé sous ses ordres ; Antioche où, depuis le début du règne de Michel, il était l'espoir du parti du patriarche Emilien, adversaire des

(1) 'Azimi 471-473 ; Ibn al-Qal., an 472 ; Ibn Hamdūn, *Tadhkira*, 12e partie (histoire) an 472 ; Kamāl, 101v°-102r° ; Sibt, Saraï, 50v°-51v°, 53v° ; Ibn Shaddād, Londres, 82v°.

Doukas — parti qu'avait étouffé, en expulsant Émilien, Isaac Comnène devenu duc d'Antioche mais qui, celui-ci étant rappelé par Botaniate, assassine son successeur Vaçag Bahlavounī et appelle Philarète (dont le premier souci est d'exécuter les meurtriers) ; enfin la Cilicie, à la faveur de la disparition pour le moins providentielle des princes arméniens de Cappadoce et du Taurus : Kākig d'Ani, depuis longtemps en guerre ouverte avec les Grecs, tué par trois d'entre eux ; Kākig de Kars ; les Ardzouni, descendants des rois de Vaspouragan ; et d'autres, les petits seigneurs ne pouvant résister à la domination de l'homme qui réunissait à la puissance personnelle la légitimité byzantine (1). Il parvint même à avoir un catholicos propre à ses états pour l'église arménienne, à Honi d'abord, dans le Ğahān, puis, lorsque cette province eut été perdue, et que le catholicos eut refusé de venir à Mar'ash, un anticatholicos dans cette ville, l'Arménie proprement dite ayant toujours encore son ancien catholicos. Il pesa de même sur les élections dans l'église monophysite, dont le patriarche résidait dans ses états (2). Les écrivains de toutes confessions nous disent du mal de lui, à cause de sa dureté à l'égard des aristocraties. Mais, contre les Turcs, les Arméniens de Cappadoce accouraient en Cilicie et dans le reste de ses états (3).

Contre les Turcs, Philarète et Muslim, dont la position reposait sur une équivoque similaire, se sont-ils rapprochés ? On nous rapporte que Muslim obtint qu'à Édesse fût rétablie la mosquée et frappée à son nom la monnaie, qu'il eut une entrevue avec Philarète, mais qu'ils intriguèrent l'un contre l'autre à la suite du refus de Philarète de verser le tribut versé par ses prédécesseurs aux Mirdasides ; que Muslim aurait voulu par ruse entrer à Antioche, que Philarète le dénonça au Sultan comme nouant des relations avec l'Égypte (4).

(1) ATTAL., 301 ; BRYENNE, II, 29 ; MICHEL, 173, 174 ; MATHIEU, 173-183. Cf. LAURENT, dans *Revue des Etudes Arméniennes*, 1929, et ADONTZ, dans *Byzantion* 1934, p. 378-382. Sur un Franc officier de Philarète, I. A., X, 296.

(2) MICH., III, 175, 177 ; MATH., ch. CVII, CXV, CXXIV, CXXVI.

(3) MATH., ch. CXVIII.

(4) 'AZIMÎ et IBN AL-QAL. semblables en 475 ; SIBT 171v° ; 176r°-v° ; I. A., 78-79. Mais le récit sur Edesse peut se situer dans la révolte de cette ville contre Philarète (MATH. 186) car B. H. en 1394 dit que Philarète prit Édesse aux Turcs.

Il ne semble pas niable cependant que de bons rapports aient fini par s'établir, car les Chrétiens accusent communément Philarète, même avant sa tentative ultérieure auprès de Malik-Shāh, d'excessive sympathie pour l'islam. Il peut aussi avoir été lié avec Tutush.

Quoi qu'il en soit, Muslim, tout en évitant de rompre avec le Sultan, en rappelant qu'il était son lieutenant, intervenait indirectement de plus en plus contre ses autres lieutenants et d'abord contre Tutush. Naturellement celui-ci avait très mal pris que Muslim eût à sa place occupé Alep, et il pouvait espérer l'aide de Mirdasides, de Kilabites, de Turcs, que Muslim dépossédait de leurs fiefs au profit de ʿUqaïlides ; d'Ibn Munqidh, qui venait d'obtenir Shaïzar de son évêque byzantin éloigné de tout secours et auquel Muslim réclamait cette place ; d'Ibn Mulāʿab, le gouverneur autonome de Homç, lié à l'Égypte, mais ennemi aussi de Muslim qui le menaçait. Tutush vint s'établir sur les confins d'Antioche, préparant l'attaque de la province d'Alep, avec l'aide d'Artuq. De son côté Muslim, outre Euphrate, rassemblait des ʿUqaïlides, des Kilabites, des Numaïrites, d'autres Arabes, des Kurdes, négociait une alliance égyptienne, et, coupant droit par Bālis, marchait sur Damas, vers laquelle Tutush dut se replier précipitamment, affaibli par le départ d'Artuq que Malik-Shāh, blâmant l'attaque d'Alep, a rappelé. A son tour cependant Muslim doit repartir en hâte, car une révolte, qui menace ses lignes de communication, éclate à Harrān, dont la population numaïrite sunnite se plaignait du gouverneur ʿuqaïlide chiite qu'il lui avait imposé et appelait à son secours le Turcoman Ǧābuq de Qarmīsīn ; il la soumit et opéra une répression sanglante (1).

A ce moment il reçoit un appel qui devait être grave de conséquences. Ibn Ǧahīr, vizir du Calife, mais ancien vizir des Merwanides, dont il connaissait les trésors et dans le territoire desquels il avait de nombreuses propriétés, intriguait depuis longtemps auprès du Sultan pour obtenir de lui le droit de renverser et de supplanter à titre de vassal le prince merwanide lui aussi vassal, mais, disait-il, trop indépendant. Malik-

(1) Ibn al-Qal. et ʿAzīmī, 475-476 ; I. A., 82-84 ; Sibt, 176v° Lettre d'Ibn Munqidh ; Kamāl, 104v°-106r°.

Shāh finit par le lui accorder, lui donna des troupes. En 1084 il engage l'attaque, sans obtenir avant l'hiver la reddition des places très fortes de Mayā fāriqīn et Amid ; il revint au printemps, avec le renfort d'Artuq. Mançūr le Merwanide fit appel à Muslim, qui accourut, attiré par la promesse d'Amid, et se fit infliger une défaite totale. Artuq cependant lui permit d'échapper d'Amid où il était enfermé. Ibn Ğahīr occupa le Diyār Bakr après de longs sièges, et donna Khartpart à Ğābuq qui l'avait également secouru. Pour Muslim, Malik-Shāh, le croyant prisonnier, était venu prendre livraison de Mossoul, lorsqu'il apprit une révolte de son frère Takash en Khurāsān : Muslim put alors venir solliciter et obtenir son pardon. Artuq avait occupé Sinǧār, puis rentra auprès du Sultan à Mossoul, qui lui donna ou lui confirma des fiefs dans le Djabal kurde (1).

Une troisième puissance s'était au cours des mêmes années constituée en Syrie, celle d'Ibn ʿAmmār de Tripoli, qui avait acquis Ğabala, puis Tortose, cadeau de Tutush. Indépendant de l'Égypte, mais chiite, il avait donné ou conservé à sa ville protégée par la mer et la montagne, en contraste avec les malheurs de la Syrie intérieure, une prospérité commerciale et intellectuelle certaine. Son influence était grande sur des Arabes comme Ibn Munqidh, mais également sur des Turcs comme Tutush et Sulaïmān b. Qutlumush. Tutush, inquiet du danger qu'aurait couru Damas si le secours égyptien demandé par Muslim était arrivé, essayait à son tour de se rapprocher de Badr-al-Ğamālī : Ibn ʿAmmār, inquiet pour son indépendance si une telle alliance se réalisait, parvint à empêcher le mariage projeté entre eux (2).

Quant aux fils de Qutlumush, Mançur et Sulaimān, les deux qui n'avaient pas été impliqués dans le désastre de 1075, ils étaient retournés en Anatolie. Les querelles des chefs byzantins continuèrent à faire leur fortune. En 1078, Nicéphore Botaniate se révolte contre Michel VII. Il vide, on l'a vu, l'Anatolie de la plus grande partie de ce qui lui restait de troupes grecques, pour les amener vers les détroits.

(1) Ibn al-Qal. an 477 ; I. A., 86-87 et 98 ; Sibt. 183r° et 188v° ; Kamāl, 106r°-v° ; Ibn al-Azraq, Amedroz, 146-147 ; B. H. 278.

(2) Sibt 170r°, 180r°, 183r°. Cf. G. Wiet, *Inscription d'un Prince de Tripoli* (Memorial Henri Basset, II).

Par l'entremise des Comnène, il gagne à sa cause Arīsīghī-Chrysosculos, qui, lui, est devenu byzantin de la rive d'Europe. Mais il y a mieux. Contre Botaniate, Michel fait appel aux fils de Qutlumush : Botaniate leur échappe, et, par l'entremise de leur parent Arīsīghī-Chrysosculos, les retourne en sa faveur. Ils lui font hommage comme à leur souverain, et les voilà sacrés byzantins : ils n'en sont naturellement pas moins indépendants, avec cette aggravation qu'ils tiennent tout le pays autour de Nicée, font de Chrysopolis un nid de razzias, rendent l'accès à la rive asiatique du Bosphore impraticable, bref ont été d'un coup amenés presque sous les murs de Constantinople, non comme terme de razzias telles qu'ils avaient pu en effectuer déjà en repartant,mais stablement et quasi-officiellement. Ils n'en partiront plus, au contraire. Car Botaniate, à peine empereur, doit lutter contre Bryenne, révolté en Europe en même temps que lui : c'est à des secours envoyés par les fils de Qutlumush qu'il a recours, et naturellement ces secours sont payés. Peu après en Asie se révolte Nicéphore Mélissène, appuyé presque uniquement sur des Turcs, et les fils de Qutlumush sont gagnés, semble-t-il, par lui : peu leur importe le parti puisque des deux côtés le profit pour eux est le même. Toutes les villes de Galatie et Phrygie leur sont ouvertes par Mélissène, jusqu'à Cyzique et à Nicée. Ils ne faisaient que battre la campagne, les villes avaient pu résister : les voici qui s'y établissent, en constituent leurs points d'appui. L'avènement d'Alexis Comnène, un révolté lui aussi, n'y change rien. Il a lui aussi dû son succès à des Turcs. Bien qu'il ait fait la paix avec Mélissène, ceux de Nicée ne le reconnaissent pas. Il en est réduit à faire dégager la côte de la Propontide, voire du Bosphore où ils tiennent Damalis, par des coups de main de matelots, qui rouvrent la route de Nicomédie ; effort sans lendemain, car l'attaque normande en Épire oblige à traiter avec ces mêmes Turcs, pour obtenir d'eux des renforts. Il repoussera l'envahisseur occidental, mais naturellement pour trouver à son retour la côte de la Propontide de nouveau entre les mains des Turcs (1).

(1) BRYENNE, 117-119, 130-144, 158-160 ; ATTAL. passim 215-306 ; ANNE, 25, 90, 109, 171, 178-181, 191. 299 ; B. H. 227 ; St Christodoulos se sauve du Méandre dans l'Archipel puis en Eubée.

Naturellement en tout cela rien qui soit d'accord avec des instructions de Malik-Shāh. Celui-ci n'a aucun intérêt à voir ses cousins plus ou moins rebelles acquérir une puissance nouvelle. Au contraire, il envoie demander à Constantinople la capture et la remise de ces dangereux personnages, et sa demande est appuyée par une armée que conduit son émir Bursuq, ancien shihneh (commandant militaire) de Bagdad au temps de Toghrïl-Beg. Bursuq tue Mançūr en duel, mais ne peut rien contre ses hommes, unis derrière Sulaïmān (1). Celui-ci, un moment à Dorylée, rapidement à Nicée, se considère comme souverain. Depuis 1080 environ on parle à propos de lui de « sultan », ce qui n'est pas non plus pour plaire à Malik-Shāh, car on n'admet pas encore, comme on ferait après la mort de ce prince, la divisibilité du Sultanat (2). En somme les Grecs ont fait de lui un Sultan dans l'Empire byzantin.

Un des caractères de sa construction politique est qu'elle a d'un coup été transportée à un millier de kilomètres en avant du gros des forces turques. Il tire une force nouvelle de ce qu'il agit dans le cadre byzantin, mais il n'a pas oublié son origine, la rivalité de sa famille avec ses cousins selğükides, et que, dans Byzance même, s'il veut maintenir son indépendance, il faut qu'il conserve la liaison avec le monde turc. Aussi doit-il se retourner vers l'est, non tant pour arrondir ses terres que pour garder ouverte la route des renforts turcomans et empêcher la constitution de principautés ennemies qui le couperaient de ses bases.

Là encore il semble bien qu'il peut jouir de sa qualité de lieutenant officiel de Byzance, et on a même l'impression qu'Alexis Comnène, faisant la part du feu, dans l'espoir de

(1) Récit hypothétique. B. H. 227, notre seule source, qui place ces faits vers 1077-1078, au lieu de Mançūr, croit qu'il s'agit de Qutlumush, mort depuis 1064 ; Mançūr, connu encore de Bryenne en 1078, disparait ensuite. Anne Comnène connait une intervention de Bursuq en Anatolie, mais plus tard, contre les successeurs de Sulaïmān. BUNDAR , 70 (cf. *Zubda* 65) parle d'un tribut de 300.000 dinars imposé à Rüm par Bursuq.

(2) BRYENNE 160 ; ANNE 178. Sulaïmān n'a pas dès lors été officiellement sultan. Le titre n'a dû être reconnu officiellement par le Calife qu'au XIIe siècle.

l'éloigner des Détroits, a dû lui permettre d'occuper ce qu'il lui plairait des possessions byzantines orientales, avec lesquelles Constantinople ne gardait que de fragiles relations. On nous rapporte un récit romanesque d'un appel qui d'Antioche lui aurait été porté directement à Nicée. Mais il semble que Sulaïmān, laissant à Nicée un de ses subordonnés, Abu'l-Qāsim, avait déjà en 1084, au-delà d'Iconium qu'il devait posséder, enlevé à Philarète cette partie excentrique de ses possessions que constituait la Cilicie ; et, fait remarquable, pour y établir un cadi, il s'était adressé à Ibn ʿAmmār de Tripoli, dont la flotte sans doute en fréquentait les ports (1).

C'est sur ces entrefaites qu'il reçut l'appel que lui adressait d'Antioche en l'absence de Philarète le lieutenant, peut-être le propre-fils de celui-ci, qui, hostile, nous dit-on, aux inclinations trop islamophiles de Philarète, s'adressait à Sulaïmān, lieutenant de Byzance. Vraie ou fausse il est typique que cette présentation au premier abord paradoxale ait pu être proposée. Sulaïmān accourut avec une poignée d'hommes, pour ne pas manquer l'occasion, et, de nuit, fut introduit dans la ville (décembre 1084) ; les troupes qui s'étaient réfugiées dans la citadelle, Philarète ne pouvant les secourir, capitulèrent quelques jours plus tard (2). Il n'y eut pas de pillage, et si naturellement la conquête eut un grand retentissement dans le monde de l'islam, elle ne fut pas mal vue des Chrétiens non grecs, qui reçurent de Sulaïmān des églises que leur avait refusées le clergé byzantin (3), la cathédrale exceptée qui, naturellement, devint mosquée. Il est possible que Sulaïmān ait maintenant cherché à faire officialiser sa conquête par Malik-Shāh, et que celui-ci, ne pouvant pour

(1) ʿAzīmī an 476 ; SIBṬ, 184r°. D'autres sources qui font incidemment allusion à cette conquête la croient postérieure à celle d'Antioche ; Ibn abî Ṭayyī (dans IBN SHADDĀD, Londres 82r°) paraît l'attribuer à Muslim. Les Turcs sont à Myra (Lycie), avant 1087 (Heyd I 97).

(2) Récit du témoin le moine Michel dans IBN ASH-SHINNEH 211 ; tous les auteurs en parlent. Cf. spécialement I. A., 89, SIBṬ 184v° KAMĀL, 107r°-v°, MICH. 173, MATHIEU, 187 ; ANNE COMNÈNE, 300 ; Laodicée tomba vers le même moment.

(3) MICHEL, 174.

le moment intervenir, la lui ait reconnue — sans naturellement question de sultanat.

D'autres chefs turcs sont nommés en Asie Mineure en gros dans la même période ; ceux des routes méridionales sont des lieutenants de Sulaïmān. Dans le Ğahān et la Cappadoce, c'est Buldağī, frère d'Abu'l-Qāsim (1) ; du côté de Malatya, un oncle maternel de Sulaïmān, identique ou non à ce Buldağī ou à Dānishmend, chef turcoman que nous retrouverons (2),

(1) MATHIEU, 191, ANNE 304. Les croisés (FOUCHER, 342) connaîtront encore un « Pulagit ». La lecture Buldağī est autorisée par l'homonyme I. A., X, 226, 362.

(2) IBN HAMDŪN, an 477, reproduit par SIBT, an 476, parle seulement d'un oncle maternel de Sulaïmān ; IBN SHADDĀD, Londres 66r°, affirme l'identité, mais en datant de 495, date ou Dānishmend prit Malatya ; en 477 il y a sur cette ville un coup de main, mais B. H. qui le rapporte distingue explicitement l'oncle de Sulaïmān deDanishmend que, d'après la chronologie de Michel, il introduit à ce moment (infra). Il y a synchronisme entre l'expédition sur Malatya signalée par eux et l'occupation du Ğahān, proche, donnée par les sources chrétiennes. Il n'y a pas de difficulté, mais pas de preuve, pour croire qu'Abu'l-Qāsim et Buldağī aient été parents de Sulaïmān. L'introduction de Dānishmend dès ce moment par Michel n'offre aucune garantie, car sa chronologie est inextricable, et Danishmend figure dans une liste de chefs de dynasties turques, avec le Shāh-Armin, le Sultan Sanğar, et au milieu d'événements, tous postérieurs. La tradition légendaire du Dānishmend-Nameh, recueillie par Akserayi et par les historiens ottomans Hezarfenn, ʿĀlī, Čennābī, situe naturellement à la bataille même de Mantzikert les premières armes de Dānishmend en Anatolie, comme d'autres fondateurs de principautés : et elle veut que le Calife l'ait fait, d'accord avec le Sultan, chef de l'armée de Sulaimān et l'ait marié avec la sœur de celui-ci. La parenté est possible, et suggérée aussi par le récit d'Orderic Vital 23 sur la captivité de Bohémond chez Dānishmend. Hezarfenn veut encore qu'en 479/1087 le « fils du Dānishmend » ait, à la mort de Sulaïmān, enlevé les places cappadociennes qui seront plus tard en tout cas de son domaine ; mais, si cela n'a rien d'impossible, il faut remarquer que le fait est introduit entre deux autres des années 493 et 523, ce qui suggère une confusion, facile en graphie arabe, entre 7 et 9, et ramènerait à 499, date approximative de conquêtes à la mort de Qiliğ-Arslan (appelé aussi Sulaïmān, fils de Sulaïmān b. Qutlumush), conquêtes celles-ci certaines. A la vérité, si tous les récits de la première croisade connaissent à ce moment Dānishmend en Anatolie, il n'y a de lui aucune mention sûre dans nos sources sérieuses avant 1095. Tout ce qu'on peut admettre est qu'il a dû

et plus tard un frère de Sulaïmān, Alp-Ilek. Plus au nord, un certain Qaratekin, identique ou non au chef de ce nom que Malik-Shāh a envoyé en Diyār Bakr, occupe Sinope (1). Il n'y a aucune raison de croire que Siwas, Césarée, etc. ne sont pas occupées dès lors aussi, sans qu'on ait de raison de les attribuer ou de les refuser dès ce moment à Dānishmend, qui les possèdera dix ans plus tard en tous cas.

Voisin de Muslim, Sulaïmān affiche tout de suite sa double position, que sent tout aussi bien Muslim. Car ce dernier lui demande le tribut que versaient les Grecs, et il le refuse avec hauteur, en tant, dit-il, que musulman et sujet loyal du Sultan ; et comme gouverneur d'Antioche Sulaïmān réclame les dépendances de cette ville enlevée depuis peu par les musulmans d'Alep aux Byzantins, et que naturellement Muslim refuse de livrer (2). Depuis son aventure du Diyār-Bakr, sentant sa situation compromise, Muslim jouait grand jeu. Il avait enlevé Samosate à Philarète. Il négociait avec l'Égypte une vaste coalition arabe, et il trouvait moyen d'y intéresser Artuq, qui, après avoir accompagné Malik-Shāh dans sa campagne contre Takash, revenait en Diyār Bakr, y combattait Ibn Ǧahīr, et, invité par Malik-Shāh à rentrer, s'excusait sur la nécessité de défendre la Syrie contre Sulaïmān. A ce moment en effet Sulaïmān paraissait menaçant pour Alep. Des Arabes hostiles à Muslim, des Turcomans avides de butin, tel Ǧabuk, des soldats licenciés par Muslim après sa défaite, étaient passés à son service. Muslim l'atta-

faire partie des chefs venus en Anatolie au temps de Sulaïmān, comme Qaratekin, Tshaka (infra), que connait le Danishmend-Nāmeh, et qui eux sont historiquement attestés avant la croisade. Cf. l'article Danishmend dans l'*Islam Ansiklopedisi* par MUKRIMIN HALIL, et les articles incomplètement documentés de LAURENT (*Byzantion* (1924) et CASANOVA (*Revue numismatique*, 1894-1896). L'origine et la généalogie de Dānishmend seront discutés plus loin.

(1) ANNE, 300 ; SIBT 188v°. Il reconnait le pouvoir du Sultan (infra p. 51). C'est, semble-t-il, depuis les Selǧükides que la plaine où campaient les armées devant Hamadhān, s'appelle Marǧ Qaratekīn : ce qui suppose un chef illustre. Mais est-ce le nôtre ?

(2) ʿAZIMĪ, IBN AL-QAL. et IBN HAMDŪN, ans 478-479 ; I. A., 90-91 ; SIBT, 187v°-9v° ; KAMĀL, 108r°. 109v° ; MICHEL, 179 ; MATHIEU, 190 ; etc..

qua cependant, mais fut battu et tué. Sulaïmān assiégea Alep (1). Le gouverneur 'uqaïlide appela Malik-Shāh, qu'il savait en train de préparer une campagne vers la Syrie, puis, plus proche, Tutush, qui venait de repousser l'attaque égyptienne privée de l'allié escompté. A Tutush venait de s'adjoindre de nouveau Artuq, qui, à la mort de Muslim, de Djéziré où il attendait le signal de l'offensive égyptienne, était venu chercher refuge à Damas. Une bataille fut livrée près d'Alep, où Artuq eut le principal rôle. Sulaïmān fut tué. (1086). Ainsi disparaissaient les deux principaux chefs dont la puissance pouvait à l'ouest porter ombrage à Malik-Shāh. Il n'avait plus qu'à venir recueillir l'héritage (2).

C'est ce qu'il fit, et sans peine, car les populations, lasses de ces désordres, n'aspiraient qu'à se donner au Sultan dont la force et la réputation de bon gouvernement, tant auprès des Chrétiens (3) que des musulmans, leur paraissait le suprême espoir de retour à une vie normale. La campagne qu'il avait probablement préparée dès 1084 et que la révolte de Takash l'avait obligé à remettre, campagne dont l'opération d'Ibn Ğahīr pouvait être considérée comme une protection de flanc, fut reprise en 1086. Ce fut une promenade. Mossoul s'ouvrit d'elle-même, et toute la Djérizé, avec Harrān, jusqu'à l'Euphrate. Philarète, dépouillé de la plus grande partie de ses états, avait lui aussi joué la carte du Sultan, la seule qui lui restât, dans l'espoir d'obtenir, moyennant une vassalité que les Chrétiens l'accusèrent d'avoir complétée par une conversion, confirmation de ce qui lui demeurait ; Édesse s'étant révoltée, il n'obtint que Marʿash, où il devait mourir peu après (4). Malik-Shāh enleva ensuite le passage euphratésien de Qalʿa-Ğaʿbar, qu'il donna au successeur de Muslim, reçut livraison d'Alep par son gouverneur ʿuqaïlide, de Laodicée et d'Apamée par Ibn Munqidh moyennant confirmation de Shaïzar, d'Antioche par le vizir de Sulaïmān gardien de son fils mi-

(1) 'Azīmī et Ibn al-Qal. 479, I. A., 96-98, Sibt, 189v°, 192v°, Kamāl, 109v°-110v°, etc..

(2) 'Azīmī et Ibn al-Qal. 479, I. A., 96-98, Sibt, 189v°, 192v°.

(3) Mathieu 196, 208, et Sarcavag dans *Samuel d'Ani*, éd. Zohrab 75-76 sont lyriques ; aussi Brosset-Orpélian, 182.

(4) Mathieu, 128-130 ; Michel, 173 ; B. H. 281 ; I. A., X, 296.

neur Qïlïğ-Arslan. Il alla faire boire à son cheval l'eau de la Méditerranée, et remercia Allah qui lui avait donné de gouverner un empire s'étendant de la mer orientale à la mer occidentale (1).

Quant à Tutush, n'osant ni rester ni, malgré Artuq, résister, il était reparti pour Damas, installant Artuq à Jérusalem (2).

Malik-Shāh repartit alors pour l'Iraq, laissant des gouverneurs à Antioche (Yaghï-Basan b. Alp, que les croisés devaient y trouver), à Alep (Aqsunqur, l'ancêtre des Zengides), et confiant à un de ses principaux émirs, qui avait participé à ses campagnes antérieures, Būzān, le soin d'assiéger Édesse, qu'il finit par prendre, tout en laissant pour gouverneur civil l'Arménien de religion grecque, le « curopalate » Thoros (1087). A Malatya se maintint de même l'Arméno-Grec Gabriel, lieutenant de Philarète, probablement sous contrôle d'un frère de Sulaïmān b. Qutlumush, Alp-Ilek (3).

En Arménie, Malik-Shāh ne parut pas. Son pouvoir y était sans doute théoriquement reconnu, mais nous ne savons rien de ce qui concerne les pays arméniens entre l'Arménie persane et le Taurus oriental. Nous savons seulement que Malik-Shāh se préoccupa de consolider en Arrān la couverture nord de l'Adherbaïğān et de la route de l'Araxe vers l'Arménie contre les Géorgiens. Il semble qu'au début de son règne, ne se contentant plus de la vague et sans doute inégale vassalité de Faḍlun, le fils d'Abu-ʿAswār, il avait occupé Genğe, et l'avait donnée en fief à Sarhang Savtekin, un des grands émirs de Toghrïl-Beg et d'Alp-Arslan. Mais les Géorgiens s'étaient montrés aggressifs, avaient occupé Kars qu'un Turc du nom d'Aḥmad (4) dut leur reprendre ; Faḍlun, qui avait

(1) ʿAzīmī, Ibn al-Qalanisi et Ibn Hamdūn, 479 ; I. A., 97-8 ; Sibt 194r° sq. ; Kamāl, 111v°-112r° ; Michel, 179 ; *Chron. Anon. Syriaque*, éd. Chabot, 48-49 ; etc. brièvement toute l'historiographie, la persane à la suite de Zahīr ad-dīn Nīshāpūrī sur lequel repose en particulier Rawandī 128. On rapporte que, pour frapper la postérité, Nizām-al-mulk fit apporter à Malik-Shāh le tribut d'Antioche au cours d'une campagne en Turkestan. Dans Sibt, le représentant de Sulāimān à Antioche est appelé *ʿamīd*, titre commun à tous les gouverneurs et aux chefs de l'administration centrale en Iran.

(2) I. A., 96, 98.

(3) Mathieu, 211 ; Michel 179 ; *Chron. An. Syr.* 49-52.

(4) C'est dans Herzarfenn le prénom de Dānishmend.

obtenu la restitution de sa principauté moyennant un tribut de 40.000 dinars, s'était révolté de nouveau, peut-être à la mort de Sarhang. Buzan, envoyé contre lui entre 480/1087 et 484/1091, avant sa campagne d'Anatolie, avec des contingents en partie arméniens, reprit Genğe, et partagea le pays en fiefs militaires dont eut sa part Yaghï-Basan d'Antioche dont le fils devait plus tard s'y réfugier : l'Adherbaïğān restait une base économique des Turcs détachée en avant dans des régions d'insuffisant peuplement turc. La présence de Būzān, dans la même période, à Édesse, en Anatolie, en Adherbaïğān, donne l'impression qu'il avait une sorte de commandement général des opérations sur le front chrétien. Barkyāruq à son avènement devait, plus explicitement, constituer l'Adherbaïğān dans son ensemble et tous les territoires ou bandes turques situés au-delà en commandement pour son oncle maternel, fils de Yāqūtī, Ismā'il, dont la famille avait sans doute conservé là une clientèle. Il en fut de même sans doute des princes selğükides qui lui succédèrent en Adherbaïğān, bien que l'évolution interne de l'Iran selğükide ait alors retourné vers le dedans l'activité des forces guerrières stationnées en Adherbaïğān (1).

En Anatolie, Malik-Shāh avait essayé de profiter de la mort de Sulaïmān pour réduire, avec l'aide d'Alexis, la puissance subsistante d'Abu'l-Qāsim. Le départ du Selğükide n'avait pas empêché celui-ci de conserver assez de force, avec l'aide des indigènes, pour continuer son expansion. Devançant de deux siècles les Ottomans et leurs contemporains des côtes de la Mer Égée, il se constitue une flotte. Cette fois Alexis parvint à le contenir sur mer, et sur terre par une armée que commandait Tatikios, un Turc entré au service de Byzance. La principale raison en fut cependant l'approche d'une armée que Malik-Shāh avait envoyée, de nouveau sous le commandement de Bursuq, qui venait de l'accompagner en Syrie. Malik-shāh l'avait fait devancer par un ambassadeur

(1) MATHIEU, 199, 207 ; BROSSET, 243-348 ; I. A., X, 194 ; BUNDARI, 140 ; *Zubda* 63 ; Aqsunqur ne se considérait pas non plus comme fixé en Syrie ; sa femme morte, il fit porter le cercueil en orient ('AZĪMĪ, 481, IBN AL-QAL, 119, etc..). — Le Shirwānshāh avait également convenu d'un tribut régulier à Malik-shāh (BUNDARĪ, 140).

(tshaush) (1), dont Anne a fait un nom propre), offrant à Alexis Comnène, moyennant son alliance, de retirer les Turcs de l'Anatolie côtière. Alexis n'eut pas confiance et se crut habile en achetant l'ambassadeur, qu'il convertit et transforma en duc byzantin, et en profitant de sa complicité pour se faire remettre Sinope au nom du Sultan ; mais, lorsqu'arriva Bursuq, il le considéra comme un envahisseur, plus dangereux qu'Abu'l-Qāsim, agréa les demandes de réconciliation de ce dernier, qui fut reçu à Constantinople, et finalement en le secourant à Nicée contre Bursuq, qui dut se retirer.

Malik-Shāh ne devait cependant pas renoncer à la soumission des Turcs d'Asie Mineure, avec l'aide d'Alexis, seul moyen d'y parvenir, à cette distance. Il ne convoitait pas le territoire byzantin, mais se considérait comme le chef de tous les Turcs, où qu'ils fussent, autorisé par conséquent à intervenir contre eux, pour les soumettre et sans idée de conquête, même en territoire byzantin : idée d'autant plus nécessaire que les Turcs d'Anatolie, l'exemple de Sulaïmān l'avait montré, celui de son successeur le prouvera plus tard, pouvaient utiliser la force puisée dans ce territoire pour se retourner vers les régions vitales de l'Empire selğükide. Aussi au début de 1092 Malik-Shāh envoie-t-il en Anatolie Būzān avec la double mission de réduire Abu'l-Qāsim et d'offrir à Alexis une alliance plus complète encore que la précédente : un mariage serait conclu entre une fille d'Alexis et un fils du Sultan, Byzance récupérerait tout le territoire anatolien jusqu'à Antioche comprise, autrement dit tous les territoires de Sulaïmān, enfin le Sultan mettait à la disposition du Basileus les contingents militaires dont il aurait besoin — bon moyen de détourner ses Turcomans toujours insupportables. Būzān, s'il ne put réduire Nicée, occupa du moins une partie du territoire d'Abu'l-Qāsim ; celui-ci se rendit auprès de Malik-Shāh, qui le renvoya s'arranger avec Būzān, et, sur le chemin du retour, fut pris et étranglé. Quant à Alexis, sans accepter l'idée du mariage, insupportable à sa foi chrétienne, il répondit du moins cette fois-ci à l'ambassade. Mais ses envoyés n'avaient pas encore atteint Malik-Shah lorsqu'ils ap-

(1) Le mot est attesté en ce sens au pluriel *shāushiya* dans SIBT, 193v°.

prirent la mort de ce prince. Ils revinrent alors, cependant que Buzan regagnait Édesse. Le frère d'Abu'l-Qāsim, Buldağï, revenu de Cappadoce, lui succéda à Nicée. Peu après arriva, échappé d'Iran à la faveur des troubles consécutifs à la mort de Malik-Shāh, le fils de Sulaïmān, jadis emmené d'Antioche, Qïlïğ-Arslan, qui recouvra sans peine la partie anatolienne de l'héritage paternel. Il n'y avait donc là rien de changé (1).

Le danger pour Byzance reste le même. Si personnellement Qïlïğ-Arslan paraît s'occuper plutôt d'assurer ses liaisons orientales, ses lieutenants continuent le harcèlement de Byzance par terre et par mer. L'un d'eux, Il-Khān le Beglerbeg, occupe Apollonia ad Rhyndacum et Cyzique, et il faut deux campagnes à Alexis pour le réduire ; un autre, Tshaqa (2) s'écartant des abords immédiats des détroits où la résistance byzantine reste notable, occupe Clazomène, Phocée, Smyrne, se constitue une flotte avec l'aide des marins indigènes et, franchissant des bras de mer, s'installe à Chio, Mitylène, Samos, compromettant même les relations militaires byzantines ; après une première défaite, une flotte grecque parvient à reprendre les îles, non à supprimer l'activité de pirate de Tshaqa, qui, d'Abydos, ferme les Dardanelles et entre en rapports avec les Petchénègues d'Europe. Alexis a recours à Qïlïğ-Arslan, avec lequel il est en paix ; il lui fait craindre l'ambition de son lieutenant, qui est cependant aussi son beau-père ; Qïlïğ-Arslan l'invite à un banquet et le fait tuer. Mais cela ne constituait pas une solution durable, et Tshaqa aura des successeurs. Le souvenir qu'a laissé peut-être dans le Dānishmend-Nāmeh l'activité de Tshaqa en soulignerait l'importance, et, pour la même raison, sans doute y aurait-il lieu de mettre à l'actif de Qaratekin plus d'exploits que l'occupation de Sinope, seule historiquement connue. Au loin restait byzantine, mais pratiquement autonome, Trébizonde, sous Théodore Gavras, plutôt en relation avec la Géorgie (3). Il est possible que, sans les Croisades, l'expansion turque dans

(1) Source unique, ANNE, 302-311 et 313-319 ; allusion, MATHIEU, 208, KAMĀL, 111r°.

(2) Grec : Τζαχᾶς ; ma lecture dérive de l'hypothèse d'une identité avec le Tshaqa du Dānishmend-nāmeh.

(3) ANNE, 320, 361, 423-435.

l'Empire byzantin, qui se présente dès lors avec les caractères qu'elle aura de nouveau à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, eût atteint les résultats qui seront siens deux siècles plus tard.

En Syrie, l'établissement de la domination selǧükide directe ne signifie pas une augmentation de la pénétration turque. Les Turcomans, qui, soit comme envahisseurs pillards, soit comme éléments de la force militaire de princes indigènes, soit comme conquérants, l'avaient seule représentée jusqu'ici, sont refoulés, remplacés par des garnisons de mamluks. Les uns sans doute vont grossir leurs frères en Anatolie, tandis que d'autres, plus ou moins pour servir les plans de la politique selǧükide, s'en vont, tel Ǧabuq, tenter l'aventure vers La Mecque et au Yémen. Ils ne restent qu'en Palestine, hier base du pouvoir d'Atsïz, aujourd'hui de celui d'Artuq, face à l'Égypte, et sans heurts, semble-t-il, avec les Bédouins kalbites qui les environnent. Par contre, un élément numérique peu important mais qui peut être influent accompagne la domination nouvelle dans son personnel iranien.

Le gouvernement des lieutenants de Malik-Shāh, et de Tutush réconcilié par force avec eux, ne se traduit pas par une expansion nouvelle, mais par le rétablissement de l'ordre. C'est de ce point de vue qu'il faut envisager la réduction de Khalaf b. Mulāʿab, le seigneur chiite de Homç, et, un moment, de Fāmiya (Apamée), auquel les chroniques sunnites font la réputation d'un détrousseur de caravanes, et qui est envoyé prisonnier en Iran. Un moment les lieutenants de Malik-Shāh attaquent Tripoli, mais Ibn ʿAmmār, malgré Tutush, ayant trouvé moyen de se faire confirmer sa ville par Malik-Shāh, y renoncent. Tutush acquiert un moment Çaïdā, Tyr, Acre, Beirut, que possédaient des lieutenants égyptiens autonomes, mais ne peut en empêcher la reconquête par l'armée égyptienne reconstituée par Badr-al Ǧamālī. Escarmouches que devait suivre, semble-t-il, la grande campagne contre l'Égypte depuis si longtemps préparée, lorsque mourut Malik-Shāh. Elle devait attendre, et dans de bien d'autres conditions, trois quarts de siècle, pour être reprise, par Nūr-ad-dīn et Saladin (1). Les tentatives pour fixer, contre d'Égyp-

(1) IBN AL-QAL., 120-121 ; ʿAzīmī, 482, 483 ; I. A., 119, 136 ; KAMĀL,

te les Villes Saintes et le Yémen dans l'obédience abbasside n'avaient pas non plus encore abouti.

Contrairement à ce qui se produisit en Anatolie, la mort de Malik-Shāh eut pour les Turcs de Syrie de graves conséquences. Contre l'héritier de Malik-Shāh, Barkyāruq, Tutush revendique le trône, appuyé par les lieutenants selǧükides de la Syrie du nord et d'Édesse, Yaghï-Basan, Aqsunqur et Būzān. Lâché au cours de sa campagne par les deux derniers qui repartent en Syrie, il doit y rentrer lui aussi, mais, ayant pu les capturer et les mettre à mort, reprend la conquêtes systématique de la Djéziré, où il écrase une révolte arabe sous un ʿUqaïlide, et pénètre en Iran ; là il trouve la défaite et la mort (488/1095). Ses fils Duqāq et Ruḍwān peuvent se maintenir en Syrie mais, en mauvais termes ensemble, l'un à Alep, l'autre à Damas ; et, qui plus est, chacun des deux, jeunes, ayant un tuteur, un « atabek », et Ruḍwān se disputant avec le sien, celui-ci fonde une principauté à lui à Homç. Naturellement l'Égypte, où Badr-al-Ǧamālī a rétabli l'ordre et reconstitué l'armée, profite de cette situation non seulement pour faire rentrer dans l'obéissance les villes côtières méridionales devenues autonomes, mais pour reparaître en Palestine, où l'approche des croisés au nord lui permettra d'enlever Jérusalem aux Artuqides. Il y a donc réduction du domaine selǧükide et morcellement du principat. Il y a parallèlement reprise d'influence fatimide en Syrie du nord même où se réinstalle à Apamée comme lieutenant égyptien Khalaf b. Mulāʿab, et où Ruḍwān, un moment, introduit la khuṭba fatimide, en attendant de faire, plus tard, appel à la milice terroriste des Ismāʿiliens « assassins » (1).

Mais ce n'est pas là le plus grave. Pour sa tentative orientale, Tutush a ramené de Syrie des éléments turcs qui n'avaient pas eu le temps de s'y enraciner solidement, et que les perspectives plus larges trouvées ailleurs détournent de l'idée d'y revenir. Les fils d'Artuq, mort vers le même moment que Malik-Shāh, après avoir pris part, les uns contre les autres,

113r° ; SIBT, 202r°, 204r°-v° ; IBN MUYASSAR, 28-29. Pour la Mecque et le Yémen, I. A., 135, 137.

(1) IBN AL-QAL., 121-133 ; IBN AL-AZRAQ, 152 ; IBN AL-ATHĪR ans 486-490 ; KAMĀL, 113r° sq. ; MATHIEU, 208 ; ANNE, 315 ; etc..

aux querelles entre Ruḍwān et Duqāq, ayant perdu la Palestine, repartent en Mésopotamie, à l'entrée de laquelle l'un, Sukmān, a occupé Sarūğ, où un autre, Ilghāzī, fait quelque temps une carrière de commandant militaire au service de Barkyaruq, où ils fonderont finalement au détriment tant de gouverneurs selğükides que d'autres chefs turcomans une principauté destinée à un long avenir (1). Il restera certes des Turcomans en Syrie, descendants de ceux d'Atsïz ou autres : peu, et au nord aucun. De mamluks turcs même les ressources d'un roitelet local ne permettent pas d'entretenir autant qu'en avait pu envoyer jadis le maître de tout l'Empire selğükide. Et comme cet empire est lui-même déchiré par des rivalités entre successeurs de Malik-Shāh, il ne peut qu'exceptionnellement être question de lui demander des secours : suspects d'ailleurs lorsqu'il en arrive, car n'ont-ils pas le désir de déposséder les émirs syriens ? Ce qui frappe chez Ruḍwān, plus encore que chez Duqāq, dans la période de la Croisade, c'est l'incapacité à disposer d'une vraie armée. En Syrie ils n'ont l'air encore que campés. Les forces turques sont au Diyār Bakr, où la chute des Merwānides et des ʿUqaïlides et la conquête de Tutush ont amené l'installation d'un gouverneur turc à Mossoul, Karbuqa, et surtout de bandes turcomanes multiples descendues du Djabal kurde en Diyār Bakr. Ce n'est pas par ambition, mais par nécessité, que nous voyons Duqāq et son atabek Tughtekin essayer de maintenir leur domination autour de Mayāfāriqīn, et Ruḍwān essayer de leur en disputer des accès euphratésiens. Et, ces Turcomans maintenant établis en un pays qui leur convient, il ne semble même plus facile de les emmener durablement pour des équipées en des pays lointains où il n'y a plus assez à prendre. Ce qui préoccupe leurs chefs est maintenant l'acquisition de points d'appui et de territoires autour d'eux, bref la constitution de principautés. Plusieurs entrent en concurrence au Diyār Bakr, que les Artuqides finiront par éliminer, ou subjuguer, dans le premier quart du XIIe siècle ; un autre cepen-

(1) Cf. mon *Diyar Bakr au temps des premiers Artuqides*, dans *Journal Asiatique* 1935, ainsi que IBN QAL., 127 ; I. A., 167, 168 ; KAMĀL, 117v° 118r°. Les descendants d'IBN DUMLĀĞ, vu ci-dessus près d'Alep, se fixeront à Arzan en Diyār Bakr également.

dant, sur la route du Lac de Van, Qïzïl Arslan, eut son heure de réputation (1).

Quant à la région d'Edesse et du Taurus, l'abstention turque y entraîne la réapparition comme seigneurs autonomes des chefs arméniens qui avaient plié, non sombré. Dans la région de Mar'ash, du Taurus central et oriental, où les Turcomans n'avaient jamais fait que passer, même au temps de Sulaïmān et de Malik-Shāh, ce sont des seigneurs autonomes, anciens lieutenants de Philarète ou autres, que les Croisés trouveront à leur arrivée. A Édesse même, où Tutush parait avoir installé à la mort de Būzān cet Alp-Ilek b. Qutlumush qui contrôlait déjà Malatya, Thoros parvient à se défaire de sa garnison, comme Gabriel à Malatya de la sienne. Qïlïğ Arslān, qui l'attaque, est interrompu par la Croisade ; seul reste à Samosate le Turc Balduq (2) (3).

En Asie Mineure également le mouvement d'immigration paraît arrêté. Par l'Adherbaïğān, secondairement par le Diyār Bakr, se faisait le contact entre les Turcomans d'Iran et ceux d'Anatolie. Pour les Selğükides d'Iran, celle-ci reste *terra incognita*. Barqyāruq, en bloc et vaguement, nomme 'Ismā'īl « maître des pays situés en dehors des frontières de la Perse » (4). Lorsque quelques années plus tard il partagera le sultanat avec son frère Muḥammad, il fut convenu qu'en dehors de l'Adherbaïdğān que celui-ci possédait la khuṭba serait faite en son nom en Syrie, Djéziré, Arménie, et l'on ne parle de rien au-delà ; or jamais le terme « Arménie », si vague qu'en soient les contours, n'avait inclus le « pays de Rūm », essentiellement l'Anatolie. Et il y a même lieu de se demander si les

(1) Il apparaît tant dans les combats de Syrie contre les Croisés que dans les conflits adherbaïğanais, et c'est sans doute le « Lion Rouge » (traduction de Qïzïl-Arslan) de la Chanson d'Antioche.

(2) Peut-être à mettre en relation avec les Turcs Balduqiya qu'Ibn al-Athīr connait à Bagdad quelques années plus tard (X, 393), puisque la *Chronique Syriaque* 59, l'appelle le Balduqiya. Son nom arabe était Sulaïmān, et il était fils d'un « ghāzī » dont rien ne permet de dire s'il est ou non le « ghāzî » fils de Dānishmend (MATHIEU, 210 ; KAMĀL, 118r°). Il ne peut être identique à Sulaïman b. Ilghāzī, à peine né.

(3) MICH. 179, MATHIEU, 211, *Chron. Anon. Syr.*, 51-64 (la plus détaillée), ANNE, 319.

(4) MATHIEU, 207.

Turcomans d'Arménie n'étaient pas en aussi bons termes avec les états chrétiens limitrophes de Trébizonde et de Géorgie qu'avec le Selğükide d'Adherbaïğān, lorsqu'on les voit s'allier à Gavras de Trébizonde contre l'Artuqide Balak, ou ne pas figurer dans la coalition antigéorgienne qui groupera cependant avec les troupes de l'Adherbaïğān celles du Diyār Bakr artuqide. La suzeraineté vague du sultan possesseur de l'Adherbaïğān s'étendait à Akhlāt sur le lac de Van, bientôt autonome, peut-être encore en 496/1103 à Erzerum où passe Muḥammad, mais en fuyard. A vrai dire, l'Arménie est déjà « en dehors des frontières de la Perse », c'est-à-dire que, n'ayant pas de population musulmane indigène avec laquelle celle d'Iran ou de Mésopotamie sont en relations, cette dernière ignore à peu près tout d'elle, et que ses chroniques n'en soufflent mot. Il est peu vraisemblable cependant que les groupes turcomans et les princes qui s'y établissent aient eu une grande force ou une grande activité ; elle se ferait tout de même entendre de ces chroniques parfois et plus souvent des chroniqueurs arméniens et syriaques qui, plus à l'ouest, connaissent l'histoire des Selğükides de Rum et des Dānishmendites. Tout ce qu'on peut dire est que c'est vers la fin du XIe- début du XIIe siècle que se constituent les deux petites principautés des Çaltuqides d'Erzerum et des Mengüğekides d'Erzinğān-Divrighi dont nous entendons parler pour la première fois en 496/1103 pour la première (1), en 518/1124 pour la seconde (2), et qui dureront jusqu'au début du XIIIe siècle. ʿAlī fils de Çaltuq, apparemment premier prince d'Erzerum, paraît avoir laissé dans le peuple une certaine réputation (3).

C'est plus à l'ouest que nous trouvons les Danishmendites, occupant au temps des croisades à peu près la route d'Ankara à Kaïséri et Siwas, soit le pourtour nord de la steppe anatolienne, tandis que les Selğükides en possèdent l'ouest et le sud, avec les routes Nicée-Qonya (et de là Cilicie-Antioche et Ğahān-Malatya, un moment). Car c'est bien de routes

(1) I. A., 247a.

(2) MICH., 205 ; IBN AL-QAL., 504 ; IBN AL-FORĀT (Vienne), I, 153v°.

(3) C'est sans doute le « tyran Ali Arméni d'Erzerum » de Mkhitar d'Airivank 90 (page chronologiquement décalée), le « Ali roi des Mèdes », voisin du prince de Khartpert, d'Orderiç Vital 247 sq.

plutôt que de territoires qu'il s'agit, en cette phase encore semi-nomade, et où importent surtout les liaisons avec l'arrière-pays turc.

Il a coulé beaucoup d'encre sur l'origine des Dānishmendites (1). On a discuté ci-dessus la date de leur entrée en Anatolie. On s'expliquerait mal qu'on n'en entende pas parler avant la veille des croisades s'ils y avaient depuis longtemps joué un rôle important. Le premier n'a dû se constituer en vrai chef autonome que vers le temps de la mort de Sulaïmān, qu'il reconnaissait peut-être et auquel peut-être il était allié par mariage. Toutes nos sources anciennes, latines, arabes, grecques, syriaques, arméniennes, s'accordent pour appeler Dānishmend le prince que les croisés trouveront devant eux et que les sources chrétiennes disent mort vers 1104 (2). Seuls Ibn al-Athīr (et ses dérivés) et Hezārfenn veulent qu'il soit mort tôt (avant 479/1086 selon le second), mais en revanche prolongent la vie de son fils au-delà de 1104 jusqu'à la date beaucoup plus basse (vers 1134) où tous les autres s'accordent à le faire effectivement mourir. Seul d'autre part Ibn al-Athīr connait le nom turc, Gümüshtekin, de ce fils que les autres appellent de son nom arabe, Muḥammad, ou de son titre, Amīr-Ghāzī ; de même seul il donne le nom turc, Taïlū, du fondateur de la dynastie, qu'Hezārfenn appelle de son nom arabe d'Aḥmad, et tous les autres de son titre de Dānishmend. Ibn al-Athīr cite ce Gümüshtekin dès 1100, mais rien ne prouve que lui ou sa source n'aient pas appliqué hypothétiquement ce nom au Danishmendite rencontré par eux à cette date, parce qu'ils le connaissaient ultérieurement (3).

(1) Déjà obscure au XIIIe siècle (IBN BĪBĪ, 3).

(2) MICHEL, 192, MATHIEU, 74.

(3) Hezārfenn dit que Dānishmend conquit une mine d'argent (gümüsh), ce qu'on peut mettre en relation avec le nom Gümüshtekin de son fils. On a cru trouver dans la monnaie du catalogue du Musée d'Istanbul, IV, n° 101, p. 84, un témoignage obligeant à remonter la date de la mort de Danishmend au v/XIe siècle. Elle est ainsi conçue : (I) *IN* (2) signe signifiant *ἔτους*, *ΑΑ* (3) *O YIOC* (revers 1) *TOY ME* (2) *ΓΑΑΟΥΜΕ* (3) *ΑΗΚΙΑΜΕ* (4) *ΤΓΑΖΗ*. Par un rapprochement qui n'est pas en soi impossible, Ahmed Tevhid comprend la première ligne comme signifiant indiction I, et la seconde : an (de règne) 31 ; Amīr-Ghāzī étant mort en 1134, l'an I d'une indiction ne pourrait

Au surplus peu nous importe que le premier Dānishmendite historiquement connu soit le père ou le fils. Plus importante est la question de son origine. La légende l'a embrouillée, en liant sa famille à celle du héros arabe des guerres byzantines Baṭṭāl Ghāzī, et en le déclarant en conséquence originaire de Malatya : ce qu'on a trop facilement accepté. Né à Malatya, Dānishmend aurait été à cette date sujet byzantin, et sans doute chrétien. Certes il y a des exemples d'indigènes convertis, voire mêlés aux Turcs (1). Mais d'autres auteurs le disent venu d'Arménie persane — soit d'Adherbaïǧān, — ce qui nous reporte à la base de départ de l'immigration turcomane. Indigène de là, alors? Il aimait peut-être à le faire croire à ses sujets indigènes, s'il est vrai qu'il se faisait passer pour descendant des Arsacides. Le titre de Dānishmend, terme iranien, qu'on rencontre porté fréquemment surtout en Khurāsān, les Turcomans peuvent le lui avoir donné ; mais n'y a-t-il pas quelque invraisemblance à ce qu'il ait si bien réussi parmi eux s'il n'était l'un d'eux? Et enfin ce nom de Taïlū, qu'on n'a pas le droit de révoquer, bien qu'inconnu par ailleurs, ne paraît-il pas plutôt un nom turc? (2) Il se peut que Dānishmend soit un titre de chef ghāzi (3).

Ce qui en tous cas est certain est que Dānishmend en Anatolie représente le chef turcoman. La tradition là-dessus suffit à l'établir, et le témoignage contemporain d'Anne Com-

tomber qu'en 1122 ou 1107, et par conséquent son avènement serait de 1091 ou 1076. Mais il semble qu'il faille comprendre autrement. *O YIOC* le fils, doit être normalement précédé du nom de ce fils, et il y a un nom bien connu (bien que jusqu'ici pas chez les Danishmendites), Inal. Resterait la lettre A de la seconde ligne qui signifierait an de règne I. L'intercalation de *A* entre ἔτους et *A* est à peine une objection dans une monnaie de confection aussi rudimentaire. L'objection parait donc levée. — Un Ismā'īl b. Dānishmend est connu en 495 par ʿAzīmī et en 493 et 495 par I. A., X, 204 et 242.

(1) P. ex. les Banü Bogusag de Severek en Diyār Bakr (MICHEL, 244, 260) ; cf. aussi supra p. 33, n. 1.

(2) Naturellement la tradition garde l'intérêt de témoigner de la fusion entre Turcomans et indigènes. Dānishmend avait une femme indigène (Orderic Vital, X, 23 ; *Miracles de St. Léonard*, AASS, Novembre 3, 160 sq.)

(3) On le rencontre porté par l'un d'eux sous Mahmūd de Ghazna (Mubārak-Shāh, trad. I. M. SHAFI dans *Islamic Culture*, 1938, p. 219).

nène le corrobore déjà (1). Il n'est peut-être pas excessif de conclure du nom de Dānishmend à un pouvoir d'origine autant religieuse que militaire, étant entendu que la ghāzwa précisément combine les deux. Il y a entre Dānishmendites et Selğükides une rivalité qui s'amplifiera au XIIe siècle et date déjà du début de ce siècle, où ce fut un des souvenirs que rapporta de sa captivité le « franc » Bohémond (2). Il est certain d'autre part que les conquêtes de Sulaïmān, que la politique de Qïlïğ-Arslan ne correspondent pas uniquement aux besoins d'une expansion turcomane, mais à des plans politiques dans le cadre des empires byzantin ou seldğükide. Il y a cependant trop de luttes semblables entre voisins pour qu'on puisse dès l'origine conclure de cette rivalité à cette opposition de régime entre Selğükides et Dānismendites qui deviendra de plus en plus effective à mesure que les Selğükides se constitueront un gouvernement à l'iranienne, coupé des Turcomans, mais qui, au XIe siècle, étant donné la part prise par les Turcomans à l'activité des Seldğükides en Asie Mineure, ne doit encore être qu'ébauchée. On ne voit pas que dans les batailles contre les Croisés Qïlïğ-Arslan ait eu des troupes de mamluks ou de mercenaires ; il avait des Turcomans, comme en avait Dānishmend. La coupure ne provient pas tant d'une différence d'origine des princes, car les Selğükides étaient primitivement des chefs turcomans, que de l'évolution inévitable des gouvernements, parallèlement à ce qui dès Toghrïl-Beg avait commencé à se produire en Iran.

Ce qu'on voudrait savoir est, à la fin de cette première étape, la densité du peuplement turc, les groupes tribaux dès lors présents. Si la toponomastique donne des indications sur les résultats des deux vagues du XIe et du XIIIe siècle, elle permet mal de distinguer entre elles. L'Anatolie paraît le domaine des Yavuki, groupe inconnu (3). D'autres noms de tribus,

(1) ANNE, 447.

(2) ORDERIC, X, 23.

(3) J'ai adopté avec Mukrimin Halil la lecture Yavuk, mais les mss. donnent plutôt nāvuk ; 'Azīmī en 534 connait en Rum des Bādukiya qui doivent être les mêmes encore (à moins de les rapprocher des Baladuqiya de Bagdad en 513, I. A. 393, auxquels se rattachait sans doute Balduq de Samosate (supra p. 56).

aucun n'est connu en Anatolie avant le XIIIe siècle (1) ; certains, tels les Afshar, le sont en Iran ou en Iraq au XIIe, sans que cela exclue que des éléments de ces tribus aient pu émigrer plus avant (2). Ce qu'on peut dire est que la première vague de peuplement est en gros terminée dès la seconde moitié du règne de Malik-Shāh, et, fait remarquable, qu'elle a déjà à peu près, en Syrie et en Mésopotamie, les limites que le peuplement turc gardera jusqu'à nos jours. Fait particulièrement net en haute-Djéziré. Il semble que partout les Turcomans aient pu s'établir au milieu des Kurdes, des Arméniens, des Grecs, non des Arabes : rivalité de pasteurs (mais il y a des Kurdes pasteurs), difficulté de supporter la chaleur (telle qu'on la trouve par ailleurs attestée dans l'histoire du Kirmān), en sont peut-être les principales raisons.

La Croisade achève de déterminer pour longtemps les caractères de l'histoire turque en Asie Mineure. Nous ne tomberons pas dans le ridicule de la raconter une fois de plus, même en la regardant par l'autre bout de la lorgnette. Elle aboutit d'abord au refoulement des Turcs des vallées de l'Anatolie occidentale, non seulement en raison de la prise de Nicée et de la victoire de Dorylée par les Croisés, mais parce qu'Alexis Comnène, débarrassé du danger d'une intervention de Qïlïğ-Arslan replié à l'est, peut s'employer à réduire les nids de pirates de la côte, celui des successeurs de Tshaqa à Smyrne, celui de Tangri (-perme) à Éphèse, rétablir la liaison avec la côte méridionale où jamais les Turcs n'avaient pénétré et par là avec la Cilicie franque, reconquérir le pays du Méandre (3). Ainsi des deux vocations qui à travers l'his-

(1) Le Danishmendnāmeh dit Tshaqa un Tshavuldur, mais naturellement ce rattachement, même s'il s'agit bien du même Tshaqa, n'a aucune garantie d'ancienneté.

(2) Les Artuqides sont des Döger (cf. Ğazari, Bibl. Nat. Ar. 6739, 179r°, signalé par Köprülü, *Islam Ansiklopedisi* art. Döger), mais il ne semble pas avoir entraîné sa tribu dans ses déplacements, du moins en grand nombre ; nombre d'entre eux, sous ses fils, se fixeront cependant au Diyār Bakr. Le « ghāzī Afçar » signalé p. 9 n. 1 est-il un Afshar?

(3) Je n'étudie pas ici les campagnes subséquentes d'Alexis, racontées par Anne avec une grande confusion de noms, mais en tous cas postérieures à la mort de Qïlïğ-Arslan, date limite du présent travail.

toire se sont partagé l'Anatolie, celle d'être englobée dans un empire axé sur les Détroits, celle de former un corps continental autonome, la première, qui avait paru devoir triompher comme elle le fera sous les Ottomans, est pour le moment écartée.

Une deuxième conséquence sera de rendre pratiquement infranchissable la barrière du Taurus, en y renforçant les positions déjà occupées par les Arméniens. Le Ğahān même, où, à Buldağı a, au moment de la Croisade, succédé un certain Ḥasan, sera temporairement envahi par les Francs. La barrière craquera un demi-siècle plus tard, mais les habitudes auront été prises. Cela signifie d'abord un relatif isolement, les échanges entre Turcs de Syrie et d'Anatolie étant impossible, et, pour les communications de l'Anatolie avec l'Arrière-pays, l'exclusivité assurée aux routes longues menant vers la Mésopotamie où surtout vers l'Adherbaïğan et l'Iran. D'où l'importance qu'il y a à s'en assurer les clés, Malatya en particulier. Cela signifie en outre une cause annexe du maigre peuplement turc en Syrie, qui reste arabe alors que l'Anatolie devient la « Turquie ». Enfin, il y a coupure de civilisation nette entre les Turcs de Syrie, qui évoluent en milieu arabe, et ceux d'Anatolie, qui, aux influences indigènes, n'ajoutent de civilisation musulmane qu'iranienne, persane. Désormais l'histoire des Turcs de Syrie, dont l'assaut chrétien rend plus misérables les roitelets subsistants, et celle des Turcs d'Anatolie, se dérouleront séparément.

Il est normal que la croisade paraisse suivie pour les Turcs d'Anatolie par un partiel retournement vers l'est, et en particulier d'une lutte pour Malatya. C'est une question de savoir s'ils considéraient leur nouveau territoire de séjour comme définitif, ou du moins leur enlevant l'idée d'une possibilité de retour ou d'intervention éventuelle chez leurs cousins restés en orient. Certes ce n'est pas le cas de Qïlïğ-Arslan ; nous ne pouvons rien dire pour les autres.

La croisade avait empêché Qïlïğ-Arslan de remettre la main sur Malatya. Elle l'affaiblit probablement plus que Dānishmend, et la présence de Francs au Ğahān même compromettait étrangement les liaisons orientales de l'Anatolie méridionale. Il n'en était pas de même de Dānishmend. Aussi est-ce lui que nous voyons intervenir contre Gabriel, trop détaché

à la pointe des régions franco-arméniennes pour pouvoir longtemps résister. Sauvé une fois par l'intervention de Bohémond, qui cependant y fut fait prisonnier, et celle de Baudouin d'Édesse, il succomba en 1102. Des hostilités eurent lieu entre Dānishmend et Qïlïğ-Arslan du côté de Marʿash, dans lesquelles intervint aussi la demande d'Alexis qu'on lui livrât Bohémond. Dānishmend le libéra, le sachant ennemi d'Alexis. Alexis au contraire, et Qïlïğ-Arslan, contre Bohémond, s'étaient réconciliés, et l'on verra même Qïlïğ-Arslan envoyer des renforts à Alexis en Épire contre Bohémond. Les difficultés de succession de Dānishmend permirent finalement à Qïlïğ-Arslan de mettre la main sur Malatya en 1106.

C'est alors qu'à l'exemple de Tutush il se laissa tenter par le mirage de profiter des discordes entre ses cousins et de l'insubordination de leurs émirs pour conquérir ce trône sultanal iraqo-iranien que déjà son aïeul Qutlumush peut-être avait voulu disputer à Alp-Arslan. Appelé de Harrān et de Mossoul par les émirs que menace l'effort du sultan Muḥammad pour remettre la main sur la Djéziré, il occupe sans peine Mayāfariqīn et Mossoul ; mais, affaibli par l'envoi de ses renforts à Alexis, par l'existence d'émirs aussi hostiles à son pouvoir que les autres l'étaient à celui de Muḥammad, il est tué, son armée détruite, sur le Khābūr, en juin 1107 (1).

Le désastre du Khābūr, la mise en place des principautés territoriales arméno-djéziréennes nouvelles achèvent ce qu'avait commencé à l'ouest la croisade : ils contraignent les Turcs d'Anatolie, qui ont conservé du moins ce territoire grâce à leur victoire sur l'arrière-croisade de 1101, à former un état anatolien, et sédentaire. La constitution de cet état sera l'affaire du XIIe siècle, auquel j'espère consacrer une étude prochaine.

Une vieille légende rapportée par le *Malik-Nāmeh* écrit

(1) Pour le détail de ces faits et les références, cf. ma *Syrie du Nord* 228, 230-231, 232, 234-235, 247-248. Hasan de Cappadoce est cité ibid. 209 en 1097 ; il est connu encore d'Anne COMNÈNE, 421 ; on ne peut dire s'il est identique au Hasan Katoukh (Qutluq?) d'ANNE 479. Il opère en Anatolie occidentale depuis la perte du Ğahān. Pour la bataille du Khābūr, cf. aussi mon *Diyār Bakr*, 231.

pour Alp-Arslan (1), donc antérieure au véritable établissement des Turcomans en terre de Rūm, relate que déjà Tshaghrï-Beg à la recherche d'un asile, avant les migrations et la pénétration définitive en Iran, avait effectué une équipée en Anatolie. Projection dans le passé peut-être des premières razzias turcomanes vers l'Arménie, souvenir des anciennes équipées de peuplades turques vers l'Europe, des nombreux Turcs engagés dans l'armée byzantine, elle témoigne en tous cas de la puissance d'attraction qu'a exercée dès le début, comme terre de refuge (2), sur l'esprit turcoman, l'Empire byzantin. Et de leur côté il semble hors de doute que, si les Byzantins n'ont pas toujours su distinguer les bandes turcomanes et la politique selğükide, en revanche ils n'ont jamais considéré les Turcs, qu'ils connaissaient de longue date comme mercenaires, dont ils avaient assimilé plus d'un, dont ceux qu'ils avaient connus étaient loin d'être toujours musulmans, comme des ennemis au même titre que les Arabes. Sans parler des sympathies plus grandes encore entre ghāzī turcs et akritaï byzantins.

Dans ces conditions l'établissement des Turcs en Anatolie se présente presque comme le résultat d'une complicité turco-byzantine. Ils se sont établis, ils ont constitué leurs principautés dans le cadre de l'Empire byzantin ; et le gouvernement irano-selğükide, qui, du territoire de Rūm, n'a jamais revendiqué que les glacis jadis terres d'islam, n'a pas raisonné autrement. Cela ne signifie pas qu'il s'en soit désintéressé, car il ne se désintéressait pas des hommes, en majeure partie rebelles ou du moins insoumis, qui s'y trouvaient réfugiés. A l'occasion même il a pu considérer comme nécessaire de s'assurer en Anatolie une couverture, ou surtout d'y envoyer paître les bandes emmenées en campagne dans des territoires musulmans limitrophes qu'on ne pouvait leur laisser dévaster ou qui ne suffisaient pas à les entretenir. Jamais il n'a retrouvé l'ancienne ambition musulmane des débuts : anéantir l'Empire byzantin ; jamais il n'a envisagé qu'il pût

(1) B. H., 196 ; MIRKHOND (Vullers) II ; KAMĀL, *Bughya*, Bibl. nat. ar. 2138, 189r°. Je prépare une étude sur cet ouvrage.

(2) Cf. aussi la réponse des Turcomans menacés par Toqhrïl-Beg dans IBN AL-ĞAUZĪ, VIII, 131 et I. A. IX, 272 : ils iront en Rum.

y avoir là état musulman, terre d'islam : l'Empire byzantin, le monde musulman leur apparaissaient comme deux institutions éternelles et géographiquement déterminées une fois pour toutes.

L'esprit des Turcomans et des chefs turcs d'Asie Mineure est tout autre. Esprit de *ghazwa*, besoin économique sublimé par l'ardeur de guerre sainte, et en même temps, si contradictoire que cela paraisse, le sentiment d'une terre de refuge. Ils s'y stabilisent, et leur ghāzwa contre Byzance, après le premier quart du XIIe s., ne sera plus que très sporadique.

La structure de l'armée et de la société selğükide exigeait une activité de conquête, parce que l'entretien de cette armée ne pouvait se faire que sur la base d'aliénations territoriales qu'il était impossible à l'Etat de concéder, sans se suicider, indéfiniment sur sa propre substance. Mais l'ardeur conquérante cesse chez les chefs ou groupes tribaux une fois casés, l'ambition d'acquisitions nouvelles n'ayant de sens que s'il ne s'agit pas de terres les éloignant de l'exploitation de celles qu'ils possèdent déjà. D'où une ambition tournée vers le dedans, qui ruinera l'empire selğükide iranien. Les Turcomans continueront leur expansion plus longtemps que les cadres officiels du régime selğükide. Aussi tandis qu'au début cette expansion a été toujours soit organisée soit en tous cas suivie de près par les chefs selğükides, elle se fait de plus en plus ensuite en dehors d'eux. Inversement, lorsque des chefs selğükides sont détachés en avant-garde en terre d'islam, comme ce n'est pas la direction de l'expansion turcomane, leurs conquêtes politiques ne sont plus comme en Iran accompagnées du peuplement turc qui les soutiendrait. L'occupation turque de la Syrie avait commencé comme celle de l'Anatolie : bandes engagées par les pouvoirs locaux, invasion de Turcomans en grande partie autonomes. Mais on était en terre d'islam ; le gouvernement selğükide, au surplus moins éloigné, a remis la main sur eux. Le peuplement, géographiquement plus gêné, a été mince, et a fini par quasiment disparaître.

Assurément en Anatolie il y avait aussi des indigènes. Une exacte étude de la conquête turque exigerait de se rendre compte de la densité et de la répartition de ces indigènes à la veille de l'invasion. Les grands transferts d'Arméniens, le

récit même des campagnes de Romain Diogène, par exemple, ne donnent pas l'impression d'une forte densité. Mais il y a là enquête à faire. On peut seulement affirmer que les indigènes sont restés plus nombreux en pays arménien qu'ailleurs (1).

Religieusement la politique selğükide en Iran et en Iraq est au service de l'orthodoxie. Et, dans le monde arabe, les opposants sont en général des chiites, dans le monde iranien ils vont demain être des isma'iliens extrémistes. Déjà nous constatons que les princes selğükides en Syrie, en raison de leur faiblesse dans le milieu local, sont d'une orthodoxie moins régulière. A plus forte raison Atsïz, Artuq, les fils de Qutlumush, indifférents sans doute à toute question de secte religieuse, et qui n'hésitent pas à lier partie lorsque c'est leur intérêt non seulement avec le chiite inoffensif Ibn 'Ammar mais avec l'isma'ilisme expansionniste des Fatimides. On trouve cependant un faqīh hanéfite dans l'entourage de Qïlïğ-Arslan (le rite hanéfite était le rite dominant des chefs turcs).

A l'égard des chrétiens, le gouvernement selğükide pratiqua la tolérance traditionnelle de l'islam, d'une manière qui même, dans les régions arméniennes et syriaques d'où était éliminée l'église byzantine, aboutissait à renforcer la position des clergés indigènes. Sulaïmān fit à cet égard de même à Antioche. Les Turcomans n'avaient pas, une fois le pillage effectué, plus de volonté de conversion : la fameuse flèche lancée par Artuq dans la toiture du St. Sépulchre n'est la marque d'une volonté ni de bravade ni de détérioration, mais d'une déclaration de souveraineté (2). Les sévices dont les pélerins purent être l'objet, analogues à ceux qu'ils avaient subis de la part de

(1) On trouvera des aperçus sur ces questions dans Bogiatzidè ; *Istorikai Meletai* I, 1re partie, Thessalonikai 1932 ; Langer et Blake *The rise of the ottoman Turks and its historical background*, dans *Am. Hist. Rev.* XXXVII, 1932 ; Köprülü, *Les Origines de l'Empire Ottoman*, Paris, 1935.

(2) Sur la signification de la flèche, cf. en dernier lieu mon article en cours d'impression sur « *La Tughra seldjuqide* » dans le *Journal Asiatique*, 1943-1945. Il est curieux de voir l'impression favorable transmise par l'*Histoire des Patriarches* (coptes) *d'Alexandrie*, 191, sur les Turcomans par opposition avec son impression défavorable des Croisés, ibid. 207.

Bédouins antérieurement à l'arrivée des Turcomans, sont le fait de l'instinct de pillage et du désordre généralisé, non d'une intolérance systématique.

Ils n'avaient pas plus, une fois assurés leurs besoins par l'occupation militaire, la possibilité ni l'idée de modifier l'auto-administration locale des populations, qu'elles fussent musulmanes ou chrétiennes : d'où, en pays chrétien, au XIIe s., les monnaies dans la tradition byzantine. Les gouverneurs selǧükides ne furent pas d'intentions différentes ; le seul personnage nouveau qu'ils introduisaient était le shihneh, le commandant de la garnison. Il faut cependant remarquer qu'avec eux arrivait parfois un personnel iranien : des familles comme les Banu Badīʿ, qui tiendront le haut du pavé dans l'administration d'Alep au XIIe siècle, s'y étaient introduites au temps d'Aqsunqur. Il y aura au cours du XIIe siècle visible influence d'institutions ou habitudes iraniennes ; on ne peut en parler en Syrie dès le XIe au même point que dès ce temps en Iraq. Il est douteux qu'un pareil personnel soit dès lors entré en Anatolie, en proportion notable du moins ; nous trouvons cependant à Antioche un vizir de Sulaïmān, Ḥasan b. Ṭāhir Shahrestānī, qui est un Iranien (2).

Il n'entre pas dans nos intentions de tenter un tableau d'institutions : celles-ci ne se stabiliseront, ne s'organiseront en Anatolie, qu'au XIIe siècle, et nous avons pour les connaître peu de matériaux avant le XIIIe. Les quelques remarques qui précèdent n'ont d'autre but que de caractériser l'esprit de la conquête. Il va de soi quant au reste que les Turcomans ont apporté à l'origine en Anatolie les coutumes qui étaient leurs en Khurāsān ou en Turkestan. C'est la tâche d'une autre étude de voir ce qu'il en adviendra dans leur nouveau domaine.

Nous espérons seulement par le présent exposé avoir permis de distinguer et suivre avec quelque précision les éléments divers qui ont fait la conquête turque de l'Asie Mineure.

Claude CAHEN.

(1) KAMĀL, 111v°.

THE SLAVIC ELEMENT IN BYZANTINE ASIA MINOR IN THE THIRTEENHT CENTURY

The Byzantine empire was never in its long history a true national state with an ethnically homogeneous population. The conquests of the Arabs in the seventh century deprived the empire of huge blocks of non Greek-speaking elements and gave to it an aspect which was more Greek than ever before. But the incursions of the Slavs in the European possessions of the empire in the same century introduced new racial elements and lessened what homogeneity may have existed there. In Asia Minor also there were important ethnic groups which were hardly touched by Hellenism. The situation was further complicated by the settlement through the action of the government of foreign elements in different parts of the empire and the transfer of the inhabitants from one part to another. Indeed, only during the last years of the empire when it was restricted to Constantinople, Thessalonica, Mistra and a few islands of the Aegean was the empire ethnically completely Greek (1).

To the Byzantine empire of the thirteenth century belonged that part of Asia Minor which had been occupied in ancient times by the Greeks on the coast and by Thracians, Mysians, Bithynians, Lydians, Phrygians in the interior. But already by the time of Strabo it was difficult to identify these peoples, for the process of hellenization had gone very far (2). Yet in the rural communities of the interior there remained many elements which were only superficially touched by Hellenism

(1) On the ethnic composition of the empire during the tenth century, see A. RAMBAUD, *L'empire grec au dixième siècle* (Paris, 1870), 209-253.

(2) STRABO, XIV, 5, 23.

as the various heresies during the early centuries of Christianity indicate (1). The triumph of Orthodoxy doubtless aided the hellenizing process, but the ethnic situation was again complicated by the settlement of new peoples during the early Middle Ages.

The most important of these settlements were those of the Slavs. The first Slavs were settled in Bithynia sometime during the first half of the seventh century, during or before the reign of Constans II (642-668). This is known from a lead seal (2) which has been dated as of 650 and the statement of Theophanes that five thousand Slavs deserted to the Saracens in 665, when the latter made an incursion in Asia Minor, and were settled by them in Syria (3). More important were the Slavonic settlements in Bithynia which were established by Justinian II following his successful expedition against the Slavs in Macedonia in 688 (4). The Slavs involved were numerous, « multitudes », says Theophanes, and a modern

(1) W. M. CALDER, « The epigraphy of the Anatolian heresies », *Anatolian Studies Presented to Sir William Mitchell Ramsay* (Manchester, 1923), 64.

(2) B. A. PANCHENKO, « Pamiatnik Slavian v Vifinii VII. v., » *Bulletin de l'Institut Archéologique à Constantinople*, 8 (Sofia, 1903), 1ff ; the legend reads (*Ibid.*, 25) *τῶν ἀνδρας δόντων σκλαβόων τῆς Βιθυνῶν ἐπαρχίας*.. Schlumberger reads the legend as follows : *τῶν ἀνδραπόδων τῶν σκλαβόων τῆς Βιθύνων ἐπαρχίας*, and translates : *(sceau) des esclaves (mercenaires) slaves de l'éparchie de Bithynie. Byzantinische Zeitschrift*, 12 (1903), 277. Panchenko with good reasons dates the seal as of 650, p. 27. G. OSTROGORSKY (*Ceschichte des byzantinischen Staates*, p. 85, n. 3) dates the seal as of 694/95 and H. Grégoire follows him : Grégoire, « Un édit de l'empereur Justinien II », *Byzantion*, 17 (1944-45), 123. But as 20,000 of the Slavs settled in Bithnynia in 688 or shortly after deserted to the Arabs in 692 and the bulk of the remaining were slaughtered by Justinian II the date given by Ostrogorsky for the seal may be questioned.

(3) THEOPHANES, *Chronographia*, edited by C. de Boor., 1 : 348. From this reference in Theophanes it cannot be known whether the Slavs in question had been settled in Bithynia. All that Theophanes says is that the Sarecens made an expedition in *῾Ρωμανία* and the Slavs deserted to them. But as the expedition was obviously by land, by *῾Ρωμανία* Theophanes obviously means Asia Minor.

(4) *Ibid.*, 364 ; Nicephorus, *Opuscula Historica*, edited by C. de Boor (Leipzig, 1880), 36.

Russian scholar has estimated them at no less than 80,000 men (1), and another at 250,000, including men, women and children (2). All that can be said, however, is that these Slavs were sufficiently numerous to enable Justinian II, shortly after he had settled them in Bithynia, to raise an army of 30,000 among them. At least that is what Theophanes says (3). About seventy years later, during the reign of Constantin V (741-775), another mass of Slavs, 208,000 according to one chronicler (4), were settled in Asia Minor about the Artanas river, a little stream which flows into the Black sea west of the Sangarius and not far from the Bosphorus. In 1129 or 1130 additional Slavs were transplanted to Asia Minor. They were Serbian prisoners whom John II settled in the neighbourhood of Nicomedia, assigned them land, enrolled those who could bear arms in the army, and subjected the others to taxation (5). These Serbes were doubtless the inhabitants of the *servochoria* which are mentioned in the *Partitio regni graeci* at the beginning of the thirteenth century (6).

Russian scholars have attributed to the Slavs a role of major importance in the history and development of the institutions of the Byzantine empire. A theory particularly developed by them is that the free village community which was the characteristic feature of the rural structure of the Byzantine empire from the seventh century onward was a Slavic institution adopted by the Byzantines at the time of the establishment of the Slavic settlements in the empire (7).

(1) V. J. LAMANSKY, *O Slavianakh v Maloi Azii v Afrikie i v Ispanii* in *Uchenyia Zapiski II otd. Imp. Akademii Nauk*, 5 (St. Petersbourg, 1859), 3.

(2) Th. N. USPENSKY, « K istorii krest'ianskago zemlevladieniia v. Vizantii », in *Zhurnal Ministerstva Prosvieshcheniia*, 225 (St. Petersbourg, 1883), 319.

(3) THEOPHANES, *op. cit.*, 1 : 366.

(4) NICEPHORUS, *op. cit.* 68 f.

(5) Nicetas CHONIATES, *Historia* (Bonn, 1835), 23.

(6) G. L. Fra. TAFEL and G. M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, 1 (Vienna, 1856), 475.

(7) V. G. VASILIEVSKIJ, « Materialy k vnutrennej istorii vizantijs-

The important element of this theory is that the composition of each community was predominatedly Slavic with communal rather than private ownership of property. This theory is no longer accepted, for it is now known that the village community was a territorial circumscription designed to facilitate the imposition and collection of taxes, that the property in it was private and not communal, that in its origins it is much older than the appearance of the Slavs, and consequently the establishment of it had nothing to do with them (1). Nevertheless some of the Russian scholars who developed this theory accepted it as a fact and offered it as proof that the Slavs in Asia Minor maintained their national entity throughout the history of the empire, were still there as a racial unit in the thirteenth century and constituted the core of the *akritai*, the frontier soldiers, under the Lascarids and Michael Paleologus (2). Lamansky even went furher. He believed that there was still in the population of Bithynia in the nineteenth century many concrete traces, indicating the survival of the Slavs long after the fall of the empire. « It has to be supposed, he wrote, that there are at present in Asia Minor, though the Slavic element has not been preserved in its purity, many Slavic traces in the customs, language, songs, melodies, finally even in the physical peculiarities of the inhabitants of some parts of Asia Minor » (3). That by « some parts of Asia Minor » Lamansky had in mind Bithynia follows from the discussions in his work which precedes this statement.

The opinion of Lamansky and the other Russian scholars who shared his views was conditioned no doubt by a pro-Slav

kago gosudarstva », in *Zhurnal Ministerstva Prosvieshchenila*, 202 (1879), 160, 161. ; USPENSKY, *op. cit.*, 307, 309, 310.

(1) The credit for exploding the theory of the Slavic origin of the village community in the Byzantine empire belongs to Panchenko. See his fundamental work, « Krestjanskaja sobstvennost v Vizantii » in *Izviestiya Russkago Arkheologicheskago Instituta v Konstantinopole*, 9 (Sofia, 1904), 1-234. See also Charanis, « On the social structure of the later Roman empire, » *Byzantion*, 17 (Boston, 1946), note 34 a.

(2) USPENSKY, *op. cit.*, 322-326, 340-341.

(3) LAMANSKY, *op. cit.*, 18.

approach to the history of the Slavs. But the question of the survival of the Slavic element in Bithynia down to the thirteenth century and beyond is one that should be decided solely by the data found in the sources.

The question of the survival of the Slavs in Bithynia depends to a considerable extent upon the magnitude and fate of the Slavic settlements established there during the seventh and eighth centuries. There is some evidence, indeed, that additional Slavs settled or were settled in Asia Minor after the eighth century, but this evidence is general and contains no indication that these Slavs were very numerous. In his account of the revolt of Thomas the Slavonian in the reign of Michael II, Theophanes Continuatus says of the Slavs that they « often took root in Asia Minor » (1). Uspensky seized upon this statement and inferred from it that there was an almost continuous stream of Slavs settling in Asia Minor (2). What led Uspensky to draw this inference was doubtless the use of the term « often », but it is by no means certain that by the use of this term the Continuatus had in mind anything more than the settlements of the seventh and eighth centuries. Three transfers of Slavs to Asia Minor carried out at different times by three different emperors certainly justified the use of the term « often. » There is only one more reference, besides the one already noted, that concerning the settlement of Serbs in Asia Minor during the reign of John II, which may indicate that Slavs were settled in Asia Minor after the eighth century. This concerns the Bulgarians who fled to Michael I (811-813) and were settled by him in different parts of the empire (3). Some of these Bulgarians may have been settled in Asia Minor, but this can only be a conjecture, for the source says nothing about it. Besides, they do not appear to have been very numerous.

(1) Theophanes CONTINUATUS, *Chronographia* Bonn, 1838), 50, *τῶν Σκλαβογενῶν, τῶν πολλάκις ἐγκισσευθέντων κατὰ τὴν Ἀνατολήν.*

(2) USPENSKY, *op.cit.*, 315, where Uspensky quotes from Lamansky with approval.

(3) Georgius CEDRENUS, *Historiarum Compendium*, 2 (Bonn, 1839), 52. *Βούλγαροί τινες ἐξ ἠθῶν ἀναστάντες τῶν πατρώων τὴν Ῥωμαίων καταλαμβάνουσι παγγενεί, καὶ παρὰ τοῦ βασιλέως προσδεχθέντες Μιχαὴλ ἐν διαφόροις ἐγκατοικίζονται χώραις.*

Now to analyze the data given by the sources concerning the settlement of the Slavs in Asia Minor during the seventh and eighth centuries. Of the Slavs settled during or before the reign of Constans II, not much can be said. It must be noted, however, that, unless the settlement was very large, the desertion of 5,000 of its members to the Saracens in 665 must have crippled it very seriously. More is known concerning the Slavs settled by Justinian II. Following is the account of Theophanes (1) : « In this year (6180 - 688 A.D.), Justinian made an expedition against Sclavinia and Bulgaria... and, sallying as far as Thessalonica, seized many multitudes of Slavs, some by war, others by consent... and settled them in the region of the Opsikion theme. » But by 692 all these Slavs had disappeared from the Opsikion theme. To give again the account of Theophanes. In the year (6184 - 692 A.D.) Justinian selected 30,000 from the Slavs whom he had transplanted, armed them, and named a certain Neboulus as their leader. He then led them against the Arabs. Neboulus, however, was bribed by the Arabs and deserted over to them with 20,000 of his followers. This desertion, which was responsible for the rout of the Roman army, angered Justinian who « then destroyed what remained of the [Slavs] with the women and children at a place called Leucate, a place which was precipitous and close to the sea in the gulf of Nicomedia»(2).

Justinian's horrible dead against the Slavs is recorded only by Theophanes. The patriarch Nicephorus says nothing about it, but his account implies that all the Slavs whom Justinian had conscripted deserted to the enemy (3). That Justinian

(1) THEOPHANES, *op. cit.*, 364. *Τούτῳ τῷ ἔτει* (6180) *ἐπεστράτευσεν Ἰουστινιανὸς κατὰ Σκλαυινίας καὶ Βουλγαρίας ... μέχρι δὲ Θεσσαλονίκης ἐκδραμών, πολλὰ πλήθη τῶν Σκλάβων τὰ μὲν πολέμῳ, τὰ δὲ προσρυέντα παραλαβὼν εἰς τὰ τοῦ Ὀψικίου διὰ τῆς Ἀβύδου περάσας κατέστησε μέρη.*

(2) *Ibid.* 366 : *ὑποβαλὼν δὲ Μουάμεδ τῷ συμμαχοῦντι Ῥωμαίοις στρατηγῷ τῶν Σκλάβων, πέμπει αὐτῷ κούκουρον γέμον νομισμάτων ... πείθει προσφυγεῖν πρὸς αὐτοὺς μετὰ κ' χιλιάδων Σκλάβων ... τότε Ἰουστινιανὸς ἀνεῖλε τὸ τούτων ἐγκατάλειμμα σὺν γυναιξὶ καὶ τέκνοις παρὰ τῷ λεγομένῳ Λευκάτῃ τόπῳ κρημνώδει καὶ παραθαλασσίῳ κατὰ τὸν Νικομηδειάσιον κόλπον κειμένῳ.*

(3) NICEPHORUS, *op. cit.*, 37, *καὶ ὁ κληθεὶς περιούσιος τῶν Σκλά-*

actually committed the horrible deed attributed to him by Theophanes has been denied by Lamansky and others (1). The deed was too cruel, it is not mentioned by the patriarch Nicephorus, and Justinian's relations with the Slavs were on the whole friendly. None of these arguments, however, justify the rejection of Theophanes' testimony. The deed was cruel indeed, but Justinian II, when angered, was capable of the greatest cruelty. Was it not he who ordered and dispatched a fleet to destroy the well to do inhabitants of Cherson? The Chronicle of the patriarch Nicephorus is brief and does not contain everything that Theophanes relates, and, while Justinian was friendly with the Bulgarian king Terbel, he had previously taken arms against both the Bulgarians, and the Slavs of Macedonia. In the edict, issued in 688, by which he granted to the church of St. Demetrius of Thessasalonica a *salina*, Justinian calls the enemies, i.e. the Slavs, of St. Demetrius, his own (2).

It is not improbable also that the number of Slavs settled in Opsikion by Justinian II was largely exaggerated by Theophanes. This is indicated by a reference in an Armenian historian which says that the Slavs who deserted to the Arabs numbered 7000 horse (3), almost two-thirds less than the number given by Theophanes. The number given by the Armenian historian, if correct, would indicate that the entire Slav army which Justinian led against the Arabs numbered considerably less than 30,000. But, whatever the size of the original settlement may have been, that settlement was virtually liquidated by the desertion to the Arabs and the subsequent cruel deed of Justinian. If some Slavs succeeded in surviving they were doubtless not many.

βων λαὸς τοῖς Σαρακηνοῖς προστίθεται, καὶ σὺν αὐτοῖς Ῥωμαίους ἀνήρουν.

(1) LAMANSKY, *op. cit.*, 3 ; USPENSKY, *op. cit.*, 319 ; PANCHENKO, « Pamiatnik Slavian v Vifinii, » 33.

(2) A. VASILIEV, « An edict of the emperor Justinian II, September, 688 », *Speculum*, 18 (Cambridge, 1934), 5. *πεῖραν σύμμαχον εἰληφότων ἡμῶν τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου ἐν τοῖς παρ' ἡμῶν πραχθεῖσιν παρὰ τῶν αὐτοῦ τε καὶ ἡμῶν πολεμίων διαφόροις πολέμοις.*

(3) J. B. BURY, *A History of the Later Roman Empire* (London, 1889), p. 322, note 3.

The Slavic settlement established by Constantine V about the river Artanas (1) proved more durable. At least there are no indications anywhere that it was ever destroyed. It is doubtful, however, if it were as large as it has been supposed by certain scholars. Here again it is important to reproduce the sources. In the year 6254 (762 A.D.), says Theophanes, the Bulgarians revolted and raised to the throne Teletz. « And many Slavs, having fled, went over to the emperor, who settled them about the Artanas » (2). More explicit is the statement of the patriarch Nicephorus. « Tribes of Slavs », he writes, « abandoned their land as fugitives and crossed the Euxine. Their multitude reached the number of 208,000. They were settled about the river which is called Artanas » (3).

The two important elements of information given by Nicephorus are that the Slavs in question reached the Artanas by sea, and that they numbered 208,000. Panchenko, the most judicious among the Russian scholars who have dealt with the question of the Slavic settlement in Asia Minor, interprets the figure given by Nicephorus to refer to the number of men capable of bearing arms, and, accordingly, fixes the total number of Slavs involved in the settlement at about 750,000 (4) It is doubtful, however, if the passage of Nicephorus lends itself to such an interpretation. Nicephorus speaks of tribes of Slavs (*γένη Σκλαβηνῶν*) and the multitude (*πλῆθος*) of these Slavs. Multitude here means mass, total number, and the figure that Nicephorus gives must refer not to the men alone, but to the total number of the Slavs involved, men, women and children.

(1) The Artanas is a little stream flowing in the Black sea, not far from the Bosphorus. W. Tomaschek, « Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter » *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien : Philosophisch-historische Classe,* 124 (Vienna, 1891), 74.

(2) THEOPHANES, *op. cit.*, 1, 432 : *Σκλάβων δὲ πολλῶν ἐκφυγόντων προσερρύησαν τῷ βασιλεῖ, οὓς κατέστησεν ἐπὶ τὸν Ἀρτάναν.*

(3) NICEPHORUS, *op. cit.*, 68 f. *Σκλαβηνῶν γένη τῆς ἑαυτῶν μεταναστάντα γῆς φυγάδες διαπερῶσι τὸν Εὔξεινον. συνετέλει δὲ αὐτῶν τὸ πλῆθος ἄχρι καὶ εἰς ἀριθμὸν ὀκτὼ καὶ διακοσίας χιλιάδας · καὶ πρὸς τὸν ποταμὸν ὃς Ἀρτάνας καλεῖται αὐτοὶ κατοικίζονται.*

(4) PANCHENKO « Pamiatnik Slavian v Vifinii » 35.

But even the figure of Nicephorus, as interpreted here, cannot be accepted without some reservations. Figures given by medieval chroniclers are generally of doubtful accuracy, and in this case the doubt is increased by the fact that the Slavs in question reached the Artanas by sea. To have transported by sea a crowd of 208,000 with at least some of their personal and household effects was a tremendous undertaking, requiring a tremendous amount of shipping, and it is questionable if this shipping was available or at the disposal of the Slavs. It is known, indeed, that Constantine V, in order to fight the Bulgars, built a fleet of 800 vessels, each vessel capable of carrying twelve horses, but this fleet was constructed after the settlement of the Slavs in the region of the Artanas (1). Besides, there is nothing in the sources which indicates that the Slavs were transported to Bithynia under the supervision of the imperial government. They came by themselves, with their own means, in such ships as they could find. They must have been considerably less than 208,000 if they all found shipping and succeeded in reaching Bithynia. What it meant to transport a large number of men in the eighth century is shown by the expedition which Justinian II sent against Cherson in the Crimea in 710. The men involved in this expedition are said to have numbered 100,000 and to have them transported Justinian imposed a special charge on the people of Constantinople and utilized every ship available, including fishing smacks and very small boats (2). An effort considerably greater than this would have been required to transport a multitude 208,000 from Bulgaria to Bithynia, but there is no indication anywhere that any special effort was made in connection with the settlement of the Slavs about the Artanas region.

But, while rejecting the figure of Nicephorus, one cannot

(1) NICEPHORUS, *op. cit.*, 69 ; THEOPHANES, *op. cit.*, 1 : 432 f. On the chronology see S. RUNCIMAN, *A History of the First Bulgarian Empire* (London, 1930), p. 38, note 1.

(2) THEOPHANES, *op. cit.*, 1. 377. *πᾶσαν ναῦν δρομώνων τε καὶ τριηρῶν καὶ σκαφῶν μυριαγωγῶν καὶ ἁλιάδων καὶ ἕως χελανδίων, ἀπὸ διανομῆς τῶν οἰκούντων τὴν πόλιν συγκλητικῶν τε καὶ ἐργαστηριακῶν καὶ δημοτῶν καὶ παντὸς ὀφφικίου.* NICEPHORUS, *op. cit.*, 44.

deny that the number of Slavs involved in the settlement about the Artanas was considerable, perhaps several tens of thousands. The question now is to determine to what extent these Slavs were conscious of their national origin and tried to keep their racial unity. The question cannot e answered definitely, but there are a number of observations that can be made. When these Slavs came to Asia Minor they were still to some extent barbarians and, of course, pagans. But not long after their arrival they must have been converted to Christianity and put under the jurisdiction of Greek bishoprics (1). There is no reason to assume that the services in their churches were conducted in any other language than Greek. Greeks were doubtless the first priests appointed over them, and the Slavs who subsequently took holy orders must have learned at least how to read the scriptures in Greek. Whatever instruction there may have been among them, it must have been in Greek, for there was no Slavonic alphabet as yet. Christianization was thus a powerful force making for the absorption of these Slavs (2). But there were other forces. These Slavs were settled in a region that had long felt the impact of hellenism and over which the imperial government kept a strong hold. They were isolated from the vast body of Slavs in Europe. The official business with the government involved Greek, and Greek was essential for a career in the army and the administration. It is difficult

(1) No bishoprics in Bithynia with Slavonic names are known for certain, for the Slavic origins of Gordoserva and Modrina are doubtful. The etymology of Modrina is considered by M. Niederle as non Slavic (as cited by F. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris, 1926, p. 103) and Gordoserba which is first mentioned for certain in 692 (MANSI, XI, col. 996 E) and perhaps as early as the reign of Heraclius (*Notitia Epiphanii*, edited by H. GELZER, *Abh. der I Kl. der k. Ad. der Wiss. München*, vol. 21, Munich, 1901, p. 538, n° 187) contrary to what is thought (DVORNIK, *op. cit.*, 103), may have nothing to do with the Serbs. It has been recently questioned whether there was such a Slavic tribe as the Serbs, and it is suggested that the name may derive from *Servus*. See H. GRÉGOIRE, « L'origine et le nom des Croates et des Serbes », *Byzantion*, 17 (Boston, 1946), 117.

(2) In discussing the conversion of the Slavs of Asia Minor Dvornik (*op. cit.*, 103) remarks : « la conversion ne fut ici que la première étape de l'hellénisation. »

to see, in view of these observations, how the Slavs who came to Asia Minor in a state of comparative barbarism could have remained for centuries impervious to the powerful hellenizing forces all round them and kept their racial identity. In the Byzantine empire there was no racial distinction ; differences in religion was what marked certain elements of the population from another, but there is no evidence that the Slavs of Asia Minor developed heretical views ; they were doubtless attached to the official church, a fact which made their absorption much easier. There is some evidence, however, which shows that the process of Byzantination was slow and that for many years the Slavs of Asia Minor kept, at least in part, their Slavonic character.

A part of this evidence concerns the revolt of Thomas, known as Thomas the Slavonian (1). The revolt of Thomas, in which many ethnic elements of Asia Minor participated, broke out in 821, about sixty years later than the settlement of the Slavs in the Artanas region. In 821 many Slavs among the original settlers no doubt were still alive, and it is probable that the hellenizing process had not yet touched deeply even those who were born and raised in Bithynia. But is it true, as it is contended, that they were conscious of their nationality, and for that reason rushed to the standards of Thomas in whom they saw a leader who might lead them to independence (2)? Thomas, although the evidence is not without contradictions, seems to have been of Slavic origins (3),

(1) The fullest account of the revolt of Thomas is that given by A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes,* translated from the Russian and revised by H. Grégoire et al., 1 (Brussels, 1935), 22-49.

(2) Uspensky as cited by VASILIEV, *Byzance et les Arabes,* p. 24, note 4.

(3) J. B. BURY, « The identity of Thomas the Slavonian. » *Byzantinische Zeitschrift,* 1 (Leipzig, 1892), 55-60 ; *A History of the Eastern Roman Empire* (London, 1912), 11. In the French version of Vasiliev's *Byzance et les Arabes*, p.24, Thomas is said to have been an Armenian, whereas in the Russian version he was said to be a Slav. [Génésius, p. 8, dit très précisément que Thomas né à Gazioura dans le Pont, était de souche arménienne. Ce témoignage doit être préféré à celui, plus vague, de la page 32, où Thomas est dit *Σκυθίζων* (cf. Continuateur de Théophane, p. 50, c. 10 qui l'appelle *Σκλαβογένης*). H.G.]

but he had occupied important posts in Byzantium, and had become, or, at least sought to have himself pass as, a Byzantine, as is shown by the fact that he posed as Constantine VI. In his attempt to seize the throne he was backed by many elements which were discontented with the administration of Michael II. The revolution headed by Thomas, as the ever judicious Panchenko remarks, was a social movement, complicated by religious and political factors (1). Among the followers of Thomas there were some Slavs, (2) but to assume that this fact gave to his revolt the caracter of a Slavic national movement is pure nonsense. No better proof for this can be offered than the fact that the Opsikion theme, the theme where most of the Slavic settlements were located, was one of the two themes in Asia Minor which failed to support Thomas (3). The references to the revolt of Thomas, however, do show that during the first quarter of the ninth century there were Slavs in Asia Minor who had not yet lost their identity as Slavs.

Not until the tenth century are there any more references to the Slavs of Opsikion, but these are no longer known as Slavs but as Slavesinians (*Σκλαβησιάνοι*). These Slavesinians were enrolled soldiers and appear in the sources in connection with military expeditions. The new name seemingly was used in order to distinguish these Slavs from the rest of the Slavs, but on what ground was this distinction made? Doubtless because they lived in a region known as Sclavisia, a region which must have been located in the Opsikion

(1) PANCHENKO, « Pamiatnik Slavian v Vifinii, » 37.

(2) But besides Slavs there were numerous other peoples who supported Thomas. Here is the list as given by Genesius, *Historiae*, (Bonn, 1834), 33. *εἶτα μετ' Ἀγαρηνῶν Ἰνδῶν Αἰγυπτίων Ἀσσυρίων, Μήδων Ἀβασίων Ζηχῶν Ἰβήρων Σαβείρων Σκλάβων Οὔννων Βανδήλων Γετῶν καὶ ὅσοι τῆς Μάνεντος βδελυρίας μετεῖχον, Λαζῶν τε καὶ Ἀλανῶν Χάλδων τε καὶ Ἀρμενίων καὶ ἑτέρων παντοίων ἐθνῶν.* On the identity of these peoples see VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, p. 31, note 2.

(3) *Ibid.*, 32-33. *Ὀλβιανοῦ μόνου, τοῦ τῶν Ἀρμενιακῶν στρατηγοῦντος, τούτους περινοίαις ἐπιπειθεῖς ἄγοντος καὶ Κατάκυλα τοῦ Ὀψικίου τῷ βασιλεῖ Μιχαήλ γε προσκειμένων.* THEOPHANES CONTINUATUS, *op. cit.*, 53.

theme (1), since the Slavesinians were enrolled in the army of the Opsikion theme (2). The name, therefore, throws no light upon the degree of hellenization of these Slavs, probably descendants of the Slavs who were settled in Bithynia in the eighth century, but there are other indications that some of them had become highly hellenized, while others had remained essentially Slavic. Basilitzes whom at one time the emperor Alexander had thought of raising to the throne was doubtless a highly hellenized Slav (3), but the Slavesinians who, during the reign of Romanus Lacapenus, had landed in the Peloponnesus must have been essentially Slavic. For the statement of Constantine Porphyrogennitus (4) that Romanus Lacapenus was disturbed lest these Slavesinians join the Ezeritae and Milengi, Slavic tribes of the Taygetus chain, and consequently granted to the latter better terms of submission to the imperial authority than they enjoyed before, can mean only one thing ; that these Slavesinians spoke Slavic and could recognize the Ezeritae and the Milengi as people of the same stock as themselves.

By the middle of the tenth century, therefore, there were still Slavs in the Opsikion theme, who doubtless had adjusted themselves to Byzantine civilization, but who still retained, at least to some extent, their Slavic character. In the next three hundred years their number must have been reduced by the inroads of the process of hellenization, just as the same process had led to the absorption of many of them in the previous three centuries. In any event Slavs in Opsikion are not mentioned by the sources after the tenth century, a silence which may mean two things : either that

(1) Theophanes CONTINUATUS, *op. cit.*, 379 : *Βασιλίτζην τὸν ἀπὸ Σκλαβισίαν.*

(2) Constantine PORPHYROGENNITUS, *De Cerimoniis*, 1 (Bonn, 1829), 662 : *οἱ Σθλαβησιάνοι οἱ καθισθέντες εἰς τὸ ὀψίκιον* ; 666 : *ἀπὸ τῶν Σθλαβησιάνων τῶν καθημένων εἰς τὸ ὀψίκιον.*

(3) Theophanes CONTINUATUS, *op. cit.*, 379 f.

(4) Constantine PORPHYROGENNITUS, *De Administrando Imperio* Bonn, 1840), 223. *ἐπεὶ δὲ ... εἰσῆλθον οἱ Σκλαβησιανοὶ ἐν τῷ θέματι Πελοποννήσου, δεδιὼς ὁ βασιλεὺς ἵνα μὴ καὶ αὐτοὶ προστεθέντες τοῖς Σκλάβοις παντελῆ ἐξολόθρευσιν τοῦ αὐτοῦ θέματος ἐργάσωνται, ἐποίησεν αὐτοῖς χρυσοβούλλιον ...*

the Slavs of Opsikion completely disappeared, or that there was no occasion for the sources to take account of them. Of these two alternatives the latter seems the more plausible. The Slavesinians of the tenth century were enrolled soldiers and it is as enrolled soldiers that they are mentioned by the sources of the century. But the institution of the enrolled soldiers as it was known in the tenth century virtually ceased to exist after the eleventh century. It is more than likely therefore, that the descendants of the Slavesinians of the tenth century had lost their status as soldiers and were reduced to the status of tenant peasants. As poor peasants there was no reason why they should have been particularly noted by the sources (1).

It is quite posssible, therefore, that in the thirteenth century there were still some remnants of the descendants of the Slavs who had been settled in Bithynia in the eighth century. To these should be added the descendants of the Serbs whom John II settled near Nicomedia. It is doubtful, however, if these remnants were very numerous. That the *Akritai* of the thirteenth century were Slavs is an opinion by no means well founded (2). It is expressly stated by Pachymeres that in reconstituting the *Akritai*, the Lascarids drew from every part of the empire (*πανταχόθεν*) (3). The same writer refers to the *Akritai* as mountaineers (4), doubtless because they were stationed along the mountains, and when he uses ethnic terms in connection with the army of Asia Minor, they are terms of classical Asia Minor or of the early Byzantine period — Boucellarii, Maryandeni, Paphlagonians (5). Nowhere

(1) Panchenko remarks that the Slavs other than the soldiers disappeared and left no traces. « Pamiatnik Slavian v Vifinii » 51.

(2) PANCHENKO (*Ibid.*, 57) already remarked that there is nothing in the information given by the sources concerning the *Akritai* which indicates that they were Slavs.

(3) PACHYMERES, *op. cit.* 1, 16. *εἶτα νῶτα στρέψαντες ἐκόντων ἀκόντων Περσῶν τοῖς ὄρεσιν ἐπεβάλοντο, συχνοῖς δὲ τοῖς πανταχόθεν ἐποίκοις καὶ ἰσχυροῖς κατασφαλισάμενοι ἔρυμνα τείχει καὶ οἷον δυσεπιχειρήτους θριγκοὺς τῇ Ῥωμαΐδι ταῦτα κατέστησαν.*

(4) *Ibid.*, 1, 193. *οἱ κατὰ τῆς Νικαίας τἄκρα χωρῖται ἀγρόται μὲν ὄντες καὶ γεωργίᾳ προσέχοντες.*

(5) *Ibid.*, 1, 221.

does he refer to the *Akritai* or other soldiers of Asia Minor as *Τριβαλλοί* or *Μυσοί*, terms which he applied to the Serbs and Bulgarians respectively when he used classical terminology. The *Akritai* were doubtless composed of different ethnic groups, with a culture typical of the frontier (1). Slavs may have been included among them, but to see in them only Slavs is to ignore the sources with contempt.

Rutgers University. Peter CHARANIS.

(1) The *Akritai* apparently did not feel themselves very different in culture from those on the opposite side of the frontier, to whom they deserted frequently if for any reason they were displeased with the Byzantine administration. *Ibid.*, 1, 222. *οἱ ταῖς ἄκραις προσκαθήμενοι, τῷ τε πάσχειν ἐνθένδε καὶ τῷ ἐλπίζειν ἐκεῖθεν τὰ λώονα, εἰ μόνον προσχωροῖεν ἑκόντες, προσχωρεῖν ἔγνωσαν καὶ ὁσημέραι προσετίθεντο Πέρσαις.*

LE RÔLE DES PEUPLES NOMADES CAVALIERS DANS LA TRANSFORMATION DE L'EMPIRE ROMAIN AUX PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN ÂGE [1]

Chez les nomades belliqueux qui, du IIIe millénaire av. J.-C. jusqu'à la fin du moyen âge, ont habité dans le territoire compris entre le Danube et la Sibérie orientale, il est facile de relever une certaine unité traditionnelle de l'organisation militaire et de la tactique. En ce qui concerne l'art militaire des Huns de l'Asie orientale, les sources chinoises nous ont conservé un aveu remontant aux alentours de 2500 av. J.-C. ; d'après ce témoignage, les Huns luttaient au fond de la même manière contre les Chinois que plus tard les Scythes contre les armées perses de Darius ou les Parthes contre les légions romaines de Crassus et d'Antoine. Les Ougors, les Outigours, les Sabires, les Avares, les Khazars, les Bulgares, les Hongrois, les Petchénègues, les Comans et bien d'autres peuples moins connus de l'histoire recouraient également à cette tactique dûment éprouvée, issue d'illustres traditions ancestrales. Les limites du territoire habité par ces peuples sont marquées à l'est par l'empire chinois, à l'ouest par la ligne du Danube, au sud par la Mer Noire, le Caucase, la Mer Caspienne, le plateau de l'Iran et la marge septentrionale de l'Inde, et enfin au nord par le 55° de latitude environ, quoique de ce côté-ci la limite soit beaucoup plus incertaine.

Les archéologues ont depuis longtemps relevé des analogies frappantes entre les trouvailles préromaines qui proviennent

(1) Cette communication, trouvée dans les papiers d'Eugène Darkó après sa mort, était probablement destinée au VIIe Congrès International des Études Byzantines, qui devait avoir lieu à Alger du 2 au 7 octobre 1939 (Note de la Rédaction).

du territoire situé entre le Bas-Danube et la Sibérie intérieure. On y retrouve partout les mêmes armes, les mêmes outils et la même ornementation barbare. Étant donné que ce groupe très considérable des trouvailles n'est intimement lié ni à la culture hallstattienne de l'Europe centrale et à la culture représentée par les nécropoles de l'Allemagne septentrionale, ni à la sphère de civilisation de l'Asie antérieure, Reinecke a revendiqué pour l'archéologie le droit de supposer, à la base de ces concordances frappantes, l'existence d'une remarquable unité ethnique allant de la région des Carpathes à l'Altaï et au lac Baïkal.

Dans le territoire susmentionné les trouvailles présentent une similitude analogue même pendant et après la période romaine. Pour ce qui est des trouvailles archéologiques renvoyant à la migration des peuples dans la région mésodanubienne et le long du Bas-Danube, les archéologues commencent à peine à y discerner d'un œil sûr les critères d'après lesquels on peut opérer des distinctions précises entre les objets de provenance hune, avare, bulgare et hongroise, qui accusent pourtant tant de traits communs.

La thèse qu'il existe une connexion étroite entre ces trouvailles, d'une part entre elles, et les trouvailles scythiques et parthiques, d'autre part, est déjà un fait acquis de l'archéologie. Cette civilisation *sui generis*, extrêmement ancienne, était aussi d'après l'affirmation de Kondakov l'aboutissement d'une existence millénaire en Asie, comme aussi de relations culturelles incessantes avec les monarchies de l'antique Orient et d'une lutte incessante avec elles, lutte au cours de laquelle ces états furent amenés, par les besoins de la guerre, à « s'adapter », en s'assimilant les formes de l'existence des peuples touraniens. La Perse des Arsacides et des Sassanides s'assimila et leurs mœurs et coutumes et leurs procédés de combat. Le rôle principal pendant la transformation du monde antique, gréco-romain, dans le monde nouveau, européen, appartenait à Byzance, mais son rôle s'est effectivement borné à la transformation successive et graduelle de ce centre lui-même, très souvent d'après les modèles de ces peuples touraniens qui ont inondé Byzance, forcée de lutter pendant mille ans contre les envahisseurs barbares. Kondakov a très amplement documenté ce processus d'infiltration à propos

d'un célèbre vêtement de la cour byzantine, le skaramangion qui, identique au caftan des cavaliers barbares, s'est conservé jusqu'à nos jours comme un précieux témoignage du passé dans le dolman du costume de gala hongrois. C'est par l'intermédiaire des Sassanides qu'il fut connu à Byzance, mais ses origines remontent aux cavaliers nomades de l'Asie ; on en retrouve le prototype sur ces statuettes sibériennes fort anciennes qu'on admire à l'Ermitage de Léningrade. D'autre part, les tableaux de Gentile et de Mantegna sont là pour attester la pénétration de ce costume dans l'Italie du XVe siècle ; en outre, il devait être connu, d'après le témoignage des miniatures du Xe au XIIe siècle même à la cour de Charlemagne. Et n'était-ce pas aussi chez les Serbes, les Croates, les Dalmates et les Roumains un vêtement d'apparat fort répandu des cavaliers artistocratiques? On peut assigner une origine touranienne au veston long et large, dit *καββάδιον*, et au « tchitchak », en transcription grecque *τζιτζάκιον*, qui pénétra à Byzance par l'intermédiaire des Khazars. Selon Procope, le pantalon collant et les bottes furent mis à la mode à Byzance par les Huns et en très peu de temps ils y furent généralement adoptés. D'après les études de Seyrig, le point de départ du pantalon collant est à chercher chez les cavalier nomades de la Mongolie et du Turkestan ; il fut ensuite adopté par les Parthes qui finirent par l'introduire en Asie antérieure et en Égypte. La tente avare, le rideau hun et le « cserge » hongrois (baignoire portable en cuir pour l'usage des camps) servirent, au dire des sources byzantines, de modèle à l'équipement du camp des empereurs de Byzance ; ils font bien voir que les manières de vivre des cavaliers nomades ont agi non seulement sur l'habillement, mais encore sur l'équipement militaire des Byzantins.

Dans mon étude parue dans *Byzantion* (1), j'ai essayé d'élucider d'une manière détaillée le processus millénaire, grâce auquel — par une série d'emprunts lents et graduels — la tactique ancestrale des peuples nomades cavaliers pénétra

(1) *Influences touraniennes sur l'évolution de l'art militaire des Grecs, des Romains, et des Byzantins*, dans *Byzantion*, t. X (1935), pp. 443-469 ; t. XII (1937), pp. 119-147.

dans l'art militaire des peuples civilisés établis en Asie antérieure et en Europe. Cette tactique, fondée sur la mobilité et la surprise de l'ennemi, consistant dans la réunion du tir de l'arc à l'équitation, et dont les maîtres incomparables restaient ses fondateurs — les peuples appartenant à la sphère de civilisation touranienne — a relégué, au bout d'une rivalité âprement discutée, au second plan l'art militaire traditionnel des Perses, des Grecs et des Romains, à savoir la guerre de position et les armes d'une portée très limitée ; jusqu'à la fin de l'antiquité la tactique des cavaliers nomades a complètement transformé l'art militaire de ces grands porteurs de la civilisation. Grâce aux armes irrésistibles des Huns, des Scythes, des Parthes et des Avares, l'art militaire touranien fit une entrée triomphale en Europe et en Asie antérieure pour y devenir un facteur décisif de la vie des peuples. La nouvelle tactique qui résulta de cette transformation, conservera son prestige aussi pendant le moyen âge. En Europe orientale ce fut l'Empire byzantin qui s'assigna le but de suivre cette tactique, la mettant en pratique aussi fidèlement que ses moyens le lui permettaient. On observe une évolution analogue dans l'Empire romain d'Occident et dans l'art militaire de ses successeurs, les peuples celtiques et germaniques. Dans la première moitié du moyen âge les Celtes romanisés et les peuples germaniques s'assimilèrent, eux aussi, graduellement, mais d'un rythme moins rapide l'art militaire touranien qu'ils avaient connu tantôt par l'intermédiaire des Romains, tantôt par leur contact direct avec les Huns, les Avares et les Hongrois.

Comme j'ai dit plus haut, dès le milieu du IIIe millénaire avant notre ère on retrouve l'application de cette tactique chez les tribus des Huns (*Hioung-nou*) établis à proximité de la Chine, tribus contre lesquelles les Chinois combattaient à pied pendant 2000 ans environ. A partir du milieu du Ier millénaire av. J.-C., les Chinois se virent forcés d'adopter la tactique des archers cavaliers des Huns. C'est par suite de l'expansion des Huns vers l'ouest et le sud que cette manière de l'art militaire pénétra aussi bien chez les Scythes et les Parthes que chez d'autres peuples nomades vivant au nord du plateau d'Iran, où on la retrouve au cours du Ier millénaire av. J.-C. Pendant la guerre du Péloponnèse cette

tactique s'infiltra lentement à Athènes, ensuite dans l'armée d'Alexandre le Grand et même dans l'armée perse des Achéménides. C'est sous l'influence des Parthes que les Romains commencèrent à s'assimiler cette tactique, dont l'adoption s'acheva presque simultanément chez les Sassanides et les Byzantins, aux VIe et VIIe siècles de notre ère. A ce moment-là les États en question admiraient sans réserves la tactique des archers cavaliers pour en tirer toutes les conséquences en vue de leur équipement et leur organisation militaires.

Parallèlement à l'adoption de la tactique des archers cavaliers, on constate une militarisation progressive de l'empire romain, d'une part, et de l'empire byzantin, d'autre part. Les bases de ce régime militaire furent créées, sous une forme parfaitement cristallisée, par l'empereur Héraclius, fondateur de l'organisation des thèmes qui, du VIIe au XIe siècle, marqua d'une empreinte profonde la pratique du gouvernement impérial byzantin. L'organisation des thèmes assurait la militarisation du régime gouvernemental par la concentration des pouvoirs de l'administration militaire et civile aux mains du commandant militaire (στρατηγός) ; pour réaliser la militarisation des sujets, l'organisation des thèmes prévoyait un vaste système de fiefs militaires. Comme j'ai exposé dans ma conférence faite au Congrès de Rome (1), on retrouve les antécédents sporadiques de ces deux branches de la militarisation à partir de l'époque de l'hellénisme dans l'Égypte des Ptolémées, dans la monarchie militaire d'Antigone et Lysimaque, chez les Séleucides, voire dans les premiers siècles du principat romain. Tous ces phénomènes avaient pourtant été non seulement sporadiques, mais encore temporaires et d'un caractère transitoire ; de temps à autre ils durent céder la place à des systèmes antimilitaristes. Cela vaut surtout pour l'époque des réformes de Dioclétien et de Constantin : elles comportaient une séparation nette de l'administration militaire d'avec l'administration civile et, grâce au rattachement de la plupart des « limitanei » à l'armée mobile, elles diminuaient considérablement le féodalisme militaire créé

(1) Cf. *La militarizzazione dell' Impero bizantino*, dans *Studi bizantini e neoellenici*, t. V (1939), pp. 88-99.

par les terres accordées aux garde-frontières. Il n'en reste pas moins que Théodose le Grand se vit contraint de restituer intégralement l'institution des *limitanei* dans les régions orientales de l'empire, et il en fut de même pour ces gouvernements militaires qui furent rétablis dans les provinces orientales, notamment en Thrace et en Asie mineure par Justinien, sous la pression incessante de la menace de guerre.

Les dispositions partielles et transitoires de Théodose le Grand et de Justinien furent remplacées, dans l'organisation des thèmes au temps d'Héraclius, par une militarisation générale et définitive qui se révéla dans la pratique par la création des thèmes d'Armeniakon et d'Anatolikon. L'organisation du thème d'Armeniakon trahit visiblement le caractère radical des réformes d'Héraclius : elles se distinguent très nettement des tendances hybrides et flottantes de Justinien qui, à leur tour, rappellent plutôt l'ancien système de Dioclétien. Tandis que Justinien avait partagé l'Arménie en quatre gouvernements pour n'introduire la militarisation du régime qu'en un seul et pour créer dans les autres, par une séparation fort malheureuse de l'administration militaire d'avec l'administration civile, une source d'éternelles frictions, Héraclius réunit toute l'Arménie en un seul thème, soumis à un gouverneur militaire (στρατηγός) et étendit le système des fiefs militaires réservés auparavant aux *limitanei*, sur l'ensemble de ce territoire. En introduisant ces réformes, il ne s'appuyait pas sur les traditions de l'empire romain et de l'armée impériale, mais plutôt sur les tribus indigènes depuis longtemps militarisées et sur les tribus belliqueuses venues du côté du nord : sous ce rapport il suffit de nommer les Lazes, les Abasgues, les Ibères, les Albans, les Huns et les Khazars. Il s'appuyait dans une certaine mesure aussi sur les traditions des anciennes satrapies arméniennes militairement bien organisées où, sous l'influence des Parthes ou des Sassanides, le système des fiefs militaires était connu depuis des siècles. Comme l'évolution ultérieure de l'organisation des thèmes le fait voir, toute cette administration d'allure féodale viendra de l'Orient et l'on ne la pourra implanter d'une manière durable que dans les pays dont la population, de par ses origines et ses traditions, y était déjà préparée. Pour maintenir le système des *limitanei* en Thrace et en Macédoine, Constantin Copronyme devra y faire

venir des Arméniens et des Syriens, Justinien Rhinotmète des Scythes, et Théophile des Acrites originaires de Perse.

Pour retrouver les origines du système byzantin de militarisation, il faut donc penser avant tout à l'exemple des États situés à l'est de Byzance. Tel fut l'État des Sassanides, qui succédant à l'empire parthe des Arsacides, en imitait, à bien des égards, l'organisation intérieure. L'organisation militariste partho-sassanide reposait sur le principe des fiefs militaires ; on en distinguait trois variétés : 1) Il existait, tout d'abord, des fiefs de grand propriétaire, réservés à la famille royale et aux membres de six autres familles aristocratiques ; 2) des fiefs de petit propriétaire ; 3) il y avait, en outre, une classe d'agriculteurs militarisés qui, en échange de l'usufruit de lots de terre semblables à ceux des petits propriétaires devaient faire, en cas de besoin, par ordre des grands seigneurs féodaux, le service militaire. Chez les Sassanides ce système eut à traverser, du IIIe au VIe siècle après J.-C., un processus de dégénérescence en faveur de la grande propriété: les possesseurs des fiefs inférieurs pouvaient être obligés, outre le service militaire, au payement de l'impôt vis-à-vis du souverain ou des grands seigneurs, d'où résulta un appauvrissement progressif de cette classe dont l'importance, pour les mêmes raisons, allait diminuant. Pour remédier à ces maux, Khousro Ier Noushirvan introduisait, au VIe siècle, d'importantes réformes. Il accorda à la cavalerie formée par les petits propriétaires appauvris— qui, auparavant, avaient dû s'équiper à leurs propres frais — des chevaux, des armes et une solde fixe ; en même temps il organisa, comme M. Stein l'a démontré, une classe militaire parfaitement nouvelle dont les membres agriculteurs, indépendants des grandes propriétés, se recrutaient parmi les fils des tribus belliqueuses déjà subjuguées (Khazars, Alains etc.) que le souverain allait établir sur le territoire de l'empire, leur accordant des fiefs militaires. A propos de l'organisation des thèmes d'Armeniakon et d'Anatolikon, l'empereur Héraclius s'engagea dans une voie analogue ; aux fiefs militaires créés sur les terres enlevées aux Perses il fit venir, d'un côté, des tribus belliqueuses vivant sur le territoire de l'Arménie et dans les régions voisines, de l'autre, des cavaliers d'extraction étrangère qui servaient dans l'armée à titre de fédérés. Déjà l'empereur Alexandre Sévère avait organisé des

fiefs militaires de ce genre dans les confins orientaux pour en assurer la défense ; il avait été le premier à jeter par là, sous l'influence visible des Parthes, les bases de l'institution des *limitanei*. Toutefois, rien ne prouve mieux le caractère étranger de cette institution dans l'empire romain et l'empire byzantin que les difficultés auxquelles son implantation définitive devait s'y heurter. Dès la fin du IVe siècle, elle connut une période de déclin pour n'être réorganisée que sous Théodose le Grand ; plus tard, au temps de Justinien, cette œuvre ne put plus être reprise et les *limitanei* finirent par perdre presque toute leur importance militaire. Dans ces conditions il est à présumer que l'empereur Héraclius ne se soit pas inspiré de l'institution d'un si triste souvenir des anciens *limitanei* romains, mais de la réforme particulièrement heureuse de Khousro Noushirvan, ce qui est d'autant plus sûr que l'empereur de Byzance, non content de créer des fiefs militaires dans les zones frontières, les généralisa sur le territoire entier des thèmes d'Armeniakon et d'Anatolikon. Quant à l'introduction des fiefs militaires dans les autres parties de l'empire, elle fut, du VIIe au IXe siècle, l'œuvre de ses successeurs qui, prenant pour modèle l'exemple d'Héraclius, ont graduellement introduit l'organisation des thèmes dans toutes les provinces.

Voici la manière dont Khousro Ier mit en pratique la militarisation de son régime politique chez les Sassanides ; ayant divisé son pays en quatre districts militaires selon les quatre points cardinaux, il mit à la tête de chacun de ces districts un gouverneur militaire (spahbed). C'est à ce dernier que furent subordonnés les gouverneurs civils (padgospan) dont les fonctions se confondaient parfois avec ceux des gouverneurs militaires. Il en fut de même dans les thèmes byzantins où l'on rencontre, en rapport de subordination vis-à-vis des gouverneurs militaires (*στρατηγός*), des proconsuls de thème, chargés de l'administration civile (*ἀνθύπατοι καὶ ἔπαρχοι*) ainsi que des protonotaires (*πρωτονοτάριοι τῶν θεμάτων*). La seule différence entre les deux systèmes consistait en ce qu'à Byzance Héraclius se contenta de créer deux gouvernements militaires qui correspondaient aux quatre organismes analogues du royaume de Perse.

Les similitudes qui rattachent l'organisation des thèmes par

Héraclius aux réformes de militarisation de Khousro Noushirvan sont mises en relief aussi par les analogies que trahissent les circonstances et les résultats des deux réformes. En Perse comme à Byzance, ces réformes tendaient, au point de vue de la politique extérieure, à épargner au pays les dangers d'une guerre sans cesse menaçante ; sur le plan de la politique intérieure, c'étaient des mesures destinées à contrebalancer la suprématie de la classe féodale des grands propriétaires. A Byzance, dans la seconde moitié du VIe siècle, cette classe fut si puissante qu'elle commença à s'arroger des privilèges réservés aux empereurs. C'est pourquoi il fut nécessaire dans tous les deux États d'assurer aux petits feudataires militaires — grâce à l'intervention d'éléments étrangers belliqueux — une indépendance parfaite vis-à-vis des grands propriétaires, de les subordonner directement à l'empereur et de créer par là pour le pouvoir impérial un soutien efficace et digne de confiance contre les dangers intérieurs et extérieurs. Contrairement à l'esprit franchement aristocratique de l'organisation d'état des Parthes et des Sassanides, on doit assigner aux réformes de Khousro et d'Héraclius un caractère à la fois démocratique et monarchique. En Perse cette réforme n'eut qu'une existence bien éphémère, mais à Byzance elle connut une floraison de 400 ans qui suffit à élever l'empire à l'apogée de sa puissance. Toutefois, dès que ce système eut atteint le point culminant de son évolution, il fut attaqué, à partir de la seconde moitié du XIe siècle, par la réaction, à savoir par les grands propriétaires et leurs compagnons d'armes les hauts fonctionnaires. Ces attaques se dirigèrent contre le noyau même du système, les anciens fiefs militaires (*στρατιωτικὰ κτήματα*) ; on tendait à les confisquer, à leur imposer des taxes fort onéreuses ou, enfin, à les transformer dans de nouveaux fiefs dits « *πρόνοια* » et destinés à récompenser des services ecclésiastiques et civils. C'étaient là des moyens pour raffermir l'importance de la grande propriété féodale. Ce changement radical poussa l'empire dans la voie d'un déclin rapide : à défaut de forces militaires appropriées, il ne put faire face aux attaques réitérées des Seldjouks et des Osmanlis ; quant à l'empereur, il se montra trop faible pour freiner les abus des grands propriétaires. Les vaines tentatives par lesquelles les Lascarides et les Paléologues essayèrent de resti-

tuer les fiefs militaires, démontrent à n'en point douter que la force des thèmes consistait principalement dans ces organismes militaires ; c'est pourquoi le déclin de ces derniers entraîna fatalement celui de l'empire.

Si l'on essaie maintenant de remonter aux origines mêmes de ce système de fiefs militaires qu'on vient de reconnaître dans l'État partho-sassanide, il convient de tenir compte non de la Perse des Achéménides où l'on ne rencontre que de faibles tâtonnements en ce sens, mais des mœurs et coutumes des peuples nomades de l'Asie centrale et orientale, avec lesquels les Parthes avaient depuis longtemps été en contact permanent. Les contributions fort détaillées des sources chinoises à l'histoire de ces peuples, rendues accessibles à la science occidentale par M. De Groot, permettent d'établir que l'organisation d'état de ces nomades du nord était fondée dans son ensemble sur un vaste système de fiefs militaires. En ce qui concerne les Huns et leurs parents nomades, établis dans le voisinage de l'empire chinois, les sources écrites nous font voir que déjà au IIIe millénaire av. J.-C., chaque guerrier avait, malgré son nomadisme et son impéritie dans le domaine de la production agricole, une propriété terrienne qu'il faisait cultiver à ses serviteurs et en échange duquel il était astreint au service militaire. Le système de fiefs que Metoun Tanhou, ce grand roi des Huns, fit introduire, à la fin du IIIe siècle av. J.-C., dans son immense empire, créé par la subjugation de presque toutes les tribus de l'Asie centrale, accuse des similitudes frappantes avec l'organisation partho-sassanide. De même que celle-ci, l'empire des Huns embrassait plusieurs grandes provinces féodales à la tête desquelles les fonctions de commandant militaire et de gouverneur étaient remplies, à titre héréditaire, par les princes royaux et les personnalités éminentes d'autres tribus. L'armée des Huns étaient partagée en quatre groupes, selon les points cardinaux, et chacun de ces groupes possédait, d'après des modèles d'origine chinoise, des chevaux d'une couleur différente. En Arménie on rencontre également, sous la domination des Arsacides, quatre lieutenants (bdeaskh, bidhaksh, selon Ammien vitaxa) et Khousro Ier y nomma quatre gouverneurs militaires (spahbedh), chargés d'administrer des secteurs correspondant aux quatre points cardinaux. Pour prouver que cette organisation

quadripartite constituait une coutume généralement répandue des Touraniens, il suffit de rappeler que l'empire des Turks d'Altaï était également divisé, au milieu du VIe siècle, en quatre principautés. Tous ces systèmes féodaux étaient caractérisés aussi par l'antagonisme qui y régnait entre le roi et les princes suzerains : le premier dépendait à bien des égards de ses propres sujets et avait à soutenir de rudes combats pour acquérir et garder le sceptre royal.

Il est évident qu'on ne pourrait nullement attribuer ces concordances à un simple jeu du hasard ; si l'on tient compte du fait que l'art militaire et d'autres particularités ethnographiques des Parthes sont étroitement apparentés à ceux des Huns, leurs voisins, et aux habitudes d'autres peuples touraniens, on est amené à discerner aussi dans le domaine de l'organisation d'État les traces d'une influence puissante. Pour en déterminer le pays d'origine, il suffit de tenir compte du fait qu'après une évolution plusieurs fois millénaire, l'empire asiatique des Huns était déjà à l'apogée de sa puissance, au moment où Arsace, se débarrassant du joug des Séleucides, fonda ce petit royaume de la Parthie indépendante qui ne devait devenir un grand État que quelques siècles plus tard. L'influence des Huns asiatiques sur les Parthes et par leur intermédiaire, sur les Sassanides peut donc être considérée comme un processus historique dûment démontré.

Nous tenons à observer que Rome et Byzance n'ont point adopté ce système d'origine hune des fiefs militaires dans une mesure aussi large que les Parthes et les Sassanides. Dans l'empire byzantin les grandes propriétés féodales n'étaient pas, dans la plupart des cas, d'origine militaire ; on ne pourrait expliquer par des initiatives de ce genre que les fiefs d'une extension plus réduite, notamment ceux qui se trouvaient dans l'organisation des *limitanei* et dans les thèmes créés par Héraclius. Dans ces derniers cas on reconnaît les modèles touraniens dans toute leur pureté : les possesseurs des fiefs militaires, loin d'être des contribuables, étaient soigneusement protégés contre toute tentative d'imposition : leur seule obligation consistait dans le service militaire. Rien de pareil chez les Sassanides où les fiefs analogues n'avaient point été exempts d'impôt. C'est précisément pourquoi les fiefs militaires ont prospéré beaucoup mieux et pendant plus longtemps

à Byzance qu'en Perse ; quand on étendit, au XIe siècle, les impositions aussi sur les fiefs militaires, on provoqua par là leur déclin, qui ne tarda pas à entraîner la chute de ce système entier de thèmes qui reposait sur eux.

En ce qui concerne l'adoption de la tactiques des archers cavaliers, nous sommes à même de constater qu'Héraclius restait beaucoup plus fidèle aux modèles offerts par les Avares et les peuples turcs que les Sassanides ; ces modèles représentaient d'ailleurs un art militaire qui était presque entièrement identique à celui des Huns. Malgré l'usage de l'arc, l'armée de Khosrou Ier avait gardé son caractère de cavalerie lourde, qui était dû surtout à la prépondérance des armes défensives et des armes d'une portée très restreinte. Cette cavalerie lourde munie d'arcs était connue aussi aux Parthes et dès l'époque de Léon le Sage elle commença à pénétrer même à Byzance. Ce fut Héraclius qui la bannit définitivement de son armée pour y implanter l'esprit d'une cavalerie légère composée d'archers adroits. Dans le domaine de l'organisation de l'État, les choses revêtent un aspect sensiblement différent : à cet égard les États parthe et sassanide adoptèrent dans une mesure beaucoup plus large les modèles qui leur étaient offerts par les Huns, tandis que l'imitation byzantine n'en admit qu'un seul détail, le plus important, pour le garder fidèlement pendant des siècles.

Si nous essayons de déterminer les motifs de ces emprunts faits directement ou indirectement par l'empire romain tardif et l'empire byzantin à la civilisation ancestrale des peuples nomades cavaliers, il ne nous sera pas difficile de les identifier avec l'esprit belliqueux, la tactique et les institutions militaires de ces peuples. Plus Rome et Byzance se mettaient en contact avec eux sur le champ de bataille, plus elles devaient se rendre compte de la supériorité écrasante des archers à cheval ; ce fut l'instinct vital, le désir de pouvoir faire face à ces attaques sans cesse renaissantes qui leur dicta le besoin impérieux de modifier les détails inefficaces de leur équipement et de leur tactique, en y introduisant des innovations calquées sur des modèles barbares. C'est pourquoi tous les emprunts, même ceux qui ont trait à l'habillement ou aux objets d'un usage quotidien, ressortissent à la sphère de l'art militaire. On peut y ramener aussi les innovations opérées

dans l'organisation de l'État et de l'armée : elles étaient destinées à satisfaire aux besoins des exécuteurs de la tactique nouvelle. Or, si l'on essaye de grouper une partie des changements qui, à la fin de l'antiquité et au seuil du Moyen âge, ont si considérablement transformé les empires d'Orient et d'Occident sous une dénomination collective telle que la militarisation de l'État, on est amené à reconnaître que l'esprit de cette militarisation était venu de l'est et en dernière analyse des peuples nomades cavaliers.Ceux-ci, après avoir transmis aux deux empires les germes féconds de leur tactique, de leur organisation militaire et de leur cavalerie légère, en facilitèrent l'adoption et l'utilisation d'abord comme mercenaires et fédérés, ensuite comme des guerriers définitivement établis à l'intérieur des empires auxquels ils offraient leur énergie et leur routine traditionnelles.

Debrecen (Hongrie). † Eugène DARKÓ.

BYZANTINE ARCHITECTS

THEIR TRAINING AND METHODS (1)

I

The functions and activities of architects in mediaeval western Europe may conveniently be studied in the collections of texts relating to architects and architecture edited by v. Schlosser, Mortet and Lehmann-Brockhaus (2), and notable contributions have lately been made by Nikolaus Pevsner in two articles, « Terms of Architectural Planning in the Middle Ages » (3) and « The Term ' Architect ' in the Middle Ages » (4).

For the corresponding period in the Greek East there is in comparison relatively little material now available in

(1) I am indebted to Miss Marjorie J. Milne of the Metropolitan Museum of Art in New York, who, when I was prevented by illness from attending the Congress, very kindly undertook to read this paper at the session which met in the Museum on 27 April. I also have to thank my colleague Paul A. Underwood for valuable criticism and suggestions.

(2) J. v. SCHLOSSER, *Schriftquellen zur Gesch. der Karoling. Kunst* (Vienna, 1892), and *Quellenbuch zur Gesch. des abendländ. Mittelalters* (Vienna, 1896); J. SCHLOSSER-MAGNINO, *La letteratura artistica*, 2 v. (Florence, 1935-1937); V. MORTET, *Rec. de textes relatifs à l'hist. de l'architecture et à la condition des architectes en France au Moyen âge, XI-XIIe siècles* (Paris, 1911); V. MORTET and P. DESCHAMPS, *Rec. de textes... XIIe-XIIIe s.* (Paris, 1929); O. LEHMANN-BROCKHAUS, *Die Kunst des* 10. *Jh. im Lichte der Schriftquellen* (Diss., Strassburg, 1935; unpubl.), and *Schriftquellen zur Kunstgesch. des* 11. *u.* 12 *Jh.* (Berlin, 1938).

(3) *Journ. of the Warburg and Courtauld Institutes*, V (1942), pp. 232-237.

(4) *Speculum*, XVII (1942), pp. 549-562. Mr. Pevsner is preparing a book on *The Architect in the Middle Ages* (p. 549, n. 1).

accessible form. There exist various articles in encyclopaedias and studies of municipal building officials (1). Choisy made a useful survey of the activities of masons and craftsmen (2). The epigraphic material in Syria which mentions builders of various kinds has been collected in convenient form by H. C. Butler in his *Early Churches in Syria* (3). Some of the evidence for the schooling of architects and builders has been gathered by C. Barbagallo (4), but here the collection has been limited by the scope of the work to educational matters. The sources gathered by Unger and Richter, while most useful, are reproduced only in translation (not invariably accurate) and are limited topographically to Constantinople (5).

There are a few literary sources which are well-known and frequently consulted. One of the best-known texts, the *De aedificiis* of Procopius, while it provides noteworthy information concerning the buildings of Justinian, proves somewhat disappointing so far as the designers and builders themselves are concerned, for, being written as a panegyric of the Emperor, the work attributes the major share in the building of Justinian's notable structures to the Emperor himself, and intentionally minimizes the role payed by his subordinates (6). As a result, only five contemporary archi-

(1) Ch. LUCAS, art. « Architectus, » Daremberg-Saglio, *Dict. des. antiq.*, I, pp. 374-382; H. LECLERCQ, art. « Architectes », CABROL-LECLERCQ, *Dict. d'archéol. chrét. et de liturgie*, I, 2, 2763-2769; W. K. PRENTICE, « Officials Charged with the Conduct of Public Works in Roman and Byzantine Syria, » *Trans. of the Amer. Philological Assoc.*, XLIII (1912), pp. 113-123; A. H. M. JONES, *The Greek City from Alexander to Justinian* (Oxford, 1940), Index, *s. vv.* Architects, Buildings.

(2) A. CHOISY, *L'Art de bâtir chez les Byzantins* (Paris, 1882), pp. 169-181. An inscription of 459 A. D. at Sardis deals with relations between building craftsmen and their employers: H. GRÉGOIRE, *Rec. des inscr. gr. chrét. d'Asie Mineure*, I (Paris, 1922), n° 322.

(3) Ed. by E. Baldwin Smith (Princeton, 1929), pp. 254-257.

(4) *Lo Stato e l'istruzione pubbl. nell' Imp. romano* (Catania, 1911), pp. 220, 226, 230.

(5) F. W. UNGER, *Quellen der byz. Kunstgesch.* (Vienna, 1878), esp. pp. 43-54; J. P. RICHTER, *Quellen der byz. Kunstgesch.* (Vienna, 1897).

(6) Introd., Loeb Classical Library edition of the *De aedificiis*,

tects are mentioned (1). This attitude is of course readily understandable in a society in which the head of the State was the ultimate source of all authority, in matters of public building as well as in all other public activities, and was, at least in theory, to be officially credited with the initiative in the construction of any public works of a monumental character (2). As Diehl remarks (3), an Emperor, by definition, possesses a universal competence.

The conception now generally prevailing of the function of Byzantine architects (particularly of the time of Justinian), and of the character of their work, has been based, quite simply, on the circumstance that these men are generally called *μηχανικός* or *μηχανοποιός*. Anthemius of Tralles, the chief expert connected with the building of St. Sophia, was, Procopius says (4), *ἐπὶ σοφίᾳ τῇ καλουμένῃ μηχανικῇ λογιώτατος*. Agathias (ca. 536-582 A. D.) describes Anthemius in much the same words (5): *πατρὶς μὲν αὐτῷ ὑπῆρχεν αἱ Τράλ-*

ed. by H. B. Dewing (1940); G. Downey, « The Composition of Procopius, *De aedificiis*, » to be published in *Trans. of the Amer. Philological Assoc.*, LXXVIII (1947). Anthemius and Isidorus, the builders of St. Sophia, were, in Procopius' account, merely subordinates who assisted the Emperor, and had to consult him when their skill failed them (I, 1, 70).

(1) Anthemius and Isidorus (see further below); Chryses of Alexandria, II, 3, 2; John of Byzantium, II, 8, 25; Isidorus the Younger, *ibid.* Apollodorus of Damascus, who lived in the time of Trajan, is also mentioned, IV, 6, 13.

(2) This is brought out in the present writer's article, « Imperial Building Records in Malalas », *B. Z.*, XXXVIII (1938), pp. 1-15, 299-311. Reference may also be made to a recent study of related topics by M. P. Charlesworth, « *Pietas* and *Victoria*: The Emperor and the Citizen, » *J. R. S.*, XXXIII (1943), pp. 1-10.

(3) *Manuel d'art byzantin* (Paris, 1925-1926), I, p. 155.

(4) « Anthemius of Tralles, the most learned man in the skilled craft known as *μηχανική*, not only of all his contemporaries, but also when compared with those who had lived long before him, ministered to the Emperor's enthusiasm, duly regulating the tasks of the various artisans, and preparing in advance designs of the future construction; and associated with him was another *μηχανοποιός*, Isidorus by name, a Milesian by birth, a man who was intelligent and worthy to assist the Emperor Justinian. » (*De aed.*, I, 1, 24; Loeb Classical Library translation).

(5) V. 6, p. 289, 20 Bonn ed.

λεις ἡ πόλις, τέχνη δὲ τὰ τῶν μηχανοποιῶν εὑρήματα. In another passage (1) Procopius calls Anthemius μηχανοποιός. Elsewhere he refers to Anthemius and his colleague Isidorus together as οἱ μηχανικοί, οἱ μηχανοποιοί (3) and τοὺς τὰ μηχανικὰ εὐδοκιμοῦντας (4), Chryses of Alexandria is mentioned as a μηχανοποιὸς δεξιός (5). Isidorus the Younger, nephew of Anthemius' associate, and John of Byzantium are μηχανοποιοί (6) In the *Wars* of Procopius a certain Theodore, who was concerned with the construction of fortifications, is described (7) as ἐπὶ σοφίᾳ τῇ καλουμένῃ μηχανικῇ λογίου ἀνδρός.

When the original dome of St. Sophia collapsed after the earthquake of 557 A. D., the work of replacing it was entrusted to Isidorus the Younger. Agathias tells how the problem was studied by Isidorus καὶ οἱ ἄλλοι μηχανοποιοί (8). Apparently a consultation was held in which various experts gave their opinions, on the basis of which the dome was rebuilt in a different fashion. Paulus Silentiarius, another contemporary, calls Athemius πολυμήχανος in poetic allusion to his skill (9). Agathias, describing his activities (10), calls him ὁ ἕκαστα μηχανησάμενος καὶ δημιουργήσας.

The meaning of all this has seemed perfectly clear. The *Lexicon* of Liddell-Scott-Jones gives the meaning of ὁ μηχανικός as « engineer ». The word itself suggests mechanical engineering, and scholars have perhaps been the more ready to give this meaning to μηχανική and τὰ μηχανικά as they occur in the sources cited above and others like them, because of the well-known skill in engineering of the Romans of the Imperial period.

(1) *De aed.*, I, 1, 50. Agathias uses the same term of Anthemius, V, 8, p. 293, 11 Bonn ed.
(2) *Ibid.*, I, 1, 76 ; II, 3, 11.
(3) *Ibid.*, II, 3, 14.
(4) *Ibid.*, II, 3, 7.
(5) *Ibid.*, II, 3, 2.
(6) *Ibid.*, II, 8, 25.
(7) II, 13, 26.
(8) V, 9, p. 295, 20-21 Bonn ed.
(9) *St. Sophia*, v. 552.
(10) V, 9, p. 295, 16 Bonn ed.

Thus it has seemed correct for such a widely followed authority as Dom Leclercq to write (1) : « Chez les Byzantins le rôle essentiel de l'architecte consistait à bâtir. Anthémius qui éleva Sainte-Sophie à Constantinople, dut avant tout à ses talents de constructeur la direction de l'entreprise. Procope nous dit qu'on le « choisit comme étant le *mécanicien* le plus habile du siècle, et sans doute le plus inventif qu'on vît jamais. »... L'opinion désignait alors comme le premier des architectes le plus savant constructeur : jugement trop absolu, mais caractéristique d'une époque où la délicatesse des nuances avait fait place à l'ampleur des conceptions, et le sens épuré de la forme aux recherches ingénieuses, parfois subtiles, de l'art de bâtir. Le nom vulgaire de la profession ne laisse aucun doute sur la conception qu'on se faisait de l'architecte, on l'appelait *μηχανικός*. Précisément, le seul écrit qui nous reste d'Anthémius est un traité sur les machines : *περὶ παραδόξων μηχανημάτων* ; et ce nom de mécanicien, qui éveille avant tout l'idée de constructeur, se retrouvera à toutes les époques du bas-empire pour désigner les architectes. »

The same view appears in H. Seldmayr's study of the origin and technique of the architecture of Justinian's time (2) : « Es scheint, dass die Justinian vorangehende Epoche den technischen Problemen, die der Baldachinbau stellt, ausgewichen war. Dann wäre die Tat der justinianischem *Ingenieure* (3) ohne Vorläufer, wirklich eine « renovatio » der mittelrömischen Ingenieurkunst. Auch eine streng kunsthistorische Beurteilung der neuen Architektur darf nicht daran vorübergehen, dass diese erst durch das technische Genie des Anthemios und Isidoros wirklich wurde. ' Als Architekt des Neubaus der gewaltigsten Kirche der Christenheit... wurde der berühmteste Konstructeur der Zeit berufen ' (4). Das setzt eine Schätzung solcher Fähigkeiten auch bei dem Bau-

(1) *Op. cit.* (see above, p. 100, note 1).

(2) « Zur Gesch. des justinianischen Architektursystems », *B. Z.*, XXXV (1935), pp. 64-65.

(3) Italics Sedlmayr's.

(4) Sedlmayr does not indicate the source of this quotation.

herrn voraus. Die hohe Schule dieser Fähigkeiten bildete aber zweifellos das Studium nicht der römischen Baukunst schlechthin, sondern ihrer epochalen ' Erfindung ' der freitragenden Baldachine und des Entlastungsbogens... » (1)

In addition, different terms for builders of various kinds *ἀρχιτέκτων*, *οἰκοδόμος*, *τεχνίτης* and the like, are also found. A certain Rufinus of Antioch, who is called *ἀρχιτέκτων*, was sent to Gaza in 402 A. D. to build the church of Eudoxia (2). Procopius writes that the walls of Antioch were strenghthened by certain « architects », *τοῖς τῶν οἰκοδομιῶν ἀρχιτέκτοσι* (3). Military engineers are called *τεχνῖται* (4). A convenient table of the occurrences of all these terms in the inscriptions of Syria is drawn up by H. C. Butler (5). Here *ἀρχιτέκτων* occurs four times, once in a text dated 363 A. D., once in a text dated 363 or 563 A. D., and twice in undated inscriptions. *τέκτων* occurs four times in a text of 224 A. D., four times in undated inscriptions, *τεχνίτης* is found in twenty inscriptions, ranging from 378 to 500 A. D. *οἰκοδόμος* appears forty times between 86 and 516 A. D. *μηχανικός* appears once

(1) The present writer, in the Introduction to the Loeb edition of the *De aedificiis*, stated (p. xiv) that it was necessary to translate the terms *μηχανικός* and *μηχανοποιός* by the modern term « master-builder » because this term seems to express most closely the subordinate relationship of Anthemius and Isidorus to Justinian which Procopius sought to depict, and also « because the modern terms ' architect ' and ' engineer ' impute to ancient workers methods and resources which, however great their skill, they did not possess. »

(2) Marcus Diaconus, *Vita Porphyrii*, ch. 78, p. 62 ed. H. Grégoire and M.-A. Kugener (Paris, 1930).

(3) *Wars*, II, 6, 13.

(4) Procopius, *Wars*, VIII, 11, 27. With the word *οἰκοδόμος*, of course, there is no difficulty ; these were simply « workmen, » of various grades perhaps, and some of them possibly foremen, but still not skilled professionals. See, for example, Gregory of Nyssa, in his letter to Amphilochius on the construction of the Octagon at Nyssa, *P. G.*, 46, 1098 ; cf. also the text and discussion contributed by B. Keil in J. Strzygowski, *Kleinasien* (Leipzig, 1903), p. 80, line 44.

(5) *Loc. cit.* (see above, p. 100, note 3). See also the inscription of Sardis, cited above, p. 100, note 2.

only, in 550 A. D., applied to an Isidorus who is very likely Isidorus the Younger (1). The craftsmen — λιθοξόος, λαοξόος, λαοτόμος and so on — are mentioned occasionally. The conclusion drawn by Butler from such a list is that « these titles follow local fashions and, to a certain extent, period fashions, for the names of very few architects are given after the close of the fifth century » (2). Isidorus the μηχανικός is put down by Butler as an engineer (3).

It would seem, indeed, possible, given the richness of the Greek language, that the terminology applied to architects and builders in different connections would be varied. For example, Procopius, who calls contemporary figures μηχανικοί and μηχανοποιοί, speaks of Apollodorus of Damascus, who built a bridge across the Danube under Trajan, as « ἀρχιτέκτων of the whole work » (4). An « architect » would seem to be a more skilled and more important person than an « engineer » and the present writer concluded (5) that Procopius « made a distinction between the relationship of similar craftsmen to other emperors : apparently Procopius wished to imply that Justinian had a greater share of originality and responsibility in such work than his predecessors had had... ».

Such have been the typical views of the functions of Byzantine architects. There exists, however, a notable text which forces us to change our ideas. This is a statement by the geometer Pappus of Alexandria, wh o wrote probably about 320 A. D. (6), which seems to have escaped the attention of scholars who have written on Byzantine architecture and architects.

(1) *Iglsyr*, II, nos 348-349 ; Procop., *De aed.*, II, 8, 25 ; II, 11, 1, with the note *ad loc.* in the Loeb edition. See also Fabricius, art. « Isidorus, » PAULY-WISSOWA, *R. E.*, IX, 2081.

(2) *Op. cit.*, p. 257.

(3) *Ibid.*

(4) *De aed.*, IV, 6, 13. This is the only occurrence of the word ἀρχιτέκτων in the *De aedificiis*.

(5) Introd., Loeb ed. of the *De aedificiis*, p. xv.

(6) On the date, which has been disputed, see Ivor THOMAS, *Selections Illustrating the History of Greek Mathematics* (Loeb Classical Library, 1939-1941), II, p. 564, note *a*.

Pappus composed a *Συναγωγή* or *Collection*, a handbook of the whole of Greek geometry. Written with the object of reviving the classical geometry, it was intended as a guide, to be read along with the original works (so far as they were extant), rather than to supplant them. The *Collection* was authoritative at the time it was written, and continued to be so during the Byzantine period. Its characteristics have been summed up by a British scholar(1) : «Without pretending to great originality, the whole work shows, on the part of the author, a thorough grasp of all the subjects treated, independence of judgment, mastery of technique ; the style is terse and clear ; in short, Pappus stands out as an accomplished and versatile mathematician, a worthy representative of the classical Greek geometry ».

His eighth Book Pappus devotes to the subject of Mechanics. He opens the Book with an Historical Preface on the value of the science of mechanics, in which he sets out to discuss the claim of theoretical mechanics, as distinguished from industrial or practical mechanics, to be considered as a mathematical subject. He then goes on to describe various aspects of the subject. The Preface begins as follows (2) :

> The science of mechanics (*ἡ μηχανικὴ θεωρία*), my dear Hermodorus, has many important uses in practical life, and is held by philosophers to be worthy of the highest esteem, and is zealously studied by mathematicians, because it takes almost first place in dealing with the nature of the material elements of the universe. For it deals generally with the stability and movement of bodies about their centres of gravity, and their motions in space, inquiring not only into the causes of those that move in virtue of their nature, but forcibly transferring others from their own places in a motion

(1) Sir Thomas HEATH, *A History of Greek Mathematics* (Oxford, 1921), II, p. 358.

(2) *Pappi Alexandrini Collectionis quae supersunt*, ed. F. Hultsch (Berlin, 1876-1878). III, pp. 1022-1024 (with Latin transl.) = THOMAS, *op. cit.*, II, pp. 614-617. The translation used here is based on that of Thomas. On the interpretation of the passage, see further G. DOWNEY, « Pappus of Alexandria on Architectural Studies », *Isis*, XXXVIII (1948), pp. 197-200.

contrary to their nature : and it contrives to do this by using theorems appropriate to the subject matter. The mechanicians (*μηχανικοί*) of Heron's school say that mechanics can be divided into a *theoretical* and a *manual* part ; the theoretical part (*τὸ μὲν λογικόν*) is composed of geometry, arithmetical, astronomy and physics, the manual (*τὸ δὲ χειρουργικόν*) of work in metals, construction (1), carpentering (2), and the art of painting (3), and the practical execution of these matters (4). The man who has been trained from his youth in the aforesaid sciences (*ἐπιστήμαις*) as well as practised in the aforesaid arts (*τέχναις*), and in addition has a versatile mind, will be, they say, the best inventor of mechanical devices and builder (5). But when it is impossible for the same person to familiarize himself with so many academic studies and at the same time to learn the above-mentioned crafts, they instruct a person wishing to undertake practical tasks in mechanics to use such crafts as he already possesses in the tasks to be performed in each particular case.

Here we have a statement, made by a man who presumably was the great authority of his day, on the ideal curriculum of what we would call architectural studies. Moreover, the statement is based on the doctrine of Heron of Alexandria, who was, among other things, an expert on stereometry and had written a treatise *On Vaultings* (6).

(1) *οἰκοδομικῆς*. Thomas translates « architecture. » The discussion below will indicate that the more exact rendering is to be preferred.

(2) *τεκτονικῆς*, i. e. « wood-work. »

(3) *ζωγραφικῆς*. Thomas translates simply « painting », which does not fully give the meaning.

(4) *καὶ τῆς ἐν τούτοις κατὰ χεῖρα ἀσκήσεως*. Thomas renders « and anything involving skill with the hands, » which does not represent the exact sense. Pappus means the practical (*κατὰ χεῖρα*) execution of tasks which occur in connection with metal-work, etc. (*ἐν τούτοις*).

(5) *ἀρχιτέκτονα* . « Architect » in Thomas' translation, which reads too much into the term. See the definition of the *Lexica Segueriana* quoted below, p. 109, note 2.

(6) The *Καμαρικά* is now lost ; but in the *Introduction to Stereometry*, which is preserved, there are detailed formulas and directions for measurements and calculations necessary in connection with

The curriculum is divided into its two natural parts, the theoretical and the practical (1). The program, it will be noted, is much less ambitious, and also more practical, than the elaborate requirements which Vitruvius sets up for the architect (2). Pappus' pronouncement is the more valuable because it is a statement of fact, made in a handbook, while Vitruvius' program is set forth in a passage which was designed, at least in part, to call the attention of the general public to the importance of the architectural profession and the manifold accomplishments which its members, at least ideally, possessed. Pappus wisely recognizes that not all aspirants can hope to achieve the full training, and we may be sure that there were, then as always, professionals of all degrees of training and competence.

The capital point is that this list of architectural studies is called *ἡ μηχανικὴ θεωρία* the « science of mechanics » — knowledge of which made a man a *μηχανικός* or *μηχανοποιός*. The knowledge and skills embraced in this training of course

arches, vaults, domes, colonnades and other types of structures and structural elements : *Heronis Alexandrini opera quae supersunt omnia* edd. W. Schmidt and J. L. Heiberg (Leipzig, 1899-1914), V, pp. 104-162 ; cf. Tittel. art. « Heron », PAULY-WISSOWA, *R. E.*, VIII, 1055. Heron was an almost encyclopaedic writer on physics and mathematics (cf. HEATH, *op. cit.*, II, pp. 306-310). He was called *ὁ μηχανικός* : fragment preserved in Proclus Diadochus, in Heron's works, cited above, I, p. 456, 4. Heron's date has been debated, and has been placed anywhere between 150 B. C. and 250 A. D. ; while some scholars have been inclined to favor the third century A. D. (HEATH, *loc. cit.*, and Tittel, *op. cit.*, 996-997), O. Neugebauer, in a paper published in the *Meddelelser* of the Danish Academy, XXVI, 2 (1938), has adduced evidence that Heron lived at the end of the first century after Christ.

(1) Vitruvius likewise states at the outset of his treatise (*De arch.*, I, 1, 1) that the personal service (*opera*) of the architect consists of both craftsmanship and technology (*fabrica et ratiocinatione*).

(2) *De arch.*, I, 1 3 (Transl. of F. Granger, Loeb Classical Library) : « He should be a man of letters, a skilful draughtsman, a mathematician, familiar with scientific inquiries, a diligent student of philosophy, acquainted with music ; not ignorant of medicine, learned in the responses of jurisconsults, familiar with astronomy and astronomical calculations. »

cover a wider field than the modern science of mechanics ; indeed the subjects do include pretty well all the topics which we consider necessary in architectural training (plus astronomy, more important to the ancients than to us). Pappus and Heron do not list specifically the history of design and ornament, but these studies (in which, it must be remembered, the ancients had much less ground to cover than we do) were no doubt included in the training in metal-work, construction, carpentering and painting, which constituted the vernacular of the architect (1). Hence a man who had mastered all this *μηχανικὴ θεωρία*, and had thus earned the right to be called a *μηχανικός*, would have been qualified to perform all the functions, in design, planning and construction, which we consider to be the competence of a fully-trained architect. A man who had not been able to complete the curriculum could, Pappus indicates, be described as an *ἀρχιτέκτων*, a « master-builder », or as a *μηχανικῶν ἔργων εὑρετής*, a « mechanical engineer », depending evidently on which part of the course he had been able to complete. A *μηχανικός* was both, and more besides (2).

There is no need to insist upon the change which this statement makes necessary in our conception of the functions and competence of the *μηχανικοί* of late Roman and Byzantine times. Instead of being simply highly-skilled engineers (in

(1) In his description of a church at Gaza, written in the sixth century, Choricius remarks in connection with some of the ornament, « If the painters' students, whose task it is to select and copy the finest specimens in existence — and I have seen many such things drawn — should lack columns to be copied, or dazzling marble plaques, they would find an abundance of splendid examples here.» (*Laud. Marc.*, II, 40, p. 38, 16-20 ed. Foerster-Richtsteig, Leipzig, 1929).

(2) At this point it is useful to recall the definition given in the Byzantine, *Lexica Segueriana* : *Ἀρχιτέκτων · ὁ τῶν οἰκοδομημάτων ἐπιστάτης, καὶ ὁ ἄρχων τῶν τεκτόνων, καὶ ὁ κατὰ σκευωρίαν κατασκευάζων τι πρᾶγμα.*. « Architect : supervisor of construction work ; chief of carpenters (or builders) ; one who fashions something with painstaking care. » (*Anecdota graeca*, ed. I. Bekker, Berlin, 1814-1821, I, p. 202 ; see also *ibid.*, p. 450). On these *Lexica*, see K. KRUMBACHER, *Gesch. d. byz. Lit.*, ed. 2 (Munich, 1897), pp. 571-573.

the sense reflected from our meaning of « mechanics »), these men were the fully-trained architects of the time : witness the occurrence of only one *μηχανικός* among the sixty-odd *ἀρχιτέκτονες*, *τέκτονες*, *οἰκοδόμοι* and *τεχνῖται* recorded in the Syrian inscriptions (1). This title was rooted in the academic tradition of the day, which went back to early Greek times when the craft of building consisted primarily of a knowledge of the functions of supports, coverings and loads ; and while the *μηχανικὴ σοφία* grew and expanded to include architecture, the *μηχανική* was the original profession and it naturally kept its name — especially when engineering skill came to be as highly developed and honored as it was among the Romans (2). Not every *μηχανικός* was necessarily a practising architect — we have no evidence, for example, that Heron *ὁ μηχανικός* was such — but one could not be a fully competent architect without being qualified as a *μηχανικός*. The title *μηχανικός* when given to an architect actually referred more to the academic discipline in which he had been trained than to his function as a planner and builder.

The remaining questions — of the period at which this conception of the essential parts of the *μηχανικὴ θεωρία* came into being, and the process of the development, must for the moment await further study. The evidence now available seems to suggest that the chief designer and builder came to be a *mechanicus* instead of an *architectus* at the time when Imperial Roman architecture ceased to be merely the reproduction and adaptation of Greek prototypes and began to take on forms which presented new problems of mechanics. In these circumstances the *mechanicus* assumed a new importance because he possessed training which the *architectus* did not have ; and a man who aspired to be a fully trained architect would have to undergo the additional training of the *mechanicus*. This development is illustrated by Proco-

(1) In the inscriptions of Chalcis sub Belo, cited above (p.105, n.1), Isidorus is called *μεγαλοπρεπέστατος ἰλλούστριος καὶ μηχανικός* ; honorific titles are not given to the various « builders » mentioned in the other Syrian inscriptions.

(2) The professors of mechanics very likely saw to it that new developments in architectural studies were kept in their own hands.

pius' usage in calling contemporary architects *μηχανικοί*, while referring to Apollodorus of Damascus as *ἀρχιτέκτων*. In Procopius' time, an *ἀρχιτέκτων* was inferior in standing to a *μηχανικός*, but in Trajan's time the *architectus* had the highest rank in the profession. Procopius probably reproduced the title given to Apollodorus in his source without giving much thought to the matter (1).

This view of the scope of the science of mechanics does not appear in Aristotle, or in Archimedes (third century B. C.). Neither is it found in Vitruvius (2). Heron of Alexandria (probably first century A. D.), as cited by Pappus seems to be the first exponent of the doctrine to whom it can now be traced. The view which Heron represents had been fully established in the time of Constantine the Great and his sons: this is made plain by a decree of 344 A. D. concerning *mechanicos et geometras et architectos*, in which the characteristic arrangement of the titles in descending order of importance shows that the *mechanici* were the highest grade. The standing of the *mechanici* is reflected also in Symmachus' references to Cyriades, whom he calls *v. c. comes et mechanicus* and *v. c. comes et mechanicae professor*. Auxentius, *comes et mechanicus* of the same period, seems to have had a similarly responsible position; and Isidorus the *μηχανικός*, when mentioned in the inscriptions of Chalcis sub Belo cited above, is called *μεγαλοπρεπέστατος ἰλλούστριος καὶ μηχανικός* (3). The same conception appears again in the

(1) Procopius' use of the titles in this connection is thus explained more satisfactorily than the present writer originally understood it (see above, notes 37-38). E. Saglio, art. « Mechanicus, Machinator », Daremberg-Saglio, *Dict. des antiq.*, III, p. 1663, appreciated the superior standing of the *mechanicus* in the late Imperial period, without knowing the real reason for the development.

(2) Puchstein, art. « Architectura », Pauly-Wissowa, *R. E.*, II, 543-551; Orinsky, art. « *Μηχανή* » *ibid.*, XV, 10-14.

(3) *Cod. Theod.*, XIII, 4, 3; Symmachus, *Epist.*, V, 76 (ed. Seeck), dated 387 A. D., and *Relat.*, 25 (ed. Seeck), dated 384-5 A. D. Auxentius is well-known through the famous inscription which records his construction of a bridge over the Cydnus River at Tarsus: H. Grégoire, « Inscriptions historiques byzantines, » *Byzantion*, IV (1927-1928), pp. 465-468. — For the inscriptions of Isidorus, see above, p. 105, note 1.

tenth century in Constantine of Rhodes' description of the building of the Church of the Apostles at Constantinople by Anthemius and Isidorus, in which Constantine writes that the church was the work of *μηχανουργοί* and *γεωμέτραι* (1).

II

Much has been written about the genius of Anthemius and Isidorus. So far as the present writer has noted, the high praise given them has been based largely on study of the design and construction of St. Sophia. It will be useful, therefore, to review the not inconsiderable information which is preserved concerning their scientific activity.

Isidorus, in fact, seems to have been a professor of geometry or mechanics. In the commentary of Eutocius on Archimedes, Isidorus is mentioned as *ὁ Μιλήσιος μηχανικὸς Ἰσίδωρος ἡμέτερος διδάσκαλος*, « the Milesian *mechanicus* Isidorus, our teacher.» Isidorus had revised the edition of Archimedes which Eutocius used in writing his commentary, and his work in this respect seems to have been a part of a general revival of interest in the works of Archimedes (2). Isidorus also

(1) Ed. E. LEGRAND, *R. E. G.*, IX (1896), p. 52, vv. 541-542. Constantine describes the *μηχαναί* (v. 546) and the *τεχνουργίαι* (v. 636) used in the construction. He does not apply specific titles to Anthemius and Isidorus, but speaks of *ὁ τεχνίτης* when he means to refer to « the architect » or « the artist » in general terms (vv. 557, 627, 889). Procopius describes the Church of the Apostles briefly, but does not mention who built it (*De aed.*, I, 4, 9-24); presumably he felt that he had given Anthemius and Isidorus enough glory in the description of St. Sophia.

At the end of the ninth century, Photius, Patriarch of Constantinople, speaks of the builder of the *Nea* there as *ὁ τοῦ τεμένους ἀρχιτέκτων* (*Hom. III in dedicatione Novae basilicae*, *P. G.*, 102, 572 A). Nikolaos Mesarites, in his description of the Church of the Apostles, written about 1200 A. D., speaks of the builder of the church as *ἀρχιτέκτων* (ch. 37, ed. A. HEISENBERG, *Grabeskirche u. Apostelkirche*, Leipzig, 1908, I, p. 79, 16). This usage evidently reflects these writers' careful imitation of classical style; probably also it is a reminiscence of I *Cor.*, III, 10, *ὡς σοφὸς ἀρχιτέκτων θεμέλιον ἔθηκα*, which would have come to their minds automatically.

(2) *Archimedis opera omnia*, ed. J. L. Heiberg, ed. 2 (Leipzig, 1910-1915), III, pp. 48, 30; 84, 9; 224, 9; 260, 12; cf. FABRICIUS,

appears as an authority in the second of the two Books which were added as supplements to the thirteen Books of Euclid. Book XV, written by a pupil of Isidorus, shows how to inscribe certain of the regular solids in certain others (a tetrahedron in a cube, an octahedron in a tetrahedron, an octahedron in a cube, a cube in an octahedron, and a dodecahedron in an icosahedron). It also shows the methods for determining the angle of inclination between faces meeting in an edge of these solids. For this purpose various isoceles triangles are to be constructed, and the rules for drawing these triangles are attributed to Isidorus, who is called « the great master » (1). Isidorus also wrote a commentary on the treatise *On Vaulting* of Heron. Here, Isidorus described a special compass which he had invented for drawing parabolas (2).

Anthemius likewise bore an honored name as a mathematician, though not so much is known of his activity. He wrote a treatise *On Burning-mirrors*, a fragment of which is preserved; this is an important document in the history of conic sections. He also composed a treatise *περὶ παραδόξων μηχανημάτων*, *Concerning Remarkable Mechanical Devices*. To Anthemius we owe what is apparently the first mention of the construction of an ellipse by means of a string stretched tight about the foci. It was to Anthemius, whom he calls « my dear friend » and « my dear comrade (colleague?) » that Eutocius dedicated his commentaries on the first four Books of Apollonius' *Conics*. Anthemius came of a remarkable family. His brother Alexander of Tralles was one of the most distinguished physicians of antiquity; another brother, Olympius, was a celebrated lawyer, and another, Metrodorus, a distinguished professor of literature. His father, Stephanus, and another brother, Dioscorus, were physicians (3).

op. cit. (above, p. 105, note 1), and HEATH, *op. cit.* (above, p. 106, note 1), II,pp. 25, 518, 530.

(1) T. HEATH, *The Thirteen Books of Euclid's Elements* (Cambridge, 1926), III, pp. 519-520, and *Greek Mathematics*, I, pp. 420-421.

(2) Archimedes, ed. Heiberg, III, p. 84, 8-11; cf. HEATH, *op. cit.*, II, p. 540. One is reminded of Leonardo da Vinci's invention of a similar compass, as well as other special compasses.

(3) *Apollonii Pergaei quae graece exstant*, ed. J. L. Heiberg (Leipzig

The high degree of technical knowledge and the wide scientific interests which these details indicate, serve both to increase our respect for these architects, and to provide a background for the evidence of daring and ingenuity which modern architectural historians have found in their studies of St. Sophia. Isidorus' career suggests comparison with that of Christopher Wren, who, a few years after graduation from Oxford, was successively Professor of Astronomy at Gresham College and Savilian Professor of Astronomy at Oxford. Wren had distinguished himself, while at Oxford, in geometry and applied mathematics, and his work as a geometer was very highly spoken of by Newton. Isidorus and Athemius may well have been not unlike Leonardo da Vinci in their curiosity and interests.

III

The matter of plans and drawings is another point on which there has not been available satisfactory information so far as the work of Byzantine architects is concerned. Vitruvius speaks of three methods of architectural presentation as being well-known and commonly used in his time: *ichnographia* (plan), *orthographia* (elevation), and *scaenographia* (perspective or projection) (1). There has been no evidence readily available to show whether these three types of drawings were in use in the Greek East in the late Roman and Byzantine periods. Scholars have known scattered references to plans and drawings, but it is not always easy to tell what method of presentation is meant. The difficulty usually is to determine whether the meanings which were attached to the words in literary usage, in which they were

1891-1893), II, pp. 168, 290, 314, 354; cf. HULTSCH, art. « Anthemius, » PAULY-WISSOWA, *R. E.*, I, 2368-2369; BRÉHIER, art. « Anthemius, » BAUDRILLART, *Dict. d'hist. et de géogr. eccl.*, III, 528; HEATH, *op. cit.*, II, pp. 540-543. On Anthemius' family, see Agathias, V, 6, pp. 289-290 Bonn, and Docteur F. BRUNET, *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles* (Paris, 1933-1937), I, p. 4.

(1) *De arch.*, I, 2, 2.

generally employed (and in which we most often encounter them), would have carried over into the terminology of the atelier, which has been preserved only scantily, if at all. Procopius, for example, uses the well-known term *σχῆμα*, apparently to mean ground plan (1); and there is an instructive example in Marcus Diaconus of differentiation between *θέσις*, meaning plan on terrain, and *σκάριφος*, meaning plan on paper (2). No difficulty arises here. However, Procopius also uses *ἐνδάλματα* (3) and *σκιαγραφία* (4), with the corresponding verb *σκιαγραφέω* (5). *ἐνδάλματα* and *σκιαγραφία*, in non-architectural usage, both may carry the connotation of two-dimensional or three-dimensional view, and while these meanings are possible in the passages cited here, there is nothing to prove that anything more complicated than a diagram or ground plan is meant. In the same way, *ἐκτύπωμα* is used by Procopius in one passage (6) to mean some kind of representation by means of a drawing, while in another the word is used so loosely that it might mean any kind of drawing, or even a model (7).

All this, while interesting, is not very satisfactory. There is however, a passage in Heron of Alexandria (which has escaped the notice of modern scholars), which proves that perspective or projected views of buildings were in use. Heron assembled a number of definitions of geometrical terms, among which is a definition of *τὸ σκηνογραφικόν* (recalling the *scaenogra-*

(1) *De aed.*, I, 1, 32, 35.

(2) Marcus Diaconus, *Vita Porphyrii*, ch. 75, pp. 60, 130-131 ed. Grégoire-Kugener.

(3) *De aed.*, I, 1, 24; cf. Paulus Silentiarius, *St. Sophia*, v. 694.

(4) *De aed.*, II, 3, 13.

(5) *Ibid.*, I, 3, 7; II, 3, 6, 8, 13.

(6) *Ibid.*, II, 3, 8.

(7) *Ibid.*, I, 1, 22. The same difficulty occurs with the use of *παράδειγμα*, which is employed in such ways that it could apparently mean either plan or model; cf. Liddell-Scott-Jones, Lexicon, s. *v.*, and in addition, Plutarch, *An vitiositas ad infelicitatem sufficiat*, 3. The representations of models of buildings in presentation scenes in Byzantine mosaic and painting does not in itself constitute sufficient evidence of the use of such models for architectural purposes.

phia mentioned by Vitruvius). The definition is as follows (1) *πῶς προσήκει γράφειν τὰς εἰκόνας τῶν οἰκοδομημάτων*, « The suitable method of drawing images (or « pictures ») of buildings ». In addition, a passage in Constantine of Rhodes' description of the Church of the Apostles at Constantinople (written between 931 and 944 A. D.) may show that the three types of drawings, plan, elevation (or section), and perspective, were used. Early in his description, Constantine tells how Justinian demolished the former church on the site and transformed it to its present state (vv. 497-498) :

κ' αὖθις μετεσκεύασεν εἰς τὸ νῦν μέγα
καὶ σχῆμα καὶ πρόβλημα χ' ὕψωμα ξένον.

Here, *σχῆμα* could, by itself, mean either « plan » or « form », and *ὕψωμα* may mean either « height » or « elevation ». For *πρόβλημα* alone there are no recorded meanings which will fit this passage. It seems very likely, from the context, that these lines refer to the three ways of conceiving and presenting a building, viz. plan, projection and elevation or section. *σχῆμα* is well-known as a technical term for a plan (2). Etymologically, *πρόβλημα* could well be employed to denote a projected (literally, « thrown forward ») view (3), and *ὕψωμα* would be an apt description of a view in elevation or in section. In the absence of other evidence, it must remain

(1) Heron, ed. W. Schmidt and J. L. Heiberg, IV, p. 106.

(2) VITRUVIUS, *De arch.*, I, 6, 12 : formas sive uti Graeci *schemata* dicunt. Cf. SOPHOCLES, *Lexicon*, *s. v.*, 7.

(3) Such a usage of *πρόβλημα* may have been derived from the use of the word by the later geometers to mean « an inquiry in which it is proposed to do or construct something » as contrasted with *θεώρημα*, which was used to mean « an inquiry in which the consequences and necessary implications of certain hypotheses are investigated » (the definitions are those of Pappus, *Coll.*, III, *Praef.*, I, pp. 30-32 ed. HULTSCH = THOMAS, *op. cit.*, II, pp. 566-567 ; Thomas' translation is quoted here). A perspective or projected drawing of a building could be called a *πρόβλημα* because such a drawing would give a full, rounded illustration of the « problem » presented in the work of construction ; or, perhaps more precisely, the work of constructing a building would be thought of as a geometrical « problem, » and the use of the word was extended from the description of the « problem » to the drawing in which it was presented.

a question whether the words which Constantine uses (save of course for σχῆμα, the technical use of which is well established) represent the technical terms which were used for methods of presentation and were applied to the drawings used therein, or whether they represent rather the three points of view from which a spectator would look at a building, viz. plan or lay-out (σχῆμα), view in the round, or mass or bulk (πρόβλημα), and height (ὕψωμα). The belief that these are technical terms is favored by the circumstance that πρόβλημα is not the word which would naturally be used to denote a view in the round, for which θεωρία would be more appropriate (1), or to suggest mass or bulk, for which μέγεθος (2) and ὄγκος (3) were used (4).

The material presented here cannot pretend to exhaust the subject. In particular it has become plain, even from this brief survey, that geometry, and geometrical methods and the geometer's point of view, played an important, if not a major, role in Byzantine design and construction. It is, for example, significant that Heron's definition of τὸ σκηνογραφικόν occurs in a list of *geometric* terms. There is much evidence, too, that Byzantine writers, in their descriptions of buildings, often view their subject-matter in

(1) Constantine of Rhodes uses the word to mean a view of Constantinople from afar (v. 83, cf. also vv. 553, 637). Compare also the cognate use of the word to mean « sight » or « spectacle. » A πρόβλημα (« projection ») would be a drawing which gave one a θεωρία (« view ») of a building.

(2) Procopius, *De aed.*, I, 1, 17, 69 ; I, 3, 8.

(3) *Ibid.*, I, 1, 29 ; I, 3, 5 ; I, 11, 16.

(4) Some of the interpretation of the passage depends upon the meaning of μέγα. If the word is used here as an abstract noun (« its present great size and plan... »), the interpretation of the following words, so far as they might be technical terms, is not affected. If, however, μέγα is an adjective modifying σχῆμα and πρόβλημα (καὶ... καὶ being used in the sense of « both... and ... »), then the question arises whether its significance is qualitative or quantitative. If μέγα is quantitative, then σχῆμα and πρόβλημα could not very well mean the architect's plan and perspective. However, if μέγα is qualitative, then the following words could be taken either in the technical sense or as more general terms. The present writer is inclined to think that μέγα is used here as an abstract noun.

geometrical terms; and they could not have presented their descriptions in such terms, or written the veritable geometrie *tours de force* which they sometimes produced, unless their audiences had had at least an adequate general notion of what they were trying to do (1). Certain problems in Byzantine architectural terminology (e. g. the use of both *σφαιρίον* and *ἡμισφαίριον*, to mean a dome) must now be re-studied in the light of this geometric background (2). The additions which can be made to our knowledge of Byzantine architecture from these sources should be substantial.

Dumbarton Oaks. G. DOWNEY.

(1) There is, for example, evidence in Constantine of Rhodes' description of the Church of the Apostles (vv. 549-558, 602-604) that he was aware of the employment, in the design and construction of the church, of the method of geometrical enlargement of drawings which in the west was called *quadratura*. On the *regula ad quadratum*, see F. LUND, *Ad quadratum: A Study of the Geometrical Bases of Classic and Mediaeval Religious Architecture* (London, 1921), and P. Frankl, « The Secret of the Mediaeval Masons », with « An Explanation of Stornaloco's Formula » by E. PANOFSKY, *Art. Bull.*, XXVII (1945), pp. 46-64.

(2) See G. DOWNEY, « On Some Post-Classical Greek Architectural Terms, » *Trans. of the Amer. Philological Assoc.*, LXXVII (1946), pp. 22-34.

REMARKS ON SOME NEW ISLAMIC SOURCES OF THE RŪS

As has been justly remarked by Minorsky, the literature of Muslim sources on the Rūs and other peoples of South Russia is enormous (1). It is most unlikely that any new sources, or newly discovered manuscripts of published works, will give additional information on South Russia. The most recent discovery of a new Muslim source was the *Ṭabā'i' al-ḥayawān* of Sharaf al-Zamān Ṭāhir Marvazī, an eleventh century writer (2). While little new is added to what is already known, Marvazī is now revealed as the source of many later Muslim authors who wrote on the Rūs. Even more interesting, but again probably with little new information is the Persian translation of the *Masālik wa'l-Mamālik* of Jayhānī, the famous geographer, and vezir of the Sāmānid amīr Naṣr ibn Aḥmad, in the first half of the tenth century. (On this work, cf. note at end).

In these few pages several unused manuscripts of published works, and three published accounts of the Rūs, or the Slavs, will be mentioned. The first manuscript is the huge compilation of twenty-two volumes by Shihāb al-dīn Faḍlallah al-'Umarī, entitled *Masālik al-Abṣār fī Mamālik al-Amṣār*. The author died in Damascus in 1348, after compiling this encyclopaedia, the first three volumes of which are concerned with geography. The mss. in western collections are all quite fragmentary, but in the library of Aya Sofya, Istanbul, nos. 3415-39, it is preserved complete (3). Although

(1) MINORSKY, V., *Ḥudūd al-'Ālam*, London 1937, 432.

(2) MINORSKY, V., *Marvazī on China, the Turks and India*, London 1942, 36, 118.

(3) The old catalogue (defter) of the library printed in Istanbul

parts of the geographical section have been translated into French, there is more information about our subject yet to be found in it (1).

Another manuscript is of the well-known *Kitāb al-Mamālik wa'l Masālik* of al-Bekrī, which was edited by Rosen (with Kunik) in his *Izvestiya al-Bekri i Drugikh Avtorov o Rusi i Slavyanakh*, St. Petersburg 1878. The new ms. is preserved in the library of the Laleli mosque, Istanbul, and was first brought to the attention of the scholarly world by H. Ritter who photographed it (2). Although this text is almost identical with the published text, some of the proper names have variant readings which may clear up minor points and uncertain readings.

While in Istanbul I copied part of a ms. of the *Jawāmi' al-Ḥikāyāt* of Muḥammad 'Aufī preserved in the Nur Osmaniya mosque library, no. 3272, which has an interesting section on the Rūs. It was later discovered that Barthold had edited and translated this passage with notes (3). « Aufī mentions several items worthy of reproduction. He says, « In the year 300 of the Hijra (912) they (the Rūs) became Christians and accepted the Christian faith. Then they put their swords in their scabbards (4). Since they knew no other profession (than the sword), and the door of their professions was (now) locked, they became distressed. Their pleasure was gone. So they became partial to the religion of Islam and became Muslims. Their motive in (accepting) Islam was that raiding and the holy war would be lawful for them. They

in 1304/1887 is unreliable. Cf. BROCKELMANN, C., *Geschichte der Arabischen Litteratur*, v. II, 141 ; SII, 185-6 ; also Dorn in *Mélanges Asiatiques*, St. Petersburg VI, 1872, 673-4, and Gaudefroy-Demombynes, *Masālik el-Absār* (western countries only), Paris 1927, pp. I-II.

(1) QUATREMÈRE, É., in *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du roi*, tome 13, Paris 1838, 269, 286.

(2) *Der Islam*, v. 19, 1931, 57.

(3) Edited in the *Zapiski Vost. Otd. Russ. Arkh. Ova.* v. 9, 1896, 262-7 ; translated in his Arabskie Izvestiya o Rusakh, *Sovetskoe Vostokovedenie*, I, 1940, 39.

(4) The swords of the Rūs were famous. Cf. *Kitāb al-Jamāhir fī ma'rifa' l-Jawāhir* of Abū'l Rayḥān al-Bīrūnī, Hayderabad, Deccan, 1355/1936, 250, 254.

sent messengers to the Khwārazmshāh, who were four relatives (of their king). The king was quite independent and was called Vladimir (Būlādmīr), just as the king of Turkistān is called Khāqān, and the king of the Bulghārs Yiltavar (or Elteber) (1), etc. » The original (?) Arabic source from which ʿAufī copied his account has been published, and the words are almost identical. The translation from Arabic to Persian in this case was quite faithful (2).

The account of ʿAufī, in turn, was used by many later writers. The history of Shukrullah Shirwānī, written for the Ottoman sultan Murad II (3), copies ʿAufī almost verbatim, except for one emendation. In the account of the conversion of the Rūs to Christianity in 300, ʿAufī says ترساشدند (they became Christians), which Shukrullah changes to ترسانیده‌اند (they became afraid) and accepted Islam, not mentioning Christianity ; hence the story is somewhat different. The Marvazī-ʿAufī-Shukrullah (and later authors) tradition is the only one where the name of the king of the Rūs, Vladimir is mentioned, but further searching, and perhaps the new Jayhānī ms., may add more light to this.

The first of the published works of interest here is the *Ta'rīkh-i-Fakhru'd-dīn Mubārakshāh*, ed. E. D. Ross, London 1927 (in Persian). It was written in 1206 (4). On page 42 the author says, « The Rūs (Rūsiyān) live in islands and do not indulge in tillage or cultivation. They are always boasting, and they make captives of the Slavs whom they sell. They carry away household articles (مقیم کالا) and grain on raids, and make a living on these. They place a sword beside

(1) An old Turkish title found in the Orkhon inscriptions. This has been amended by A. Zeki-Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, Leipzig 1939, 105-6.

(2) The Arabic work is by Marvazī, ed. Minorsky, *op. cit.*

(3) On this book cf. Storey, C., *Persian Literature*, Section II, fasc. 1, London 1935, 91. I used the University of Istanbul copy F-801, not mentioned by Storey.

(4) Cf. Ross, E. D., The Genealogies of Fakhr-ud-Dīn Mubārak Shāh, in *ʿAjab Nāme, a Volume of Oriental Studies presented to E. G. Browne*, Cambridge 1922, 392-4.

every son who is born, so that when he grows up his profession will be this (sword) (1). Part of them burn their dead and others bury them standing in the grave.

On p. 46 he says, « The Khazars also have a script which is related to the script of the Rūs. A group of Rūm, who are near them, write in this script and are called Rūm-Rūs. They write from left to right and the letters are not joined to one another. They number twenty-one (2) ».

The second published work is the *Akhbār al-Zamān* of Abū'l Ḥasan al-Masʿūdī, written about 943, and printed in Cairo 1938 (3). On p. 69 Masʿūdī says of the Slavs :

The Ṣaqāliba are composed of several nations. Some are Christians, while others are said to be Magians and worship the sun.

They have a fresh water sea which flows from a northern district to the south. They also have a sea which flows from east to west until it joins the final sea, which comes from the district of al-Bulghar. They have many rivers which are all in the north. There is not a salt sea because their land is far from the sun, hence their water is sweet. (Water) which is near the sun is salty. That (land) which extends beyond them on the north is uninhabited because of the great cold and earthquakes. Most of their tribes are Magians and they burn themselves (their dead) in the fire, and they worship it. They have many cities and towns, and churches with bells suspended in them, which they strike like a gong.

There is a group of them (Ṣaqāliba?) between the Ṣaqāliba (proper) and the Franks who hold the religion of the

(1) This is related first in Ibn Rûsta, *Kitāb al-ʿAlāq al-Nafīsa*, BGA VII, ed. de Goeje, 145.

(2) The *Kitāb al-Fihrist* of Ibn al-Nadīm, ed. G. Flügel, Leipzig 1871, 20, says the Rus wrote on wood. (Trans. in C. M. Frähn, Ibn el-Nedim's Nachricht von der Schrift der Russen, *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences*, Series 6, v. 3, St. Petersburg 1836, 513).

(3) Two manuscripts (both fragmentary) of this work were found one in Paris, cf. Brockelmann, *op. cit.*, S I, 220. (A copy of this was placed in Cairo, cf. *Fihris al-Kutub al-ʿArabīya al-maujūda bi Dār al-Kutub al-Miṣriya*, Cairo 1930, V, 13-4.) Another was found in the Timur library in Cairo ; cf. introduction to the edition, p. 13 (s).

Sabians. It is said that they worship the stars. They have fine knowledge and capacity in every art. They war against the Ṣaqāliba, the Burjān, and the Turks. They have seven holidays during the year according to the names of the stars, but the most important of them is the festival of the sun.

Another source on the Rūs is the *Kitāb Manāhij al-Fikr wa Mabāhij al-'Ibr* by Muḥammad ibn Ibrāhīm al-Warrāq al-Waṭwāṭ, who died 1318 (1). He was the source for Shams al-Dīn Dimishqī, who wrote his account of the Rūs shortly after the preceding (2). Al-Warrāq says:

They (Rūs) have islands in the sea of Māyuṭis (3) where they live. They fight the Khazars on war boats. They reach them from the bay which opens on to this sea from the river Itil. When they travel along the course of the river, they continue from the final bay which empties into the Caspian Sea; then they launch an attack upon them (the Khazars). They (the Rūs) are Magians in religion (4) and burn their dead in fire. Some shave their beards, some twist them, and others braid them. They have a special language. This people is a neighbor of Al-Ālān and al-Burjān.

From these accounts little is added to the material already known about South Russia in the early Middle Ages, but much remains to be done in the study and *interpretation* of the material now available. It is now possible for a Slavic scholar to work on the translations and notes available from Islamic sources, and, in combination with other sources, to present a clearer picture of the history of the period.

Note on the Jayhānī Manuscript in Kabul.

The importance of Jayhānī as the source for later Muslim authors, especially for the peoples and countries of Central

(1) This passage is reproduced in Seippel, *Rerum Normannicarum Fontes Arabici*, Christianae (Oslo) 1896, 103-4. Cf. Brockelmann, *op. cit.*, S. II, 54.

(2) Mehren, M. A. F., ed. *Cosmographie de Chems ed-Dīn Abou, Abdallah Mohammed ed-Dimichqui*, St. Pétersbourg 1866, 262.

(3) Dimishqī: مانيطس.

(4) Dimishqī adds: « Then they became Christians ».

Asia, has been noted many times (1). Suffice it here merely to describe the ms. preserved in the museum of Kabul, Afghanistan.

I was only able to make a cursory examination of the manuscript, for it was then in « constant use », but was assured that it would be published in due time, inshallah! At a first glance the manuscript does not seem old. The writing is quite legible naskhī, and not different from the usual 16-19th century manuscript style of Persian. The ms. is entitled *Ashkāl al-ʿĀlam* or *Masālik-i-Mamālik of Jayhānī*. In the text his name is given as Abū'l Qāsim ibn Aḥmad Jayhānī (2). There are only forty-three sheets, and eighty-one written pages with nineteen well-drawn maps in color. The length of a page is 28 cm. and 18 cm. wide, with 27 lines to the page.

On page one the translator says that the king of the times (pādishāh-i-ʿaṣr) Abū'l Naṣr ʿAlī Khwāja Ibn Muḥammad wālī amīr al-Mūminīn (3), ordered this book, which was in his private library, translated from Arabic to Persian. On page 81 the translator gives his name as ʿAbd al-Aṣghar ʿAlī ibn ʿAbd al-Salām. At the very end the name of the scribe is recorded as al-Kātib ʿAbd al-Ḍaʿīf Naḥīf Ḥājī Khān ibn Marḥūmī Maghfūrī Ḥājī Muḥammad Ḥusain Qazwīnī, written in the month of Jumādā the second of the year 18. All of which sounds quite peculiar.

On page one the purpose of the book is declared to be a

(1) Cf. Brockelmann, *op. cit.*, I, 228 ; S. I, 407. Barthold, *Turkestan down to the Mongol Invasion*, 12-3. I have just received from Kabul reprints of three articles describing the manuscript, which have been used to check my own observations, as well as to add additional information. The articles are entitled the Ashkāl al-ʿĀlam yā Masālik-i-Mamālik, by Hāshim Shāiq in the journal *Aryānā*, vol. I, nº 2, 27-32 (with two maps reproduced), vol. III, 40-44, and vol. V, 23-7, all of the year 1943.

(2) The name of Jayhānī as preserved in the *Irshād al-Arīb* of Yāqût, ed. D. H. Margoliouth, London 1909, II, 59, is Aḥmad ibn Muḥammad ibn Naçr Abû ʿAbdallah al-Jayhānī. The same is found in the *Kitāb al-Fihrist* of ibn al-Nadīm, ed. G. Flügel, 138.

(3) The ruler, under whom Jayhānī was vezir, was Naçr ibn Aḥmad ibn Ismaʿīl, generally considered the third ruler of the Sāmānid dynasty.

description of the countries of Islam, the seas (daryā-hā) and the canals (or rivers : jūī-hā). Jūī is not a word one would expect to find in this sense in the beginning of an old classical text. However on page 76, in speaking of the city of Samarqand, the story of an iron plate with Himyaritic writing on it, affixed to a gate of the city, is related. This story has been passed on by a number of later geographers, the earliest of whom is Ibn Ḥauqal. He relates, « Abū Bakr al-Dimishqī said, I saw on a great gate (of the city of Samarqand) an iron plate with writing on it. The people believed it was Himyaritic » (1). The relatively large section (pp. 72 - end) on Transoxania would tend to support the authenticity of the work, for Jayhānī was an inhabitant of Bukhārā and well-informed on the peoples and countries of Central Asia.

Although this is only an abridged translation of the work of Jayhānī, it should certainly be published, preferably in photostat, so it could be examined to determine its relationship to other Muslim geographers. It is possible that new information may be found in it, but *ā'alama Allah.*

R. FRYE.

(1) *Opus Geographicum auctore Ibn Haukal*, ed. J. H. Kramers, BGA II, (new series) Leiden 1939, 494. I have seen this story referred to Jayhānī, but cannot locate the source at present.

LES CHAPITRES RELATIFS AU COSTUME ET A LA COIFFURE DU TRAITE «SUR LES DIGNITAIRES DU PALAIS DE CONSTANTINOPLE» DU PSEUDO-CODINOS

Le traité du Pseudo-Codinos a été très vraisemblablement rédigé dans la seconde moitié du XIVe siècle. L'auteur fait, en effet, allusion aux modifications apportées à la hiérarchie par Andronic II Paléologue (1282-1328) et par Andronic III Paléologue (1328-1341) ; il fait également allusion au règne de Jean VI Cantacuzène (1341-1355). L'auteur semble, d'ailleurs, s'être référé à une liste ancienne, qu'il a voulu mettre au courant de l'état actuel de la hiérarchie. Quoi qu'il en soit, le traité du Pseudo-Codinos *Sur les dignitaires du Palais de Constantinople* est l'un des rares ouvrages qui nous renseignent sur l'organisation administrative de l'empire. Ce n'est, à vrai dire, un traité complet ni du Cérémonial ni de l'organisation administrative de l'empire au XIVe siècle. Bien des chapitres que l'on s'attendrait à y rencontrer n'y figurent pas et les divers chapitres qui nous sont parvenus se présentent sans ordre strict. Une édition critique du Pseudo-Codinos est parmi les nombreuses tâches urgentes qui s'imposent. Le texte de l'édition de la Byzantine de Bonn, si soigneusement établi qu'il ait été, ne tient pas compte de manuscrits découverts depuis, comme les Cod. Ath. Dionys. 367 et Iber. 147, dont le premier renferme un chapitre qui ne figure ni dans le Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénète ni dans le Pseudo-Codinos (1).

(1) Nous reviendrons dans un article ultérieur sur la valeur du traité du Pseudo-Codinos.

Cependant, sans attendre l'établissement définitif du texte, nous avons cru intéressant de donner la traduction de trois chapitres de l'ouvrage du Pseudo-Codinos. Ces trois chapitres sont consacrés au costume et à la coiffure de l'empereur et des dignitaires de l'empire : ce sont le chapitre 3, consacré aux *Uniformes des divers dignitaires et fonctionnaires*, le chapitre 4 qui traite des *Coiffures et autres insignes du Grand Domestique et des divers dignitaires* et le chapitre 21 qui étudie les *Costumes de deuil à l'empereur*. Nous les avons choisis de préférence à d'autres pour deux raisons : la première, pour la difficulté qu'offre la traduction des nombreux termes techniques qu'ils présentent, dans l'espoir de provoquer les remarques et corrections pertinentes des savants byzantinistes ; la seconde, pour permettre la comparaison avec les passages plus ou moins similaires du Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénète.

PSEUDO-CODINOS. — SUR LES DIGNITAIRES DU PALAIS DE CONSTANTINOPLE

CHAPITRE III

[Bonn 13] Les uniformes des divers dignitaires et fonctionnaires.

La coiffure du DESPOTE, appelée bonnet, est tout en perles. Le bord inférieur porte le nom du titulaire, brodé en lettres d'or. Les pendeloques sont semblables à celles de la toque impériale, mais le nœud du sommet (?) est différent. Sa tunique est écarlate comme l'est aussi celle de l'empereur avec des rameaux dorés (?), mais sans insignes militaires (?). Son manteau est écarlate avec des passementeries. Ses jambières sont écarlates. Ses chaussures sont bicolores, de pourpre rouge et blanches, avec des aigles en perles de chaque côté et sur le talon, autrement dit, sur les chaussures comme celles

(1) LAMPROS. *Ἀντιβολὴ κεφαλαίων τοῦ Κωδινοῦ de officiis. N. Ἑλλην.* I, 1904, 99-101.

que l'on voit sur les mosaïques (= en relief). Les éperons de ses chaussures sont semblables à ceux de l'empereur, les attaches sont bicolores. La selle de sa bête est elle aussi bicolore [B 14] avec des aigles de perles devant et derrière, ainsi que sur les quatre coins des tapis de selle, pour intercepter la transpiration du cheval, avec des bandes devant et derrière, comme la selle de l'empereur. Toutefois, la couverture de cheval ne comporte pas de perles. Les étriers sont semblables à ceux de l'empereur. Du frontal, qui est également bicolore, pend une houppe, en forme de grappe, pareille à celle qui orne celui de l'empereur. Il n'a pas cependant de nœud d'attache. Le tapis de selle est un morceau d'étoffe blanche, appelé champ ou plaine, avec de petits aigles écarlates (dans le champ). Sa tente est blanche elle aussi et constellée d'aigles rouges.

Le despote met pied à terre, lorsqu'il en reçoit l'ordre de l'empereur. Encore enfant, le despote ne porte pas de coiffure à l'intérieur du palais ; il va nu-tête, mais lorsqu'il monte à cheval, il porte le bonnet que nous avons décrit plus haut. Adolescent, il porte le bonnet décrit, même à l'intérieur du palais. Les jours de fête, le despote porte le *skaranikon* en drap d'or, constellé de pierreries et de perles dites enchâssées. Sa cape (*kabbadion*) (?) est pourpre ou rouge, ornée de perles, selon son choix et son goût.

On ignore quel genre de *skaranikon* le SÉBASTOCRATOR et le CÉSAR portaient les jours de fêtes.

[B 15] La coiffure des gendres de l'empereur, s'ils sont despotes, est en drap d'or sur fond écarlate, avec des croix de perles, surmontant le cercle qui ceint le front.

La coiffure du SÉBASTOCRATOR est en drap d'or sur fond écarlate. Le bord inférieur et les pendeloques sont semblables à ceux du despote. Sa tunique est écarlate comme celle du despote, mais sans broderies en forme de rameaux (?). On ignore comment était jadis son manteau ; toutefois, ses jambières étaient bleu-vert (vert de mer?). L'empereur Cantacuzène, ayant titré sébastocrators ses beaux-frères, Jean et Manuel Asan, leur concéda le droit de porter des manteaux (des chlamydes?) et des jambières comme celles des despotes. Les chaussures (du sébastocrator) sont bleu-vert (vert de mer) avec des aigles brodés d'or sur champ écarlate, aux endroits

que nous avons indiqués, en parlant des chaussures des despotes. La selle et la couverture sont, elles aussi, bleu-vert (vert de mer). Les étriers sont identiques à ceux du despote Le tapis de selle est lui aussi bleu-vert (vert de mer), orné de quatre aigles écarlates. Sa tente est blanche, avec de petits cartouches bleu-vert (vert de mer). Lui aussi met pied à terre dans la cour du palais, vers le Tétrastyle. J'indique ce détail d'après la connaissance des lieux. Lorsque l'empereur se trouve ailleurs, le sébastocrator met également pied à terre, pour la même raison qu'au Tétrastyle.

La coiffure du CÉSAR est en drap d'or, sur fond écarlate, comme celui du sébastocrator. Le bord inférieur et les pendeloques sont identiques. Sa tunique est la même que celle de ce dernier. On ignore comment était sa chlamyde [B 16]. Ses jambières et ses chaussures sont bleu-vert (vert de mer). De même, sa selle, sa couverture, son tapis de selle ainsi que sa tente sont identiques à ceux du sébastocrator, avec de petits cartouches bleu-vert (vert de mer) sans aigles. Lui aussi met pied à terre, à l'intérieur de la cour du palais, près de l'endroit où le sébastocrator en fait autant.

Devant l'empereur, on appelle simplement le DESPOTE : « Mon Despote » et « Ta Majesté ». On appelle le SÉBASTOCRATOR : « Monseigneur le sébastocrator » et « Ta Majesté ». On appelle aussi le CÉSAR : « Monseigneur le César » et « Ta Majesté », exactement comme pour le sébastocrator.

Noter également ceci. Si quelque dignitaire doit parler à l'empereur du DESPOTE et mentionner le nom de celui-ci, il dit : « Mon jeune seigneur, ton fils, le despote. » Si les dignitaires s'entretiennent entre eux du despote, ils disent : « Notre jeune seigneur, le despote ». Si, par ailleurs, un dignitaire parle à quelque personne de la suite du despote, il dit, s'il le veut : « Mon jeune seigneur, le despote ». Il peut dire aussi plus solennellement : « Monseigneur le despote », car rien ne s'y oppose. Si quelque personne de la suite du despote, en parlant à l'empereur, est obligé de mentionner le nom de son maître, il ne dit pas : « Mon jeune seigneur » ou encore : « Monseigneur, ton fils », mais « Monseigneur, ton fils le Despote ». Les expressions *Kurios*, seigneur (*Κύριος*) et [B 17] *o authéntès* (*ὁ αὐθέντης μου*), Monseigneur, sont identiques mais l'usage a établi la distinction que voici. On ne dit pas

au Despote, si nécessité il y a : « Monseigneur » (*Κύριέ μου*) bien que cette expression ait elle aussi le même sens, comme il a été dit, mais : « Mon Despote » (*Δέσποτά μου*). Par contre, on dit à un dignitaire : « Monseigneur » (*Κύριέ μου*).

CHAPITRE IV

Les coiffures et autres insignes du Grand Domestique et des autres dignitaires

La coiffure du GRAND DOMESTIQUE est or et écarlate, tissée de fils d'or et de soie entrelacés ; le bord est pareil. Les pendeloques sont or et écarlate, comme le bord. Son bâton est orné de nœuds ciselés. Le nœud supérieur est en or uni ; le suivant est également en or, mais il s'enroule autour un cordon d'argent ; celui qui suit, le troisième, est d'or uni, comme le premier ; le quatrième, comme le second, avec un cordon d'argent enroulé, et ainsi de suite, suivant la disposition indiquée. Le *skaranikon* (du Grand Domestique) est or et écarlate, en fils tressés ensemble avec par devant, le portrait de l'empereur brodé en relief, le représentant debout couronné, avec, à sa droite, un ange et un autre, à sa gauche, tous deux entourés d'un cercle de perles et par dessus également une autre image de l'empereur. Son *skaranikon* est encore orné à la partie supérieure d'une chaîne de perles en cercle. Sa cape (*kabbadion*) est de deux couleurs avec des bandes lamées d'or. Ces insignes, autrement dit la coiffure et les vêtements, étaient également portés par les neveux de l'empereur Andronic I (= Andronic II Paléologue), l'un panhypersévaste, l'autre protovestiaire et les autres. Les deux empereurs concédèrent le même honneur également à Jean Cantacuzène, lorsqu'il fut créé Grand Domestique.

Les chaussures du PANHYPERSÉVASTE sont jaune citron. Sa selle est de même couleur ; elle est ornée devant et derrière de broderies d'or en relief. Son manteau (sa chlamyde) est jaune citron avec des passementeries.

Le bâton du PROTOVESTIAIRE est or et vert : on a enduit d'émail vert le métal coulé. Ses chaussures sont vertes ainsi que sa selle, ornée de passementeries comme celle du panhyper-

sévaste. Son manteau (sa chlamyde) est vert avec des broderies.

La coiffure du GRAND DUC (ou MÉGADUC) est or et écarlate en fil d'or tissé, sans bord inférieur. Son *skaranikon* est or et écarlate, en fils entrelacés. Il porte aussi, devant, le portrait de l'empereur en relief debout et, derrière, l'image de l'empereur assis sur son trône. Sa cape (*kabbadion*) est de soie ou selon la mode. Son bâton a des nœuds d'or incrustés, alternant avec des nœuds d'or, avec un cordon d'argent enroulé, comme celui du Grand Domestique.

La coiffure du PROTOSTRATOR, son *skaranikon* et sa cape (*kabbadion*) sont identiques à ceux du Grand Duc. Les nœuds de son bâton [B 19] sont le premier en or, les autres en argent ; les interstices sont d'or.

Les insignes du GRAND LOGOTHÈTE, autrement dit, coiffure, cape (*kabbadion*) et *skaranikon*, sont semblables à ceux du protostrator ; par contre, il n'a pas de bâton.

Les insignes du GRAND STRATOPÉDARQUE, autrement dit, coiffure et *skaranikon*, sont pareils à ceux du protostrator et du grand logothète. Son bâton a tous ses intervalles en argent, sauf le premier, mais les nœuds sont en or ciselé.

La coiffure du GRAND PRIMICIER est d'or filé ; sa cape (*kabbadion*) est identique à celle des dignitaires précédents. Son *skaranikon* est de soie abricot mêlé à des fils d'or. De même que le gris est intermédiaire entre le blanc et le noir, de même l'abricot est intermédiaire entre l'écarlate et le blanc. Son *skaranikon* porte le portrait de l'empereur par devant en pied et en émail vitrifié ; derrière, l'empereur est représenté assis sur son trône. Le bâton du Grand Primicier est en bois doré comme celui de l'empereur.

Les insignes du GRAND CONNÉTABLE sont tous semblables à ceux du Grand Primicier, mais il n'a pas de bâton.

Les insignes du PROTOSÉVASTE sont les mêmes que ceux du Grand Connétable. Sa coiffure est or et vert à l'exception du fil d'or [B 20] et toute en soie. Son *skaranikon* est comme celui du Grand Primicier. Il n'a pas de bâton.

Les insignes du PINCERNE (échanson) sont tous pareils à ceux du Grand Primicier mais il n'a pas de bâton. Ceux du CUROPALATE sont semblables à ceux de l'échanson ; il n'a pas de bâton, non plus.

Les insignes du PARAKINOMÈNE DU SCEAU sont semblables à ceux du Curopalate. Son bâton est en bois. L'interstice supérieur est doré, le second or et blanc en torsade ; le suivant est de nouveau doré, le suivant en torsade et ainsi de suite.

Les insignes du PARAKINOMÈNE DE LA CHAMBRE sont tous identiques à ceux du Parakinomène du sceau. Toutefois son bâton n'a que le premier intervalle doré comme celui des autres. Le suivant jusqu'au dernier en bas est or et blanc en torsade.

La coiffure du LOGOTHÈTE GÉNÉRAL est en soie blanche avec des passementeries. Sa cape (*kabbadion*) est en soie ordinaire. Son *skaranikon* est or et blanc, lamé d'or et de soie avec devant et derrière le portrait de l'empereur en émail vitrifié comme celui du Primicier. Il n'a pas de bâton.

La coiffure du PROTOVESTIAIRE est en fil d'or. Sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* sont semblables à ceux du Logothète général. [B 21]. Le premier intervalle de son bâton est en or ; les autres sont tissés en nattes or et écarlate.

Les insignes du DOMESTIQUE DE LA TABLE sont semblables à ceux du Protovestiaire. Il n'a pas de bâton.

Les insignes du PRÉFET DE LA TABLE sont les mêmes que ceux du Protovestiaire et du Domestique de la Table. Quant à son bâton, le premier intervalle est en or, le second est noir, le troisième est en or, puis de nouveau le quatrième est noir et ainsi de suite.

Les insignes du GRAND PAPIAS (ou Concierge en chef) sont identiques à ceux du domestique de la Table. Quant à son bâton, de même que celui du Parakimomène du Sceau a des intervalles d'or, puis or et blanc, de même le sien a un intervalle d'or et un autre or et écarlate.

Les insignes de l'ÉPARQUE sont semblables à ceux du grand Papias, mais il n'a pas de bâton.

Les insignes du GRAND DRONGAIRE DE LA VEILLE, autrement dit, sa coiffure et sa cape (*kabbadion*) sont identiques à ceux de l'Éparque. Son *skaranikon* est en soie or et citron, aux ornements en lamé d'or ; il a, devant, le portrait de l'empereur assis sur un trône d'or élevé sur des gradins et, derrière, l'empereur à cheval. Son bâton a l'intervalle supérieur doré [B 22], comme celui des autres ; les autres intervalles sont ornés d'or et d'écarlate, jusqu'au bas.

Noter que, du Grand Domestique jusqu'au Grand Drongaire, de la Veille lui-même, tous les dignitaires portent, s'ils le veulent, la cape (*kabbadion*) ou la casaque d'arme. A partir de ce dignitaire, pour les autres dignitaires inférieurs, il en est autrement.

Les insignes du GRAND HÉTÉRIARQUE sont identiques à ceux du Grand Drongaire. Son bâton, comme celui du Grand Drongaire, qui est or et écarlate, est or et vert en torsade.

Les insignes du GRAND CHARTULAIRE sont pareils à ceux du Grand HÉTÉRIARQUE ; mais il n'a pas de bâton.

La coiffure du LOGOTHÈTE DU DROME est semblable à celle du Grand Chartulaire. Il porte le turban et la casaque d'arme, sans le *skaranikon*.

La coiffure du PREMIER SECRÉTAIRE est de soie, de deux couleurs, violet et blanc, avec de larges broderies d'or filé ; elle n'est pas en forme de croix, mais en cercle, vers le sommet et tout autour de la calotte qui a en haut un trèfle en fil d'or, comme nous l'avons dit. Il porte le turban et la casaque d'arme, semblable à celle du Logothète (du Drome). Lui non plus n'a pas de bâton.

Le bonnet du PRÉFET DE L'ARMÉE est tissé d'or. Son *kabbadion* et [B 23] son *skaranikon* sont semblables à ceux du Grand Chartulaire.

Les insignes du SECRÉTAIRE sont le turban et la casaque d'arme, mais il n'a pas de *skaranikon*.

Les insignes du DOMESTIQUE DES SCHOLES sont semblables à ceux du PRÉFET DE L'ARMÉE. Son bâton est d'argent, sans or, avec, en haut, un second nœud après le premier et rien de plus.

Les insignes du GRAND DRONGAIRE DE LA FLOTTE sont tous semblables à ceux du Domestique des Scholes ; mais il n'a pas de bâton.

Les insignes du PRIMICIER DE LA COUR, coiffure, cape (*kabbadion*) et *skaranikon*, sont semblables à ceux du Grand Drongaire. Son bâton est or et vert en torsade, comme celui du Protovestiaire, or et écarlate.

La coiffure du PROTOSPATHAIRE, sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* sont semblables à ceux du Primicier de la Cour. Il n'a pas de bâton.

Les insignes du GRAND ARCHONTE sont les mêmes que ceux du Protospathaire. Il n'a pas non plus de bâton.

Les insignes du TATAS DE LA COUR sont semblables à ceux du Grand Archonte ; son bâton est de bois uni.

La coiffure du GRAND TZAOUTZIOS, sa cape (*kabbadion*), son *skaranikon* sont eux aussi semblables à ceux du Tatas de la Cour. Il porte à gauche [B 24] à la ceinture une épée, appelée communément frein (?).

Tous les insignes du PRÉTEUR DU PEUPLE sont identiques à ceux du Grand Tzaoutzios. Son bâton est de bois uni.

Les insignes du LOGOTHÈTE DU TRÉSOR PRIVÉ sont le turban et la casaque d'arme ; il n'a pas de *skaranikon*.

Les insignes du GRAND LOGARIASTE sont identiques à ceux du Logothète du Trésor Privé.

La coiffure du PREMIER VENEUR, sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* sont les mêmes que ceux du Prêteur du Peuple. Les insignes du PORTE-ÉCU sont semblables. Il en est de même de ceux de l'AMIRAL.

Les insignes du MAÎTRE DES SUPPLIQUES sont le turban et la casaque d'arme ; mais il n'a pas de *skaranikon*.

La coiffure du QUESTEUR, sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* sont semblables à ceux du Grand Tzaoutzios.

Les insignes du GRAND ADNOUMIASTÈS sont identiques à ceux du Questeur. Son bâton est d'argent, sans or, avec en haut un nœud seulement sur lequel repose une colombe.

Les insignes du LOGOTHÈTE DE L'ARMÉE sont le turban et la casaque d'armes ; il n'a pas de *skaranikon*.

La coiffure du PREMIER FAUCONNIER, sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* sont semblables à ceux du Grand Adnoumiastès. Il porte [B 25] à gauche un gant, ayant à l'ouverture des passementeries cousues et brodées, avec des aigles de pourpre rouge.

Les insignes du LOGOTHÈTE DES TROUPEAUX sont le turban et la casaque d'arme, comme ceux du Logothète de l'Armée. Il n'a pas de *skaranikon*.

La coiffure et la cape (*kabbadion*) du GRAND INTERPRÈTE sont les mêmes que ceux du Premier Fauconnier. Son *skaranikon* est doublé de velours et orné en haut d'une petite houppe écarlate. Quant à son bâton, il est d'un côté écarlate, de l'autre argent en lames peintes (imitant la mosaïque).

La coiffure de l'AKOLOUTHOS (ou Assistant), sa cape (*kabba-*

dion) et son *skaranikon* sont identiques à ceux du Grand Interprète, mais il n'a pas de bâton.

Les insignes du GRAND DIOECÈTE (Administrateur) sont ceux de l'Akolouthos (ou Assistant). Il a un bâton de bois uni et sans nœud.

Les insignes du JUGE DE L'ARMÉE sont ceux du Grand Dioecète. Il n'a pas de bâton.

Les insignes du PRÉFET DES CHEVAUX (ou Préfet de la Remonte) sont tous identiques à ceux du Juge de l'Armée. Il a un bâton de bois uni.

La coiffure du PROTALLAGATOR, ainsi que sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* sont identiques à ceux du Préfet des Chevaux. Au lieu d'un bâton, il porte ce qu'on appelle communément une massue d'argent doré, dont le manche est recouvert d'une étoffe écarlate et terminé [B 26] par un bout doré, et orné au milieu d'une chaîne, elle aussi dorée.

Les insignes de l'ORPHANOTROPHE (ou Directeur des Orphelinats) sont les mêmes, mais il n'a pas de bâton. Les insignes du PROTONOTAIRE sont tous exactement les mêmes.

Les insignes du MAÎTRE DES REQUÊTES (?) sont identiques à ceux des dignitaires précédents, le Protonotaire et les autres. La partie supérieure de son bâton est dorée ; le reste est argent et écarlate en torsade, sans aucune parcelle d'or.

Les insignes du DOMESTIQUE DES MURS sont les mêmes que ceux du Maître des Requêtes (?). Son bâton est de bois uni.

La coiffure du PROKATHÉMÈNE (ou Président) DE LA CHAMBRE, sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* écarlate sont semblables à ceux du Domestique des Murs. Son bâton est de bois uni.

Tous les insignes du PROKATHÉMÈNE (ou Président) DU VESTIAIRE et son bâton sont semblables à ceux du Prokathémène (ou Président) de la Chambre. Les insignes du VESTIAIRE sont les mêmes, mais il n'a pas de bâton.

Les insignes de l'HÉTÉRIARQUE sont tous identiques à ceux-ci. Son bâton, de même que celui du Grand Hétériarque est or et vert en torsade, est jaune citron et vert en torsade.

Les insignes du LOGARIASTE DE LA COUR sont les mêmes ; son bâton est de bois uni.

Les insignes du STRATOPÉDARQUE DES CAVALIERS QUI NE MONTENT QU'UN CHEVAL sont identiques.

[B 27] Les insignes du STRATOPÉDARQUE DES TZAGGATORÉS sont semblables aux insignes des dignitaires précédents.

Les insignes du STRATOPÉDARQUE DES MOURTATOÏ sont identiques à ceux du Stratopédarque des Tzaggatorés.

Les insignes du STRATOPÉDARQUE DES TZAKONÉS sont absolument identiques à ceux des dignitaires précédents.

Les insignes du PROKATHÉMÈNE (ou Président) DU GRAND PALAIS sont tous semblables à ceux des dignitaires précédents. Son bâton est également en bois uni.

Les insignes du PROKATHÉMÈNE (ou Président) DU PALAIS DES BLACHERNES sont exactement identiques aux précédents.

Tous les insignes du DOMESTIQUE DES THÈMES D'ORIENT, tous ceux du DOMESTIQUE DES THÈMES D'OCCIDENT, comme le bâton de chacun d'eux, sont semblables à ceux des dignitaires précédents.

Les insignes du GRAND MOURTAÏTÈS, sa cape (*kabbadion*) et son *skaranikon* écarlate sont identiques à ceux des dignitaires précédents. Son bâton est d'argent parsemé d'or avec, en haut, des caractères représentant la lettre *gamma*.

Les insignes du PREMIER COMTE sont également les mêmes. Il n'a pas de bâton.

Le DRONGAIRE a seulement un bâton en bois lisse. Le SÉBASTE n'en a pas. Il en est de même pour le MOURTAÏTÈS.

[B 28] Les PRÉFETS DES VILLES IMPORTANTES ont un bâton de bois blanc.

Le PAPIAS (ou Concierge) a un bâton en bois uni, sans nœud.

[B 106] CHAPITRE XXI

Costumes de deuil de l'Empereur.

Lors du décès du père de l'empereur, de sa mère ou de son épouse ainsi que de son fils et de ses petits-fils, lorsqu'ils sont eux aussi empereurs, le souverain porte des vêtements blancs aussi longtemps qu'il le juge convenable ; ensuite, il porte des vêtements jaunes, mais sans ornements ; puis il revêt les mêmes vêtements, mais avec ornements, enfin il reprend ses vêtements de couleur éclatante. Pour le deuil

d'un oncle ou d'une tante paternelle ainsi que pour celui de son frère, qu'il soit despote ou non, pour celui de sa sœur ou de son fils, l'empereur porte des vêtements de couleur jaune, d'abord sans ornements, puis avec des ornements. Pendant que l'empereur porte des vêtements blancs, comme il a été dit, pour le deuil de ses proches, tout le monde porte des vêtements de couleur sombre, non seulement la cour mais encore le peuple. Les parents de la personne défunte, tandis que l'empereur porte des vêtements jaunes, sont vêtus de noir, même en présence de l'empereur, pendant 40 jours ; puis, ils portent des vêtements bleu-vert jusqu'au moment où l'empereur a repris ses vêtements habituels.
A ce moment ils reprennent aussi leurs vêtements de couleur éclatante.

En plus de ceux dont il a été question, si survient le décès de l'un de ses autres parents par le sang, l'empereur ne porte jamais de vêtements jaunes. Si quelqu'un perd l'un de ses parents, tels que oncle, cousin, femme de cousin germain, frère ou fils, celui-là reste dans son palais particulier durant les jours fixés pour le deuil [B107], autrement dit, jusqu'au neuvième jour, comme le veut l'usage ; puis, il se rend de nuit au Palais, et, vêtu de noir, il vient présenter ses hommages à l'empereur. A partir de ce moment, il garde ses vêtements noirs en dehors du Palais, mais, lorsqu'il vient présenter ses hommages à l'empereur, il porte des vêtements bleu-vert. Il n'est pas d'usage de porter des vêtements noirs à l'intérieur du Palais.

R. GUILLAND.

LE PROBLÈME
DES RELATIONS ANGLO-BYZANTINES
DU SEPTIÈME AU DIXIÈME SIÈCLE

S'il paraît évident que le territoire anglo-saxon ne put échapper entièrement à l'influence indirecte de la grande civilisation byzantine, on n'a pas essayé jusqu'à présent de démontrer l'existence d'un contact direct entre les deux nations avant la conquête normande. On sait qu'après cette conquête, lorsque les Anglo-Saxons eurent perdu tout espoir d'une revanche sur le sol britannique, plusieurs de leurs guerriers cherchèrent et trouvèrent une nouvelle patrie dans les rangs de la garde varègue à Constantinople. C'est ainsi qu'ils eurent bientôt l'occasion de livrer une nouvelle manche — plus fortunée cette fois — contre d'autres Normands, les Normands d'Italie. Mais peut-on penser que leur émigration fut une aventure entreprise au hasard en pays inconnu? Comme le dit Vasiliev, « le fait même de l'émigration... implique qu'on avait en Angleterre, avant 1066 déjà, quelque connaissance de l'empire d'Orient et des voies ouvertes aux Anglais sur ce territoire » (1). Et puisque les historiens modernes de l'Angleterre ne soupçonnaient même pas la possibilité de rapports directs entre les deux pays au haut moyen-âge, M. Vasiliev accepta la supposition déjà avancée par Freeman : les Anglo-Saxons avaient probablement entendu parler de la guarde varègue, cette grande légion étrangère de l'empire byzantin, par le roi norvégien Harold Hardrada, qui en avait fait partie

(1) A. A. Vasiliev, *The Opening Stage of the Anglo-Saxon Immigration to Byzantium in the Eleventh Century*, dans *Seminarium Kondakovianum*, IX (1937), 39-70, avec de copieux renseignements bibliographiques.

et qui, plus tard, fut l'un des perdants dans la lutte des trois prétendants pour la couronne d'Angleterre en 1066 (1).

Ne serait-il pas possible de remonter beaucoup plus haut? Il n'y a pas, à l'heure actuelle, de preuves incontestables et explicites de l'existence de relations directes entre l'Angleterre et Byzance au haut moyen âge, mais un certain nombre d'indices suggèrent la probabilité de pareils rapports. Il s'agit de coïncidences et de rencontres dont chacune peut être expliquée même sans la nécessité d'un contact direct, mais dont la portée cumulative fait penser à des rapports immédiats et suivis. Pour étudier à fond tous les côtés de la question il faudrait que des spécialistes des différentes branches de l'histoire byzantine et anglo-saxonne réunissent leurs efforts, et qu'ils ne se contentent pas du point de vue que tout contact doit avoir été indirect et accidentel, ainsi qu'ils l'ont fait généralement, mais qu'ils gardent constamment à l'esprit la possibilité d'échanges économiques, politiques et culturels directs. Les pages qui suivent n'ont nullement la prétention de tenir la place de ce travail d'équipe, mais seulement de poser une question et, par là, de provoquer des recherches plus approfondies (2).

La plus ancienne mention de l'Angleterre dans une source byzantine est un célèbre passage du célèbre Procope. Pour

(1) E. FREEMAN, *History of the Norman Conquest of England* (Oxford, 1871), IV, 627-628 ; cf. aussi Vasiliev, p. 54.

(2) F. M. STENTON, dans son ouvrage solide sur *Anglo-Saxon England* (Oxford, 1943), est le seul à écrire que les découvertes archéologiques de Sutton Hoo (dont nous parlerons plus avant) font croire à la possibilité de « relations pacifiques, bien que sporadiques, entre l'Angleterre et les pays les plus éloignés de la Méditerranée » (p. 52). L'isolationnisme rétrospectif des autres historiens, toutefois, ne semble pas avoir été ébranlé même par ces découvertes sensationnelles. W. LEVISON, *England and the Continent in the Eighth Century* (Oxford, 1946), se borne à la supposition que les Anglo-Saxons peuvent avoir acheté au marché de Saint-Denis les objets byzantins de Sutton Hoo. Il est regrettable que l'auteur d'un livre si admirablement renseigné sur l'histoire de l'Europe Occidentale ait renoncé à tirer profit des sources byzantines et arabes. (Le livre de M. Levison nous est parvenu trop tard pour que nous puissions en tenir pleinement compte dans la rédaction de cet article, mais nous avons retenu ses remarques les plus importantes).

lui, l'île n'est qu'une terre vaguement connue dans le coin le plus reculé du monde. Ne se déshonore-t-il pas en colportant une histoire de bâteaux qui font voile du continent vers l'Angleterre avec une cargaison d'âmes défuntes? Heureusement, il laisse comprendre qu'il croit à peine à cette légende. Ce dont il était certain — et à bon droit — c'est qu'en Angleterre habitaient des Britanniques, des Frisons, et, surtout,des Angles. Ces derniers avaient une marine puissante — déjà — et purent réunir 400 bâteaux pour une expédition dirigée contre leurs proches parents sur le continent, les Varni. Plusieurs Angles, dit encore Procope, avaient émigré dans les domaines des rois mérovingiens. Un de ces rois, sans doute Théodebert I, inclut quelques Angles dans une ambassade à Constantinople, pour montrer à l'orgueilleux empereur Justinien, qui s'était vanté de victoires sur les Francs, que lui, Théodebert, avait étendu son pouvoir jusqu'à l'extrême limite occidentale du monde connu. C'est probablement ainsi que Procope connut personnellement quelques Angles qui doivent lui avoir parlé de leur récente victoire navale sur les Varni. Il n'y a pas de preuve que Procope ait vu leurs bâteaux ou rencontré des Angles venant directement d'Angleterre (1).

Ce que Procope n'a probablement pas vu, nous pouvons le voir aujourd'hui. Un bâteau anglo-saxon a été trouvé au cours de l'une des découvertes archéologiques les plus surprenantes des dernières années. Il s'agit du navire qui servit de tombeau à un puissant seigneur anglo-saxon — très probablement un

(1) PROCOPIUS, *De Bello Gothico*, IV, 19. Dans une lettre à Justinien (M. BOUQUET, *Rerum Gallicarum Scriptores*, IV, 59), Théodebert se dit également le souverain des « Saxones Eucii » (Jutes) ; il est clair toutefois qu'ici il s'agit non pas des Jutes d'Angleterre mais de leurs parents sur le continent. Les Varni, ou Varini, qui furent battus par l'expédition navale anglo-saxonne, étaient l'un des peuples les plus rapprochés ethniquement des Angles, cf. H. Munro CHADWICK, *The Origins of the English Nation* (Cambridge, 1924), p. 90 svv., 110, 187 svv. ; STENTON, p. 4 svv., et sources citées. Sur les relations de Théodebert avec Justinien cf. A. GASQUET, *L'Empire Byzantin et la monarchie franque* (Paris 1888), p. 171 svv., R. S. LOPEZ, *Mohammed and Charlemagne, a Revision*, dans *Speculum*, XVIII (1943), 17.

roi — à Sutton Hoo, non loin d'une ancienne résidence royale en Estanglie. Ce bâteau est nettement différent des navires vikings qu'on connaissait depuis longtemps d'après les fouilles et les représentations artistiques. Il n'est donc pas scandinave, mais purement anglo-saxon, et il prouve que Procope savait ce qu'il disait quand il parlait avec respect de la puissance navale des Angles. La sépulture contenait, entre autres objets précieux, plusieurs pièces d'argenterie de provenance clairement orientale, et, en particulier, un grand plat portant quatre marques de contrôle de l'empereur byzantin Anastase (491-518). La sépulture est toutefois d'une époque postérieure, puisque les monnaies qu'on y a trouvées et d'autres données archéologiques indiquent une date aux environs de la moitié du septième siècle (1). Il est remarquable qu'un autre plat d'argent, portant cinq marques de contrôle de l'empereur Anastase, ait été trouvé à l'autre extrémité de l'Europe, dans le trésor de Malaja Pereshchapina (près de Poltava, en Ukraine) et que là aussi, des monnaies découvertes dans le trésor permettent de le dater des environs de 668 (2).

Il est bien connu que l'argenterie byzantine de cette époque portait des marques de contrôle. Celles-ci étaient imprimées par des argentiers-orfèvres et par des fonctionnaires de l'empire (*zygostatai*) autant pour garantir la pureté du métal que

(1) Un rapport général, mais provisoire, sur le caractère et l'importance des trouvailles de Sutton Hoo a été publié dans *Antiquity*, IV (1940), sous la direction d'O. S. G. Crawford. E. Kitzinger y a traité des objets d'argent (p. 40 svv.) et Crawford des monnaies (p. 64 svv.). Ce dernier cite les opinions contradictoires de différents numismates, assignant aux monnaies les plus récentes une date qui varie entre 615 et 670 environ. Le rapport n'utilise pas à fond les sources écrites et archéologiques byzantines.

(2) On trouvera dans M. ROSENBERG, *Der Goldschmiede Merkzeichen* (Frankfurt am Main, 1922-26), p. 632, une reproduction du plat de Malaja Pereshchapina et des indications bibliographiques utiles. Les meilleures pages sur ce sujet, toutefois, sont celles d'U. MONNERET DE VILLARD, *La moneta in Italia durante l'alto Medio Evo*, dans *Rivista Italiana di Numismatica*, XXXIII (1920), 177 svv. Un autre plat portant les marques d'Anastase et une inscription d'un évêque de Tomi (Constantsa), d'une date postérieure, a été trouvé encore plus à l'intérieur des terres, dans la province de Perm au pied des Ourals (Rosenberg, p. 631).

pour témoigner du fait que tout objet en métal précieux était sous contrôle de l'État (1). Déjà une loi de l'empereur Léon I (457-474) ordonnait que de nombreuses qualités de bijoux, réservées au costume impérial, ne pouvaient être fabriquées que par les artisans de l'empereur (*artifices palatini*) et dans le Palais Impérial (*intra aulam*). De sources légèrement postérieures, on apprend que toutes les boutiques des orfèvres-argentiers à Constantinople étaient concentrées dans la Rue Centrale, qui allait de la porte du Palais Impérial au Forum de Constantin. Sans doute fabriquait-on des objets d'orfèvrerie dans les provinces aussi — on a soutenu même que le plat trouvé dans la sépulture anglo-saxonne doit être sorti d'une officine provinciale, ainsi que d'autres objets de la même période — mais ils étaient également soumis au contrôle des autorités impériales, comme le prouvent les marques qu'ils portent. Les boutiques de Constantinople furent pillées et incendiées par la populace au temps de Justinien, mais elles furent certainement reconstruites au même endroit. En effet, au début du dixième siècle encore, le Livre du Préfet ordonnait à tous les orfèvres-argentiers de n'exercer leur profession que dans la Rue Centrale. A la même époque il existait toujours un corps d'artisans de l'empereur, travaillant dans l'orfèvrerie de l'État. Tous les fabricants étaient encore tenus de faire imprimer des marques de contrôle sur les mé-

(1) Il n'existe aucune étude d'ensemble sur les *zygostatai* et sur le contrôle statal des métaux précieux dans le bas empire Romain et dans l'empire Byzantin, mais on peut trouver des renseignements sur des aspects particuliers du problème dans H. WILLERS, *Römische Silberbarren und Stempeln*, dans *Numismatische Zeitschrift*, XXXI, (1899), 48 ; U. WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Aegypten und Nubien* (Leipzig, 1899), I, 369 ; Ch. DIEHL, *Une crise monétaire au VIe siècle*, dans *Revue des Études Grecques*, XXXII (1919), 158 ff. ; Monneret de Villard, p. 170 svv. ; O. M. DALTON, *Byzantine Art and Archeology* (Oxford, 1911), p. 568 svv. ; J. EBERSOLT, *Les arts somptuaires de Byzance* (Paris, 1923), p. 35 svv. ; A. LUSCHIN VON EBENGREUTH, *Allgemeine Münzkunde und Geldgeschichte des Mittelalters und der neueren Zeit* (deuxième éd., Munich, 1926), p. 94 svv. ; G. ROUILLARD, *L'administration civile de l'Égypte Byzantine* (deuxième éd., Paris, 1928) ; L. BRÉHIER, *La sculpture et les arts mineurs byzantins* (Paris, 1936), p. 35 svv.

taux d'un aloi supérieur ; les métaux d'un aloi moins élevé n'étaient pas marqués, mais l'orfèvre qui les adultérait était passible néanmoins de l'amputation d'une main, peine généralement infligée pour les crimes de lèse-majesté (1). Enfin, il est à remarquer que l'exportation de l'or et de l'argent demeura interdite de tous temps (2).

Comment advint-il donc que deux plats d'argent portant les signes d'Anastase échouèrent respectivement en Angleterre et en Russie quelque cent cinquante ans après la date

(1) *Cod. Justin.*, XI, 12, 1 ; *Chron. pascale*, p. 623 éd. Bonn. ; THÉOPHANÈS, p. 283 éd. Bonn. (= 184 éd. de Boor) ; Georg. MONACH. p. 793 éd. Bonn ; Leo GRAMMATICUS, p. 305 éd. Bonn. ; Théoph. CONTINUATUS, p. 400 éd. Bonn. ; *Livre du Préfet*, II, 5 et 11 ; CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerimoniis*, II, 725 éd. Bonn. ; voir aussi *Novella Leonis VI*, LXXI ; *Taktikon*, p. 127 ed. Uspensky (= 135 ed. Beneševič) ; *Kletorologion*, p. 152 ed. Bury (= 736 éd Bonn.). La réglementation des orfèvres privés qui forme le troisième chapitre du Livre du Préfet a été commentée dans chacun des nombreux ouvrages qui s'occupent de ce livre ; cf. surtout A. STÖCKLE, *Spätrömische und byzantinische Zünfte* (Leipzig, 1911), p. 13 svv. 105, 120 ; G. MICKWITZ, *Byzance et l'Occident médiéval*, dans *Annales d'Histoire Économique et Sociale*, VIII (1936), 26 svv. Sur les orfèvres publics, d'autre part, on ne peut retenir que quelques lignes dans F. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung* (Leipzig, 1927), p. 17. Au neuvième siècle le chef (*archon*) de l'orfèvrerie impériale, un parent du patriarche de Constantinople, est mentionné par un chroniqueur qui vante l'étendue de son savoir. Il dirigea la confection des splendides œuvres d'art commandées par l'empereur Théophile. Quelque cent ans plus tard, un autre *archon* se mit à la tête d'une conspiration contre l'empereur Romain I, fut découvert, et forcé de se retirer dans un couvent, punition réservée habituellement aux malfaiteurs de distinction. Les orfèvres eux-mêmes avaient droit à une place d'honneur dans les processions officielles ; quelques-uns d'entre eux recevaient parfois des largesses spéciales (Const. Porphyr., *De Cerim.*, II, 725, 800, 802 et 805).

(2) *Cod. Justin.*, IV, 63, 2 ; *Basil.*, LVI, 1, 20. Suivant le *Livre du Préfet*, II, 4, l'orfèvre qui apprenait qu'une femme offrait en vente des objets d'or ou d'argent ou des perles était tenu d'en informer le Préfet de Constantinople, « pour empêcher que ces objets soient exportés chez les peuples étrangers ». — Lorsque Nicéphore I s'empara du trésor du Khan bulgare à Pliska, il fit imprimer ses marques de contrôle sur chaque objet, probablement pour s'assurer contre des vols pendant le transport.

d'impression des marques? Tout d'abord, la loi qui défendait l'exportation des métaux précieux ne supprima pas, naturellement, le marché noir. De plus, les empereurs pouvaient toujours concéder des licences d'exportation ou faire « cadeau » d'objets — euphémisme dissimulant parfois l'envoi d'un véritable tribut. Au VIIe siècle précisément, les difficultés financières causées par la guerre contre la Perse obligèrent l'empereur Heraclius à demander aux églises de lui remettre toute leur vaisselle (1). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, vers cette époque, de l'argenterie fabriquée et marquée plus d'un siècle auparavant fut débloquée pour l'exportation. Reste à décider si les Anglo-Saxons firent l'acquisition du plat par transaction directe ou s'ils l'achetèrent à des intermédiaires.

C'est ici que nous pouvons avoir recours à une autre source byzantine dont, jusqu'à présent, on s'était méfié plus encore que de Procope, puisqu'il s'agît d'une légende. La Vie de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie (mort en 616) parle d'un bâteau appartenant à la cathédrale de cette ville (territoire byzantin à cette époque), qui fit voile vers l'Ouest avec un cargo de vingt medimnes de grain. Après vingt jours, le bâteau arriva en Britannie, où le chef d'une ville (*protos*) acheta une moitié du cargo au prix d'un nomisma d'or le medimne et échangea l'autre moitié contre une cargaison de zinc. Lorsque le bâteau fut de retour en Alexandrie, le zinc avait été transformé en argent, par intervention miraculeuse du saint. Quoi que nous puissions penser de ce miracle, n'oublions pas que la biographie de Saint Jean fut rédigée par ses contemporains Sophronius et Léonce (2). S'ils tenaient à être crus, ils devaient garder présentes à l'esprit les réalités commerciales de leur temps. Une version postérieure et profondément trans-

(1) Cf. A. PERNICE, *L'imperatore Eraclio* (Florence, 1905), p. 51svv. Voir maintenant l'essai de M. LOMBARD, *L'or musulman du VIIe au XIe siècle*, dans *Annales*, II (1947), 143 svv.

(2) H. DELEHAYE, *Une vie inédite de Saint Jean l'Aumonier*, dans *Analecta Bollandiana*, XLV (1927), 30-32; cf. B. N. NELSON et J. STARR, *The Legend of the Divine Surety and the Jewish Moneylender*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, VII (1939-44), 289-338, avec de copieux renseignements bibliographiques. Si l'on pouvait reconnaître un *port erefan* ou magistrat du *port* anglo-saxon dans le *protos* mentionné par la légende byzantine, on reculerait de trois siècles les premières traces d'une

formée de la légende donne des détails supplémentaires : dans un bâteau qui, au temps de l'empereur Heraclius, s'en retournait des « Iles » vers l'empire byzantin, avec une cargaison de zinc et de plomb, on vit tout le plomb se transformer en « argent de seconde qualité » (c'est-à-dire, sans marques), alors que le zinc devenait « argent de la meilleure qualité, portant cinq marques de contrôle » (1). La pensée se porte tout naturellement vers le plat de Sutton Hoo — qui, lui, portait quatre marques — même si la légende confond les choses et fait de ce fameux argent une miraculeuse exportation britannique vers l'Empire au lieu d'une très réelle exportation byzantine vers l'Angleterre.

Avant la découverte de Sutton Hoo, on pouvait soutenir encore que l'épisode relaté dans la Vie de saint Jean prouvait seulement que l'hagiographe avait lu des sources antérieures parlant des mines anglaises (2). Aujourd'hui un tel scepticisme ne paraît plus justifié. On sait bien que les hagiographes donnent souvent des informations exactes sous une épaisse incrustation de légendes. En eux-mêmes, des voyages maritimes directs de la Méditerranée à l'Atlantique n'offrent rien d'invraisemblable au septième siècle, puisque depuis Justinien l'empire byzantin englobait toute la côte africaine et d'impor-

organisation des *boroughs* anglais ; suivant J. TAIT, *The Medieval English Boroughs* (Manchester, 1936), p. 9, la première allusion à un *portgerefan* dans les sources anglaises ne remonterait qu'au dixième siècle. Mais il ne serait pas à conseiller d'accorder beaucoup d'importance à la source grecque, qui probablement ne fait qu'attribuer à l'Angleterre les institutions qui existaient dans l'empire byzantin. — Cf. p. 216-218 de la traduction anglaise de la Vie saint Jean l'Aumônier, qui vient de paraître, par E. DAWES et N. H. BAYNES (*Three Byzantine Saints*, Oxford 1948).

(1) Ioannis MONACHI, *Liber de Miraculis*, ed. M. Hoferer (Würzburg, 1884), p. 7 ff. ; *Acta Sanctorum Bolland.*, October, XII, p. 762 ff. ; cf. Nelson et Starr, p. 289-293. Dans cette version de la légende, qui nous est attestée par des manuscrits allant du onzième au treizième siècle, le port byzantin n'est plus Alexandrie, qui était depuis longtemps aux mains des Musulmans, mais Constantinople.

(2) C'est l'opinion de G. MICKWITZ, *Der Verkehr auf dem westlichen Mittelmeer um 600. n. Chr., Wirtschaft und Kultur, Festsschrift Alfons Dopsch* (Leipzig, 1938), p. 77. Mais l'exploitation des mines de Cornouailles continua pendant le haut moyen âge, cf. G. R. LEWIS, *The Stannaries* (Cambridge, Mass., 1908).

tantes têtes de pont en Espagne. Les sources espagnoles nous parlent de navires grecs remontant la Guadiana jusqu'à Mérida et d'une colonie grecque à Cordoue, sur le Guadalquivir. Ces deux fleuves se déversent dans l'Atlantique. Poursuivant plus avant le long des côtes espagnoles, des bâteaux byzantins pouvaient bien gagner l'Angleterre et reprendre avec elle ces relations directes qui avaient été interrompues depuis longtemps quand Procope écrivait. Les lettres du pape Grégoire Ier nous parlent d'ailleurs de navires bien assez puissants pour affronter la traversée de l'Atlantique, et le bâteau mentionné dans la Vie de saint Jean nous est décrit comme particulièrement grand (1). En conclusion, il était fort possible d'échanger du zinc et du plomb anglais contre du grain égyptien et de l'argenterie byzantine au VIIe siècle, et les profits de ces opérations, réalisées sur une vaste échelle, doivent avoir été assez extraordinaires pour justifier la formation d'une légende à leur sujet.

Peu après le milieu du VIIe siècle, l'Angleterre reçut des provinces byzantines deux des plus remarquables organisateurs de l'église anglo-saxonne : Théodore de Tarse et Hadrien, né en Afrique byzantine. Le passage de ce dernier à travers la France causa de sérieuses préoccupations au majordome de Neustrie, Ebroïn, qui le fit détenir pendant quelque temps, « parce qu'on le soupçonnait d'être chargé d'une mission par l'empereur (byzantin) pour les rois d'Angleterre. » Les soupçons d'Ebroïn furent bientôt dissipés — mais en aurait-il

(1) *Vita Patrum Emeritensium*, *Acta Sanctorum Bolland.*, novembre I, 323 ; cf. H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne* (Paris, 1937), p. 64 ; P. GOUBERT, *Byzance et l'Espagne visigothique*, dans *Études Byzantines*, II (1944) ; M. DE GOEJE, *International Handelsverkeer in de Middeleeuwen*, dans *Verslagen en Meedelingen de l'Académie Royale d'Amsterdam*, classe des Lettres, série 4, IX (1909), 248 svv. ; MICKWITZ, *Der Verkehr*, p. 76-77. Peu après la moitié du septième siècle l'évêque français Arculf, provenant de la Sicile, fut transporté par des vents contraires jusqu'aux côtes anglaises, alors qu'il s'apprêtait à rentrer dans son pays. Le récit de Bède (Tobler, I, 233-234) n'est pas clair, mais une des conclusions possibles est que l'évêque s'était embarqué en Sicile, sur un bâteau qui faisait voile pour la côte atlantique de la France. Voir maintenant C. E. DUBLER, *Sobre la crónica arábigo-bizantina de 741 y la influencia bizantina en la Península Ibérica*, dans *Al-Andalus*, XI (1946), 233 svv.

conçu s'il n'avait pas existé de relations anglo-byzantines dans un passé rapproché? — et on permit à Hadrien de poursuivre sa route vers le Kent (668). En choisissant deux ecclésiastiques nés dans l'empire d'Orient, le pape Vitalien peut avoir été influencé par l'espoir que des Grecs trouveraient des amis et des appuis en Angleterre plus facilement que ne le feraient des Italiens — d'autant plus que l'église romaine en Angleterre devait encore compter avec la tradition ecclésiastique indépendante des Celtes. Sinon, on pourrait trouver étrange que Vitalien eût choisi justement ces deux hommes, et cela à un moment où ses relations avec l'empire byzantin étaient particulièrement tendues. Hadrien, nous informe-t-on, aurait préféré ne pas quitter l'Italie. Quant à Théodore, on dut lui faire suivre un cours accéléré de doctrine catholique, de crainte qu'il n'introduisît en Angleterre des éléments de non-conformisme grec (1).

Ce danger fut conjuré, et l'hérésie grecque ne contamina jamais l'église d'Angleterre ; mais un profond courant d'influences orientales paraît avoir pénétré la vie culturelle et artistique anglo-saxonne dès la fin du VIIe siècle. Tout en avouant notre incompétence à ce sujet, nous désirons rappeler en passant les principaux aspects de ces courants orientaux dans le pays le plus occidental de l'Europe. La langue et la littérature grecques devinrent beaucoup plus familières en Angleterre qu'en n'importe quel autre pays à l'Ouest et au Nord de Ravenne et de Rome. Le plan et les caractères architecturaux des églises du Kent semblent accuser une forte influence orientale. Le geste de bénédiction de l'église grecque s'introduit dans le rituel anglais tel que nous le révèlent les œuvres d'art des environs de 800. Le thème de la branche de vigne, qu'on a attribué à une source orientale, devient prépondérant dans les motifs de décoration anglo-saxons. L'étude du droit romain s'établit dans l'école de Canterbury, et, un peu plus tard, nous assistons à l'introduction des *Chirogra-*

(1) Cf. W. STUBBS, *Theodore of Tarsus*, dans *Dictionary of Christian Biography* ; E. CASPAR, *Geschichte des Papsttums*, II (Tübingen, 1933), 583 et 682 ; Stenton, p. 130 svv., et sources citées. Sur les relations de Vitalien avec l'empire byzantin on peut consulter Caspar, II, 581 svv. ; L. SALVATORELLI, *L'Italia medioevale dalle invasioni barbariche agli inizi del secolo XI* (Milano, 1938), p. 301-302.

pha et autres documents qu'on a rattachés à l'influence de la tradition légale gréco-byzantine (1).

Tous ces phénomènes, a-t-on dit, ne sont que le résultat du goût classique et grécisant du clergé italien en Angleterre, et un effet de l'enseignement de Théodore à l'école de Canterbury. Mais il y avait des ecclésiastiques italiens dans chaque pays d'Europe, et des maîtres orientaux ailleurs qu'en Angleterre ; toutefois, ce fut l'Angleterre qui devint le centre des études grecques dans l'Europe du Nord et de l'Ouest, surpassant même l'Irlande, où les traditions coptes et grecques avaient des racines fort anciennes. Même le grand désastre qui frappa l'empire byzantin aux VIIe et VIIIe siècles, l'invasion arabe, pourrait avoir dirigé vers l'Angleterre un certain nombre de réfugiés des provinces envahies si, comme nous avons essayé de le démontrer, il existait des relations commerciales directes entre l'Empire et les Iles britanniques. Tout en ne négligeant pas les autres facteurs de la renaissance anglo-saxonne, il serait séduisant de penser qu'elle pût être en quelque sorte stimulée par la venue d'Orientaux, tout comme le fut la bien plus brillante Renaissance italienne à la fin du moyen âge.

Il n'y a aucune raison de croire que le commerce entre l'An-

(1) Pour une première orientation on consultera les ouvrages suivants : W. HUNT, *History of the English Church* (London, 1907) ; M. L. W. LAISTNER, *Thought and Letters in Western Europe* (London, 1931) ; T. D. KENDRICK, *Anglo-Saxon Art* (London, 1938) ; I. J. BRONSTED, *Early English Ornament* (London et Copenhagen, 1924) ; A. W. CLAPHAM, *English Romanesque Architecture* (Oxford, 1930), I (en désaccord avec Bronsted au sujet du thème de la branche de vigne) ; M. R. JAMES, *Two Ancient English Scholars* (Glasgow, 1931) ; F. BRANDILEONE, *Anglo-Saxon Documents of the Eighth and Ninth Centuries*, dans *Wigmore Celebration Essays* ; D. WHITELOCK, *Anglo-Saxon Wills* (Cambridge, 1930), préface ; M. SCHAPIRO, *The Angel with the Ram in Abraham's Sacrifice, a Parallel in Western and Islamic Art*, dans *Art Islamica*, X (1943), 134-47 ; F. SAXL, *The Ruthwell Cross*, dans *Journal of the Warburg and Courtaud Institutes*, VI, 1943, 1 svv. On trouvera quelques remarques intéressantes dans S. CASSON, *Greece and Britain* (Glasgow et New York, s. d.) ; mais malheureusement ce livre, écrit pendant la dernière guerre, est consacré à une propagande d'un goût discutable plutôt qu'à l'histoire positive.

gleterre et l'Égypte ait été entièrement anéanti par la conquête arabe. Au contraire, il est fort intéressant de noter qu'au VIIIe siècle le *mancus*, c'est-à-dire la monnaie islamique sans images, devint le standard pour les paiements anglo-saxons en or. Il est vrai que les monnaies arabes eurent une circulation abondante partout en Europe et qu'elles exercèrent leur influence sur la numismatique de presque tous les pays à cette époque. Mais l'Angleterre fut le seul territoire européen qui adopta et maintint pendant des siècles le *mancus* comme seule monnaie de compte pour l'or. Et il ne s'agît pas là d'une unité purement théorique : le royaume anglo-saxon de Mercia nous a légué un des « monstres » numismatiques les plus célèbres, imitation maladroite d'un *dīnār* d'or du caliphe al-Mansur (774), portant sur le revers la légende latine OFFA REX à côté d'une inscription arabe fautive. Offa lui-même promit de payer à Saint Pierre un tribut en *mancusi*. Près de deux siècles plus tard, en 955, le roi Eadred de Wessex ordonna qu'on frappe en Angleterre deux mille *mancusi* (1).

Si l'adoption d'une unité monétaire islamique par les Anglo-Saxons indique l'existence de rapports commerciaux entre les pays musulmans et l'Angleterre, elle ne prouve certainement pas que les relations maritimes entre les Iles Britanniques et les territoires demeurés aux mains des Byzantins aient survécu

(1) Voir surtout les pages solides de Monneret de Villard, XXXII 78 svv. et l'essai lumineux de Marc BLOCH, *Le problème de l'or au moyen âge*, dans *Annales d'Histoire Économique et Sociale*, V (1933), 12svv. Beaucoup de renseignements bibliographiques dans J. ALLAN, *Offa's Imitation of an Arab Dinar*, dans *Numismatic Chronicle* (1914), p. 77 svv. Pour ne donner qu'un exemple de la fréquence des mentions de *mancusi* dans les chartes anglo-saxonnes, cf. A. J. ROBERTSON, *Anglo-Saxon Charters* (Cambridge, 1939), p. 80, 84, 92, 104, 106, 112, 122, 148, 254, 269, 332. Remarquons toutefois que les sources arabes ne semblent pas faire beaucoup de cas de l'Angleterre, pays trop pauvre et éloigné. Ibn Khurdadhbeh dit notamment : « La mer qui s'étend au delà du pays des Slaves, et sur le bord de laquelle est la ville de Toulia (Thule, c'est-à-dire, dans les sources arabes et byzantines, Angleterre) n'est fréquentée par aucun navire ni bateau, et l'on n'en tire aucun produit » (traduct. DE GOEJE, p. 67). Mais Ibn-Khurdadhbeh est un Irakien, et il n'est pas très bien renseigné même sur l'Espagne musulmane.

à la conquête arabe de l'Espagne et de l'Afrique. Néanmoins, deux routes de terre demeuraient praticables, l'une par l'Italie et l'autre à travers les régions scandinaves. Nous n'avons pas besoin d'insister ici sur les liens économiques et politiques anglo-scandinaves, car ils sont bien connus. Les rapports avec l'Italie du VIIIe au Xe siècle ont été étudiés, eux aussi, mais les historiens anglais tendent à ne considérer que les facteurs religieux de ces rapports, oubliant leurs aspects commerciaux. Pourtant, il suffirait de rappeler les marques incontestables de l'influence réciproque des monnaies anglo-saxonnes et italiennes pour établir que des relations commerciales ont dû exister entre les deux pays à l'époque lombarde et franque (1). Partout où arrivent les missionnaires ou les pélerins les marchands ne tardent pas à suivre. Il y a même lieu de se demander jusqu'à quel point on doit distinguer les deux catégories, puisque le biographe de l'évêque anglo-saxon Willibald se plaît à nous informer qu'en 723 ce prélat acheta à Jérusalem du baume, qu'il escamota à la douane de Tyr en le cachant dans son bâton de pélerin. D'autres pélerins anglo-saxons, au temps du roi Offa, se virent accusés par Charlemagne de profiter de leur habit religieux, qui les exemptait des droits de douane, pour se livrer à l'importation frauduleuse. Tout cela nous mène à soupçonner que le biographe de Saint Boniface ne présentait pas réellement tous les aspects de la question lorsqu'il peignait en sombres couleurs les difficultés rencontrées en 717 par ce digne prélat anglo-saxon pour « se dérober à la malveillante et féroce insolence » des soldats byzantins qui inspectaient à la frontière les innocents pélerins en transit pour Rome (2).

(1) MONNERET DE VILLARD, XXXIII, 205-212, souligne ces rapports et en donne des preuves, tirées en partie de la distribution des trouvailles de monnaies anglaises en Italie. Il est peut-être superflu d'ajouter que les rapports politiques anglo-italiens étaient assez suivis. Pertarith, roi lombard détrôné par Grimoald (662), se réfugia en Angleterre. Plus tard, il recouvra la couronne. A son tour la femme du roi Beorthric de Wessex (786-802) finit ses jours dans la capitale lombarde, cf. C. OMAN, *England before the Norman Conquest* (septième ed., Londres, 1929), p. 339. Il serait facile de multiplier les exemples.

(2) *Vita Willibaldi*, M.G.H., SS., XV, 91 (= p. 40-41 éd. Tobler) ;

D'ailleurs les pélerins n'étaient pas seuls à tenter de faire passer des marchandises en contrebande, et il n'y avait pas que les gardes byzantins pour harasser les Anglo-Saxons au passage. Nous savons que des marchands anglais franchissaient les Alpes, « cum eorum negociis et mercadantiis », en nombre assez élevé pour constituer un véritable problème pour les douaniers du royaume lombard, qui étaient forcés d'en venir aux mains avec eux afin de les contraindre à ouvrir leurs malles et à payer les droits coutumiers. Un jour on décida même, pour en finir, que les Anglo-Saxons payeraient une somme forfaitaire au lieu de la taxe habituelle de dix pour cent. Le *modus vivendi* qui fut adopté nous est décrit en détail par un passage des *Honorantie Civitatis Papie*, mémorandum des revenus de la couronne dans la capitale italienne, Pavie, tels qu'ils étaient constitués dans la première moitié du xe siècle. L'importance des Anglo-Saxons dans la vie commerciale italienne de l'époque ressort du fait qu'auprès des Vénitiens et des marchands des autres villes italo-byzantines ils sont le seul groupe étranger au royaume d'Italie spécifiquement mentionné dans ce texte capital (1). Il est donc

M.G.H. *Epist. Aevi Karolini*, II, 145 ; WILLIBALD, *Vita Bonifacii*, 5 (p. 20 éd. Levison, M. G. H. in usum scholarum). Les récriminations du biographe de Saint Boniface rappellent le tableau partial que Liutprand de Crémone tracera, deux siècles plus tard, des douaniers de Constantinople qui l'empêchèrent d'exporter des tissus en contrebande. Cf. G. P. BOGNETTI, *Note per la storia del Passaporto e del Salvacondotto*, (Pavia, 1933), p. 120 svv., Tait, p. 10 ; Stenton, p. 218-19 ; R. S. LOPEZ, *Silk Industry in the Byzantine Empire*, dans *Speculum*, XX (1945), 22-23, 28, 41 ; *Moh. and. Charl.*, p. 35-37. En 1027 le roi Canut ne fit aucune distinction entre pélerins et marchands se rendant à Rome lorsqu'il obtint de l'empereur Conrad II et du roi Rodolphe III d'Arles une exemption pour « tam mercatores quam alii orandi gratia viatores » : MANSI, *Collectio Conciliorum*, XIX, 499 ; cfr. A. SOLMI, *L'Amministrazione finanziaria del Regno Italico nell' alto medio evo* (Pavia, 1932), p. 14 svv. et sources citées. Sur les pélerinages anglais à Rome voir aussi J. JUNG, *Das Itinerar des Erzbischofs Sigeric von Canterbury und die Strasse von Rom über Siena nach Luca*, dans *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, XXV (1904), 1-90, et F. P. MAGOUN, *The Rome of Two Northern Pilgrims*, dans *Harvard Theological Review*, XXXIII, 267-289 et sources citées.

(1) *Honorantie Civitatis Papie*, 3-6, publié par Solmi, p. 20 svv.

certain que les marchands anglo-saxons et les marchands byzantins se rencontraient couramment en Italie. C'est peut-être à ces rencontres que pensait l'abbé Aelfric d'Eynsham lorsqu'il décrivait, un peu plus tard (au début du XIe siècle), les marchands anglo-saxons qui s'en allaient outremer pour se procurer des broderies, de la soie, et d'autres marchandises d'origine orientale, « utiles au Roi, à l'ealdorman, au riche, et au peuple entier » (1).

Cependant, des rapports anglo-byzantins entretenus par l'Italie ou par les pays scandinaves ne pourraient être considérés comme des relations directes. En effet, tout porte à croire que, pendant quelques temps, ces relations ont cessé presque totalement, pour ne reprendre qu'au début du Xe siècle, au moment où le vieil empire connaissait un brillant retour de puissance et de prospérité. On dirait qu'il y a un renouvellement d'influences byzantines dans l'art anglo-saxon des Xe et XIe siècles, après un apparent déclin vers la fin du VIIIe. Il est vrai que les compétences d'histoire de l'art attribuent cet orientalisme anglo-saxon à une influence retardée de la renaissance carolingienne. Plusieurs spécialists d'histoire de l'art anglo-saxon, par exemple, ont vu dans l'école de Reims, qui fut elle-même fortement influencée par des techniques orientales, l'ancêtre le plus rapproché de la

et par A. A. Hofmeister, MHG., SS., XXX, part 2 ; voir l'excellent commentaire de Solmi, p. 11 svv. et les fines observations de Bognetti, p. 34. Le document a d'ailleurs fait l'objet de nombreuses discussions par d'autres savants italiens et non italiens, mais il semble qu'aucun historien anglais ne l'ait remarqué. Ni Tait ni Stenton ni Levison dans leurs récents ouvrages sur l'Angleterre pré-normande ne mentionnent les *Honorantie*.

(1) « Purpuram et sericum, pretiosas gemmas et aurum, varias vestes et pigmenta, vinum et oleum, ebur et aurichalcum... vitrum et his similia. » Pour des expressions semblables dans les sources irlandaises du haut moyen âge voir la thèse (manuscrite) de Joyce E. EIERMAN, *Pre-Conquest Commercial Activity in Ireland as a Motive behind the English Invasion* (University of Wisconsin, Madison Wis.). On pourrait se demander si la présence de prostituées anglaises dans presque toutes les villes lombardes et franques, déplorée au huitième siècle déjà par Saint Boniface, peut être également rangée sous le titre de commerce. Voir BONIFACII *Epistolae*, M.H.G., *Ep. Selectae*, I, n. 78, n. 169.

célèbre école de Winchester. Il est à remarquer, toutefois, que les manuscrits de Reims appartiennent au IXe siècle, alors que l'école de Winchester fleurit en plein Xe siècle. Il resterait donc à expliquer pourquoi ces influences carolingiennes mirent un siècle à se faire sentir. Citons encore les mots de deux spécialistes, MM. Borenius et Tristram, au sujet de l'un des chefs-d'œuvre de l'école de Winchester, le manuscrit d'Ethelwold : « Bien qu'il ne saurait être question de dépendance servile vis-à-vis des modèles byzantins, il est très clair que l'auteur connaissait des artistes byzantins » (1).

Toujours dans le champ des influences artistiques possibles, mentionnons les broderies d'or connues au bas Moyen âge sous le nom d'« opus Anglicum ». Pendant le haut Moyen âge, leur technique n'avait été en usage que dans les territoires byzantin et islamique. Dans l'empire d'Orient, les robes de soie brodées d'or, ainsi que les bijoux dont nous avons parlé plus haut, ne pouvaient être confectionnées que par les ouvriers de l'empereur et dans un des palais impériaux. Seul l'empereur pouvait faire présent de robes de ce genre à des étrangers, en signe de distinction spéciale ; c'est sans doute ainsi que Charles le Chauve put recevoir des broderies d'or qui sont reproduites dans une miniature du *Codex Aureus* et il est probable que les broderies trouvées dans des tombeaux du Kent du VIe ou du VIIe siècle sont également d'origine byzantine. Dans le territoire islamique régnaient les mêmes règlements restrictifs que dans l'empire d'Orient (2). Et pour-

(1) *English Mediaeval Painting* (Florence et Paris, 1927), p. 2 et 4 ; cf. aussi E. MILLAR, *English Illuminated Manuscripts from the Tenth to the Thirteenth Century* (Paris et Bruxelles, 1926), p. 4 svv., et sources citées ; CASSON, p. 58 svv.

(2) *Cod. Theodos.*, XIII, 4, 2 ; *Basil.*, LIV, 6, p. 125 suppl. Ferrini et Mercati ; THEOPHANES, p. 726 éd. Bonn. (469 éd. de Boor) ; PSEUDO-KODINOS, *De Aedificiis*, p. 79 et 118 éd. Bonn. (II, 145 et 269 éd. Preger). Cf. E. SAGLIO, *Chrysographia*, dans *Daremberg et Saglio Dict. d'Antiquités* ; DE RUGGIERO, *Barbaricarii*, dans *Dizionario Epigrafico* ; O. SEECK, *Barbaricarii*, dans *Pauly-Wissowa Realenzykl.* ; A. GROHMANN, *Tiraz*, dans *Encyclop. de l'Islam* ; Ebersolt, p. 4 svv. ; LOPEZ, *Moh. et Charl.*, p. 18 sv., 23, 26 et *Silk Industry*, p. 3 svv, et sources citées. Les brodeurs de l'empereur (*barbarikarioi* ou *chrysoklavarioi*) partageaient avec les drapiers et les orfèvres d'état

tant, vers la fin du xe siècle, on commença à produire l'« opus Anglicum » — en Angleterre, naturellement — et de là, la technique se répandit sur le continent germanique et latin (1).

Par quel moyen les Anglo-Saxons parvinrent-ils à maîtriser cette technique, jusqu'alors jalousement gardée par les manufactures d'état byzantines et musulmanes? Remarquons qu'au début du xe siècle le roi Aethelstan de Wessex (924-939) fit don au monastère de St. Cuthbert de plusieurs bijoux, de pièces d'orfèvrerie, et d'autres objets, parmi lesquels se trouvait « un pallium royal brodé d'or ». On a soutenu que ce manteau doit avoir fait partie originairement d'une collection d'objets orientaux envoyés au roi par Hugues, duc de France, et on l'a identifié avec un tissu musulman qui est actuellement dans le trésor de la cathédrale de Durham. Un historien a même émis l'hypothèse que le tissu n'est rien moins qu'un échantillon des cadeaux de Hārūn al-Rashīd à Charlemagne (2). Mais les dons d'Aethelstan à St-Cuthbert comprenaient aussi une coupe byzantine, « pateram... Graeco opere fabrefactam ». Il serait donc plus simple de supposer que le manteau également était byzantin et n'avait dès lors rien à voir avec le tissu de Durham. Ce manteau, et sans doute d'autres broderies importées de l'empire d'Orient, peuvent avoir fourni à l'Angleterre le modèle de l'« opus Anglicum » (3).

Encore une fois, comme pour le plat de Sutton Hoo trois siècles plus tôt, il nous importe de savoir si les Anglo-Saxons obtinrent les broderies et la patère directement dans l'empire byzantin ou s'ils les achetèrent à des intermédiaires, qui pouvaient être italo-byzantins ou scandinaves. Cette fois,

(voir ci-dessus, p. 144, note 1) une place d'honneur dans les processions de la cour byzantine.

(1) E. SABBE, *L'importation des tissus orientaux en Europe Occidentale au haut moyen âge*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, XIV (1935), 834 sv., montre clairement qu'on ne peut pas faire remonter l' « opus Anglicum » au huitième siècle, comme le voudraient Dopsch et Wilckens.

(2) F. W. BUCKLER, *Harunu'l Rashid and Charles the Great* (Cambridge, Mass., 1931), p. 42 et 53 svv., et sources citées.

(3) B. THORPE, *Diplomatarium Anglicum Aevi Saxonici* (London, 1865), p. 178-79. Sur l'exportation d'objets d'art byzantins au dixième siècle siècle voir surtout Ebersolt, p. 62-82.

nous n'avons pas pour nous aider une Vie de saint byzantin, mais nous pouvons interroger avec quelque profit les chartes anglaises. Nous avons vu que pendant plusieurs siècles la seule monnaie d'or mentionnée dans les documents anglais est le mancus. Il garda la première place aussi longtemps que dura le royaume anglo-saxon, mais au xe siècle il n'était plus seul : une charte cite des « byzancteis nummi » et une autre parle de cinquante « nomismata auri cocti ». C'est ainsi que nous voyons reparaître en Angleterre la monnaie d'or byzantine, et ceci à une époque où cette monnaie était beaucoup plus rare à l'étranger que les monnaies islamiques, autant à cause de l'embargo sur l'exportation de l'or qu'à cause de la balance des payements entre l'Europe catholique et l'Empire byzantin, laquelle était entièrement favorable à ce dernier (1).

L'apparition de la monnaie byzantine en Angleterre nous mène à examiner avec une attention toute spéciale les réformes monétaires du roi Aethelstan et de ses successeurs immédiats. Avant ce roi, les souverains anglo-saxons, tout comme les Mérovingiens, ne semblent pas avoir eu une idée très claire du monopole royal de la monnaie. En Angleterre, comme en France, des monnayeurs privés et de grands ecclésiastiques continuèrent longtemps à frapper la plupart des monnaies à leur nom, sans aucune intervention visible de l'état. Il est vrai que, depuis la fin du VIIIe siècle, l'usage de monnaies portant le nom et quelquefois le portrait du roi se généralisa lentement dans les royaumes anglo-saxons, probablement sous l'influence de tendances parallèles qui s'affirmaient de l'autre côté de la Manche ; mais le monnayage privé continua en Angleterre (alors qu'il avait déjà disparu en France) et les codes ne comportèrent aucune loi introduisant

(1) Cf. MONNERET DE VILLARD, XXXII, 102 ; H. Munro CHADWICK, *Studies on Anglo-Saxon Institutions* (Cambridge, 1905), p. 4 svv. Sur la relative rareté des pièces byzantines à l'étranger avant le onzième siècle voir BLOCH, p. 14 svv. Il faut remarquer toutefois que Bède, au septième siècle, compare une princesse dévote du Kent à l'*aureum nomisma* byzantin ; cf. A. DOPSCH, *Wirtschaftliche und Soziale Grundlagen der Europäischen Kulturentwicklung* (Wien, 1918, 1924), II, 487.

le contrôle souverain des monnaies. La première loi dans ce sens fut promulguée au xe siècle par Aethelstan, qui ordonna que la frappe ne soit effectuée que dans les « ports », centres administratifs et commerciaux sous le contrôle d'un « portgerefan ». Les contrefacteurs devaient être punis par l'amputation d'une main (1).

Ces lois, qui changèrent si radicalement l'organisation de la frappe en Angleterre, furent-elles le résultat soudain d'une évolution légale indigène ou le produit d'une influence étrangère? La peine prévue pour les contrefacteurs semble étrangère à l'Angleterre. L'amputation d'une main est un châtiment qui n'avait été prévu que dans deux lois anglo-saxonnes plus anciennes — dans les deux cas, pour des délits de vol particulièrement graves — et dans l'un des deux cas, d'ailleurs, cette peine n'était que facultative. Ajoutons qu'Aethelstan, au moment où il établissait cette peine pour les faux monnayeurs, s'efforça d'expliquer la raison de sa décision. La main qu'on coupe, dit-il, est l'instrument qui a commis le crime (2).

(1) *Aethelst.*, II, 14. Sur les monnaies anglo-saxonnes le livre le plus récent est G. C. BROOKE, *English Coins* (London, 1932 ; voir particulièrement p. 65 svv.) ; il contient de nombreux renseignements bibliographiques. Sur les « ports » il faut mentionner les thèses diamétralement opposées de Tait, p. 5 svv. et de C. STEPHENSON, *Borough and Town, a Study of Urban Origins in England* (Cambridge, Mass., 1933), p. 65-72. Nous n'avons ni la compétence ni l'ambition de prendre parti dans cette controverse ; nous sommes frappés, toutefois, par certaines ressemblances entre la réglementation byzantine du commerce dans les stations frontières, les entrepôts locaux et les marchés centraux (réglementation que nous avons décrite dans *Silk Industry*, p. 27 svv., et qui fut imitée un peu partout en Europe et dans les pays islamiques) et les tentatives anglo-saxonnes de concentrer commerce et monnayage dans les « ports ».

(2) *Aethelst.*, II, 14, 1 : « Slea mon of tha hond, the he thaet fúl mid worhte ». Il n'est peut-être pas superflu de remarquer que presque tous les crimes punis par les lois anglosaxonnes étaient également « worked », c'est-à-dire, opérés par les mains, mais que la corrélation entre l'instrument du crime et la punition ne fut établie que dans le cas des faux monnayeurs. Dans les lois anglo-saxonnes plus anciennes, on ne trouve la peine de l'amputation d'une main que dans Ine, 18 et 37 et Alfred, 6. D'autre part, les lois anglaises sur le monnayage, peu après Aethelstan, se poussèrent jusqu'à ordonner que la main coupée du faux monnayeur soit clouée à la porte de

En dehors de l'Angleterre, l'amputation des contrefacteurs semble avoir été appliquée pour la première fois dans l'empire byzantin, où la conception romaine de la monnaie, monopole souverain par excellence, ne fut jamais abandonnée. L'empereur Heraclius, qui paraît avoir introduit cette peine, ordonna que la frappe ne soit effectuée que dans les capitales des provinces sous le contrôle d'un archon. Cette loi, promulguée au commencement du VIIe siècle, fut reproduite dans le code le plus important de la fin du neuvième, les Basiliques, de même que dans d'autres textes légaux de l'empire byzantin. Auparavant déjà, cette même loi avait été adoptée partout où l'influence byzantine était forte. Les Lombards, les Visigoths et les Arabes reprirent presque immédiatement la loi d'Heraclius ; le législateur visigoth éprouva le même besoin qu'Aethelstan de justifier une peine qui n'était pas coutumière dans son état. En France, une loi du même genre fut également passée, mais au IXe siècle seulement, quand l'influence byzantine s'affirma sous les successeurs de Charlemagne (1).

L'Angleterre attendit un siècle de plus ; quand Aethelstan adopta la peine de l'amputation, il ne pouvait l'avoir reçue de France, car à cette époque le monopole royal des monnaies s'était déjà effondré dans les troubles qui marquèrent la chute des Carolingiens. S'il y eut inspiration étrangère, elle dut venir de plus loin ; serait-elle venue de l'empire byzantin? On le dirait, si l'on compare les étapes successives de la législation monétaire anglo-saxonne avec l'organisation du monopole des monnaies à Constantinople. Au temps d'Aethelstan, une partie considérable des pièces anglo-saxonnes ne portait pas encore l'effigie du roi, alors que dans l'empire byzantin, toute pièce portait obligatoirement celle de l'empereur. Mais

l'hôtel des monnaies — avertissement au public et, sans doute, spectacle agréable aux yeux du souverain offensé.

(1) On trouvera une liste complète des sources, tant byzantines que barbares et arabes au sujet de l'amputation des faux monnayeurs dans R. S. LOPEZ, *Byzantine Law in the Seventh Century and its Reception by the Germans and the Arabs*, dans *Byzantion*, XVI (1942-43), 445-461. La peine elle-même remontait au droit coutumier du bas empire romain. La *Lex Visigothorum*, VII, 5, 1, dit : « manum perdat, per quam tantum crimen admisit ».

un peu plus tard, sous Eadgar, l'effigie « gagna la partie » même en Angleterre. Eadgar lui-même, Aethelred II et Canut spécifièrent dans une série de lois détaillées sur la circulation monétaire que la monnaie du roi serait désormais seule légale dans le royaume ; c'était là une conception rigidement régalienne, telle qu'on la trouve en droit romain et byzantin beaucoup plus que dans les lois et la pratique des états latino-germaniques du continent (1).— Autre similitude : dans les Basiliques, l'amputation était la peine de base pour les crimes monétaires, mais il y avait des circonstances où l'on n'infligeait qu'une amende, et d'autre part l'on punissait de la peine capitale les monnayeurs d'état qui frapperaient en dehors des hôtels des monnaies impériaux. Ces principes sont parallèles à ceux qui furent adoptés par Aethelred II : amputation comme peine de base, mais amende pour certains crimes monétaires et la mort pour les monnayeurs d'état qui frapperaient dans les bois (2).

On pourrait faire remarquer que puisque l'organisation d'un monopole d'état doit forcément se heurter aux mêmes obstacles dans n'importe quel pays, il ne serait pas extraordinaire que les rois anglo-saxons aient employé les mêmes principes et les mêmes peines que les empereurs byzantins, sans avoir jamais pour cela pris connaissance des Basiliques. Mais il y a une autre coïncidence qu'il semble impossible

(1) Que l'on compare les lois d'Eadgar, III, 18 ; Aethelred, IV,6 et VI, 32 ; Cnut, II, 8 avec les lois byzantines, presque contemporaines, des *Basil.*, LIV, 18 ; *Novella Leonis VI*, LII ; *Livre du Préfet*, IV, 3. Autant le Livre du Préfet que les lois anglaises joignaient les mesures prises en défense de la monnaie d'état à celles qui imposaient l'usage des poids et mesures corrects et uniformes. Sur l'importance et la fortune de l'effigie du souverain voir BROOKE, p. 66 ; LOPEZ, *Moh. and Charl.*, p. 17 et 22 svv.

(2) AETHELRED, III, 8 et 16 ; IV, 5, 7 et 9 ; cf. *Basil.*, LX, 45, 7 ; LX, 41, 8 ; 45, 7 ; 60, 1. Autant dans les lois anglo-saxonnes que dans la législation byzantine, ceux qui aidaient les faux monnayeurs étaient passibles des mêmes punitions qu'eux, et les chefs des ateliers étaient responsables pour leurs subordonnés : AETHELRED, IV, 5, 7 et 9 ; CNUT, II, 8 ; cf. *Basil.*, LIV, 16, 16 et LX, 60, 1. Soulignons aussi que la distribution des hôtels des monnaies dans les « ports » du royaume anglo-saxon fait pendant à leur distribution par chefs-lieux de « eparchiai » ou provinces dans l'empire byzantin et par « comitatus » dans les royaumes lombard et franc.

d'attribuer au hasard, d'autant plus qu'elle concerne également les prérogatives souveraines et que, là aussi, les parallèles commencent avec Aethelstan, ce même souverain qui introduisit le monopole monétaire et qui fit cadeau à St. Cuthbert de broderies impériales byzantines (1). Il s'agit de ce que les historiens anglais appellent le « style impérial des rois de Wessex ».

Ce qui est nouveau sous Aethelstan n'est pas l'adoption d'un titre plus prétentieux que celui de « cyning » ou « rex » mais le fait que la chancellerie anglo-saxonne ait pour la première fois emprunté le titre du souverain byzantin. Auparavant déjà, plusieurs roitelets anglo-saxons, ne se contentant ni du titre royal ni de celui, plus élevé mais encore indigène, de « bretwalda », avaient adopté celui d'« imperator ». Deux ans avant le couronnement impérial de Charlemagne, le roi Coenwulf de Mercie s'appelait déjà « rector et imperator Merciorum » (2). D'autres titres latins du même genre, empruntés à l'empire romain, furent encore employés de temps à autre par des rois de Wessex. Mais ceci n'est pas un phénomène isolé en Europe Occidentale : à côté des Francs et des Allemands, qui s'attribuaient la couronne de l'empire d'Occident « restauré », il y eut des rois et même des comtes de

(1) Selon Millar, p. 2 svv., les miniatures anglo-saxonnes les plus anciennes après l'invasion danoise remontent également à Aethelstan ; bien qu'elles soient plus maladroites que les œuvres de l'école de Winchester (qui ne semble pas avoir déployé d'activité avant Eadgar), leur apparition soudaine pourrait être considérée comme un témoignage de quelque influence étrangère. Enfin il faut remarquer que « depuis Offa jusqu'à Cnut il n'y eut pas d'autre roi qui joua un rôle aussi prééminent (qu'Aethelstan) ou aussi continu dans la politique internationale européenne » (STENTON, p. 339). Notamment, l'expédition navale d'Aethelstan vers le continent européen en 939, organisée pour venir en aide à Louis d'Outremer contre Othon le Grand, est l'entreprise anglaise la plus ancienne de cette nature depuis la victoire navale contre les Varni, mentionnée par Procope. Dans ces circonstances, un renouvellement des relations anglo-byzantines ne serait pas étonnant.

(2) W. DE GRAY BIRCH, *Cartularium Saxonicum* (London, 1885), I, n. 289 (= H. PIERQUIN, *Recueil général des chartes anglo-saxonnes*, Paris, 1912, I, n. 92). Cf. aussi PIERQUIN, I, n. 93 (an 801) : « Ego Coenuulfus gratia dei rex Merciorum anno V *imperii* nostri... ». Sur la signification probable de Bretwalda voir Stenton, p. 34-35 et 202.

Castille et de Léon qui s'intitulèrent empereurs. Ce qui est exceptionnel, c'est que les rois de Wessex à partir d'Aethelstan, tout en employant des titres latins et germaniques, montrèrent une prédilection accusée pour l'appellation de « basileus ». Jusqu'alors, le seul parallèle en Europe avait été celui, bien fameux, de Syméon de Bulgarie ; mais la Bulgarie était la voisine la plus rapprochée du vrai Basileus, et Syméon nourrissait l'ambition de régner à Constantinople. Faut-il rappeler que les souverains carolingiens et saxons, au contraire, affichèrent parfois du mépris pour le titre de « basileus » qui, disaient-ils, n'équivalait qu'à celui de roi et par conséquent était inférieur à celui d'« imperator » (1) ?

Il semble que le premier roi anglais qui s'appela « totius Brittaniae basileus » et « basileus Anglorum » fut Aethelstan. Ces titres apparaissent dans deux chartes de 931, quatre ans après que l'empereur de Constantinople se soit décidé à reconnaître en Pierre, fils de Syméon, le « basileus de Bulgarie (2). » Bien qu'en Wessex le nom de « basileus » soit accom-

(1) Cf. GASQUET, p. 267 svv., 301 svv., 311 sv. ; E. MAYER, *Historia de las instituciones sociales y politicas de España y Portugal* (Madrid, 1925), I, 21 svv. ; G. OSTROGORSKY, *Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos*, dans *Izvestija, Bulgarski Arkheologicheski Institut*, IX (1935), 278 svv., E. E. STENGEL, *Kaisertitel und Suveränitätsidee*, dans *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, III (1939), 1-56 ; LOPEZ, *Moh. and Charl.*, p. 33-34, et sources citées.

(2) DE GRAY BIRCH, II, n. 700 ; PIERQUIN, II, n. 60 ; voir aussi PIERQUIN, II, n. 66 ; III, n. 91, 92, 93, 96 et cf. W. DE GRAY BIRCH, *Index of the Styles and Titles of English Sovereigns*, dans *Report of the First Annual Meeting of the Index Society* (London, 1879), p. 67 svv. ; FREEMAN, I, 559 ; STENGEL, p. 5 svv. Il est vrai que A. S. NAPIER et W.H. STEVENSON, *The Crawford Collection of Early Charters and Documents* (Oxford, 1895), p. 111, ont souligné que le titre de « basileus » ne se trouve dans aucune des chartes d'Aethelstan dont nous possédons l'original, et ont conclu que des copistes d'une époque plus récente peuvent avoir interpolé un titre qui fut effectivement employé par la chancellerie des successeurs d'Aethelstan. A leur avis, le titre « semble avoir été introduit par Edmond », frère et successeur d'Aethelstan. (Aucun argument n'est cité pour appuyer cette hypothèse). Mais si l'on admet que le successeur d'Aethelstan déjà employait le titre de basileus, on ne voit pas pourquoi le même titre devrait être rejeté comme une interpolation quand il s'agit d'Aethelstan lui-même. Il ne serait que naturel que ce roi,

pagné toujours des appellations plus anciennes et moins prétentieuses de « cyning » et « rex », il apparaît de plus en plus fréquemment dans les chartes de la fin du xe et du commencement du xie siècle. Eadgar, sous le règne duquel les monnaies sans effigie disparurent, se fait appeler « basileus » dans presque toutes ses chartes. A la même époque, d'autres titres grecs apparaissent de plus en plus souvent dans les documents royaux de Wessex : « primicerius », « archon », « agonista ». Les deux derniers, selon Constantin Porphyrogénète, étaient au nombre des titres adoptés par la chancellerie byzantine en s'adressant à des monarques étrangers (1). Enfin, le roi Canut, qui dans plusieurs chartes s'était déjà fait appeler « basileus », employa en 1018 la formule « *imperator* Knuto *a Christo* », qui a toute l'apparence d'être une traduction du titre standard byzantin « basileus ek Theou » (2).

Tels sont les indices qui nous font croire à l'existence de rapports entre l'Angleterre et Byzance bien avant Hastings : relations à caractère surtout commercial au viie siècle, influences administratives et politiques au xe. Entre ces deux zones à peine éclairées, deux cents ans presque entièrement dans l'ombre. En somme, trop peu de données pour résoudre le problème, mais assez pour le poser.

Yale University. Robert Sabatino Lopez.

ayant été le premier à l'adopter, en ait fait un usage sporadique, alors que son premier successeur l'aurait employé plus constamment. Stenton, p. 348, semble ne faire aucune distinction substantielle entre le style d'Aethelstan et celui des rois qui lui succédèrent.

(1) Const. Porphyr., *De Cerim.*, II, p. 679 éd. Bonn. Même l'étrange titre de « curagulus » dans les chartes royales anglaises pourrait avoir été influencé par les titres grecs de « kyrios » et « kouropalates » que l'on retrouve également dans le manuel de Constantin. L'explicit de quelques-unes des chartes où les rois anglo-saxons s'appellent basileis comprend d'autres formules grecques (voir, par exemple, Thorpe, p. 193-194, 209-210, etc.) qui peuvent avoir été suggérées par la version grecque de la Bible, mais qui se retrouvent dans la diplomatique byzantine : « in *onomate* alme et individue Trinitatis », « *agie* crucis *taumate* », « syngraphae », etc.

(2) J. M. Kemble, *Codex Diplomaticus Aevi Saxonici* (London, 1839), IV, n. 727 (= Pierquin, VI, n. 1). Cf. Const. Porphyr., II, p. 686 éd. Bonn., et les inscriptions d'Omortag, « ek Theou archon » ou Khan des Bulgares, en « Aboba-Pliska », dans *Izvestija, Russki Arkheologicheski Institut v Konstantinopole*, X (1904).

LES INVASIONS ARABES EN ARMÉNIE

(Notes chronologiques)

Aussi bien les sources arméniennes que les sources arabes, syriaques et byzantines fournissent des renseignements importants sur les invasions arabes en Arménie et les événements qui s'y sont déroulés pendant la domination arabe, mais ces renseignements sont fort discordants et les données chronologiques qu'ils fournissent sont embrouillées et irréconciliables. Bien que cette période de l'histoire d'Arménie ait été étudiée dans de nombreux travaux philologiques et historiques, la plupart des problèmes sont restés jusqu'ici sans solution précise.

Il est, en outre, à remarquer que ces erreurs chronologiques évidentes, surtout en ce qui concerne les premières invasions arabes en Arménie, sont toujours reproduites non seulement dans les travaux arméniens, mais aussi dans les études concernant l'histoire de l'empire byzantin et celle du Califat arabe dans les plus récentes publications européennes et russes. Or, vu l'importance des inexactitudes chronologiques qu'on rencontre dans les dits travaux, nous présentons, au sujet de la chronologie des premières invasions arabes, quelques remarques qui nous semblent bien fondées et probantes.

1. Première irruption des Arabes en Arménie.

D'après les sources arméniennes et arabes, c'est par le sud que les Arabes sont entrés pour la première fois en Arménie, après avoir conquis la Mésopotamie septentrionale. Bien que ces sources divergent entre elles sur certains points, elles sont d'accord, comme on le verra, sur la date de ces irruptions.

Les sources arméniennes donnent les renseignements suivants sur cette première grande invasion :

1. *Histoire de Tarawn*, par Jean MAMIKONEAN (Venise, 1832), p. 57-58 :

« Ensuite, en cette même année, Héraclius déclare la guerre à Khosrow et le tue. Se souvenant de l'alliance conclue entre Tiran et lui, il le nomme *marzpan* de toute l'Arménie et rentre à Constantinople . *Huit ans après*, Abdrahim, neveu de Mahmet, vint avec beaucoup de bagages et, ayant amené avec lui 18,000 cavaliers, il exigea le tribut aux Arméniens. Tiran ordonna le rassemblement de toutes ses forces en vue de la guerre... Quant à Abdrahim, il passe à Hark' et à Basean, en Ibérie et en Čavaxk' (= Djavakhk') et en Vanand, et, après avoir levé le tribut, retourne en Tačkastan » (1).

2. *Histoire de Saint Nersès et de l'invention de ses reliques* (*Sop'erk' Hayk'akank'*, t. VII (Venise, 1853), p. 43-44 :

« Car Héraclius, roi des Grecs, *quatre-vingts ans après l'ère arménienne*, fait la guerre contre Khosrow, roi des Perses et le tue, et *huit ans après cet événement* Abdrahim, neveu de Mahmet, marche contre l'Arménie avec 18,000 [soldats] pour demander le tribut et massacrer les troupes chrétiennes du canton de Tarawn ; il passe à Hark' et à Basean, en Ibérie et en Čavaxk' et en Vanand et, ayant levé le tribut, retourne en Tačkastan. »

Comme on le voit, ces témoignages sont presque identiques. Le second dérive probablement de l'Histoire de Jean Mamikonean, mais il est également possible que l'un et l'autre dérivent d'une source commune que nous n'avons pas conservée.

Il n'est pas exact qu'Héraclius ait tué Khosrow II « *quatre vingts ans après l'ère arménienne* », comme le dit la seconde source. On sait que Khosrow II (Chosroès) fut assassiné par ordre de Kawat le 25 février 628, c'est-à-dire en l'an 76 de l'ère arménienne (= 23 juin 627 - 22 juin 628), mais cette erreur n'a pas d'importance pour nos calculs. Ce qui importe,

(1) « So werden von den armenischen Schriftstellern die nordarabischen Gebiete genannt ». M. Ghazarian. (N. d. T.)

c'est que la date de cette invasion arabe ait été mise à « quatre-vingts » et « huit » ans après l'ère arménienne.

Sur la base de ces témoignages, les historiens et les philologues ont supposé que l'invasion a eu lieu en 636 ou en 639.

En 636 —Čamčean (Tchamtchian) (*Պատմութիւն Հայոց* II, Venise, 1785, p. 342), Basmačean (*Խնկիկեան Պատմութիւն Հայոց*, Constantinople, 1919, p. 295) et autres. *En* 639 — Dulaurier (*Recherches sur la Chronologie arménienne*, Paris, 1859, p. 225), Tournebize (*Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1900, p. 96), Kévork Arslan (*Études historiques sur le peuple arménien*, Paris, 1909, p. 275) et Morgan (*Histoire du peuple arménien*, Paris, 1919, p. 115).

Les premiers ont mis la date de l'invasion huit ans après la mort de Khosrow (628 + 8), en 636, tandis que les derniers ont, à ce qu'il semble, pris pour base le calcul de Dulaurier (*Recherches*, p. 225), qui, d'après le second témoignage, a supposé que l'invasion avait eu lieu en l'an 88 de l'ère arménienne, c'est-à-dire en 551 + 88 = 639.

Il me semble que ni l'un ni l'autre de ces calculs ne soit d'accord avec les témoignages reproduits. « *Huit ans après* » la mort de Khosrow, c'est-à-dire après l'an 628 + 8 = 636, nous avons 637 et « *quatre-vingts ans après l'ère arménienne* » et « *huit ans après cet événement* », c'est-à-dire après 551 + 88 = 639, la date de l'invasion se place non pas en 639, mais en 640.

Dans le second témoignage, les indications chronologiques sont plus complètes et probablement dérivent de la source primitive. Il est, par conséquent, à supposer que dans le texte de Jean Mamikonean, tel qu'il nous est parvenu, les mêmes indications ont été résumées et qu'elles ne peuvent servir de base au calcul de la date de l'invasion. S'il en est ainsi, la date de cette première invasion doit être mise non pas en 637, mais en 640.

Suivant l'excellente remarque de Mrkrtistch Ghazarian (*Armenien unter der arabischen Herrschaft*, Marburg 1903, p. 16-17), les passages suivants des sources arabes se rapportent à la même invasion (1) ;

(1) L'auteur a cité les textes arabes d'après la traduction arménienne de Bagarat Khalateantz, *Textes arabes relatifs à l'Arménie*

1. Beladhori, éd. de Goeje, Leiden, 1870, p. 176.

« Iyad se rendit maître d'Amida sans combat, aux conditions de la paix d'Ourha (= Édesse) ; il en fut de même de Mayafarekin, mais la forteresse de Kafartut' et Nisibin [furent conquis] par combat, aux mêmes conditions. Il en fut de même de Tur Abdin, du fort Mardin et de Dara, mais K'arda et Bazarda [furent conquis] aux mêmes conditions que le traité [conclu] avec Nizibin.

» Le prince de Zawazan se rendit auprès de lui et conclut la paix avec lui à la condition de lui payer tribut de son pays. Tout ceci eut lieu en 19 et [à compter] des jours de moharrem, en 20. Iyad conquit Arznaux conditions de la paix [conclue] avec Nizibin et, en passant par le défilé, arriva à Bitlis, vint à Khlat et conclut la paix avec le prince de la ville. Quant aux Eaux Salées [Ghazarian, *ibid.*, p. 16 : « zu den sauern Quellen »], qui se trouvent en Arménie, il ne les franchit pas, mais il rentra et imposa au seigneur de Bitlis le même tribut qu'aux [habitants], notables et prince de Khlat. De là, Iyad se rendit à Rakka, ensuite à Hims, où Omar le nomma gouverneur. Il mourut en 20. »

2. Tabari, éd. de Goeje, Leiden, 1879-93, I, 2506 :

« Iyad envoya Otham i.Abi-l-As en Arménie IV. Là, Saffan i.Muaththal Sulamī fut martyr dans un combat. Les habitants conclurent la paix avec Othman i.Abi-l-ās à la condition de payer un dinar par famille. »

3. Ce passage de Tabari est reproduit par Ibn-el-Athir.

Les renseignements fournis par les sources arabes divergent donc, sur certains points, aussi bien entre eux que des témoignages arméniens. Ces divergences et discordances s'expliquent en partie par le fait que, dans les sources arabes, l'histoire des événements du VIIe siècle est principalement fondée sur les souvenirs et la tradition orale. En outre, il ne faut pas perdre non plus de vue que les historiens arméniens parlent des invasions arabes dans les régions de Tarawn et de l'Arménie septentrionale, tandis que dans les sources arabes,

(en arménien), Vienne, 1919. Nous retraduisons de l'arménien et nous omettons la pagination de la traduction arménienne [N. d. T.].

il s'agit de la Mésopotamie septentrionale et de l'Arménie IV. Il est également possible que les troupes arabes aient fait irruption en Arménie en différents points et sous la conduite de généraux différents.

Tabari et Ibn el Athir mettent la date de l'invasion en l'an 19 de l'Hégire, c'est-à-dire en 640 (l'an 19 de l'Hégire correspond à l'an 640 jusqu'au 20 décembre), tandis que Beladhori la met en l'an 19 et aux jours de muharrem de l'an 20, c'est-à-dire en 640 jusqu'à vers le milieu du mois de janvier de l'an 641. En l'an 20, le mois de muharrem commençait le 21 décembre 640. Comme on l'a vu, cette même année 640 a été aussi indiquée comme la date de l'invasion dans l'*Histoire de St. Nersès* ». Par conséquent, les sources arméniennes et autres sont d'accord sur la date de cette invasion.

Que l'irruption des Arabes en Arménie ne pouvait avoir eu lieu en 636 ou en 637 (1) est un fait évident, qui ne prête pas à discussion. Les Arabes ne pouvaient entrer en Arménie avant d'avoir conquis la Mésopotamie et ses villes principales. Or, d'après les sources arabes, syriaques et byzantines, la conquête de la Mésopotamie eut lieu en 639-640.

Michel le Syrien, par exemple, rapporte explicitement que les Arabes ont, pour la première fois, passé l'Euphrate et se sont avancés vers le nord « en l'an 951 des Grecs, 29 d'Héraclius, 18 des Arabes et 6 d'Omar », c'est-à-dire en 639-640 (Michel le Syrien, éd. Chabot, II, p. 426).

Il me semble que ces observations permettent de conclure que les Arabes sont entrés en Arménie du nord de l'Irak non pas en 636, 637 ou 639, comme on le dit en général, mais en 640.

2. La prise de Dwin, le vendredi, 6 octobre 640.

L'entrée des Arabes en Arménie par la Mésopotamie peut aussi être facilement déduite du témoignage de Sébios, contemporain des événements du VIIe siècle.

(1) Asołik (éd. Patkanean, St. Petersbourg, 1885, p. 98) a cette même date. « En ces jours et sous le principat de Théodoros Rštuni, en l'an 86 eut lieu la première invasion des Tačik en Arménie, par ordre d'Omar. »

On verra par la suite que, d'après Sébios, la prise de Dwin a eu lieu le 6 octobre 640. Les troupes arabes étaient arrivées à Dwin « du côté de l'Asorestan [= Assyrie], après avoir conquis Tarawn, Bznunikʿ et Aliovit. Il est donc clair que le témoignage de Sébios se rapporte également à la première invasion arabe, dont parlent Jean Mamikonean et l'*Histoire de Saint Nersès*.

Cette importante conclusion, qui est indiscutable, a échappé à l'attention des érudits aussi bien arméniens qu'étrangers. Il est donc nécessaire de s'arrêter sur ce point et d'examiner de près les renseignements que nous trouvons dans les sources arméniennes, syriaques et arabes, qui ont servi à déterminer la date de la prise de Dwin.

Les témoignages relatifs à la prise de Dwin se divisent en trois groupes. Nous les reproduisons sous une forme un peu abrégée.

PREMIER GROUPE (les plus anciens).

1. *Histoire d'Héraclius* par Sébios, éd. Tiflis, 1912, p. 175, c. XXX :

« L'armée dévastatrice partit de l'Asorestan par le chemin de Jor (Dzor) [pour aller] dans la contrée de Tarawn. Ils s'en emparèrent ainsi que de Bznounikʿ et de Aliovit. Ils se dirigèrent vers la vallée de Berkri par Ordspoy et Gogovit et pénétrèrent dans l'Ararat. Aucun des soldats arméniens ne put apporter la triste nouvelle dans la ville de Dwin, sinon trois išxans, qui arrivaient pour rassembler les troupes dispersées : [c'étaient] Théodoros Vahewuni, Xaṙean Aṙavelian et Šapuh Amatuni, qui fuyaient à Dwin. Arrivés au pont de Mecamawr, ils le détruisirent derrière eux pour apporter dans la ville la triste nouvelle. Ils rassemblèrent dans la forteresse tous les gens du pays, venus là pour la vendange du vignoble.

Mais Théodoros s'était rendu dans la ville de Naxčavan. Lorsque l'ennemi Buša eut atteint le pont de Mecamawr il ne put le passer ; mais ils étaient guidés par Vardik, prince de Mokkʿ, surnommé Aknik ; ils franchirent le pont de Mecamawr, pillèrent toute la contrée, firent beaucoup de butin et de captifs et vinrent camper au bord de la forêt de Xosrovakert.

Le cinquième jour, ils assaillirent la ville, qui tomba en leur pouvoir, car ils l'enveloppèrent de fumée et ils repoussèrent les défenseurs des remparts par la fumée et à coups de flèches ; il apposèrent des échelles, escaladèrent les murailles et, pénétrant dans la ville, ils en ouvrirent la porte. L'armée ennemie fit irruption et passa par le fil de l'épée la population de la ville. Après avoir pillé la ville (1), ils l'abandonnèrent et regagnèrent leur campement. *Ceci arriva le* 20 *du mois de Trê, un vendredi.* Après y avoir séjourné quelques jours, ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus, emmenant avec eux la foule des captifs, 35,000 personnes. Le prince des Arméniens, le seigneur des Rštunis, s'étant mis en embuscade avec quelques troupes dans le canton de Gogovit, fondit sur eux, mais il ne put leur résister et dut fuir devant eux. Ils [les Arabes] les poursuivirent et en tuèrent beaucoup et se dirigèrent vers l'Asorestan. *Ceci se passa à l'époque de catholicos Ezr.* A la suite de cette guerre, Théodoros, seigneur des Rštunis, fut nommé général par l'empereur, et il reçut la dignité de patrice.

Tout ceci eut lieu à l'instigation du catholicos Nersès qui, la même année, succéda à Ezr sur le siège catholicossal. » (Traduction Macler, légèrement modifiée. N.d.T.).

2. *Chronologie anonyme*, Venise, 1904, p. 77 :

« Costantin, fils de Costantian, petit-fils d'Héraclius, vingt-neuf ans. *Dans la deuxième année de son règne*, Dwin fut prise par les Tačiks (variante : en l'an 90). Il y eut 35,000 captifs. »

3. *Chronique de Denys de Tell-Mahré*, publiée et traduite par J.-B. Chabot, Paris, 1895, p. 6 :

« L'an 952 (640-641), les Arabes mirent le siège devant Dara et attaquèrent cette ville... Cette même année, ils assiégèrent *Abadin* [= Dwin], où une grande multitude fut mise à mort : jusqu'à douze mille Arméniens [périrent].

Cf. l'*Histoire des Arméniens* de Kirakos de Ganjak, Tiflis, 1910, p. 58 : « lors du massacre de la ville de Dwin par les Ismeliens : 12.000. » (2).

(1) Ces cinq mots manquent dans la citation de l'auteur. Nous les avons rétablis d'après le texte. [N. d. T.]

(2) Voir aussi les *Extraits des historiens du prêtre Samuel d'Ani*,

DEUXIÈME GROUPE (d'après la tradition arabe).

4. Beladhori, v. B. Xalat'eanç, *op. cit.*, p. 40 :

« Il m'a été raconté par Mahmed ibn Sad, qui le tenait d'al-Vakidi, qui le tenait d'Abd-el-Hamid b. Djafar, qui le tenait de son père, que Habib b. Maslama assiégea Dwin et y resta, jusqu'à ce qu'il rencontra le grec Mavrian. Il l'attaqua de nuit, le tua et mit à sac son armée. Ensuite Salman se rendit en vitesse auprès de Habib et le rencontra près de Karin, comme le savent exactement ceux qui racontent ».

Voir aussi p. 43 :

« De là [d'Arčeš et de Baǰownayis] Habib vint à Artašat, qui s'appelle aussi al-Kirmiz, traversa le fleuve Akrat et campa dans la plaine de Dwin, et envoya sa cavalerie contre la ville. Lui-même s'avança lentement jusqu'à ce qu'il s'arrêta devant les portes de la ville. Les habitants se défendaient, en tirant des coups de flèches sur ses troupes. Habib fit poser des béliers et se mit à les attaquer à coup de pierres, jusqu'à ce qu'ils lui demandèrent de les épargner et d'accorder la paix. Habib y consentit. »

D'après Beladhori, lors de ces invasions de Habib et de Salman, qui avaient eu lieu d'ordre du calife Omar (644-656), les Arabes ont conquis l'Arménie, la Géorgie et l'Atropatène (v. Xalateanç, p. 36-53). Michel le Syrien (II, p. 440-441) met l'invasion de Habib en l'an 25 de l'Hégire (28 oct. 645 - 17 oct. 646). Tabari (v. Xalat'eanç, p. 89) mentionne la même invasion en l'an 24 de l'Hégire (644-645), mais il dit aussi que, d'après la tradition d'al-Vakidi, Habib b. Maslama Fihri a conquis l'Arménie en l'an 31 de l'Hégire (24 août 651 - 12 août 652). C'est cette dernière date que donne Yakubi dans le passage suivant (Xalat'eanç, p. 104) :

Vagharschapat, 1893, p. 80 : « Or, sous le règne de Costant, fils d'Héraclius, Dwin fut prise par les Tačiks, dit l'historien, et, le jour de la Sainte Épiphanie, 12,000 [personnes] furent tués dans le martyrium de St. Basile, et le saint autel et le bassin [les fonts baptismaux] furent couverts du sang des tués. D'autres furent emmenés en captivité, plus de 30,000. »

« En l'an 31, Osman envoya Habib b. Maslama Fihri en Arménie et ensuite Salman b. Rabia Bahli à son secours ».

Ibn el Athir écrit aussi que « d'après certains, l'Arménie fut conquise en 31 par Habib b. Maslama » (v. Xalet'eanç, p. 129).

Comme on le voit, d'après les sources arabes, l'invasion de Habib b. Maslama a eu lieu à des dates qui ne concordent pas.

TROISIÈME GROUPE (confus).

6. *Histoire du grand vartapel Łeont*, St-Petersbourg, 1887, p. 8-9, c. II et III :

« *Ensuite, dans la* 26e *année de leur* [*d'Abu-Bakr, Amr et Othman*] règne, ils attaquèrent de nouveau l'Arménie avec des forces puissantes ... *La seconde année de Costantin, empereur des Romains et petit-fils d'Héraclius*, Théodoros fut averti qu'une armée s'avançait contre le pays [d'Arménie]. A la tête de ses troupes, il cherchait à occuper les défilés de la route de Joray, mais il ne put y arriver à cause d'eux ; car les ennemis, attaquant avec une grande célérité, avançaient comme des serpents volants, et, laissant derrière eux les forces arméniennes, se dirigèrent vers Dwin, la capitale. Et puisqu'ils trouvèrent la ville dépourvue de guerriers, qui avaient tous rejoint l'išxan Théodoros et qu'il n'y restait que des femmes, des enfants et des gens de toutes conditions étrangers au métier des armes, ils atteignirent la ville et bientôt occupèrent la forteresse. Ils massacrèrent les hommes qu'ils y trouvèrent, tandis qu'ils emmenèrent en captivité les femmes et les enfants au nombre de 35,000. »

7. *Histoire universelle d'Etienne de Tarawn, dit Asołik*, Saint-Pétersbourg, 1885, p. 28, II, c. II :

« En l'an 95 (1), les Tačiks firent une seconde irruption avec des forces considérables et prirent la ville de Dwin, où ils firent 35,000 prisonniers. Ensuite ils étendirent leur domination sur l'Arménie, la Géorgie et l'Ałowanie. »

(1) Le manuscrit d'Ezeanç (Ը) a « En l'an 90 », ce qui correspond au témoignage de la *Chronologie anonyme* cité plus haut. Voir *Histoire Universelle*, p. 98, n. 9.

Idem, p. 120, II, c. IV :

« Ensuite en la 26e année de leur [Abu Bakr, Amr et Othman] règne et la 2e (1) de Costantin, petit-fils d'Héraclius, l'armée d'Ismael, sortant de l'Asorestan, par le chemin de Jor envahit la contrée de Tarawn et par Bnunikʿ et la vallée de Bergri se répandit dans l'Ayrarat. Et ils prirent la ville de Dwin et massacrèrent les hommes qui s'y trouvaient, tandis que les femmes et les enfants, au nombre de 35,000, furent emmenés en captivité. C'était *le* 20 *du mois de trê*, à l'époque des vendanges. Théodoros, išxan d'Arménie et seigneur des Rštunis, qui construisit l'île d'Alt'amar, leur livra bataille en Kogovit, mais il ne put les vaincre. *Cet événement eut lieu sous le catholicossat d'Ezr* ».

Idem, p. 142, II, c. VI :

« Costantin, fils de Costantin, petit-fils d'Héraclius, 19 ans ; *en la* 2e *année de son règne*, Dwin fut prise par les Tačiks. »

8. *Histoire de l'Ałowanie* de Mosvès de Kałankatu, Tiflis, 1913, p. 363, III, c. XV :

« Costas fils de [Costantin] : 29 ans. Dans la 5e année de son règne, une guerre éclata en Arabie et *dans sa* 6e *année les Tačiks vinrent en Arménie et prirent Dwin*. Le nombre des captifs fut de 35,000. »

Léont, un des auteurs du troisième groupe, en fixant la date de la prise de Dwin, a utilisé en même temps la *Chronologie anonyme* et une source arabe ou syriaque inconnue du second groupe. Asołik a puisé ses renseignements chronologiques dans Léont. Quant au calcul de Movsès de Kalankatu, il correspond à la chronologie du second groupe. Par conséquent, le troisième groupe de sources ne donne aucun nouveau renseignement sur la date de la prise de Dwin, mais répète les témoignages chronologiques des groupes précédents, sans prendre garde que ces témoignages sont incompatibles entre eux et contradictoires.

(1) Dans le texte « troisième », ce qui, probablement, est dû à une erreur. Le même auteur (p. 142) dit que « en la 2e année [de Costantin] les Tačiks prirent Twin. »

Dans les trois groupes la prise de Dwin est mise aux dates suivantes :

1. La dernière année du catholicossat d'Ezr = 640 (Sébios).

2. L'an 952 des Grecs ou des Syriens = 1 oct. 640-641. (Denys de Tell-Mahré).

3. L'an 2 de Constantin, petit-fils d'Héraclius = 642-643 (*Chronologie Anonyme*, Léont et Asołik).

4. L'an 24 de l'Hégire = 644-645 (Tabari).

5. L'an 25 de l'Hégire = 645-646 (Baladhori ?), Michel le Syrien et Élie de Nisibe) ou l'an 26 du règne d'Aba Bakr, Amr et Othman = 645-646 (Léont, Asołik). Léont suppose que le début du règne de Abu Bakr, Amr et Othman correspond à l'an 11 d'Héraclius (= 620-621) ; par conséquent, l'an 26 du règne de ces califes tombe en 645-646.

6. L'an 95 de l'ère arménienne = 18 juin 646 - 17 juin 647 (Asołik) ou la 6e année du règne de Constantin, petit-fils d'Héraclius (Movsès de Kałankatu).

Ainsi donc, la date de la prise de Dwin varie, suivant les auteurs précités, entre les années 640, 640-641, 642-643, 644-645, 645-646 et 646-647.

Ces témoignages confus et contradictoires ont naturellement donné lieu à des contradictions irréconciliables dans tous les travaux consacrés à cette époque.

Ainsi (nous ne citons que les travaux qui nous ont été accessibles), la prise de Dwin a eu lieu d'après

1. Čamčean (*Histoire*, II, p. 343) (1) : le 6 janvier 640.

(1) M. Ormanean (Ազգապատում, Constantinople, 1912-1913, p. 704-705, en prenant pour base les témoignages de Sébios et de Samuel d'Ani, suppose que « l'armée arabe arrive devant les portes de Dwin et campe près de la forêt de Xosrovakert le 20 du mois de tré, le 6 octobre 640 d'après le calendrier mobile, ce qui correspond exactement *au jour de vendredi* et *aux vendanges*, précisés par l'historien. Le siège de Dwin dure trois mois et enfin le 6 janvier 641, *le jour de la Sainte Épiphanie* (Samuel d'Ani, 80), les Arabes occupent la ville et massacrent sans merci 12,000 hommes et emmènent, en captivité 35,000 personnes pour les vendre et, après avoir pillé les églises et les palais, s'en vont ». Par cette nouvelle conjecture, Ormanean essaie de concilier les témoignages contradictoires de Sébios et de Samuel d'Ani. Mais cette reconstitution forcée des événements est

2. Alischan *Սիսական*, p. 407 et 495) et Hambarean *Յուշարձան*, 1911, p. 244) : le 6 octobre 640.

3. Tournebize (*Histoire*, p. 96) et Morgan (*Histoire du Peuple arménien*, p. 116) : le 6 janvier 642.

4. Dulaurier (*Recherches*, p. 227-231), Thopdschian (*Zeitschrift für armenische Philologie*, II, p. 64) et A. Müller, *Histoire de l'Islam* (trad. russe, I, p. 290) : le 6 octobre 642.

5. Laurent (*L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, 1919, p. 90 : 645-646 ; *ibid.*, p. 180 ; en 646 ; *ibid.*, p. 371 ; en 642.

6. Iou. Kulakovskij (*Istorija Vizantii*, III, Kiev, 1915, p. 202) : le 6 octobre 647.

Pour faire disparaître ces contradictions chronologiques, il était certes indispensable d'établir la valeur comparative des sources et de déterminer la source qui peut être considérée comme authentique et acceptable. Cette question importante a été traitée, en ce qui concerne les sources du second groupe par M. Ghazarian (*Armenien unter der arabischen Herrschaft*). Mais les observations bien fondées et probantes de Ghazarian n'ont pas été prises en considération dans les études ultérieures.

Comme l'a très bien fait observer Ghazarian, Beladhori qui, le premier, a écrit l'histoire de la conquête d'Arménie, a vécu au IXe siècle († 892) et ses renseignements sont fondés sur les traditions orales, tandis que Sébios a été témoin oculaire des événements du VIIe siècle. Ensuite, les événements qui, selon les sources arabes, ont eu lieu lors de l'invasion de Habib en l'an 24-25 de l'Hégire, telles que la prise de Karin, la reddition de Dwin sans résistance, la guerre entre Habib et le général Mavrianos et la conquête de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Alwanie, sont également mentionnés par Sébios, mais non pas en 644-647, mais dans les années cinquante du VIIe siècle. A ces observations de M. Ghazarian, on peut ajouter aussi que dans les sources arabes mêmes, dans les ouvrages de Tabari, de Yakubi et d'Ibn el Athir, se trouve mentionnée comme on vient de le voir, une troisième tradition selon al

certainement fausse, car Sébios dit clairement que « le cinquième jour] [les Arabes] assaillirent la ville » et que « la ville tomba en leur pouvoir ».

Wakidi, qui met les invasions susmentionnées de Habib et de Salman dans les années cinquante du VIIe siècle, c'est-à-dire en l'an 31 de l'Hégire (= 26 août 651 - 12 août 562). Cette seconde tradition arabe correspond approximativement non seulement à la chronologie de Sébios, mais aussi au témoignage de l'historien byzantin Théophane, qui, dans sa *Chronographie*, met l'invasion de Habib en Arménie et sa guerre contre Mavrianus dans la 12e année de Constantin, c'est-à-dire en 652-653 (v. *Chronographia*, éd. de Boor, 1883, p. 345).

Ces remarques importantes, auxquelles on n'a pas assez prêté d'attention, permettent de conclure que les dates arabes relatives à l'invasion de Habib qu'on trouve mentionnées chez Beladhori, Tabari, Michel le Syrien, Élie de Nisibe, Léont, Asołik et Movsès de Kałankatu sont plus que suspectes et ne peuvent être considérées comme probables et acceptables. Ces témoignages arabes se rapportent non pas à la première prise de Dwin dont parlent les sources les plus anciennes du premier groupe, mais à la prise de Dwin et à la conquête de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Alwanie au début des années cinquante du VIIe siècle. Ainsi s'expliquent du même coup les contradictions irréconciliables relatives à la prise de Dwin qu'on rencontre chez Sébios et Beladhori. D'après Sébios « l'armée ennemie fit irruption et passa par le fil de l'épée la population de la ville. Après avoir pillé la ville, ils l'abandonnèrent et regagnèrent leur campement... et emmenèrent avec eux la foule de captifs, 35,000 personnes », tandis que, d'après Beladhori « [les habitants] prièrent de les épargner et de leur accorder la paix. Habib consentit. »

Comme on le voit, il est plus qu'évident que le témoignage de Beladhori ne se rapporte pas à la première prise de Dwin, qui est décrite en détail dans l'*Histoire* de Sébios. Il va sans dire aussi qu'en cherchant à déterminer la date de la première prise de Dwin, nous pouvons ignorer également les sources arabes et syriaques du second groupe et les sources arméniennes du troisième groupe.

Les seules sources dont on ne peut mettre la véracité en doute restent donc les témoignages du premier groupe, qui donnent les dates suivantes pour la première prise de Dwin :

1. La dernière année du catholicossat d'Ezr (Sébios).

2. L'an 952 des Grecs ou des Syriens (= 640-641) (Denys de Tell-Mahré).

3. La 2e année de Costas-Costantin (= 642-643) ou bien « l'an 90 » (= 641-642) (*Chronologie anonyme*, ainsi que Léont et Asołik).

D'après ces témoignages arméniens et syriaques, la première prise de Dwin tombe, comme on le voit, dans la période des années 640-643, et, par conséquent, la date de la prise de Dwin reste toujours indéterminée.

Malgré le manque de concordance entre ces dernières sources, un point de repère très important signalé par Alischan (*Ա.յրարատ*, p. 407 et 495) et Hambarean (*յուշարճան*, p. 244) sert à déterminer la date de la prise de Dwin, grâce au concours de calculs chronologiques simples et indiscutables.

Dans le passage de Sébios cité plus haut le mois et le jour de la prise de Dwin sont indiqués : « *c'était le vendredi* 20 *du mois de trê* ».

Or, le calendrier arménien étant mobile, le 1er navasard tombe, dans les années 640-647, au 19 juin (d'après les calculs de Dulaurier, *Recherches*, p. 385), et, par conséquent, dans ces mêmes années, le 20 du mois de trê (du 1er navasard jusqu'au 20 trê : 110 jours) corrrespond au 6 octobre. Mais entre 640 et 643, ce quantième du mois correspond à des jours différents :

1. En 640 - un vendredi (Pâques le 16 avril) ;
2. En 641 - un samedi (Pâques le 8 avril) ;
3. En 642 - un dimanche (Pâques le 24 mars) ;
4. En 643 - un lundi (Pâques le 13 avril).

Par conséquent, en prenant pour base ce calcul simple et compréhensible, on est en droit de conclure que la prise de Dwin a eu lieu non pas en 641, 642 ou 643, mais le vendredi, 6 octobre 640.

Comme il a été dit, Alischan et Hambarean ont bien fait ce calcul très simple, mais nous avons cru devoir nous y arrêter en détail, car les observations qu'ils ont faites incidemment et sans entrer dans les détails n'ont pas été prises en considération dans les travaux ultérieurs. Par cette étude

minutieuse, on arrive aux importantes conclusions suivantes en ce qui concerne la première prise de Dwin, qui eut lieu sous le califat d'Omar.

1. Les témoignages cités plus haut de Jean Mamikonean, de l'*Histoire de Saint Nersès*, ainsi que de Sébios se rapportent à la première grande invasion arabe de 640, qui avait eu lieu sous le califat d'Omar.

2. Lors de cette invasion les Arabes sont entrés en Arménie par la Mésopotamie, ont conquis l'Arménie IV, Tarawn, Bznunikʿ, Ałiovit et, probablement, envahi en direction du nord-est, Basen, Vanand, Jawaxkʿ et l'Ibérie et, en direction nord-est, ont passé, par la vallée de Berkri, en Kogovit et se sont avancés jusqu'à Dwin, dont la première prise a eu lieu le vendredi, 6 octobre 640.

3. L'année, le mois et le jour de la prise de Dwin sont déterminés avec précision, grâce aux renseignements précieux de Sébios et de Denys de Tell-Mahré, cités plus haut.

4. Les témoignages du second groupe se rapportent non pas à la première prise de Dwin, mais à l'invasion de Habib, à la prise de Dwin et à la conquête de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Ałowanie au commencement des années cinquante du VIIe siècle.

5. Les événements qui se sont déroulés lors de l'invasion de Habib sont placés par Sébios, qui en était contemporain, aux années 652-653.

6. Les renseignements chronologiques du troisième groupe peuvent être ignorés, car ils ont été puisés dans les sources du premier et du second groupe.

3. La deuxième invasion arabe par l'Azerbaïdjan en 642-643.

Selon Sébios, après la première grande invasion arabe, sur l'instigation du catholicos Nersès et d'ordre de l'empereur Costas-Costantin, Théodoros Rštuni fut nommé général d'Arménie et reçut la dignité de patrice. Il résulte de ce témoignage que ceci a dû avoir lieu après la prise de Dwin, probablement en 641. Lors de la deuxième invasion arabe, la dé-

fense des frontières de l'Arménie a été confiée à Théodoros Rštuni et au général byzantin Procope.

L'historien arménien Léont seul parle, en un long passage, de la seconde invasion arabe (p. 7, c. II) :

« Mais la grande masse de l'armée envahissait l'Arménie limitrophe de la Perse et se faisait soumettre les Mar et le canton de Gołt'n, ainsi que la ville de Naxčawan ; ils massacraient un grand nombre d'hommes, emmenant d'autres en captivité avec les femmes et les enfants, auxquels ils faisaient passer le fleuve Erasx au gué de Jula. Les troupes se partageant en deux colonnes, l'une se chargeait de conduire les captifs dans leur pays ; l'autre envahissait le canton d'Artaz pour rencontrer le général grec, nommé Procope, qui campait dans le canton de Kogovit, dans les régions de Bazujor et de Marduçayk'. L'išxan Théodoros, qui était du clan des Rštuni, instruit de ce fait, en faisant part au général Procope en lui disant que « l'armée d'Ismael venait sur nous. »

Mais celui-ci [Procope], comptant plutôt sur le nombre de ses troupes que sur Dieu, qui donne la victoire aux armées, ne prêta nulle attention à ce message de l'išxan des Arméniens. Théodose, très affligé de la perte du territoire arménien et de la nonchalance du général, perdit patience et se présentant devant lui, réitéra une seconde et une troisième fois ce qu'il lui avait annoncé. Le général se mettant en colère contre l'išxan, lui jeta par derrière la massue qu'il tenait dans la main. Irrité, Théodoros quittait l'audience et donnait sur-le-champ l'ordre aux troupes qui se trouvaient sous son commandement. « Aux armes ! dit-il, et marchez contre Ismaël. » Les soldats, montés à cheval, s'embusquant sur la colline nommée Elbark', barrèrent les défilés, en tuèrent un grand nombre et, chargés du butin des tués, se séparant du général se rendirent dans le canton de Garni. Alors Procope lui-même donna l'ordre à ses troupes de se porter à la rencontre de l'ennemi. Les soldats d'Ismaël tombèrent sur eux [les Grecs], en tuèrent la majorité, mettèrent en fuite les autres jusqu'au-delà de leur camp,et eux-mêmes,rentrant dans leur campement, prirent du repos. Le nombre des Grecs montait, dit-on, à plus de 60,000 hommes ; celui des Ismaéliens était moins de 10,000. Le lendemain, ayant pillé le camp [des Grecs], ils retroussèrent chemin et se rendirent dansleur pays.

Ceci eut lieu *dans la* 22e *année d'Abu Bakr et Othman et Amr*, princes des Ismaéliens. »

2. La courte mention d'Asołik concernant cette invasion dérive de Léont (*Histoire universelle*, Tr. Dulaurier, p. 153).

Il a été dit plus haut que, selon Léont, le règne d'Abu Bakr, Amr et Othman a commencé la 11e année de l'empereur Héraclius (= 620-621 ; Héraclius est monté sur le trône le 5 octobre 610). Il est possible, d'après moi, de supposer que son calcul chronologique se rapporte, en toute probabilté, à l'hégire, qui, néanmoins, commence non pas en 620-621, mais en 622.

L'opinion des érudits d'après laquelle les indications chronologiques de Léont seraient inexplicables, parce que chez lui le commencement du règne d'Abu Bakr, Amr et Othman n'est pas précisé n'est, comme on le voit, qu'un malentendu et la date de cette invasion arabe peut être déterminée sans difficulté, conformément à l'indication de Léont, et elle correspond à l'an 22 du règne d'Abu Bakr, Amr et Othman, c'est-à-dire à l'an 641-642 ou, probablement, à l'an 22 de l'hégire, c'est-à-dire à l'an 642-643.

En dépit de cette chronologie de Léont, des opinions divergentes ont été émises dans les travaux récents. Dans sa préface à l'édition de Léont, K. Ezeanç dit que « la date de cette invasion n'est pas connue, car l'an 22 du règne d'Abu Bakr, Amr et Othman, à laquelle la mettent Léont et Asołik, n'est pas clair et compréhensible jusqu'aujourd'hui, car nous ignorons l'année de notre ère que Léont considère comme la première de leur règne. » M. Ghazarian (*Armenien unter der arabischen Herrschaft*, p. 19, n. 1) est du même avis. D'après Markwart, la 22e année d'Abu Bakr, Amr et Othman correspond à l'an 653-654 (*Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 441). Alischan (*Այրարատ*, p. 495) et Hambarian *յուշարճան*, p. 244) suppose comme date de cette invasion l'année 637, trois ans avant la prise de Dwin, et Tournebize (*Histoire*, p. 354) l'an 644.

On voit que les opinions des érudits en ce qui concerne ce problème chronologique sont aussi confuses et contradictoires qu'au sujet de la date de la prise de Dwin.

Il me semble, néanmoins, qu'une étude attentive permet de déterminer la date de cette invasion. Il faut seulement prêter attention à certaines indications indirectes.

Il est impossible d'admettre que cette invasion ait eu lieu du côté de l'Atrpatakan en l'an 637, comme l'ont fait Alischan, Hambarean et d'autres, car en 637 les Arabes ne faisaient que commencer la conquête de la Perse et n'avaient pas encore atteint les confins de l'Atrpatakan. D'ailleurs, d'après les sources arabes et autres, la bataille décisive contre les Perses eut lieu à Néhavend, au début des années quarante du VIIe siècle (voir Nöldeke, *Aufsätze zur persischen Geschichte*, p. 133, et Horn, *Geschichte Irans in islamitischer Zeit*, G.I.Ph. II, 5, p. 553).

Sébios, qui était contemporain des invasions arabes, met cette grande bataille « dans le canton des Mar » « en l'an 1 de Costant, roi des Grecs, et en l'an 10 de Yazkert, roi des Perses » (trad. Macler, p. 104), c'est-à-dire en 641-642.

Il va sans dire que ce n'est qu'après la bataille décisive que les Arabes pouvaient envahir l'Atrpatakan et de là la Persarménie. Et, en effet, les auteurs arabes, Tabari et Yakubi, qui sont d'accord sur ce point, mettent l'invasion de l'Atrpatakan, sous la conduite de Mugheyra b.-Šoba, en l'an 21-22 de l'hégire, c'est-à-dire en 642-643 (v. Xalateanç, *op. cit.*, p. 82, sqq., 104).

Il est aisé de conclure de ces constatations que le massacre de Marduçayk' décrit par Léont ne pouvait avoir eu lieu avant les années quarante du septième siècle.

On sait que Sébios mentionne également en passant l'incident de Marduçayk'. D'après lui, quand l'empereur Costas-Costantin était sur le point d'envahir l'Arménie, les soldats grecs accusaient Théodoros Rštuni d'avoir été la cause du massacre de Marduçayk' (1) et réclamèrent la punition des Arméniens.

« Toutes les accusations et les plaintes que toutes les troupes grecques formulaient devant leur roi avaient pour objet le seigneur des Rštuni et les Arméniens, à propos des défaites subies à Mardoçek', car ils disaient : « Ils se sont alliés aux

(1) Au lieu de *Marduçayk'*, Sébios a *Mardoçek'*.

Ismaélites ; ils nous ont rassurés ; ils ont fait disperser nos troupes en leur faisant envahir l'Atrpatakan et ils les [Ismaélites) ont conduits contre nous à l'improviste et nous ont fait battre. Tout ce que nous avions y a péri. Mais laisse nous aller en Arménie et y régler nos affaires » (c.xxxv).

Nous avons cité ce témoignage de Sébios, qui est contemporain des événements, pour montrer que le récit de Léont à propos de Mardoçayk' est véridique et historique.

Ce massacre, comme on vient de le dire, ne pouvait avoir eu lieu avant 640. En effet, outre ce qui a été dit, on peut aussi attirer l'attention sur une autre indication à l'appui de notre conclusion.

Un passage de Denys de Tell-Mahré, qui n'a pas retenu l'attention, est particulièrement important pour déterminer la date de cet incident. Dans sa *Chronique*, cet auteur mentionne le général Procope et Théodoros qui, ensemble, s'étaient avancés jusqu'à Batna-Saroug.

Voici ce passage *in extenso* :

« L'an 955 (643-644), le patrice Valentin, général des Romains, vint pour combattre les Arabes. Il fut saisi de crainte en leur présence et prit la fuite en abandonnant toutes les richesses qu'il avait avec lui, dont les Arabes s'emparèrent.

» Cette même année, Procope et Théodose firent une excursion impétueuse jusqu'à Batna-Saroug. Ils dévastèrent et pillèrent cette ville et, s'étant emparé de tout ce qu'ils voulurent, ils retournèrent dans leur pays » (p. 6-7).

Ce passage de Tell-Mahré mérite de retenir l'attention en raison de la mention du général Procope et de Théodoros Rštuni comme commandants des troupes qui se battirent contre les envahisseurs arabes, exactement comme chez Léont. On saisit aisément que l'incident de Marduçayk' a dû avoir lieu lieu après cette excursion.

Le témoignage de Léont montre qu'avant le massacre de Marduçayk', Théodoros Ršturi, se brouillant avec Procope, s'était retiré au canton de Garni, au sud de Koçovit. Et Sébios,comme on l'a vu, raconte que les soldats grecs se plaignaient à l'empereur et accusaient Théodoros Rštuni d'être responsable, avec les Arméniens, du massacre de Marduçayk'. Il va donc sans dire qu'après le massacre des trou-

pes byzantines, Théodoros Rštuni n'aurait pu participer, avec Procope, à l'excursion jusqu'à Batna-Saroug.

D'après Sébios, en 646, Rštuni fut envoyé enchaîné à Constantinople comme un grand coupable et c'est après s'être disculpé qu'il avait été investi de nouveau de son ancienne autorité.

Ainsi donc, la prise de Batna doit être mise avant le massacre de Marduçayk'. Il se confirme aussi que ces deux événements, proches l'un de l'autre, ont eu lieu dans les premières années des années quarante du VIIe siècle.

Il me semble que, grâce aux renseignements reproduits et d'autres indications importantes, il est possible de serrer de plus près la date de ces événements.

D'après Denys de Tell-Mahré, l'excursion de Procope et de Théodoros jusqu'à Batna-Saroug et la fuite du patricien Valentin de l'Orient ont eu lieu à la même date, c'est-à-dre en 955 = 643-644.

Or, on sait qu'en novembre 641 Costas-Costantin était monté sur le trône avec l'aide de Valentin. Ensuite, l'excursion de Valentin et sa fuite de l'Orient doivent être mises, conformément à Sébios, qui est un historien contemporain, non pas en 643-644, mais en 642-643. De même, d'après Sébios, Valentin est déjà de retour à Constantinople la deuxième année du règne de Costas, c'est-à-dire en 643, et « conçut le projet ... de s'élever à la dignité royale ». Théophane met le retour de Valentin et son assassinat en 644 (an. m. 6136, voir *Chronographia*).

Ces indications chronologiques permettent de conclure que l'excursion de Procope et de Théodoros jusqu'à Batna-Saroug doit être supposée avoir eu lieu en 642-643 et non pas en 643-644, comme le met Denys de Tell-Mahré.

Sur la base de ces indications, on peut de même conclure fermement que la date de 642-643 doit être adoptée comme *terminus ante quem non* pour l'invasion arabe sursmentionnée et le massacre de Marduçayk'.

Or Léont place cette invasion arabe dans la 22e année du règne d'Abu Bakr, Amr et Othman, probablement en l'an 22 de l'hégire, c'est-à-dire de 642-643. Et comme la grande bataille « dans le canton des Mar » (Néhavend) est mentionnée chez Sébios en l'an 641-642, et les invasions arabes en Atr-

patakan et en Persarménie, comme en font foi les sources arabes, avaient eu lieu en 642-643, nous pouvons considérer le témoignage chronologique de Léont comme probable et acceptable.

En conséquence, l'excursion de Procopoe et de Théodoros jusqu'à Batna-Saroug, ainsi que le massacre de Marduçayk', doivent être mis en 642-643.

4. La prise de la forteresse d'Arcap' (Արծափ) : le dimanche, 8 août 650.

La prise de la forteresse d'Arcap' (Ardzap), qui a eu lieu lors d'une nouvelle invasion arabe par l'Azerbaïdjan, est supposée en général être survenue le dimanche, 10 août 643. Ce millésime, ce mois et ce jour, qui ont pour base un passage de Sébios et les calculs chronologiques de Dulaurier (*Recherches*, p. 271-232) ont été considérés comme sûrs presque par tous les érudits (v. Ghazarian, *op. cit.*, p. 29, Tournebize, *op. cit.*, p. 354 ; Morgan, *op. cit.*, p. 116 ; Markwart, *Streifzüge*, p. 440 ; Hambarean, *op. cit.*, p. 245). Mais ce millésime qui, jusqu'à présent, a été tenu comme indiscutable, est aussi improbable qu'inacceptable.

Afin d'étayer nos objections, nous citerons tous les passages qui se rapportent à cette grande invasion arabe :

1. Sébios, c. XXXII-XXXIII :

« L'année suivante, l'armée ismaélite passa en Atrpatakan et se divisa en trois corps. Une partie alla vers l'Ayrarat, une autre dans le territoire des troupes du domaine et la troisième dans le pays des Ałowans. Ceux qui s'étaient rendus dans le territoire des troupes du domaine, l'envahirent complètement, détruisirent avec l'épée et firent du butin et des prisonniers. Ensuite ils marchèrent ensemble sur Erewan et attaquèrent la forteresse, mais ils ne purent s'en emparer. Ils partirent et vinrent à Ordspu, mais là encore ils ne purent rien faire. De là ils allèrent camper près d'Arcap', en face de la forteresse, près de l'eau... *La deuxième année du règne de Costantin, le 23e jour du mois de hori, un dimanche matin,* les Ismaélites poussèrent de grandes clameurs tout autour de la citadelle, et passèrent ceux-ci au fil de l'épée. Beaucoup furent préci-

pités en bas des murailles et périrent. On fit descendre de la citadelle les femmes et les enfants pour les tuer. On fit une quantité innombrable de prisonniers et un grand butin de bestiaux. Mais le lendemain matin le chef de l'armée arménienne arriva contre les ennemis et leur infligea une grave défaite sanglante. De trois mille hommes bien armés, l'élite des troupes isamélites, il n'en échappa aucun, sauf quelques fantassins, qui réussirent à gagner Šamp et à s'y retrancher. En ce jour-là, le Seigneur délivra les nombreux prisonniers des mains des Ismaélites et anéantit Ismaël par une grande défaite. Les deux chefs ismaélites, Othman et Ogoma, périrent. Ce fut une grande victoire pour le général arménien. Celui-ci envoya à Costantin, comme présent provenant du butin de la bataille, cent superbes chevaux de courses ; l'empereur s'en réjouit avec toute sa cour et lui fit exprimer sa reconnaissance » (Trad. Macler, modifiée par endroits).

2. Léont, c. III :

« Ensuite, *dans la* 36e *année de leur* [Abu Bakr, Othman et Amr] *règne*, ils levèrent une armée et attaquèrent l'Arménie, sous le commandement d'Othman et d'Ogba. Quand ils arrivèrent aux confins de l'Arménie, ils se divisèrent en trois corps et envahirent le pays. Une partie se porta dans le district de Vaspurakan, près les bourgs et les forteresses jusqu'à la ville de Naxčavan ; une autre se porta dans le territoire de Tarawn, et le troisième parvint à Kogovit et assiégea la forteresse d'Arcap' ». (*Les détails relatifs à la prise d'Arcap' correspondent à ceux de Sébios*).

3. Étienne de Tarawn, dit Asołik, éd. St. Pétersbourg, p. 122 = Trad. Dulaurier, p. 153.

Léont est la source d'Asołik. La date de la prise d'Arcap' est « *la* 36e *année du règne d'Abu Ba'r, Othman et Amr.* »

Comme il a été dit, en déterminant la date de la prise d'Arcap', Dulaurier a pris pour base le passage de Sébios, cité plus haut : « *Dans la* 2e *année du règne de Costantin, le* 23e *jour du mois de hori, un dimanche.* En supposant que cette grande invasion arabe a eu lieu « dans la 2e année du règne de Constantin », c'est-à-dire en 643, il a calculé que le 1er navasard de 643, tombe au 13 juin, et que le 23 hori (du 1er navasard

au 23 hori = 53 jours) correspond au 10 août. Or, le 10 août 643, comme l'a fait justement remarquer Dulaurier, est en effet un dimanche. Après ces observations simples et probantes de Dulaurier, ce problème a été considéré comme suffisamment résolu et la prise d'Arcap' a été fixée le dimanche, 10 août 643.

Cette date, reproduite partout, est-elle exacte?

Tout en admettant que les calculs chronologiques de Dulaurier sont tout-à-fait bien fondés et indiscutables, il me semble qu'on peut affirmer que ses concordances chronologiques sont fortuites et ne peuvent servir de base à la solution de ce problème chronologique.

En cherchant à déterminer la date de la prise d'Arcap', il est indispensable d'avoir en vue, avant tout, que les événements historiques sont, chez Sébios, classés par ordre chronologique, et que cette succession des événements se trouve complètement bouleversée dans le cas de la prise d'Arcap'. Cette discordance chronologique chez Sébios a échappé à l'attention des érudits.

Avant de parler de la prise d'Arcap', Sébios cite successivement les événements historiques antérieurs, qui avaient eu lieu dans la deuxième et la cinquième année de Costas-Costantin ainsi que dans les années suivantes, par exemple: le complot de Valentin (643), le retour de l'exil de Varaztiroç (645-646), le procès de Théodoros Rštuni à Constantinople et son acquittement, la fuite de Varaztiroç, sa nomination comme išxan et curopalate de l'Arménie et sa mort, l'envoi de Théodoros Rštuni en Arménie et sa réintégration dans ses anciennes fonctions de général. Ce n'est qu'après ces événements qu'il est question de la grande invasion arabe par l'Atrpatakan et la prise d'Arcap'.

Pour éliminer cette irrégularité chronologique, Čamčean, Hambarean et d'autres ont supposé que les événements antérieurs mentionnés par Sébios auraient eu lieu avant la prise d'Arcap', en 642 ou en 642-644. Čamčean met en 642 le retour de Varaztiroç, et sa nomination comme curopalate, et la réintégration de Théodoros Rštuni dans ses fonctions de général et la prise d'Arcap' en 642 (*Histoire d'Arménie*, en arménien, II, p. 344-345). Hambarean, qui suppose que la prise d'Arcap' a eu lieu le 10 août 643, met le retour d'exil de Va-

raztiroç et les autres événements contemporains en 642 (*op. cit.*, p. 245). Cette hypothèse, ainsi que d'autres hypothèses semblables sont, naturellement, inadmissibles, car Sébios dit bien clairement que Varaztiroç est rentré d'exil « dans la cinquième année du règne » de Constantin, c'est-à-dire en 654-646. L'objection de Hambarean contre l'inexactitude manifeste de cette date n'est certes pas fondée. Le complot de Valentin a eu lieu, d'après les sources historiques, en 643. Après ce complot, comme l'atteste Sébios, « ils nommèrent général un certain Théodoros (1), un des princes royaux de l'Arménie, de ceux qui se trouvaient dans la partie grecque [de l'Arménie] » ; ensuite, grâce à son intervention, Varaztiroç a été libéré de l'exil et réintégré dans son ancienne dignité. Comme on le voit, le retour d'exil de Varaztiroç doit avoir eu lieu en 645-646 et non pas en 642, comme l'ont supposé Čamčean et Hambarean.

Il me semble que dans les chapitres XXXII et XXXIII de l'*Histoire* de Sébios, l'ordre chronologique peut être rétabli non pas par ces suppositions forcées, mais par une correction acceptable du texte de Sébios, que confirmeront, comme on le verra, à tous points quelques autres attestations du même auteur. En outre, toutes les irrégularités du texte de Sébios disparaîtront par l'amendement de la date de la prise d'Arcap', date considérée comme non douteuse.

Le texte de l'*Histoire* de Sébios, qui nous est parvenu dans un manuscrit altéré du XVIe siècle, a, comme on le sait, subi de multiples corruptions.

A mon avis, la leçon *յամի երկրորդի կոստանդնի* (« dans la deuxième année de Constantin ») = qui donne la date de la prise d'Arcap', est une de ces corruptions. Le texte originaire doit avoir porté « *յամի Ըներորդի կոստանդնի* » ou *յամին Թներորդի կոստանդնի* » et la corruption est provenue de la ressemblance des lettres *Ը* ou *Թ* et *Բ* (= 8 ou 9 et 2).

(1) C'est à tort que Markwart et Kulakovski confondent ce Théodoros avec Théodoros Rštuni (V. Markwart, *Streifzüge*, p. 440 et Kulakovskij, *Histoire de Byzance* (en russe), III, p. 191.

C'est grâce aux calculs chronologiques qu'il est possible de déterminer la meilleure de ces corrections.

D'après l'attestation de Sébios, la prise d'Arcap' avait eu lieu « au mois de hori, le 23e jour du mois, le dimanche matin ». Or, Costas-Costantin est monté sur le trône en novembre 641 ; par conséquent, la neuvième année de son règne correspond à novembre 649 - novembre 650. Dans ces années, le 1er nawasard tombe le 17 juin, et comme il y a 53 jours du 1er nawasard au 23 hori, le 23 hori correspond au 8 août. Et en 650 Pâques tombe le 28 mars et le 23 hori ou le 8 août est exactement un dimanche, comme le dit Sébios.

L'amendement « *յամին Ը երրորդի կոստանդնի* » (« dans la 8e année de Constantin ») ne convient pas, car le 23 hori ou le 8 août de 649 n'est pas un dimanche, mais un samedi. Mais cette correction pourrait être admise s'il était possible de prouver que le jour du mois « *որ աւր ԻԳ. էր ամսոյն* » (« le 23e jour du mois ») est également corrompu dans le texte et qu'il faudrait le corriger en « *որ աւր ԻԴ. էր ամսոյն* » (« le 24e jour du mois »). Dans ce cas, la date de la prise d'Arcap' serait le 9 août 649, car en 649, le 24 hori ou le 9 août était également un dimanche, ce qui est conforme au témoignage de Sébios.

En préférant le premier amendement, nous supposons que la prise d'Arcap' a eu lieu le dimanche, 8 août 650.

Il va sans dire que nous admettons que cette concordance du quantième du mois et du dimanche peut, ici aussi, être fortuite, comme dans le calcul de Dulaurier. On admettra aussi que pour déterminer la date de la prise d'Arcap' notre calcul chronologique n'est pas en soi-même suffisant. Mais l'amendement proposé a aussi pour base d'autres indications importantes, qui confirment également cette même hypothèse.

Nous produisons donc une autre preuve à l'appui de notre hypothèse.

Comme on l'a vu, Léont met la prise d'Arcap' 10 ans après la prise de Dwin ; et la prise de Dwin, il la suppose « dans la 26e année de leur (d'Abu Bakr, Amr et Othman) règne. » Après avoir décrit cette grande invasion, il dit que les Arabes « cessèrent d'attaquer l'Arménie pendant 10 ans » ; par con-

séquent, il suppose que la prise d'Arcapʿ a eu lieu dans la 36e année de leur règne ». Selon Léont, la prise de Dwin tombe, d'après les calculs exposés plus haut, en 645-646 ; par conséquent celle d'Arcapʿ tombe, d'après les mêmes calculs, en 655-656. Ces dates ne sont sans doute pas exactes. Selon Sébois et Denys de Tell-Mahré, la prise de Dwin tombe exactement le vendredi 6 octobre 640 (v. plus haut). La chronologie inexacte de Léont est due, comme nous l'avons dit, à l'influence des sources arabes ou autres sources étrangères, d'après lesquelles la prise de Dwin a été supposée avoir eu lieu en l'an 24 ou 25 de l'hégire. Il va sans dire que cette date inexacte devait servir à déterminer également la date de la prise d'Arcapʿ. Mais ces calculs chronologiques inexactes ne nous permettent pas de rejeter l'indication claire et importante de Léont, d'après laquelle la prise d'Arcapʿ a eu lieu dix ans après la prise de Dwin. Ce renseignement, qui est, probablement, fondé ou sur la tradition ou bien, peut-être, sur quelques source écrite, correspond parfaitement à notre hypothèse, et notre amendement se confirme ainsi non seulement par les calculs chronologiques, mais aussi par une attestation historique. En mettant la prise d'Arcapʿ dix ans après celle de Dwin (6 octobre 640), nous obtenons exactement la date de 650 ou « dans la 9e année de Costantin », en conformité avec notre amendement.

On peut évoquer encore un troisième argument confirmant notre hypothèse.

Que la leçon « *յամին երկրորդի կոստանդնի* (« dans la 2e année de Constantin ») du texte de Sébios est une erreur évidente et que notre correction est bien fondée, est confirmé par des indications claires et précises de Sébios concernant ces mêmes invasions arabes. Il a échappé à l'attention des érudits que Sébios lui-même a supposé la prise d'Arcapʿ et ces invasions arabe par l'Atrpatakan avoir eu lieu avant le traité de trêve triennal conclu à Damas, lors de ces guerres navales qui avaient eu lieu en 649 et 650. Après avoir décrit la prise d'Arcapʿ, Sébios continue (v. c. XXXII) :

« L'armée, qui se trouvait sur le territoire d'Ayrarat, pénétra l'épée à la main jusque sur le territoire de Taykʿ, de Virkʿ et de Ałowankʿ, fit du butin et des prisonniers, puis se dirigea vers Naxčawan auprès de l'armée qui assiégeait et

attaquait la forteresse de Naxčawan, mais ne put la prendre. Ils prirent la forteresse de Xram et tuèrent [la garnison ou les habitants] et emmenèrent en captivité les femmes et les enfants.

» Celui qui était en Palestine, donna l'ordre d'équiper une grande flotte, s'embarqua et commença la guerre contre Constantinople. Mais la guerre maritime ne lui réussit pas. Car beaucoup de troupes s'embarquèrent contre ses troupes, les firent sombrer dans les profondeurs de la mer, les chassèrent par le feu et en mirent beaucoup en fuite. Néanmoins le roi Constantin, effrayé, jugea plus prudent de payer tribut et d'envoyer des ambassadeurs pour conclure la paix. Les Ismaéliens pressaient les Grecs de conclure la paix. Mais comme le roi des Grecs était un enfant, il n'osa accomplir la chose sans le consentement de l'armée, et il manda à Procope d'aller avec cette armée à Damas auprès Mawias [Moawia], le chef de l'armée d'Ismaël et de conclure le traité de paix au gré de l'armée. Lorsque Procope eut reçu l'ordre royal et consulté les soldats, il se rendit avec eux à Damas auprès de Mawias, chef de l'armée d'Ismaël, indiqua le chiffre du tribut, détermina la frontière, conclut la paix et s'en alla. » (Trad. Macler, amendée par endroits, p. 110-111).

C'est donc bien simple. La prise d'Arcap' doit être mise avant la trêve conclue par Procope, dont Théophane met la date en 650 (anm. 6142, v. *Chronographia*, ed. de Boor).

La détermination exacte de la date d'Arcap' rétablit l'ordre chronologique des événements historiques dans les chapitres XXXII et XXXIII de Sébios. En 646, Théodoros Rštuni avait été emmené dans les fers à Constantinople. Après s'être disculpé et être réintégré dans ses anciennes fonctions, il était rentré en Arménie, probablement en 649 ; ensuite, comme l'atteste Sébios, « ի գալ միւսում ամի » (l'année suivante »), c'est-à-dire en 650, avaient eu lieu les grandes invasions arabes par l'Atrpatakan et la prise d'Arcap'.

Comme on le voit, ce nouvel essai pour déterminer la date de la prise d'Arcap' fait disparaître les confusions renouvelées aussi bien dans les études concernant l'histoire arménienne que dans les travaux étrangers relatifs à l'histoire de l'empire byzantin et du califat arabe.

La vérification des dates des invasions arabes susmention-

nées non seulement modifie l'ancien ordre chronologique de ces invasions, mais sape ainsi par la base les généralisations fondées sur ces vieilles erreurs chronologiques.

Il faudrait, en conséquence, corriger les suppositions erronées suivantes dans Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam* :

1. Pour la période allant de 640 jusqu'en 651, Laurent signale près de six invasions en Arménie byzantine ou en Persarménie (v. p. 90 et 371), ce que cette présente étude contredit totalement.

2. D'après Laurent, lors de ces invasions, l'Arménie a passé tantôt sous la domination arabe, tantôt sous la domination persane (v. p. 199-200 et 371). Cette hypothèse non plus n'est pas fondée.

En réalité, comme on l'a vu, jusqu'en 650, il n'y a eu que trois invasions arabes dans l'ordre suivant :

1. En 640, la première grande invasion arabe par l'Irak et la prise de Dwin (le vendredi, 6 octobre 640) ;

2. En 642-643, la seconde invasion arabe par l'Atrpatakan en Persarménie et le massacre de Marduçayk'.

3. En 650, la troisième grande invasion arabe également par l'Atrpatakan et la prise d'Arcap' (le dimanche, 8 août 650).

Toutes ces trois invasions ont eu le caractère de razzia. Les troupes arabes, après avoir fait du butin et des prisonniers, se sont retirées. La domination arabe s'est établie en Arménie non pas lors de ces invasions, mais au commencement des années cinquante du VIIe siècle.

5. Théodoros Rštuni et Théodoros « général [= chef de l'armée] des Grecs ».

Dans les études historiques récentes, Théodoros Rštuni a été confondu avec un autre Théodoros qui, après l'assassinat du patrice Valentin (643) a été nommé « général des Grecs ».

La confusion provient de l'interprétation erronée de certains passages du chapitre XXXII de l'Histoire de Sébios.

Sébios, après avoir relaté le complot de Valentin et sa dé-

capitation, donne les renseignements suivants au sujet d'un « certain Théodoros » :

1. C. XXXII : « On plaça Constantin sur le trône du royaume et on nomma général Théodoros, un des fidèles išxans arméniens, de ceux de l'Arménie grecque. Lorsque celui-ci prit le commandement, il pria le roi de faire la faveur d'accorder sa miséricorde à ceux qu'il avait bannis en Afrique, particulièrement à l'aspet, fils de Smbad, nommé Xosrow Šum. Dieu adoucit le cœur du roi, qui ordonna de les amener dans la ville royale. Il les reçut comme des amis du royaume et [nomma] son [de l'aspet] fils premier spathar [spatharios] entre tous les spathars et candidats. Il le rétablit bientôt dans sa dignité première, dans la cinquième année de son règne, ainsi que Vahan Xorxoruni et un autre. »

Au même moment, comme le relate Sébios, Constantin envoie en Arménie le prince Thouma, qui attaque à l'improviste Théodoros Rštuni en Kotayk', le capture et l'envoie à Constantinople. Il s'ensuit clairement du témoignage de Sébios que Théodoros Rštuni et Théodore, le chef de l'armée grecque, sont des personnages différents.

Varaztiroç, qui avait fui de Constantinople et s'était établi dans le Tayk', a été nommé curopalate en Arménie grâce à l'intervention de ce chef de l'armée et du catholicos Nersès.

« Alors Théodoros, chef de l'armée grecque — dit Sébios c. XXXII — d'accord avec les chefs de l'armée et les naxarars arméniens, ordonna d'envoyer à l'aspet le catholicos Nersès et de lui porter le serment de fidélité, s'il prétendait à l'išxanat de la région, ainsi que [l'offre] de lui amener sa femme et ses enfants ».

Comme on le voit, Théodoros, chef de l'armée grecque, lors de la fuite de Varaztiroç, se trouvait en Arménie, tandis que Théodoros Rštuni, comme il est indiqué dans la suite de ce chapitre, avait été rétabli dans ses anciennes fonctions de général et autorisé à rentrer de Constantinople en Arménie non pas avant la fuite de Varaztiroç, mais après sa mort.

Il est donc très clair que ce second témoignage se rapporte également au Théodoros, chef de l'armée grecque, et non pas à Théodoros Rštuni.

Ces témoignages clairs et précis de Sébios ont été mal com-

pris aussi bien dans les vieux que les plus récents travaux. Ainsi :

1. Iou. Kulakovskij, *Istorija Vizantii*, t. III, Kiev, 1915, 1915, p. 191 :

Étant entré en relation avec l'empereur par l'intermédiaire du Catholicos, Théodoros Rštuni intervint pour alléger le sort de ses pairs, membres de l'aristocratie arménienne, qui se morfondaient en exil à la suite de l'attentat de l'an 638 contre la vie d'Héraclius. Il s'agissait de Varaztiroç, fils de Smbat Bagratuni, et de Vahan Xorxoruni. Avec le premier, il était lié par les souvenirs de jeunesse, passée à la cour de Chosroès. Ayant accordé à Théodoros Rštuni les pouvoirs les plus étendus en Arménie, l'empereur agréa sa requête, les fit revenir de l'exil et leur rendit leur rang auprès de la cour.

2. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 440 :

« Héraclius, avant sa mort, fait prêter serment à son fils de rappeler l'Aspet et de le rétablir dans son ancienne dignité, Sébios, p. 104 (en 641). Constantin, neveu d'Héraclius, y donne suite, sur les prières de Théodoros Rštuni, Sébios, 114. »

La même erreur de fait se rencontre dans d'autres travaux, qu'il faudrait corriger.

Tournebize (*Histoire*, p. 355) et M. Ghazarean (*Armenien unter der arabischen Herrschaft*, p. 29) supposent que le chef de l'armée grecque Théodore est Théodore Vahewuni et non pas Théodoros Rštuni. Mais Hambarean, dans *Յուշարձան* (p. 245) fait remarquer avec raison que « Sébios mentionne à deux reprises Théodoros Vahewuni, qu'il présente même comme insurgé, tandis qu'il appelle fidèle le Théodoros qui est mentionné ici. »

Il est aussi à remarquer que Sébios lui-même distingue ces deux Théodoros, dont il appelle l'un Théodoros Vahewuni et l'autre « Théodoros, un des fidèles išxans de l'Arménie grecque. »

On peut donc conclure sans hésitation que les Théodoros mentionnés par Sébios : Théodoros Rštuni, le chef de l'armée grecque Théodoros et Théodoros Vahewuni sont des personnages différents.

6. Smbat Bagratuni drungaire et non pas curopalate.

Dans presque tous les travaux historiques et philologiques, Smbat, fils de Varazdiroç, est mentionné comme curopalate et išxan des Arméniens. Cette opinion répandue, qui est fondée sur les indications de Sébios, de Léont et de Jean Catholicos, est plus que discutable.

Citons d'abord les sources d'après lesquelles Smbat aurait été nommé išxan :

1. Sébios, c. XXXII : « Or, tandis qu'on transmettait le rescrit et la [couronne d']honneur par lesquels il [Varaztiroç] était nommé curopalate, il tomba subitement malade et mourut. On transporta son corps et on l'ensevelit auprès de son père, à Dariwnk'. Le roi promut au rang de son père son fils aîné, nommé Smbad, en lui octroyant la dignité de drungaire de ses troupes. Il lui donna une femme de la maison des Aršakuni, de ses parents, et l'envoya au camp auprès de ses troupes ».

2. Léont, c. IV : « Dans la première année de son [Moawia] règne et dans la 25e année de l'empereur Constantin, petit-fils d'Héraclius, le chef des Tačiks se mit à rassembler une armée contre l'Arménie. Le roi Constantin en fut avisé et ordonna au chef de l'armée qui se trouvait dans la région de Cilicie de marcher contre lui. Il retira aussi à l'išxan Théodoros son pouvoir à cause de sa trahison envers Procope et, en sa place, il nomma un certain Smbat, de la famille des Bagradites, qu'il envoya avec son chef d'armée. »

3. Jean Catholicos, éd. Tiflis, p. 85 : « Il [Varatiroç] meurt tout de suite après avoir reçu la dignité d'išxan. Il fut transporté auprès de son père, Smbat le Brave. Ensuite Nersès sollicite la nomination de son fils Smbat dans la dignité de son père, ainsi que celle de Théodoros seigneur des Rštuni dans les fonctions de général. Les dignités ayant été ainsi transmises par succession, notre pays vit, pendant un certain temps, à l'abri des méchantes armées des Agaréens. »

Ces témoignages des sources sont assez décousus et contradictoires. On n'a pas prêté assez d'attention à ces contradictions et toutes ses sources ont été utilisées sans être sou-

mises à une étude critique. Il est donc admis que Smbat a été nommé curopalate et išxan d'Arménie après la mort de de son père (Čamčean, *op. cit.*, II, p. 345, 347, 349 et 356, Saint-Martin, *Mémoires*, I, p. 337, Tournebize, *Histoire* p. 96-97, K. Arslan, *Etudes historiques*, p. 276, Ghazarean, *op. cit.*, p. 30 ; Morgan, *Histoire*, p. 116 ; Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, p. 85, 333).

Čamčean, Saint-Martin et Tournebize ont même précisé la durée de ses fonctions : 644-654.

Ces conclusions correspondent-elles aux renseignements fournis par les sources?

Il me semble qu'il n'est pas difficile de se rendre compte que ces conclusions sont non seulement mal fondées mais qu'elles sont aussi en complète contradiction avec les témoignages de Sébios, historien contemporain. Examinons-les séparément.

D'après Léont, Costas-Constantin avait remplacé Théodoros Rštuni par Smbat, après l'incident de Marduçayk', ce qui n'est pas exact. Sébéos nous apprend que Théodoros Rštuni, quelques années après l'affaire de Marduçayk' (646) a été jugé à Constantinople et, son innocence ayant été reconnue, a été réintégré dans son ancienne dignité de général et est rentré en Arménie, probablement en 649. On sait, d'après le même historien contemporain, qu'après Théodoros Rštuni, Constantin avait nommé Mušeł Mamikonean « išxan de la cavalerie arménienne » (c. xxxv), et, ensuit, avait nommé Hamazasp Mamikonean curopalate (c. xxxviii). On peut, par conséquent, négliger le témoignage de Léont comme improbable et inauthentique.

Tout le passage de Jean Catholicos n'est, certes, qu'un résumé du témoignage plus développé de Sébios. Il n'y a donc pas lieu de s'y arrêter.

Il ne reste, par conséquent, que le témoignage de Sébios, qui, étant contemporain de Smbat, est la seule source digne de foi et fournit les renseignements les plus détaillés et véridiques à son sujet. Et c'est précisément les témoignages de Sébios, ainsi que le résumé malhabile de Jean Catholicos qui, n'ayant pas été lus avec attention et confrontés, ont donné lieu à la confusion dont il s'agit, d'après laquelle Smbat, après la mort de son père, aurait été nommé curopalate et prince des Arméniens. Les lignes suivantes con-

cernant Smbat, dans le passage précité de Sébios, ont été mal comprises :

« եւ զորդի նորա զանդրանիկն՝ որում անունն էր Սմբատ, կարգեաց արքայ ի պատիւ հաւր իւրոյ, տուեալ նմա զիշխանութիւնն ընիկ տանուտէրութեանն ասպետութեան ».

Il résulte clairement du deuxième membre de la phrase que « la dignité » dont il s'agit n'est pas celle de curopalate que possédait le père de Smbat, mais bien « *ընիկ տանուտէրութեանն ասպետութեան.* » Sébios veut dire que Smbad étant le fils aîné de Varaztiroç, l'empereur le reconnut comme chef (« *tanuter* ») des Bagradites. Il ne pouvait avoir été nommé curopalate et prince des Arméniens, car Sébios dit un peu plus loin, sans ambages, que Smbat avait été nommé drungaire et envoyé par l'empereur dans l'armée. Or, le grade de drungaire ou de colonel est une grade militaire ordinaire, et il va de soi qu'il n'était pas possible de nommer drungaire le curopalate d'Arménie et de l'envoyer à l'armée (1).

Hacob MANANDEAN.

(Traduit de l'arménien par H. BERBÉRIAN).

(1) Ces pages sont traduites d'un petit volume du Prof. Dr. H. Manandean, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et de l'Académie des Sciences de la R.S.S.d'Arménie. L'ouvrage dont il s'agit a paru à Erévan (Arménie) en 1932 et porte le titre de *Manr Hetazotut'yunner* (« *Brèves Études* », « *Kleine Schriften* »). Il contient un résumé en russe de 10 pages du texte traduit ici intégralement.

GIOVANNI TZETZES E MICHELE HAPLUCHEIR

Il cosidetto piccolo dramma (*δραμάτιον*), nel quale si deplora l'avversione della fortuna per il sapiente, mentre largisce i suoi doni all' ignorante, ci è stato trasmesso in due redazioni. La prima in 122 trimetri giambici é stata pubblicata da F. Morel, Parigi 1593 (presunta *editio princeps*) e 1598, da M. Maittaire, *Miscellanea graecorum aliquot scriptorum carmina*, Londra 1722, 118-128, da F. Dübner in appendice ai *Fragmenta Euripidis*, Parigi Didot 1846, pp. 79-82, e da M. Treu, *Gymnasialprogramm Waldenburg* 1874. Ma, mentre le edizioni seconda-quarta sono condotte unicamente sull' edizione del 1593, della quale si ignora il codice adoperato (« quem Venetiis delitescere suspicor » Dübner, « ex bibliotheca putaverim Medicea » Treu), quella del Treu è basata sul codice Napolitano greco II.C.37, che permise di restituire il vero nome dell' autore *Μιχαὴλ Ἁπλούχειρ* invece di *Πλώχειρος Μιχαήλ*, e di eliminare le alterazioni introdotte nel testo dai precedenti editori (Il numero dei versi fu portato a 123 colla restituzione del v. *γῆς δῦθι μυχοὺς ἀφανίζου ῥηγνύου* tra i versi 41 e 42). Successivamente il Treu, *Michael Haplucheir*, in *Byzant. Zeitschrift*, 1 (1892), 338 s., a testimonianza del cognome *Ἁπλούχειρ* citò un passo di Eustazio, *De Thessalonica urbe a Latinis capta* (Tafel, p. 278, l. 26 = ed. Bonn, p. 405) : *καὶ ὁ ἁπλούχειρ Μιχαήλ*, ove riconobbe non un aggettivo, come fece il traduttore Brockhoff « simplicis manus ille Michael », ma un cognome (riconosciutovi del resto anche da G. Spata, *I Siciliani in Salonic o nell' anno MCLXXXV*, Palermo 1892, 64, che tradusse : « ed Apluchir Michele ») e la presenza di un *Θωμᾶς ὁ Ἁπλούχειρ* negli Atti del sinodo Costantinopolitano dell' anno 1157 presso Mai, *Scriptor. Vet. Nova Collect.* IV, 57 = Migne *P.G.*, 140, 253D (però in *Spicil. Rom.* X p. 85 = Migne, *ib.* 196B sta storpiato *Θωμᾶς ὁ Ἁπλούχρης*), inoltre segnalò due altri codici contenen-

ti la poesia : il Vatic. Palat. gr. 122 e il Vindobon. gr. Supplem. 14.

La seconda redazione, di soli 57 giambi (in realtà sono 56 : nella stampa il numero 55 è posto inesattamente davanti al verso 54) è stata edita una sola volta da P.Matranga, *Anecdota graeca* II (Roma, 1850), 622 s, tratta da un codice Vaticano non indicato, che possiamo identificare nel Vatic. gr. 949. In questo codice la poesia è anonima : tuttavia il Matranga ha creduto di attribuirla a Giovanni Tzetzes, sia perché nel manoscritto viene subito dopo gli *Στίχοι τοῦ Τζέτζου ἰαμβοι κλιμακωτοὶ πρὸς τὸν βασιλέα κῦρι Μανουὴλ ἐπιτάφιοι*, editi *o.c.* 619-622, sia perché vi si ritrovano le consuete lamentele di Tzetzes : p. 21 « eo quod vir doctus fortunam expertus esset parum propitiam, quae ignaros facile secundat, divitiisque replet : haec saepe in suis operibus repetit et litteratorum statum a saeculis nihil mutatum confirmant ». L'editore esprime il dubbio di tale sua attribuzione unicamente per l'ultimo verso : « Ut tamen extremum dramatis versum *χρυσὸς γὰρ ἄρτι καὶ λαλεῖ καὶ σπένδεται* Tzetzae tribuerem, non possum animum inducere ». Del resto il Matranga era stato preceduto nell' attribuzione a Tzetzes dal compilatore dell'*Index codicis* : « Drama ejusdem Tzetzes » : scrive semplicemente : « Ineditum videtur Tzetzae facetum drama », né fa menzione alcuna della prima redazione più estesa. Conosce invece le due redazioni R. Nicolai, *Griechische Literaturgeschichte*, III (Magdeburgo, 1878), p. 356 (Michael Plocheiros) e p. 245 (« Sicher hatte Tzetzes auch in dieser Gattung der Poesie [del *Χριστὸς πάσχων*, che il Döring pretese attribuire a Tzetzes] sich versucht, wie der von Matraga ... mitgeteilte Anfang eines dramatischen Machwerkes in 57 Jamben lehrt mit den Figuren *Ἄγροικος, Σοφός, Χορός*, und *Μοῦσαι*... »), ma non avverte che tra esse corrano rapporti. Anche il Treu nel citato programma non li accenna, ma in *Michael Haplucheir* dichiara che la poesia edita dal Matranga sta in strettissima relazione con quella di Haplucheir, richiamandosi a Krumbacher, *Gesch. der Byzant. Litter.* (1890), p. 374 [nella seconda edizione, 1897, a p. 534 e 767 ricorre rispettivamente l'identica frase : Das Gedicht (Werkchen) ist eng verwandt mit...].

Secondo K. Dieterich, *Geschichte der Byzant. und Neugriech. Litteratur*[2], (Lipsia, 1909), p. 57, Tzetzes è stato preso

a modello da Haplucheir : « Das äussere Vorbild zu diesem *δραμάτιον* hat offenbar Tzetzes in der Mitte des 12. Jahrhunderts geliefert, der ein ganz ähnliches dialogisches Gedicht verfasst hat. » Anche G. Soyter, *Humor und Satyre in der Byzant. Literatur*, in *Bayerische Blätter für das Gymnasialwesen* (1928) 64, p. 225 s., considera il *δραμάτιον* di M. Haplucheir (di cui fissa la data « um 1180 »), « nur eine Neuauflage einer Tzetzesschen Posse » di cui suggerisce trovarsi il modello o almeno la mossa in *Ζεὺς τραγῳδός* e *Ζεὺς ἐλεγχόμενος* di Luciano. Più concisamente N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, III (Bucarest, 1935), p. 57, ricorda : « un écrit de Tzetzès et un autre de celui qui l'imite dans son « petit drame », Michel Haploucheir. »

Però nessuno finora ha esaminato più da vicino i rapporti fra le due composizioni. Soltanto P. Maas, *Der Byzantinische Zwölfsilber*, in *Byzant. Zeitschr.* 12 (1903), p. 315 n. 2 ha accennato che quella edita dal Matranga è costituita di meri versi del dramation di Haplucheir, distribuiti come segue : 1-14, 19-28, 81-83, 48, 62-64, 92, 93, 97, 96, 58-60, 100, 101, 104, 102, 105, 66-80 soggiungendo che un accenno a ciò si trova già presso G. Hart, *Fleckeis. Jahrb.* Suppl.XI (1880) 74. In questa pagina della sua dissertatione *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*, Hart scrive : « Alterum (*Στίχοι ἰαμβοι* 57) etiamsi prorsus ad Tzetzae quadraret ingenium, ei abiudicandum esse censeo non solum quia alibi ibique plenius (continet 112 versus) sub Plochiri nomine legitur... sed etiam quod inter 57 versus poematis quo nulla lege astrictae vocales *δίχρονοι* usurpantur, novem inveniuntur versus qui non in paroxytona exeunt... Ac ne eos quidem qui praecedunt iambos... existimo esse Tzetzae (invece H. Giske, *De Ioannis Tzetzae scriptis ac vita*, Dissert. Rostock 1881, mentre a p. 69 concorda con Hart nel respingere l'attribuzione del *δραμάτιον* a Tzetzes, a p. 60 n. 1 difende contro Hart la paternità Tzetziana degli *Στίχοι κλιμακωτοί* : anche per Krumbacher p. 535, « wirken die vorgebrachten metrischen Gründe nicht überzeugend ») e conclude : « Atque valde est dolendum Matrangam, ex quo codice duo illa poemata descripta sint, non addidisse, ut quomodo Tzetzae potuerint attribui, erui nullo pacto possit ».

Ora possiamo indicare con piena sicurezza il codice donde

il Matranga ha desunto il componimento : il Vatic. gr. 949, cartaceo di fogli 173, mm. 144 per 102, del secolo decimoquinto. Contiene la vita di Esopo e collezione di favole Esopiche attribuita a Massimo Planude (1-82), le favole di Aftonio (82-92), i tetrastici di Ignazio diacono (92-97), scelta di 38 favole (97-106) e favole scelte dallo Stephanites e Ichnelates (106-154) : v. A. Hausrath, in *Philologus*, 58 (1899), p. 261 s. È il codice 69 in *Corpus fabularum Aesopicarum* I, 1 (Lipsia, Teubner, 1940), p. XIII. Seguono i dodici epigrammi di S. Gregorio Nazianzeno in morte di S. Basilio commentati da Niceta Paflagone (154-158 : il codice non é elencato dal Sajdak, *De codicibus graecis in Monte Cassino*, p. 5, 79-82), *Ῥήτορος Λουκιανοῦ ἐκ τῶν νεκρικῶν διαλόγων* (Iacobitz, 17-18, 12 : ff. 159-176*v*), *Στίχοι τοῦ Τζέτζου ἰαμβοι κλιμακωτοὶ πρὸς τὸν βασιλέα κῦριν Μανουὴλ ἐπιτάφιοι* editi dal Matranga, *o.c.*, pp. 619-622 (163-165), *Στίχοι ἰαμβοι · τὰ τοῦ δράματος πρόσωπα κτλ* (165-167) : sono i 56 versi editi ivi stesso pp. 622-626.

I fogli 168-173 contenenti estratti dal *Cataplus* di Luciano (c. 9-21) sotto *il* titolo *Μεγαπένθης καὶ Κλωθώ* (Inc. *Λάβε ἅπαντα καὶ τοὺς δύο κρατῆρας*) sono scritti di mano di Bartolomeo de Columnis, il possessore del codice, come prova la leggenda impressa nel piatto anteriore della legatura in cuoio : + ESOPVS + BARTHOLOMEI + DE + COLUMPNIS. Su questo personaggio (morto dopo il 1487) rimando ad A. Campana, *Chi era lo stampatore Bartolomeo de Colunnis da Chio* in *Studi e ricerche sulla storia della stampa del quattrocento. Omaggio a Gutenberg*, Milano, Hoepli, 1942, pp. 1-32, ove sono indicati altri manoscritti Vaticani a lui appartenuti : v. tavola III legatura del Vatic. 885 con la impressione *Liber Bartholomei* de Co////, tav. IV scrittura autografa latina e greca nel Vatic. gr. 870 e tav. X autografo latino e greco nel Vossiano latino Q. 3 di Leida. Però sono sfuggiti a questa diligente ricerca i Vaticani greci 949 e 889 come anche il Vallicelliano greco 22, del quale diremo.

Dall' esame del Vatic. greco 949 risulta che l'edizione del Matranga non solo ha lasciato errori itacistici (v. 7 *ὀρθύας* per *ὀρθίας*, 18 *ἀγροίαν* per *ἀγρίαν*), ma ne ha aggiunti altri di stampa (5 *πότνιον* per *πότνιαν*, 16 *ἤλαυσεν* per *ἤλαυνε* , 40 *μέθυσιν* per *μέθυσον*, 51 *λαοφόρου* per *λεωφόρου*, il codice ha *λαιοφόρου*).

Se appare arbitraria l'attribuzione a Tzetzes della poesia, che nel codice è anonima, del tutto strana ne è l'assegnazione a Luciano nell' *Inventarium Graecorum Codd. Mss. a Laurentio Portio scriptore graeco descriptum* II p. 552 e nel *Tomus secundus Indicis auctorum et materiarum Codd. Mss. Graecorum* dello stesso L. Portius, dove figura come opera di Luciano... *Ποδάγρα · ἡ ἀρχή · Χαῖρε τύχη πότνια.* Cod. 949, p. 165. Il compilatore dei due indici, che ha omesso l'iniziale ὦ, ha forse pensato a Luciano, perché nel codice precedono dialoghi di Luciano e alla *Τραγῳδοποδάγρα* a causa del v. 18 : *Κἂν τοῖς ποσὶν ἔσχηκεν ἀγρίαν νόσον.* Codice gemello del Vatic. greco 949 é il Vallicelliano greco 22 (B. 99), cartaceo di fogli 185, mm. 143 per 101, del secolo decimoquinto, contenente testi prevalentemente grammaticali e scolastici : v. E. Martini, *Catalogo di Manoscritti Greci*, II (Milano, 3902), 36-40. Ho detto codice gemello, perché è del tutto eguale ad esso nella carta e nel formato, nell' inchiostro e nella scrittura, la quale per la massima parte è dello stesso scriba, ancora a me ignoto, e per i fogli v-viii (Indice del cod., *Ave Maria, Pater noster* in greco) di Bartolomeo de Columnis, proprio come anche il trigemino Vatic. gr. 889 contenente gli *Στίχοι τοῦ Κατράρη* (Matranga, *o.c.*, p. 675-682).

Nel Vallicelliano tra gli *Στίχοι τοῦ Τζέτζου κλιμακωτοί* (ff. 149-151) e gli *Στίχοι ἰαμβικοὶ παίζοντες τὸν βίον* (quindi anonimi : sono quelli di cui ci occupiamo, ff. 172-174) sono inseriti *Πλάτωνος νόμοι, Πυθαγόρου παραγγέλματα* (f. 151), *ῥήτορος Λουκιανοῦ ἐκ τῶν νεκρικῶν διαλόγων* (Iacobitz 18, 12, 16, 17,13-14) e col titolo *Μεγαπένθης καὶ Κλωθώ* il *Cataplus* dal c. 9 (Inc. *Λάβε ἅπαντα καὶ τοὺς δύο κρατῆρας*, pp. 152-172).

Dunque nessuna designazione dell' autore, che i testi precedenti, caso mai, suggerirebbero essere Luciano, come aveva creduto l'amanuense dell' Allacci L. Portius, forse a ciò indotto dalla conoscenza di questo codice.

Dal confronto dei due manoscritti il testo appare meno corretto nel Vallicelliano (50 *ἐσχρός*, 45 *βυσοδέψης*, 12 *παρετράπεις ... ὀξυδορκύς*, mentre ambedue hanno 7 *ὀρθύιας*, 18 *ἀγρίαν*), il quale tra i versi 27-42 del Matranga presenta questo sconvolgimento : 27, 34-36, 28-33, 40-41, 39, 42 aggiunto in margine, 43 : in più offre, pure aggiunto in margine, il verso *Στοχάζομαι γοῦν ἐμφανῶς τὸ πρακτέον* appartenente al-

la redazione prima (v. 17). Tale costatazione apre l'adito al sospetto che il Vallicelliano rappresenti uno stadio anteriore nella selezione di versi di M. Haplucheir per uso scolastico. Come per Luciano e per altri testi grammaticali si é proceduto ad estratti e compendii, così nei codici fratelli per il cosidetto *δραμάτιον* si è pensato a riordinarlo in forma abbreviata. Il Vatic. gr. 949 è stato scritto certamente dopo del Vallicelliano, perché vi è stato aggiunto in fine dalla mano di Bartolomeo de Columnis pp. 168-173 il *Μεγαπένθης καὶ Κλωθώ* (Inc., *Λάβε ἅπαντα...*) : è quindi una copia corretta di quella elaborazione tentata con la massima probabilità dal prolifero compilatore di manoscritti scolastici, quale ci si rivela lo scriba, ancora a noi sconosciuto, dei codici Vaticani greci 889, 949, 1594 e del Vallicelliano 22 (ricordiamo confusamente di averne avuto tra mano altri, dolenti che le difficoltà presenti non ci permettano proseguire le indagini), tutti della metà del secolo decimoquinto. Dunque Giovanni Tzetzes non è l'autore dei 57 versi che avrebbero poi fornito modello o trama al *δραμάτιον* di Michele Haplucheir : al contrario dai, 123 versi di quest' ultimo circa la metà del secolo decimoquinto sono stati scelti e riordinati quei 56 giambi dallo scriba dei codici Vallic. gr. 22 e Vatic. gr. 949, il quale introdusse nel testo quattro gravi errori prosodici (7 *τὴν ἐς ἀεὶ* per *τὴν εἰς ἀεὶ*, 22 *ἦλθεν εἰς* per *ἦλθεν πρὸς*, 43 *ἄσοφος* per *ἄγροικος*, 55 *σοφὸς* per *σεμνὸς*), del tutto alieni dall' arte metrica di Tzetzes.

Della redazione in 123 versi soltanto il codice Napolitano gr. 96 (II. C. 37 : v. Cyrillus, *Codices graeci Mss. regiae biblioth. Borbonicae* II (Napoli, 1832), pp. 32-38 : « cod. chartaceus s. xv, spissus foliis 446 in 4° minori ») fornisce il titolo esatto : *Τοῦ Ἁπλούχειρος Μιχαήλ*, mentre che il Vatic. Palat. gr. 122, il codice di Cambridge del Trinity College 1032 (O. I. 8) e il Vindobon. Supplem. gr. 14 (Kollar : nuovo N° 73) hanno *Στίχοι τοῦ Πλόχειρος* (*Γλόχειρος* nel cod. di Cambridge per scambio di *Π* con *Γ*, avvertito dal Lambros, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 10, 1903, p. 482) *Μιχαήλου* : Incipit *χαῖρε τύχη πότνια*, dove è da supporre l'omissione delle iniziali *A* ed *Ω* (*Ω* c'è nel Vindo.) nel primo verso, per mancata rubricazione. La forma *Ἁπλόχειρ* con *omicron* è del tutto legittima : cfr *ἁπλόθρις ἁπλοπαθής* e neogreco *ἁπλοχέρι*.

Basti qui accennare ad un filo conduttore che lega insieme questi tre codici. Nello scriba del Vatic. Palat. abbiamo riconosciuto la caratteristica grafia del noto Giorgio Hermonymos di Sparta, (sul quale v. Vogel-Gardthausen, *Die Griechischen Schreiber*... 74-77), manipolatore e traduttore in latino del dialogo apocrifo di Gennadio Scolario *Via salutis humanae* (*Œuvres complètes de G. Scholarios* par Petit-Sidéridès-Jugie, III, Parigi, 1930, pp. XXXI-XXXIV : agli autografi di G. Hermonymos ivi citati è da aggiungere il Berolin. oct. 28, v. Vogel-Gardthausen, *o.c.*, 468). Il codice di Cambridge è a sua volta legato con il Palatino dall' identità di materia, disposta però diversamente, costituendo ciascun opuscolo un fascicolo a parte con fogli in bianco. Ambidue contengono la collezione di 32 favole di Esopo, le epistole di Filostrato, i Versi di Michele Plocheir, apoftemmi di filosofi (senza titolo. Inc. *Ἀντισθένης τοῖς μέλλουσι σώζεσθαι ἔφη.* Alcuni apoften mi putono di falsificazione, come *Βενέδικτος ὁ ῥήτωρ εἶπεν*). Infine col sussidio di fotografie abbiamo potuto avere la conferma che anche il codice Vindobonense è stato scritto da Giorgio Hermonymos.

Quanto poi alle due edizioni Morelliane del 1593 e del 1598, delle quali neppure le nostre ricerche sono riuscite a rintracciare il manoscritto usato dal Morel, sospettiamo che a loro base sia stato messo non un manoscritto, ma una stampa precedente. Giacché la *editio princeps* dell' opuscolo non é, come si suole ripetere, la Morelliana del 1593, ma l'edizione grecolatina di Godofredo Tilmann del 1554, che si trova ai fogli 22-26 di *D. Ioannis Chrysostomi homiliae duae versae quidem primum nunc et per excusionem editae, una cum dramate lepido nec aspernabili Pluchiri Michaëlis, Godefrido Tilmanno Cartusiae Parisiensis monacho interprete... Parisiis, Apud Sebastianum Nivellium* 1554. Anche nel frontispizio di *B. Nectarii et Ioannis Chrysostomi... orationes sive conciones ad populum septem...* è messo a metà della pagina *D. Ioannis Chrysostomi homiliae duae nunc primum editae una cum dramate lepido nec aspernabili Pluchiri Michaëlis Godefrido Tilmanno... interprete. Parisiis Apud Seb. Nivellium* 1554.

Nell' edizione del 1550 di *D. Ioannis Chrysostomi in partem multo meliorem Davidici Psalterii Homiliae quas omnes priva recognitione, et marginariis annotatiunculis, ceu stellulis*

illustravit Godefridus Tilmannus... Parisiis Apud Seb. Nivellium 1550 manca il *drama*, che per ciò non viene nominato nell' *Indiculus homiliarum*; ma se ne parla nell' *Indiculus* della ristampa del 1555: « Item alteram (homiliam) adiunximus in centesimum psalmum una cum Dramate Pluchiri Michaëlis festivo admodum ac lepido (che diventa *lipido* nell' *Extrait du Privilège*)... Harum appendicum archetypa proxime excudi typis iussimus, ut candidati Graecanicae linguae conferre possint. »

Chi abbia potuto procurare al Tilmann il testo greco del « drama Pluchiris Michaëlis » si può sospettare, ma non determinare: o uno dei due malfamati Giacomo Diassorino e Costantino Paleocappa (dei quali scrive nella Lettera al Dott. Giov. Gropper datata dalla Certosa di Parigi 1550: « exemplar benigne nobis exhibuerunt *Ἰάκωβος Διασσωρῖνος καὶ Κωνσταντῖνος Παλαιόκαππος, οἱ Ἕλληνες*. Prior namque Rhodius ante annos aliquot Graecas litteras Romae est professus, alter est Cretensis » [p. 390 dell' edizione del 1550] od anche Giorgio Hermonymos, che a Parigi insegnò il greco al Reuchlin, al Bude e, forse, ad Erasmo di Rotterdam. Il Tilmann era tedesco (« amavi fateor et deamo Germaniam nec desinam amare, quippe cui natales meos debeo ex patre e superiore Trajecto oriundus e familia Tilmannorum » lett. cit. p. 391): il codice Vatic. Palat. doveva allora trovarsi ad Heidelberg o non molto distante. Reca sorpresa che questa *editio princeps* sia stata del tutto negletta, benché si trovi registrata sub v. Plochirus in Maittaire, *Annales typograph.* V, 2, p. 160 con rinvio a Chrysostomus *Conciones sex*, V, 1, p. 259, e nelle varie edizioni del Brunet, *Manuel du libraire*, ove si legge: Cette pièce a d'abord paru dans le volume intitulé: *D. Iohannis Chrysostomi homiliae duae una cum dramate ... Plochiri Michaelis... Parisiis apud Seb. Nivellium* 1554. I due manuali bibliografici stampano *Plochiri* per influsso dell'edizione Morelliana, mentre che il Tilmann ha *Pluchiri*, più vicino ad *Haplucheir*, ma non dà il titolo in greco: onde sarebbe lecito arguire che sia stato il Morel a foggiare il greco *Πλωχείρου* trasmesso poi al Maittaire e al Dübner. Non potendo qui intrattenerci sul Tilmann e sulla sua edizione del Pluchirus abbastanza buona (v. Iöcher, *Allgem. Gelehrtenlexicon* IV [Lipsia 1751] p. 1207 e per le ediz. patristiche Chr.

Baur, *S. Jean Chrysostome et ses oeuvres dans l'histoire littéraire*, Lovanio Parigi, 1907, p. 95, 165, 167-168, 175), diremo solo che adesso la conoscenza della stampa Tilmanniana permette di vedere più chiaramente quali alterazioni abbia subito il componimento da parte degli editori.

Quantunque il Morel nella ristampa del 1598 abbia aggiunto a *δραμάτιον* del titolo greco il participio *διορθωθέν*, né il Dübner né il Treu distinguono le varianti delle due edizioni. Anzi il Dübner, p. x, muove al Maittaire questo rimprovero: « Atqui *διχρόνων* ille usum prorsus ignorans versus passim mutat TACITE, hunc in modum:

Σὺ πολυλογεῖς, ἄνθρωπε, κομπάζεις μάτην,
λαλεῖς ἀναιδῶς, ἐς τόσον γ' αὐθαδίσας.
Μούσας ἄρ' αὐτὰς αἰτιῶ, μὴ τὴν Τύχην,

pro his Morelli:

Πολυλογεῖς, ἄνθρωπε, κομπάζεις μάτην,
λαλεῖς ἀναιδῶς, αὐθαδίσας ἐς τόσον.
τὰς Μούσας αὐτὰς αἰτιῶ, μὴ τὴν Τύχην.

No, le tacite mutazioni non sono del « Typographices annalium scriptor », ma della seconda edizione del Morel, che ha mutato, non il Maittaire, 105 *λέξεσιν ἐυφυεστέροις* in *λέξεσι μάλ' ἐϋφυεστέροις*, 110 *λέγεις τὸ βάζεις* in *λέγεις δ βάζεις*. Ben poco ha mutato il Maittaire, correggendo 80 *ὄψε*] *ὀψὲ*, 48 *ποιὰ*] *ποία*, 54 *καὶ που*] *καὶ ποῦ*, peggiorando 45 *ὡσὶν*] *ὦσιν*, 74 *γαύρους*] *γαυροὺς* e saltando *μὴ* al verso 111.

Aveva invece ben ragione il Dübner di scrivere: « At enim Morellianam editionem legenti suspicio nascebatur, augebatur ipsum quoque Morellum de suo quaedam addidisse, mutavisse alia, quo vitia, ut ipse putabat, metrica corrigeret. Tandem in versu 67 adhuc flagranti (ut cum Iustiniano loquar) crimine Morellum comprehendi, haec,

Ἦ καί τις ἄλλος τῆς βασανίδος (leg. *βανανσίδος*) *τέχνης*

ita edentem: *τῆς ΓΕ βασανίδος*, nimirum ut versum fulciret.»

Ed ecco che confrontando le due edizioni del Morel con quella del Tilmann si può vedere quanto il Typographus Regius abbia arbitrariamente operato con spostamenti di parole 2 *σὲ ξύμμαχον*] *ξύμμαχόν σε*, 119 *φανείσας εἰς φῶς*] *εἰς φῶς φανείσας*], con leggieri mutamenti 93 *πῶς δὲ φάγω*] *τί φάγω-*

μαι, 46 *μή τις πατήσῃ*] *μὴ πατάσσῃ τις*, 79 *λαλεῖ καὶ σέβεται*] *λαλεῖ ἠδὲ σέβεται*, 92 *τὰς καταράτους οὐ*] *οὐ τὰς καταράτους* ; ma sopratutto con zeppe di particelle : 33 *κακὸν ἀνθρώποις*] *κακόν τ' ἐν ἀνθρώποις*, 44 *πάμπαν*] *ἄρ'* add. 56 *ἡ σοφία*] *ἦγε σοφία*, 60 *αὐτῆς σοφίας*] *αὐτῆς γε σοφίας*, 93 *τὰς μιαρὰς*] *τάς γε μιαρὰς*, 67 *τῆς*] *τῆς γε*, 68 *τῆς ἀρετῆς*] *τῆς δέ γ' ἀρετῆς* 51 *ἄφες*] *καὶ ἄφες*, 78 *ἀσόφους*] *κ' ἀσόφους*, 94 *κρατεῖν*] *κρατεῖν μὲν*, 109 *ἀρχαϊκὴ*] *τ' αὖθι* add. : « ab editore additum puto » Dübner, 113 *καὶ μὴ τρέφεσθαι*] *δὲ* add. : « delendum puto » Dübner.

Dei tentativi di emendamento del Dübner, per mancanza di spazio diremo in altro luogo e tempo, se e quando ci sarà possibile ristampare il testo con l'apparato critico, limitandoci qui a riprodurre l'ultimo periodo della *praefatio* al Plochirus, p. XII : « Denique esse tanti puto ut codex investigetur : multo certe melius est et memorabilius hoc dramation quam aliae elucubrationes Byzantinae quae tanto studio vel producuntur ex bibliotheca Regia vel typis iterato mandatur ».

Se non altro, la poesiola, che anche al Tilmann parve « drama lepidum nec aspernabile » e « festivum admodum ac lepidum » avrebbe oggi il pregio dell' attualità nel contrasto fra il dotto famelico e il borsaro nero arricchito. Sgorga pertanto spontanea dall' animo la gratitudine verso la generosa nazione che ha ospitato ed onorato insieme a tanti altri i nostri due illustri studiosi dalla barbara guerra resi *ἀνέστιοι* smentendo il pessimismo del poeta sdegnato al vedere

σοφοὺς ἀτίμους, ἀσόφους τιμωμένους (79).

Soltanto che la denominazione *δραμάτιον* dovuta al Morel, non più giustificata di quanto lo sarebbe per i *Versus in Adamum* di Ignazio diacono e la *Amicitia exulans* di Teodoro Prodromo ristampati dal Dübner a seguito del *Christus patiens* e del *Plochiri dramation*, dovrebbe essere abbandonata per eliminare occasioni di esagerate illazioni da parte di *ἰχνευταί* del teatro bizantino.

Silvio Giuseppe MERCATI.

THE BYZANTINE « PROTECTORATE » IN THE HOLY LAND IN THE XI CENTURY

Certain historians, of whom Professor Bréhier is the most eminent, tell us that there was a Frankish Protectorate in the Holy Land in the time of Charlemagne, and that it was followed, after an interval, by a Byzantine Protectorate, in the eleventh century (1). The question of the Frankish Protectorate has been discussed in many places, and I shall not attempt to reopen it here (2). But that of the Byzantine Protectorate is worthy of investigation, as its understanding will throw light on the relations of Byzantium with Palestine in the years preceding the Turkish invasions and therefore on Byzantine claims and rights at the time of the Crusades and the establishment of the Latin principalities in the East.

The question has two aspects. The first is terminological : What do we mean by a Protectorate? The second is factual : Was the relationship of Byzantium with the Holy Land different, legally or officially, in the Eleventh century from its relationship in earlier centuries?

Let us first discuss the facts. It is undeniable that, as a result of the decline of the Abbasid Caliphate and the successful Byzantine wars of aggression in the late tenth century Byzantine prestige was higher in the East about the year 1000

(1) L. Bréhier, *L'Église et l'Orient au Moyen Age : Les Croisades*, chapter II, especially pp. 38-9. The idea of a Byzantine ' protectorate ' is first put forward in Riant, *Inventaire Critique des Lettres Historiques des Croisades*, pp. 50-3.

(2) See my article, ' *Charlemagne and Palestine* ', in the *English Historical Review*, vol. 50, 1935, pp. 606 et seq., and bibliography, p. 606, note 1.

than it had been for centuries. Did this prestige bring about an acknowledged increase in the rights and powers enjoyed by the Byzantine Emperor in Palestine?

Evidence has been cited to suggest that this was so. First, the warrior-emperors of the tenth century were definitively desirous of liberating the Holy Places. Nicephorus Phocas in his manifesto to the Caliph spoke of his intention to drive the Moslems back into Arabia, while John Tzimisces wrote in his letter to the king of Armenia : « Our desire is to free the tomb of Christ from the outrages of the Agarenes » (1). That is to say, Byzantine official policy envisaged the annexation of the Holy Land ; and it may be assumed that any treaty that the Emperor might make as a victor would to some degree carry out this policy.

Secondly, in 1027 a treaty was made between the Emperor and the Fatimite Caliph, who was then master of Southern Syria. Its full terms have not survived ; but we know that it permitted the Emperor to rebuild the Church of the Holy Sepulchre at Jerusalem, destroyed by the Caliph Hakim eighteen years before, that it permitted the reconversion to Christianity of all whom the Caliph had forced to apostasize to Islam,and that in return the Emperor allowed the erection of a mosque, with a muezzin attached, at Constantinople. This treaty was renewed in 1036, and, probably at the same time, the Christians in Jerusalem were allowed to surround their quarter in Jerusalem with a wall, within which they would form a self-governing community under their Patriarch. A little later, the Emperor Constantine IX definitely set about the rebuilding of the Holy Sepulchre. That is to say, the Emperor won special rights for himself and his fellow-Christians in Jerusalem (2).

Thirdly, in 1056 Pope Victor II wrote to the Empress Theo-

(1) For the manifesto of Nicephorus see SCHLUMBERGER. *Nicéphore Phocas*, 1st edition, pp. 427-30. The letter of Tzimisces is given in the Chronicle of Matthew of Edessa, in *Recueil des Historiens des Croisades*, Documents Arméniens, vol. 1, pp. 13-20.

(2) See SCHLUMBERGER, *Épopée Byzantine*, 1st edition, vol. 3, pp. 23, 131, 203-4 : also WILLIAM OF TYRE, IX, 18, in *Recueil des Historiens des Croisades*, Documents Occidentaux, vol. 1, I, pp. 391-3 : and RIANT, *Donation de Hugues, Marquis de Toscane*, p. 157.

dora to complain of the taxes extorted by her officials from Western pilgrims visiting the Holy Places (1).

Fourthly, the citizens of Amalfi, alone of the Latin states of the time, were allowed to set up establishments at Jerusalem, where they founded the Hospital, later taken over by the Knights of Saint-John ; and Amalfi, alone of the Latin states of the time, punctiliously acknowledged the suzerainty of the Eastern Emperor (2).

All this might seem to imply that the Emperor had acquired new rights in the Holy Land and even had his own officials in charge in Jerusalem. But if we examine the evidence more closely, it is much less conclusive.

Indeed, the full story of the Amalfitan establishments suggests a very different state of affairs. According to William of Tyre, who was undoubtedly acquainted with the records of the Hospital, the Amalfitans had during the years 1063 to 1070 carried on negotiations with the Fatimite Caliph, who instructed his representative in Jerusalem to select and to requisition a site inside the Christian quarter in Jerusalem to hand over to them (3). The goodwill of the Emperor, with whom the Fatimites were on friendly terms, may have helped to make the negotiations successful. But it is clear that the Caliph's officials had the right to dispose of property within the Christian quarter. Further evidence that at that time Byzantine authority did not extend beyond the official frontier, (which ran a little to the south of Laodicea on the coast and Caesarea on the Orontes), is given by the story of the pilgrimage of Gunther, Bishop of Bamberg, and his companions in 1063-65. They were told at the frontier that conditions further south were most unsafe for pilgrims, and they were strongly advised not to proceed on their journey. They ignored this advice and only reached Jerusalem after passing through many difficulties and dangers (4).

(1) MIGNE, *Patrologia Latina*, vol. CXLIX, coll. 961-2 : RIANT, *Inventaire Critique*, loc. cit., Migne, following Mabillony, wrongly attributes the letter to Victor III.

(2) William OF TYRE, XVIII, 4, 5, *op. cit.*, vol. 1, II, pp. 822-6 : AIMÉ, *Chronicon*, VIII, 3, ed. O. Delarcq, p. 320.

(3) William OF TYRE, *loc. cit.*.

(4) *Annales Altahenses Maiores*, ad ann. 1065, in *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, vol. 20, p. 815.

Pope Victor's letter to the Empress, written in December, 1056, is not worded very clearly. The relevant passage runs : « ... ab oratoribus et visitatoribus sancti et gloriosi sepulchri Ejus facias cessare gravissimum et importabile tributum quod eis imponitur a tuis officialibus. » He also states that at two unspecified points her officials levied a tax of 1½ hyperpera per pilgrim and 3 hyperpera per horse (1). These latter charges, like those levied by Basil II in 1016-19, were probably made when the pilgrims entered and left Imperial territory. But the words « oratoribus et visitatoribus sancti... sepulchri » suggests that charges were made when pilgrims were actually visiting and praying at the Tomb. The Church had only recently been rebuilt at the Emperor's expense ; and it is possible that the Greek clergy in the Church were seeking to meet the cost of the work by taking contributions from pilgrims. There may even have been lay officials there ; for the Moslem authorities would not be interested in what might be done within its walls. But I think that it is more likely that the Pope's letter was loosely and redundantly drafted, that the words in question mean « visitors on their way to pray at the Tomb », and that the ' heavy and intolerable tribute ' is the charge specifically mentioned later in the letter. We certainly cannot deduce from it that there were any Byzantine officials in Jerusalem, except perhaps within the Church of the Holy Sepulchre itself.

It has been suggested that Victor's letter was inspired by the experiences of Liebert, Bishop of Cambrai, who had not been allowed to cross the frontier by Byzantine officials when he attempted to visit Jerusalem in 1055-56, but had been instead shipped off to Cyprus (2). Owing to wars with the Normans in Southern Italy the Byzantine authorities were certainly trying to create difficulties for Norman pilgrims ; and relations between the Eastern authorities and Western pilgrims may have been embittered by the recent schism between the churches of Rome and Constantinople. But such

(1) MIGNE, *Patrologia Latina*, loc. cit...

(2) *Vita Lietberti*, XXXV-XL, in D'ACHÉRY, *Spicilegium*, vol. 9, pp. 706-12.

obstacles were erected during the pilgrims' passage through the Empire. A German chronicle tells us that in 1056 some 300 Christians were turned out of Jerusalem (1). These Christians were undoubtedly pilgrims and visitors, not the established residents of the Christian quarter ; and, while they may have all been Latins ejected by the Moslem authorities to oblige the Eastern Emperor, it is more likely that owing to the temporarily unsettled state of the country the Caliph wished to be rid of this floating population whose presence might cause embarrassment. It was this same unsettledness that made the Byzantine frontier-officials forbid Liethert to cross the frontier, and not any anti-Latin policy such as the Bishop suspiciously imagined (2).

Whatever the ambitions of the Emperors Nicephorus Phocas and John Tzimisces may have been, the only demonstrable result of their wars was the Byzantine reoccupation of Northern Syria. The treaties of 1027 and 1036, while they bore witness to the increased prestige of the Empire, only dealt with specific problems that had arisen out of the persecutions of the mad Caliph Hakim. Its clauses were intended to repair the damage done and to help to prevent the recurrence of such damage. But they are unintelligible unless we remember the whole position of the Emperor with regard to the Orthodox Christians all over the world. This, indeed, provides the answer to our whole question.

It is only comparatively recently that the idea of sovereignty being attached to a definite piece of territory has been generally accepted. In the Near East in the Middle Ages the conception of nationality that we have today was unknown. It was religion that determined allegiance. Since the days of Theodosius I the Empire had been, ideally, the community of all Orthodox Christians, with the Emperor at its head. Similarly, the Caliphate was, ideally, the community of all

(1) *Miracula Sancti Wolframni*, in *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, saec. III, pars I, pp. 381-2.

(2) I think that Bréhier, (*op. cit.*, p. 42), exaggerates the effect of the Cerularian schism. Any hostility shown by Byzantium to Western pilgrims was, rather, due to the Norman wars and the bitterness that they created.

the Moslems with the Caliph at its head. Imperial law did not contemplate the existence of foreign nationals; while Islamic law considered that a man's allegiance was personal, to the head of his religion. But whereas the Imperial authorities tried to ensure that everyone resident on territory under Imperial control conformed to the Orthodox Church, the Caliphs, taking over territory of which vast sections of the population could not be expected to become Moslem converts, could not hope for religious solidarity. Instead, they took over from the Persians and developed the system of Millets. By this system every non-Moslem religious sect of the people of the Book, — that is to say, Christians and Jews, with the Zoroastrians as a honorary members, — was treated as a *Millet*, or a self-governing community, under its religious head, who was responsible to the Caliph's government for its orderly behaviour. The members of the Millets were not considered by the Moslems to be full citizens. They enjoyed neither the privileges nor the obligations of full citizenship. For instance, they were obliged to wear distinctive dress and were forbidden to ride on horseback. On the other hand they were not liable to military service, instead of which each able-bodied man of them paid a special tax, the *jizya*. The land-tax, the *kharaj*, was to be paid by non-Moslems and Moslem alike (1). But so long as the Christian or the Jew paid his taxes and obeyed the regulations and never showed disrespect to the faith of Islam nor plotted against the administration, he could keep what private opinions and loyalties he pleased. The heretic Christian had no loyalty outside of the Caliphate. It was a matter of indifference to the Jacobite or the Nestorian whether the government was Moslem or Zoroastrian or Orthodox. But the Orthodox Christian was in a different position. To him the emperor at Constantinople was the head of the Orthodox community. Even before the Moslem conquest the heretics had denounced the Orthodox as the Melkites, the Emperor's men; and they remained the Emperor's men. The Patriarchs of Alexandria, Antioch and

(1) See the articles *Djizya* and *Kharaj* in the *Encyclopedia of Islam*, (Leyden-London, 1908-38).

Jerusalem might head the Orthodox community in practical dealings with the Caliph ; but above them was the Emperor, whose representatives they were *in partibus infidelium*. Thus Saint John of Damascus, who had been an official in the Caliph's Treasury, when he writes to the Emperor Constantine V, addresses him, heretic through he thought him, as his Lord and Master, and refers to the Caliph merely as the 'Emir'. The three Eastern Patriarchs use the same terms when they write to the Emperor Theophilus (1). Nor would the Moslems regard such language as unusual or wrong. Saint John and the Patriarchs were dealing with ecclesiastical matters in which the Moslems were not interested. But when in 966, at a period of warfare between Byzantium and the Caliphate, the Patriarch John of Jerusalem was suspected of plotting to give material help to the Emperor, the Moslem authorities promptly had him burnt at the stake (2).

The treaties of 1027 and 1036 should be regarded in this light. That the Emperor should wish to rebuild the Church of the Holy Sepulchre would seem as natural to the Caliph as his own wish to have a mosque provided for such of his co-religionists as found themselves in Constantinople. Similarly, he would expect the Emperor to be concerned over the fate of Christians forcibly converted to Islam, and, in view of the renewed strength of the Empire, he would be prepared to be accommodating. The permission granted to the Christians to surround their quarter in Jerusalem with a wall was a more remarkable concession. But any power charged with the administration of Palestine must be grateful for anything that helps to isolate the rival religious communities. Thus, all that these treaties show is that the Emperor was at last strong enough to implement claims that he had always made and that had always been regarded as legimitate by the Moslems.

In one sense, therefore, there had been for centuries, ever since the Moslem conquest, a Byzantine Protectorate over

(1) MIGNE, *Patrologia Graeco-Latina*, vol. CXIV, coll. 1296 et seq., vol. XCV, coll. 380-1. The Eastern Patriarchs address Theophilus as *Δεσπότης* a rather more personal term than *Βασιλεύς*.

(2) SCHLUMBERGER, *Epopée Byzantine*, 1st edition, vol. 2, p. 442.

the Orthodox Christians in the Holy Land, and elsewhere in the Caliph's domains. But this Protectorate was personal and in no sense territorial. If we try to interpret it in the terms of modern territorial sovereignty it becomes unintelligible. The only parallel to it from more recent times was the protectoral rights demanded and obtained by the Tsars of Russia over the Orthodox inhabitants of the Ottoman Empire at the Treaty of Kuçuk Kaynarci. Such an arrangement was possible even in the XVIIIth and XIXth centuries only because the Ottoman Sultan had inherited the Millet-system and because the Empress Catherine and her successors saw themselves as the lords of the Third Rome and the heirs of Byzantium.

The medieval Westerners understood the position. In Western Europe the relation between ruler and subject was based on the oath, and the oath was becoming more and more attached to the tenure of land. But this ' feudal ' system was not yet so perfectly established as to displace entirely the theory of Christendom as a unit under the Emperor, or the Emperors. Radulph Glaber, writing in the XIth century says : « Just as Rome holds the principate over all the Latins, so Constantinople is the head not only of the Greeks but of all the Easterners that live beyond the seas. » (1) He is not alluding here to the rights of the Papacy and the Byzantine Patriarchate,to which he certainly would not have allowed any supremacy over the older Eastern Patriarchates, but to the old theory of the dual Empire of Christendom. The growth of the legend of Charlemagne's dealing with Palestine was due partly to a natural desire to enhance the memory of the great Emperor, but partly, too, to the wish to provide justification for Frankish intervention on behalf of the Christians of the East. William of Tyre felt the same need to justify the Crusading movement when he pointed out that after the disaster of Manzikert the Byzantine Emperors could no longer give to the Eastern Christians the protection that they expected from them. It was therefore

(1) Radulphus GLABER, in *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, vol. 7, p. 57.

for the Franks, the successors of Charlemagne, to provide it (1).

William was incorrect, even according to his own theory ; for the battle through which Byzantium in fact lost the power to intervene in Palestine was not Manzikert by Myriokephalon, a century later. In the meantime the Crusaders had introduced their feudal ideas, and the Byzantine Emperors had attempted to reaffirm their rights in language that the Western knigts would understand. The ' Protectorate ' becomes more a question of suzerainty. The problem has still to be discussed in terms that have no meaning in modern International Law ; but it is a slightly different problem and stretches beyond the scope of this article. Our purpose has merely been to show that there never was a Byzantine Protectorate over the Holy Land in pre-Crusading times, if by the word we mean anything known to modern usage ; but there had always been a Byzantine protectorate over the Orthodox Christians of the East ever since the Moslem conquest, accepted quite naturally by Christian and Moslem alike and in full consonance with Roman and Islamic legal theory (2).

Steven RUNCIMAN.

(1) William OF TYRE, I, 9, *op. cit.*, vol. 1, 1, p. 29.

(2) In conclusion I should like to express my thanks to Professor Grégoire and Professor Wittek, with whom I was able to discuss this article.

THE OPENING ADDRESS TO THE FIRST CONGRESS OF BYZANTINO-SLAVO-ORIENTAL STUDIES [1] (NEW YORK, APRIL 1946).

It is a great and unexpected honour which has been conferred upon me to open the First Congress of Byzantino-Slavic and Oriental Studies. First of all, I have tried to justify so flattering a part in this academic festival; to a certain extent it may be explained and excused by four factors: 1) officially my special field is Byzantine history, and I am the oldest representative of this domain in America. *Honneur à l'âge*; 2) being a Russian I belong to the vast Slavic family, and my first published study was dedicated to the problem of the Slavs in Greece; 3) in my further studies I have become closely connected with the Orient and wrote the two volumes entitled « Byzantium and the Arabs »; 4) being an American citizen I have the honour to open a Congress which is held on the soil of the United States of America.

There had already been held several International Congresses of Byzantine Studies in Europe, whose programs contained communications dealing with the Slavic and Oriental relations; but for the first time Byzantino-Slavic-Oriental studies have been included in the name of the Congress itself, which shows what importance is being attributed now to those two worlds, Slavic and Oriental, i.e. Arabic and later Turkish, which are indissolubly bound up with the political, economic, religious, social, and cultural life of the Byzantine Empire.

In my address to-day I wish to concentrate special attention on the Slavic world, on the relations between Byzantium and the

(1) Le second congrès international des études byzantino-slaves aura lieu du 4 au 10 août 1948, à Bruxelles, dans le cadre de la Section byzantino-slave du VIIe Congrès des études byzantines.

Slavs. They have long been ventilated, debated and passionately discussed. The two aspects have particularly been emphasized: 1) Slavic indebtedness to Byzantium; 2) Slavic influences upon Byzantium.

Two magazines have been founded for special study of these relations: 1) At Prague, « Byzantino-Slavica » (several volumes): 2) at Brussels, with a broader title, « Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves », founded by H. Grégoire. Vol. VII (1939-1944) came out in New-York. Vol. VIII, will contain, among other matters, a new scholarly edition of the famous Russian Song of Igor with an English translation by S. Cross and a French translation by H. Grégoire [1]. I think this is my duty and pleasure to do justice to the energetic and fruitful activities of the « Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves » founded and conducted with untiring enthusiasm and self-denying devotedness by H. Grégoire, who is now here among us.

Among many problems referring to the manifold and complicated relations between Byzantium and the Slavs I have chosen for my brief address of to-day the subject of the Slavophile movements in Russia, both in the middle of the XIXth century, a hundred years ago, and in Soviet Russia, in our own days.

We know that Byzantino-Slavic relations have sometimes been discussed and evaluated not from the strictly historical point of view; but they have been used as a material for supporting one or another social and cultural movement. Thus, in the middle of the XIXth century in Russia a conflict between the so-called Westerners and Slavophiles took place. The Westerners took from the history of the Byzantine Empire facts which were supposed to show the negative influence of Byzantine history on the Russian culture, and point at the great danger should Russia decide to follow the traditions of the fallen Empire. One Westerner (Herzen) wrote: « Ancient Greece had ceased to exist when Roman domination came in and saved her, just as the lava and ashes saved Pompeii and Herculaneum... The Byzantine period had opened the lid of the coffin, but the dead body remained dead... But history in general is interested in nations only while they are on the stage, *i.e.* while they are doing something. »

(1) Appeared 1948 (New York).

For Slavophiles the Byzantine influence was desirable and beneficial. One of the very profound Slavophiles, A. S. Khomiakov wrote : « To speak of the Byzantine Empire with disdain means to disclose one's own ignorance. » The famous professor of the Moscow University, T. N. Granovsky, wrote : « Do we need to speak of the importance of Byzantine history for us, Russians? We have taken over from Tsargrad the best part of our national culture, namely, our religious beliefs, and the beginnings of civilization. We are bound up with the fate of the Byzantine Empire by the mere fact that we are Slavs. This side of the question has not been, and could not be, fully appreciated by foreign scholars. » On the eve of the Crimean war one of the great Russian poets, F. Tiutchev, overwhelmed by patriotic emotion, wrote addressing the Emperor Nicholas I : « The altar of Christ will be again seen under the vaults of the ancient Sophia in the restored Byzantium ! Prostrate thyself before this altar, o Tsar of Russia, and arise as the panslavic Tsar ! » Reading these lines, Nicholas I wrote the resolution : « Such phrases should not be admitted. »

At present in Soviet Russia we witness the Slavophile movement which sometimes seems to me as intense as a hundred years ago. Of course, we do not know how long this recent movement will last in modern Russia where political and other trends rather often change. About 1937, if I am not mistaken, in Soviet historical studies, has for the first time been expressed the idea of the beneficial influence upon Russian culture of the adoption of Christianity from Byzantium (*Historical Journal*, 1937, No. 11, p. 80. A. Kazachenko, Baptism of Russia, 71-83).

Following this new trend, Soviet historians try to prove that Slavonic settlements in the Balkans had been firmly established long before the date adopted by most modern historians. In this respect they follow the theory of the Bulgaro-Russian scholar, Drinov, who in 1873 placed the beginnings of Slavonic settlements in the Balkan peninsula in the second century A.D. It is not surprising that accepting earlier Slavonic settlements in the Balkans Soviet historians have become very much interested in the famous problem of the Slavs in Greece. The name of the German historian Fallmerayer (in the first half of the XIXth century) has several times been quoted, — I mean the name of Fallmerayer who in 1830 proclamed that « the Hellenic race in Europe is completely exterminated », that « not a single drop of real pure Hellenic blood flows

in the veins of the Christian population of modern Greece », that « modern Greeks are nothing but Slavs and Albanians. »

It is evident that the extremes of Fallmerayer's theory cannot be defended, and his theory as a whole has justly been rejected. But in spite of this his theory has played a very important part in historical science by directing scholarly attention to one of the most interesting and at the same time one of the most obscure questions, namely, to the problem of the Slavs in Greece during the Middle Ages. And this problem continues to occupy attention of the scholars of our own day in Greece herself where in 1945, written in modern Greek, came out a very fine piece of work under the title « The *Slavs in Greece* » (*Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*), by Professor Zakythinos.

And now, in connection with the new Slavic movement in Soviet Russia, Fallmerayer's theory has been revived, and its author is not only quoted but also highly appreciated. In one article (by Mishulin) we read : « Old German scholarship did not treat badly the Slavs, and in the person of some most eminent representatives like Fallmerayer, has established the great role of Slavic barbarians in the formation of Byzantium and its culture (Messenger of Ancient History, 2 (3), 1938, p. 17 ; *idem*, i.e. 1 (6), 1939, p. 294).

Another Soviet historian (Goryanov) wrote in 1939 : « Fallmerayer's theory was supported by Drinov, Jireček and other scholars. The studies of A. A. Vasiliev, who summarized the long discussion on this subject, have shown that, if Fallmerayer's theory is not devoid of some exaggerations, his merit consists in the fact that he first has presented in all its breadth the question of the role of the Slavs who have strikingly modified the original population of the Byzantine Empire (*Historical Journal*, 1939, no. 10, Oct., p. 103). In another place the same writer (Goryanov), in the same year 1939, remarked : « If the Byzantine Empire could have existed ten centuries more after the fall of the Western Roman Empire, if it has fulfilled the great historical mission of being intermediary between the world of antiquity and the epoch of the Reformation, between Germanism and Renaissance, this merit falls not upon the abstract idea of the « Greek Empire », as bourgeois historians called it, but upon the Slavs, their tribal organization and their commune (*Messenger of Ancient History*, 1939, I (6), p. 318).

I have devoted much attention to the question of the two Slavophile movements, in the middle of the nineteenth century in Imperial Russia, just before the fatal Crimean war, and in the

middle of the twentieth century, in Soviet Russia, because we begin to see now there a new interest in Byzantine history, Byzantine culture, Byzantine religion, and because the works of the real founder of Russian Byzantine studies V. Vasilievsky, Th. Uspensky, Bezobrazov, Pančenko, and other prerevolutionary scholars have been there highly appreciated. Now I have become acquainted with a book published in Russia in 1945, « *Vizantisky Sbornik* », a volume containing quite a few valuable studies on the internal history of the Byzantine Empire in its earlier period. I wish to express here my ardent desire that this interest expressed in Soviet Russia may not be a transient short-lived phenomenon to be nipped again in the bud after publication of a few studies.

The aim of our Congress and of Byzantino-Slavonic-Oriental studies in general is to throw bright light, among other matters, upon Byzantino-Slavonic relations and mutual influences, so that, being far off Fallmerayer's extremes, we may elucidate the problem and prove that Byzantino-Slavonic relations and influences are of utmost value for both countries, for Byzantium and Russia.

I wholeheartedly wish great success to our Congress ; and it is my duty and pleasure to express my gratitude and admiration to Professor H Grégoire and his collaborators who have achieved such a difficult and encouraging task.

A PORTRAIT OF THE EMPRESS ZOE AND OF CONSTANTINE IX

In the first number of the new Belgian Journal *Erasmus*, Dr. Gyula Moravcsik has done the Byzantine Institute the honour to consider at some length the publication of the Imperial Portraits in the South Gallery of the Church of Haghia Sophia in Constantinople. In phrasing of great courtesy to which we eagerly render acknowledgment, Dr. Moravcsik rejects our hypothesis and proposes a substitute explanation for the alterations in the panel of the Empress Zoe and the Emperor Constantine IX.

Our own analysis of the present state of the Panel is here recapitulated. We offered two hypotheses. The first is that Zoe marrying Constantine IX Monomachos inserted his portrait in place of that of her first husband, Romanos III Argyros, and at the same time commanded a new, more pleasing portrait of herself.

The second hypothesis is that, during the meteoric reign of Michael V Kalaphates, Zoe was indicted for high treason and was therefore subjected to *damnatio memoriae*, a penalty involving the destruction of all the images of the offender. The portrait in Haghia Sophia fell under this ordinance and was disfigured. When Zoe returned to the throne, she restored her own portrait and at the same time replaced the head and the name of Romanos with those of Constantine.

In both hypotheses, the reason for the substitution of a new drawing of the head of Christ is not obvious. On the basis of the difference in size and handling of tessellae between those used in the inserted heads and those in the remaining parts of the original figures we still tentatively propose that the head of Christ was changed by the painter of the imperial portraits to bring the three heads into chromatic harmony.

Before these two hypotheses we throw our weight towards the second hypothesis which Dr. Moravcsik rejects. According to the Hungarian scholar, the first reason to dismiss our supposition is that Michael V had no time for the desecration of the head of Zoe, since the Great Church was in the possession of the supporters of the Empress from the very moment of the proclamation of her disgrace. Such is indeed the evidence of the Armenian Matthew of Edessa and of the Greek historians Kedrenos, Zonaras, Attaliates and others who are mentioned in the *Chronographie* of Muralt, t. I, p. 622, which we quote in note 36 of our Report. We leaned, however, and still continue to lean upon the testimony of Psellos, a contemporary, possible even an eyewitness of the events, who tells us that the uprising in support of Zoe broke out only two days after her dethronement. From the 18th to the 20th of April 1041, therefore, Michael V had two whole days of freedom to destroy the portrait of the Empress.

Dr. Moravcsik finds another argument against our conjecture in the fact that the name of Zoe has not been erased together with her features and thinks that such an omission is inconceivable in the execution of *damnatio memoriae.*

Furthermore, he declares that he is not aware of any instance of *damnatio memoriae* so late as our mosaic. Now, can we admit that the absence of monuments surviving may be invoked in archaeology to establish a thesis? The study of texts, accompanied by the study of later monuments, shows how *damnatio memoriae* was imposed on objects of art. Eusebios describes portraits of Maximinus where only the face was daubed with black paint so that the figure appeared as, according to our theory, Zoe appeared in her portrait in the South Gallery Metatorion after Michael's desecration (*Historia Ecclesiastica*, IX, 11). It is indicated in a poem, until now overlooked, by John the Geometer *Τίνας ἄν εἴποι λόγους δ ἐν ἁγίοις βασιλεὺς κυρὸς Νικηφόρος, ἀποτεμνέο νων τῶν εἰκόνων αὐτοῦ*, that a similar lot befell the images of Nicephoros Phocas after his assassination by John Tzimisces (Migne, *P.G.*, CVI, col. 932, 56). A painting in the Musée Municipal of Toulouse, done in 1772 by Pierre Rival, represents the surprising record of two criminals whose faces, according to Museum information,were blackened after their

indictment, whereas their bodies remained intact. Here we have a modern instance of how Zoe's portrait possibly looked after its deformation.

It is true, as Dr. Moravcsik says, that inscriptions were commonly destroyed with the portraits of the condemned, but it was not alawys so.

In the Palace of the Doges, in the series of busts of Doges which surrounds, as a frieze, the Sala del Maggior Consiglio is represented in paint a black curtain, in the folds of which one reads the following inscription : « Hic est locus Marini Falethri decapitati pro criminibus ». The Venetian oligarchy thus expressed its post-mortem revenge upon the memory of Marino Falieri who dared to plot against it. Andronicos Comnenos, at the end of the XIIth century, when changing the portraits of the beautiful young regent Xenia in such a way as to make her appear on old woman must have preserved her despised name to continue her identity (Nicetas Choniates, *Historia*, Bonn, p. 433). This particular case, it may be alleged, is not narrowly speaking *damnatio memoriae*, but certainly *damnatio memoriae* embraces an element of odium and ridicule. Eusebios describes the broken statues of Maximinus as toys and objects of derision — *γέλως καὶ παιδία* — for those who wanted to heap upon them their insults (*Historia Ecclesiastica, ibidem*). So in recent times, the statue of Alexander III by Trubeckoj, in front of the Moscow Station in Leningrad still stands unscarred yet bearing, since the Revolution of October 1917, the contemptuous verses of Dem'jan Bednyj :

Moj syn i moj otec pri žizni kazneny,
A ja požal udel posmertnogo besslav'ja :
Stoju zdes' pugalom čugunnym dlja strany,
Naveki sbrosivšej jarmo samoderžav'ja.

These illustrations gathered through the centuries but substantiate our theory of the fate of the figure of Zoe suffering perpetuity in disgrace by erasure of features and preservation of name.

When all is but hypothesis, we may surrender one form of speculation for another when it is more plausible. It is the weakness of Dr. Moravcsik's own theory that especially prevents us from accepting his criticism.

The thesis of Dr. Moravcsik, which by the way is very much of the nature of our first hypothesis, may be summarized as follows :

When Zoe married for the last time, reasons Dr. Moravcsik, she inserted the features and name of her third husband, Constantine IX, in place of those of her first husband, Romanos III, whose mysterious death cast the suspicion of an accomplice upon her. Aged at the time, she would have seized. the occasion to appear in the aspect of a younger woman. Finally, to satisfy her imperial vanity Zoe changed the head of Christ so that His gaze might be turned from the Emperor upon herself.

If Dr. Moravcsik's reasoning is sound, why did Zoe not remove Romanos' head immediately after her marriage with Michael IV to whom the murder of Romanos was imputed? The mosaic itself gives no evidence of having been twice rehandled. We cannot be sufficietly careful in the discussion of such matters. The Greek Anthology gives us a lesson in criticism referring to a headless statue which « has lost what it required for judging it, for even itself cannot inform us to whom it gave its head ». (Planudean Appendix, 85).

Neither can we imagine why Zoe, in search of more flattering representation should have changed in 1041 a portrait painted more than ten years earlier which certainly presented her as a much younger woman. Moreover, the argument of Dr. Moracvsik falls, if we recall Psellos who, in his dislike of Zoe, yet acknowledges that (doubtless with the aid of cosmetics) « even at seventy she showed no wrinkles but flourished in young beauty » (*Chronographie*, éd. Renauld, II, p. 49).

To return to the last point in Dr. Moravcsik's examination of the theme, we are not content to accept his allegation that the direction of the gaze of Christ was changed in the alteration of the panel. How can we possibly know what the gaze was in the first painting? In justice to Dr. Moravcsik, we have studied his collection of images of Christ surrounded by imperial personages, and our unescapable conclusion is that, even when the head of Christ is turned towards the principal imperial figure, — by no means always the case, — his eyes are either uplifted or turned in another direction. The miniatures of *Urbino gr.* 2 and *Coislin* 79 give us pointed examples :

Urbino miniature depicts Christ's gaze towards the co-emperor and *Coislin* towards the empress (1).

To the study of Christ's gaze we venture to offer a totally different approach. In our Report, pp. 30-31, we note that we are considering here a distinguishable iconographic type known in later Near Eastern Art as « the Saviour of the Angry Eye ». This figure is represented elsewhere alone or as in Haghia Sophia accompanied by attending personages. The oblique glance is therefore not incident to the pictographic composition and does not establish a thematic relations between Christ and His attendants. Christ in the mosaic of the Great Church looks neither at the Empress nor at her husband, but in radiation and diffusion of power upon the beholder.

Byzantine painting is perceptual not conceptual. It is not as Italian painting or Hellenistic Art a description in forms instead of in words. It is not in the category of natural events, it is in the realm of disinterested Being. Beyond values Byzantine Art does not intend to present us with anything objective. When disinterested or integral vision is conveyed to us in paintings, they are subjective in nature in the sense that they seek to convey to us not any content of the work, but the spirit of approach to the work in an effort to persuade us to perceive in a particular manner and not that we should conceive a particular object. Thus it follows that Byzantine painting was not to be looked at in contemplation nor was Byzantine music to be listened to : both music and painting, as the Byzantine understood them, were a directive source of action.

Thomas WHITTEMORE.

Post-Scriptum. — A few copies of our Third Report were distributed without the Erratum. We beg persons who have received such copies to claim these missing pages at the Oxford University Press, Oxford, England.

(1) LAMPROS, *Λεύκωμα Βυζαντινῶν Αὐτοκρατόρων*, pls. 63 and 68 ; better reproductions : C. STORNAJOLO, *Le miniature delle Omilie di Giacomo Monaco...*, Rome, 1910, pl. 83, and H. OMONT, *Miniatures des plus anciens Mss grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1929, pl. LXII.

CHRONIQUES

TRAVAUX RÉCENTS SUR LES MONUMENTS BYZANTINS DE LA GRÈCE. (1)

(1938-1947)

Sous le titre *L'archéologie byzantine en Grèce* (1928-1940), j'ai publié dans le tome XXI (1942) de la *Revue belge de philologie et d'histoire* (pp. 421-470), des notes bibliographiques dont j'avais rassemblé presque tous les éléments, à l'invitation de mon Maître M. Henri Grégoire, lors d'un séjour en Grèce au cours de l'année 1938. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre mon retour en Belgique et le soir du 9 mai 1940, où j'achevai le manuscrit de cet article, que je destinais alors à *Byzantion*, je m'étais efforcé de tenir compte de toutes les nouvelles publications grecques dont nous avions connaissance en Occident. Mais des lacunes s'étaient inévitablement produites dans ma documentation. Afin de réparer ces omissions, peu nombreuses il est vrai, j'ai cru bon de reprendre à 1938 le présent *Bulletin*, rédigé à la faveur d'une seconde mission en Grèce et auquel je me propose de donner des suites dans les années à venir.

Au terme de près d'une décade, il est réconfortant de mesurer le chemin parcouru et d'enregistrer les progrès considérables réalisés dans le domaine de l'archéologie byzantine grâce aux travaux

(1) Il m'est agréable de remercier ici les savants qui m'ont libéralement communiqué renseignements et publications : MM. Amandry, Secrétaire Général de l'École française d'Athènes ; Demangel, Directeur de l'École ; Hadzidakis, Ephore des Antiquités byzantines de l'Attique et Directeur du Musée Bénaki ; Mlle Iliadou ; MM. Keramopoullos, Directeur du Service archéologique au Ministère hellénique de l'Éducation nationale ; Orlandos, Directeur du Service des anastyloses, Professeur à l'Université d'Athènes ; Pélékanidis, Ephore des Antiquités byzantines de la Macédoine ; Sotiriou, Directeur du Musée byzantin, Professeur à l'Université d'Athènes ; Xyngopoulos, Professeur à l'Université de Salonique ; Zakythinos, Professeur à l'Université d'Athènes.

des savants helléniques. En dépit des épreuves traversées depuis sept ans par leur patrie, ils ont apporté à nos études plus d'une contribution capitale. Aujourd'hui encore, ce sont les monuments médiévaux qui bénéficient avant tout du labeur des archéologues grecs. Sans doute plusieurs mémoires importants demeurent-ils inédits faute des crédits nécessaires à leur impression et la plupart des revues ne reparaissent-elles pas. Mais les recherches continuent, et nous souhaitons tous que des circonstances plus favorables permettent d'en faire connaître bientôt les résultats au public. Le Musée byzantin d'Athènes a été rouvert alors que presque toutes les collections d'antiquités classiques restent inaccessibles. Dans plusieurs villes et villages, et en particulier à Salonique, on travaille avec ardeur à restaurer ou à consolider les édifices byzantins. Et c'est un bilan favorable que nous pouvons dresser ici.

A. — ÉTUDES D'ENSEMBLE.

1. — **Ouvrages généraux.**

Georges A. Sotiriou, *Χριστιανική καὶ Βυζαντινὴ Ἀρχαιολογία*. Tome I : *Χριστιανικὰ Κοιμητήρια. Ἐκκλησιαστικὴ Ἀρχιτεκτονική*. Athènes, 1942, xxiv-519 pp., 315 figg. — Dans les années qui ont précédé la dernière guerre mondiale, les chercheurs soucieux des questions d'archéologie byzantine ont plus d'une fois regretté de ne pas disposer d'un manuel qui fût au courant des recherches les plus récentes. Ce vœu est maintenant en passe de recevoir satisfaction avec l'ouvrage de M. Sotiriou sur l'art chrétien et byzantin. Un premier tome a déjà paru en 1942, qui traite des sépultures chrétiennes et de l'architecture religieuse. Publié dans un temps où les relations entre savants des divers pays étaient presque complètement interrompues, ce volume n'a peut-être pas trouvé encore l'audience large qu'il méritait. C'est pourquoi nous le recenserons en détail. Le deuxième tome qui nous est annoncé pour 1948 dans la Collection de l'Institut français d'Athènes, dirigée par M. Octave Merlier, sera consacré à la peinture, à la miniature et à la sculpture byzantines. M. Sotiriou projette aussi de nous donner un Supplément, dans lequel seront consignées, outre des additions au premier volume, ses observations sur l'architecture civile et monastique.

Cet ouvrage, appelé à faire date dans nos études, se recommande à notre attention par toutes les qualités que l'on est en droit d'attendre d'un savant qui est à la fois fouilleur, conservateur de musée et professeur d'université. On y relève ces notations précises, ces remarques personnelles, propres aux archéologues qui ont une connaissance directe des monuments et des objets. Si l'érudition dont ce livre est nourri est d'une richesse qui nous le rend précieux, elle demeure toujours accessible au lecteur grâce à la clarté de l'exposé, où se retrouve le sens didactique qui a heureusement inspiré M. Sotiriou dans la présentation du musée qu'il dirige.

L'*Introduction* (pp. 1-34) constitue une brève « encyclopédie » de l'archéologie chrétienne et byzantine, au sens où nous prenons encore ce terme aujourd'hui en Belgique dans l'enseignement universitaire. Après avoir défini ce qu'il faut entendre par cette discipline et nous avoir montré l'intérêt qu'elle présente, M. Sotiriou énumère les grandes catégories de sources dont nous disposons : *a*) Sources indirectes : 1. la Sainte Écriture et les œuvres des Pères de l'Église ; 2. les Apocryphes ; 3. les Vies de Saints et de martyrs ; 4. les livres liturgiques, les euchologes et les *typica* ; 5. les itinéraires de pèlerins, les descriptions et les *mirabilia* ; - *b*) sources directes : 1. les monuments paléochrétiens et byzantins ; 2. les musées et les collections d'objets chrétiens et byzantins détenus par des monastères des églises ou des particuliers ; 3. les collections d'inscriptions.

Passant aux divisions chronologiques, M. Sotiriou propose de faire les distinctions suivantes : *a*) *l'art paléochrétien*, qui débute avec l'expansion de la nouvelle religion et se termine à l'époque de Justinien († 565) ; *b*) *l'art byzantin*, qui lui succède dans l'Empire romain d'Orient et se subdivise lui-même en trois phases : 1. l'art protobyzantin, du début du VIIe siècle jusqu'à la fin du IXe ; 2. l'art proprement byzantin, jusqu'à la prise de Constantinople, qui comprend à son tour deux périodes : d'abord celle des Macédoniens, et des Comnènes, puis celle des Paléologues ; 3. *l'art postbyzantin*, qui fleurit de la fin du XVe à la fin du XVIIIe siècle en Grèce ainsi que dans les monastères et les communautés helléniques de l'étranger. L'auteur retrace ensuite, tout en donnant les principales indications bibliographiques, l'histoire des recherches d'archéologie chrétienne et byzantine. Il termine cette partie de son exposé par une brève énumération des dictionnaires et des revues.

L'Introduction s'achève par des considérations sur la place tenue par l'art dans la religion chrétienne primitive et à Byzance.

Après avoir abordé ces questions méthodologiques, M. Sotiriou étudie, dans la première partie du volume (pp. 35-152), les *sépultures chrétiennes* et les *catacombes*. Débutant par les problèmes relatifs à l'architecture, il passe successivement en revue : les tombes souterraines individuelles (en Palestine, en Syrie, en Afrique du Nord, en Asie Mineure, et en Grèce, notamment à Delphes, à Thèbes, à Mélos, à Mytilène et à Chypre) (1), les catacombes collectives (à Rome, à Naples, à Syracuse, à Palerme, en Égypte, à Cyrène, et en Grèce, dans les îles, à Mélos) (2), les tombes à ciel ouvert ou *sub divo* (en Grèce : Salonique, Égine), les mausolées chrétiens, les églises des cimetières, les *martyria* (p. ex., martyria de Saint-Démétrius de Salonique (3), de la basilique de l'Ilissos à Athènes (4), de la basilique du lieu-dit Argala à Mytilène (5), et de la basilique de Corinthe) (6).

Le deuxième chapitre (pp. 81-134) résume l'essentiel de nos connaissances en matière de *peinture paléochrétienne*. M. Sotiriou y accorde la plus grande partie de son attention aux sujets : les images symboliques du Christ et des fidèles (figures de défunts, *ΙΧΘΥΣ*, l'Agneau, le Bon Pasteur, Orphée), la croix et les monogrammes du Christ, les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les sujets repris à l'antiquité païenne mais chargés d'une signification chré-

(1) Cf. G. Sotiriou, *Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Κύπρου*, t. I, Athènes, 1935, Pl. 1 et suiv. — A.-D. Keramopoulos, *Θηβαϊκά*, dans *Ἀρχ. Δελτ.*, t. III, 1917, pp. 111-122.

(2) G. Sotiriou, *Ἡ χριστιανικὴ κατακόμβη τῆς νήσου Μήλου*, dans les *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, t. III, 1928, pp. 36-46, et *Τράπεζα μαρτύρων τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν*, dans *Πρακτ. τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*, série 3, t. I, 1932, pp. 7-17. — Cf. H. Leclercq, *Mèlos*, dans le *Dict. d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XI, I, 1932, coll. 271-278. — M. Sotiriou pense que cette catacombe aurait été en usage de la fin du IIe siècle à la fin du Ve.

(3) G. Sotiriou, *Ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου Δημητρίου μετὰ τὴν πυρκαϊάν*, dans *Ἀρχ. Δελτ.*, 1918, *Παράρτημα*, pp. 34 et suiv., et *ὁ τάφος τοῦ ἁγίου Δημητρίου*, dans *Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, 1923, pp. 270 et suiv. — Pour les martyria, on se reportera maintenant au livre de M. André Grabar, *Martyrion*, Paris, Collège de France, 1946.

(4) G. Sotiriou, *Βασιλικὴ τοῦ Ἰλισσοῦ*, dans *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1919, pp. 1-31.

(5) D. Evanghelidis, *Πρωτοβυζαντινὴ βασιλικὴ Μυτιλήνης*, dans *Ἀρχαιολογικὸν Δέλτιον*, t. XIII, pp. 3-33.

(6) A la bibliographie donnée par M. Sotiriou, on pourra ajouter Joseph M. Shelley, *Christian basilica at Corinth*, dans *Hesperia*, t. 12, 1943, pp. 179-183.

tienne, les représentations de banquets. Dans l'étude des fresques des cimetières en dehors de Rome, la décoration murale de la catacombe de Mélos n'a pas été négligée.

Le troisième chapitre (pp. 137-152), qui concerne la *sculpture*, est plus bref. On y trouvera des indications sur les sarcophages chrétiens ainsi que sur les statues du Bon Pasteur et d'Orphée, dont le Musée byzantin d'Athènes possède des exemplaires.

La deuxième partie du volume (pp. 155-505) traite de l'*architecture chrétienne* (entendons paléochrétienne et byzantine). Elle s'ouvre par une étude générale sur la *basilique*, que M. Sotiriou rattache à ses antécédents païens. Il examine avec soin les divers éléments d'un édifice du culte chrétien. I. Le sanctuaire : 1. la Sainte Table ; 2. le dais (*κιβώριον*) ; 3. le banc des prêtres (*σύνθρονον*) ; 4. les *παστοφόρια*, prothèse et diaconicon ; 5. le templon et l'iconostase. II. L'église proprement dite : 1. la *σολέα* ; 2. l'ambon ; 3. les sièges et les stalles. III. Le narthex et l'atrium : 1. la phiale ; 2. le baptistère ; 3. les *ἁγιάσματα* et les bains ; 4. les trésors ; 5. les tours et les clochers. Ces pages comptent parmi les plus originales et les plus utiles du livre.

Le reste de l'ouvrage est consacré à l'*histoire du développement des formes architecturales*. Il convenait de s'attacher d'abord aux *édifices de plan basilical* (pp. 243-322). C'est ce que M. Sotiriou a fait pour la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte, l'Afrique du Nord, l'Europe occidentale, Constantinople, la Grèce et les Balkans. En Grèce, il considère les basiliques de Salonique (Acheiropoiétos, antérieure à 431 ; Saint-Démétrius), Chalcis (Sainte-Paraskévi, fin du Ve ou début du VIe siècle), le Néa-Anchialos ou Thèbes de Thessalie (4 basiliques désignées par des lettres : *A*, Ve siècle ; *B*, Ve siècle ; *Γ*, VIe siècle ; *Δ*, fin du VIIe siècle), Nicopolis d'Épire (basilique d'Alkison : fin du IVe ou début du Ve siècle ; basilique de Doumétios, Ve siècle ; basilique no 3, postérieure à Justinien). Philippes, Dion, Toumba près de Salonique, Épidaure (fin du IVe siècle), Dodone, Paramythia en Épire, l'Ilissos, Sicyone, Lesbos (4 basiliques : à Eressos, Afendéli, Hypsilométopon et Argala), Chios (2 basiliques), Lévini (*Λεβήνη*, en Crète), Spetsai, Samos.

Les *édifices à plan central* ou rayonnant (pp. 323-340) tinrent aussi une place importante dans l'architecture chrétienne, à partir de Constantin. C'est dans cette catégorie que M. Sotiriou range les rotondes (pour lesquelles il tient compte des fouilles de Dyggve à

Saint-Georges de Salonique), les octogones, les églises triconques et quadrilobées.

Les *monuments de l'époque de Justinien* ont fourni la matière de tout un long chapitre (pp. 341-372). Outre les principales églises de Constantinople (Sainte-Sophie, les Saints-Apôtres, Sainte-Irène), nous y trouvons Saint-Jean Théologien d'Éphèse, l'église de la Vierge de Katapoliani de Paros (mieux connue sous le nom déformé de *Ἑκατονταπυλιανή*), Saint-Marc de Venise, Saint-Barnabé et Saint-Lazare de Chypre, Kasr-ibn-Wardan, l'église de la Théotokos à Attalia en Pamphylie (Adalia), Saint-Nicolas de Myra en Lycie.

Pour l'*époque protobyzantine*, qui fait la transition entre les successeurs de Justinien et l'avènement de la dynastie macédonienne, M. Sotiriou groupe d'abord les *églises où le rectangle central, couvert d'une coupole, est entouré de galeries* (pp. 374-384) : Sainte-Sophie de Salonique ; - à Constantinople : l'ancien catholicon du monastère de Chora (Kahrié-Djami), Saint-André-de-Krisis (Hodja Mustapha Djami), le catholicon du monastère du Christ *Akataleptos* (plus connu sous le nom de Kalender Hané Djami) (1), Sainte-Théodosie (Gul-Djami) ; - Saint-Clément d'Ankarah (détruite par un incendie en 1917) ; - la Dormition de Nicée ; Saint-Tite de Gortyne (Crète) ; Déré-Ahsy (en Lycie). Sont donc réunies ici en un seul ensemble des églises que l'on rattachait auparavant à des types différents : basiliques à coupole (Sainte-Sophie de Salonique, Kahrié-Djami, Saint-Clément d'Ankarah, Dormition de Nicée, Déré-Ahsy), églises en croix grecque (Saint-André-de-Krisis, Christ *Akataleptos*, Sainte-Théodosie), églises triconques (Saint-Tite de Gortyne).

Parmi les *édifices de plan cruciforme* (pp. 385-392), M. Sotiriou distingue : 1. les églises à coupole en croix libre (en Lycaonie et en Cappadoce ; par ex. l'église de la Vierge à Tomandza, Saint-Panteleimon à Sivri-Hissar, Mahaletch, la chapelle adjacente à la basilique d'Aladja-Jaïla) ; - 2. les églises de transition entre la croix libre et la croix inscrite (en Arménie, notamment à Mren ; en Grèce, à Skripou) ; 3. les églises en croix inscrite (Resafah, Il-Anderin, Hosios-David de Salonique, que M. Sotiriou incline à dater de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle).

(1) Cette mosquée était généralement identifiée avec l'église de Sainte-Marie de la Diaconesse. M. Sotiriou se range à l'avis du R. P. Laurent qui préfère y reconnaître le catholicon du monastère du *Seigneur incompréhensible* (*Ἀκατάληπτος*) : Cf. *Echos d'Orient*, t. 34, 1935, p. 227.

A l'*époque proprement byzantine*, M. Sotiriou discerne quatre écoles : 1. Constantinople, 2. la Grèce, 3. l'Orient, 4. la Macédoine.

Les édifices de la capitale (pp. 396-403) sont répartis chronologiquement en trois groupes : *a*) églises de la dynastie macédonienne : la Nouvelle-Église (Néa), qui fut construite au Grand Palais de Constantinople par Basile Ier et dont il convient de rapprocher Sainte-Sophie de Kiew ; la plus ancienne église du monastère dit de Constantin Lips ou de la Vierge Panachrantos (Fénéri Issa Djami) ; le catholicon du monastère du Myrélaion, fondé par Romain Lécapène (Boudroum Djami) ; - *b*) églises de la dynastie des Comnènes : catholica des monastères du Saint-Sauveur-Pantepopte (Eski Imar-Djami), de Saint-Théodore (Kilissé-Djami), du Sauveur Pantocrator (Zeirek Kilissé Djami) ; - *c*) églises de la dynastie des Paléologues : catholica des monastères de la Vierge Pammacaristos (Féhtiyé Djami), et de Chora (Kahrié-Djami) ; églises de Sainte-Marie des Mongols et de la Vierge Camariotissa au couvent de Prinkipo (dans l'île de Heybeli ou Halki).

L'*école grecque* (pp. 409-436) est illustrée principalement par des églises cruciformes. Ici encore, M. Sotiriou est amené à les distribuer en trois séries successives : *a*) Au XIe siècle, à Athènes : les Saints-Théodores, la Vierge Gorgoépikoos ou Petite Métropole, la Kapnikaréa, les catholica des monastères de Kaisariani et de Saint-Jean Kynigos sur l'Hymette, la « Belle Église » de Patissia ; - en Béotie, l'église de la Vierge Théotokos construite contre le mur N. du catholicon de Saint-Luc, le catholicon du monastère de Saint-Mélétius sur le Cithéron ; - dans le Magne (1), les églises du Saint-Stratège à Boularioi (*Μπουλαριοί*), du Sauveur à Gardénitsa, des Taxiarques à Glézou, des Saints-Théodores à Pambaka (*Πάμπακα*), de la Transfiguration à Koutiphari. - *b*) Au XIIe siècle : catholicon du monastère de l'Areia à Nauplie, églises de Merbaka et de Chonika en Argolide, le Sauveur d'Amphissa (en Phocide), la Samarina (en Messénie), Saints-Jean-et-Sosipatros à Corfou ; - dans le Magne : Sainte-Varvara d'Erimos, Saints-Serge-et-Bacchus de Kittos ; - la Dormition de la Vierge à Tégée et la Pantanassa à Monemvasie ; - *c*) Au XIIIe et au XIVe siècles : la Transfiguration sur le versant N.

(1) Pour toutes ces églises du Magne, on se reportera à H. MEGAW, *Byzantine architecture in Mani*, dans *B.S.A.*, t. 33, pp. 137-162. On trouvera une analyse de cette étude dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 21, 1942, pp. 442-444.

de l'Acropole d'Athènes, les Saints-Apôtres de Léontari, Saint-Jean de Kéria dans le Magne, la Dormition de la Vierge à Chrysapha (à l'Est de Sparte), la plupart des églises de Mistra : l'Afendiko ou Brontochion, la Métropole, la Pantanassa, la Péribleptos, Sainte-Sophie et l'Evanghélistria.

Dans l'École grecque, M. Sotiriou réserve une place spéciale aux églises où la coupole porte sur quatre trompes d'angles : catholicon de Saint-Luc en Phocide, Panaghia Lycodimou d'Athènes (église russe), catholicon de Daphni, Sainte-Sophie de Monemvasie, Saint-Nicolas-des-Champs en Béotie (1), les Saints-Théodores de Mistra. L'église de Christianou en Triphylie peut être tenue pour un type de transition, plus proche des modèles orientaux : seule la grande abside s'ouvre sur le carré central. L'église de la Néa-Moni de Chio doit aussi être mise à part : elle ne comporte aucun collatéral et le dome repose sur huit niches séparées par des colonnes géminées. C'est d'elle que s'inspirent, à Chio même, la Panaghia de Krina, Saint-Georges de Sykousi et les Saints-Apôtres de Pyrghi ; à Chypre, l'église du *Kastro* de Saint-Hilarion, l'*Antiphonitos* de Kérynia, le catholicon du monastère de Saint-Jean Chrysostome à Koutsovendi, et l'église de l'*Apsithiotissa* ; - en Attique, le catholicon du monastère de Daou sur le Pentélique. L'église de la *Parigoritissa* d'Arta se distingue des précédentes par la complexité de son plan.

A l'École grecque se rattachent encore bon nombre d'églises. Nous relevons ici : 1. des édifices de plan carré où les quatre arcs qui supportent la coupole sont ménagés dans les murs et dessinent une croix aux branches très courtes : le Sauveur de Plataniti (Argolide), la chapelle de Saint-Georges au lieu-dit *Γέρακα* (au S. du Pentélique) (2), des chapelles dépendant du monastère de Saint-Mélétius sur le Cithéron (3) ; - 2. des églises apparentées au type précédent, mais avec cette différence que les bras E. et O. de la croix sont cette fois plus longs : Saint-Basile d'Apidia en Laconie (4), les cha-

(1) Cf. H. Megaw, dans *BSA*, t. 32, pp. 123, 126, 127, 129, et *Rev. belge de philol. et d'hist.*, t. 21, 1942, p. 445, n° 4.

(2) *Εὑρετήριον μεσαιωνικῶν μνημείων*, pp. 177-178.

(3) Reposoir de Saint-Georges : *Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. V, 1939-40, p. 46, fig. 2. — Chapelle de Saint-Nicolas : *ibid.*, p 112, fig. 58. — Chapelle de Saint-Georges : *ibid.*, p. 114, fig. 60. — Chapelle de Saint-Jean : *ibid.*, p. 116, fig. 62.

(4) Orlandos, *Ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου Βασιλείου*, dans *Ἀρχεῖον Βυζ.* Mv., I, pp. 133-138.

pelles de la Kapnikaréa d'Athènes et du catholicon de Saint-Mélétius sur le Cithéron ; - 3. des églises triconques à une nef : Saint-Nicolas à Méthana (Argolide), Saint-Jean-Baptiste de Castritsa (Épire), Mylopotamos, Sternes et Sikalaria en Crète, Saint-Nicolas de Koropi, Saint-Sozon de Skripou, Saint-Nicolas de Platani d'Achaïe, Saint-Démétrius de Varasova, Saint-Nicolas d'Aulis ; - 4. des églises à une nef en croix libre : Saint-Pierre de Pyrgos dans le Magne, Saint-Basile d'Arta, la Paléopanaghia de Manolas (Achaïe) ; - 5. des églises quadrilobées : Saint-Georges de Loukisia (Béotie) ; les Saints-Apôtres d'Athènes ; - 6. des églises à transept voûté (*σταυροειστεγοι*) de type simple : Sainte-Trinité de Kranidi, Transfiguration de Galaxidi, Saint-Nicolas et Dormition d'Oxylithos (Eubée), Hypapanti des Météores ; - 7. des églises où le transept se combine avec un plan basilical à trois nefs voûtées : Saint-Jean-Prodrome de Constianiani (Épire), Kato-Panaghia d'Arta et la Porta Panaghia de Trikkala.

Telles sont les distinctions typologiques que M. Sotiriou introduit au sein de l'école grecque.

A l'*école orientale* (pp. 437-450), il rattache les monuments d'Asie mineure (Cappadoce, Latmos, Olympe de Mysie, Trébizonde), d'Arménie et de Géorgie, de Chypre, de Crète, d'Italie méridionale et de Sicile.

L'école macédonienne (pp. 451-489) est représentée par les églises de Salonique (Vierge des Chaudronniers, Saint-Pantéleimon, Sainte-Catherine, Saints-Apôtres, Prophète-Élie, monastère des Vlatades, Saints-Archanges, Saint-Nicolas-l'Orphelin) et de l'Athos. C'est d'elle que relèvent aussi la Bulgarie, la Serbie et la Roumanie.

Étant de la sorte amené à suivre la diffusion de l'art byzantin en dehors des frontières de l'Empire romain d'Orient, M. Sotiriou n'a pas négligé les principales *églises russes* du XIe au XIVe siècle (pp. 490-492).

Dans le dernier chapitre, enfin, sont dénombrés les *principaux monuments de la Grèce postbyzantine* jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (pp. 493-505).

Si nous avons reproduit aussi longuement les classifications de M. Sotiriou, c'est que là nous paraît résider le principal mérite de cet ouvrage, qui nous offre un répertoire, soigneusement ordonné et mis à jour, des églises byzantines. Des monuments jusqu'ici connus par des monographies éparses se trouvent situés à leur juste place dans le développement de l'art du moyen âge oriental et sont

éclairés d'un jour nouveau par les rapprochements ainsi institués. Le nombre des services que ce *manuel* est appelé à rendre eût été accru encore si l'auteur y avait multiplié les indications bibliographiques et s'il avait fait établir un index plus détaillé des monuments (1).

2. Esthétique de l'art byzantin.

Notre compréhension de l'art byzantin s'est approfondie depuis que la révolution qui s'est opérée dans notre sensibilité au début de ce siècle nous a conduits à goûter dans une œuvre moins la perfection de la technique et la fidélité au réel que certaines qualités qui nous paraissent aujourd'hui plus proprement esthétiques. Élie Faure et Georges Duthuit surtout ont écrit sur l'art de l'Empire byzantin des pages qui, pour n'être pas toujours d'une extrême rigueur scientifique, n'en contiennent pas moins des aperçus fort suggestifs (2). Mais nos émotions artistiques gagnent d'être soumises à des analyses rationnelles. Au cours de ces dernières années, l'histoire de l'art et l'esthétique se sont rapprochées, pour leur plus grand bénéfice. L'esthétique a dépassé le stade des commentaires purement littéraires et métaphysiques pour atteindre le concret par l'étude minutieuse des structures formelles. Une nouvelle tendance s'est ainsi fait jour, à laquelle on a donné le nom d'esthétique des catégories ou de réalisme rationaliste. Elle fut illustrée jusqu'à présent par Focillon, Valentin Feldman, et principalement par Raymond Bayer dont l'ouvrage sur l'*Esthétique de la grâce* (Paris, Alcan, 1934, 2 volumes) a prouvé de façon irrécusable l'efficacté de la méthode. M. Pan. A. Micheli a été fort heureusement inspiré de soumettre l'art byzantin à ces procédés d'analyse avec une pénétration et une finesse dont nous ne saurions assez le louer. Il nous a livré le résultat de son enquête dans un livre intitulé *Αἰσθητικὴ θεώρηση τῆς Βυζαντινῆς τέχνης*, Athènes, [Pyrsos], 1946, III-220 pp., 150 figg. Raymond Bayer a distingué quatre catégories : la grâce, le beau, le comique et le sublime. C'est à cette dernière catégorie du *sublime* (*ὑψηλός*) que M. Micheli rattache les œuvres de

(1) Il ne nous suffit pas toujours d'y trouver des mentions aussi générales que Mont Athos, Athènes ou l'Hymette, sans la spécification des monuments.

(2) Georges DUTHUIT, *Byzance*, et l'art du XIIe siècle

l'art byzantin. Le sentiment du sublime nous est donné lorsque se manifeste la puissance qui dépasse les moyens matériels auxquels elle doit sa grandeur. Il en existe deux expressions : l'une, plus extérieure, qui résulte d'une lutte entre forces gigantesques, comme dans une tempête, un orage ou une cathédrale gothique ; l'autre, plus secrète, qui s'accompagne d'un sentiment de paix et de sérénité : ainsi, dans les églises byzantines. Le Pantocrator de Daphni est le juge inflexible mais aussi le Dieu d'amour. Son regard nous effraie, mais son sourire nous rassure. Devant lui, la crainte et la joie se partagent notre cœur. Après avoir défini sa méthode, M. Micheli étudie successivement l'architecture et la peinture byzantines. Dans une basilique,le développement de la construction suivant l'axe longitudinal et l'élévation de la nef centrale, avec les fenêtres ménagées au-dessus des bas-côtés, communiquent l'impression de l'espace infini mais organisé. Des effets semblables sont obtenus par des moyens différents dans les églises de plan central, où l'unité de l'ensemble est mise en valeur par la coupole autour de laquelle gravitent les parties qui la contrebutent. L'église est une image du monde à la fois infini et uni.

Dans les églises à croix inscrites, les divers éléments tendent à devenir plus ou moins autonomes et nous laissent l'impression d'un organisme à plusieurs membres.

A la différence des temples classiques, l'échelle de la construction dans les églises byzantines est conforme aux besoins humains. Tandis que presque tous les temples doriques paraissent à première vue se ressembler, chaque église byzantine affirme de prime abord son individualité.

La peinture ne peut être comprise hors de son cadre architectural. A l'opposé de l'art baroque qui vise à faire de la peinture sculpturale, les figures des fresques et des mosaïques byzantines tendent à perdre toute matérialité, toute corporéité. Certaines représentations telles que le Pantocrator et la Platytéra, par leurs dimensions plus grandes que nature, nous donnent le sentiment du sublime. Ce n'est plus, comme dans l'art classique, la beauté physique des personnages qui compte, mais leur grandeur morale. On vise à l'expression et non à la représentation.

Le sublime ne s'est pas exprimé de façon identique à travers tout le moyen âge oriental. Et M. Micheli discerne trois périodes : 1. la période justinienne, ou de l'étendue (ἔκταση) ; - 2. la période de la Dynastie macédonienne et des Comnènes, ou de l'intensité

(ἔνταση) ; - 3. la période des Paléologues, ou de l'emphase (ἔμφαση). Sous Justinien, ce qui frappe, c'est l'ampleur des bâtiments (Sainte-Sophie de Constantinople). A l'époque de la dynastie macédonienne et des Comnènes, le grandiose cède le pas au goût de la mesure. Aux œuvres monumentales en succèdent d'autres, mieux adaptées à l'échelle humaine (par exemple, Saints-Théodores d'Athènes). Le sublime devient plus intense et aussi, plus concis. Certaines œuvres, comme la Parégoritissa d'Arta ressortissent plutôt à la catégorie de la grâce. A la fin de son développement, l'art byzantin s'abandonne à l'emphase et connaît un stade baroque (église de la Métamorphosis d'Athènes, Saint-Apôtres de Salonique, églises de Mistra).

M. Micheli s'est assuré des titres à notre reconnaissance en nous donnant la première étude vraiment scientifique sur l'esthétique de l'art byzantin.

On pourrait sans doute discuter quelques points de détail. Notre propos n'est point de le faire ici. Mais sans avoir tendance à exagérer l'œuvre de Rome, nous pensons cependant qu'il y a quelque injustice à prétendre, comme le fait M. Micheli, que l'apport de l'empire romain à la *civilisation* byzantine est purement négatif.

Marinos KALLIGA, *Ἡ αἰσθητικὴ τοῦ χώρου τῆς ἑλληνικῆς ἐκκλησίας στὸ μεσαίωνα*. Athènes, 1946, 117 pp., 2 dessins, 6 figg. — Les efforts de M. Micheli ne sont pas isolés. A partir de principes différents, M. Kalliga a tenté, en s'appuyant sur les textes liturgiques, de comprendre les sentiments d'un homme du moyen âge qui pénétrait dans une église. A mesure que le fidèle s'avance de la porte vers le centre de l'édifice, son regard d'abord horizontal se relève vers la verticale, allant des parties sombres de la nef aux régions plus éclairées de la coupole et son âme se sent progressivement séparée de son corps. Les fenêtres des bas-côtés n'éclairent pas directement la partie centrale ; c'est seulement de la coupole que tombe la lumière, comme si elle venait de Dieu. A la différence des cathédrales gothiques, Dieu, dans les églises orthodoxes, paraît accessible et non éloigné.

Dans la deuxième partie de son essai, M. Kalliga a indiqué les caractères helléniques de l'art byzantin : la clarté, la variété au sein de la simplicité, la recherche des jeux de lumière, la cohésion des ensembles, et le sens de l'humain.

Stylianos PÉLÉKANIDIS, *Ὀρολογία καὶ οὐσία τῆς βυζαντινῆς τέχνης*, dans *Μορφές*, 1947. — Les œuvres d'art sont d'une richesse

trop complexe pour que la compréhension en soit épuisée par des analyses unilatérales. A l'essai de M. Kalliga, d'une inspiration originale, au livre de M. Micheli, qui procède de l'esthétique française des catégories, on ajoutera aussi, utilement, l'article de M. Pélékanidis, qui se réclame de Wölfflin, Rodenwaldt et Buschor. M. Pélékanidis montre comment, dans l'art byzantin, la catégorie du baroque ne succède pas à celle du classique mais coexiste avec elle, parfois au sein d'une même œuvre (1). Ainsi, à Saint-Apollinaire-Neuf de Ravenne, dans la représentation du Christ au Jardin des Oliviers, les Apôtres manifestent déjà leur émotion par des gestes violents tandis que le Sauveur apparaît impassible et serein. L'observation est juste ; on notera, cependant, conformément aux suggestions de M. Micheli, que le baroque tend à prédominer sous les Paléologues. M. Pélékanidis regrette que l'on ait adultéré le sens du mot *hellénistique* pour l'appliquer à des créations du moyen âge où se perpétuent des survivances de l'art païen, par opposition à celles qui ont subi plus nettement les influences anatoliennes. Les œuvres prétendûment hellénistiques dans l'art byzantin sont plus proches de l'idéalisme classique que du réalisme, pittoresque ou véhément, des derniers siècles avant notre ère.

Dans la suite de son exposé, M. Pélékanidis s'attache à dégager les grandes composantes de l'art byzantin : d'une part, l'héritage hellénique et méditerranéen qui lui a été transmis d'Alexandrie, d'Antioche et d'Éphèse par l'intermédiaire du baroque païen ; d'autre part, les influences orientales de la Perse sassanide, de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie.

3. **Bibliographie.**

Bulletin analytique de bibliographie hellénique, Athènes 1947. Collection de l'Institut français d'Athènes, publiée sous la direction de M. Octave Merlier. — On sait quels précieux services ce *Bulletin* est appelé à rendre à tous les esprits curieux de connaître la vie intellectuelle de la Grèce contemporaine. Il sera indispensable aux byzantinistes non moins qu'aux autres hellénistes. Les dernières publications grecques d'archéologie byzantine y ont été recensées dans les fascicules II-III, pp. 97-98, nos 814-818.

(1) M. PÉLÉKANIDIS (note 10) critique sévèrement l'étude d'André PROTIC, *Der Barock der byzantinische Monumentalmalerei,* dans les *Atti del V congresso internationale di Studi bizantini,* Rome, t. II, 1940, pp. 343-351.

4. Architecture.

Paul LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*. Paris, de Boccard, 1945. Un vol. de texte, v-568 pp., 66 fig. ; un album de 82 pll. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 148. — Dans ce beau volume dont la deuxième partie a pour objet l'étude des basiliques de Philippes, sur lesquelles nous aurons à revenir plus bas, M. Lemerle s'est attaché avec tant de scrupuleuse minutie et d'érudition à préciser le sens de chaque détail de la construction en le replaçant dans la perspective du développement historique, que, si l'ouvrage ne peut être tenu à proprement parler pour une histoire générale de l'architecture paléochrétienne, — ce qu'il ne se proposait pas d'être —, il n'en constitue pas moins le meilleur travail d'ensemble dont nous disposions en ce domaine. Il nous rendra des services bien plus étendus que de nous renseigner sur les monuments qui s'y trouvent publiés. Presque tous les grands problèmes de l'architecture paléochrétienne ont été reconsidérés. C'est pourquoi nous avons cru devoir signaler ce volume à cette place en dégageant les principaux résultats obtenus par l'auteur. Nous réserverons pour la rubrique *Philippes* ce qui touche plus particulièrement les deux édifices chrétiens de cette cité.

Pour la méthode, M. Lemerle nous recommande d'examiner d'abord directement et minutieusement les monuments et de n'utiliser ensuite qu'avec une prudente réserve les textes dont l'interprétation pose souvent des problèmes difficiles à résoudre.

Contrairement à l'avis de M. Sotiriou (*Ἀρχ. Ἐφ.*, 1929, pp. 182-183), il refuse de considérer comme un exonarthex le portique que l'on rencontre devant le narthex dans certaines basiliques et qui, à l'exception des cas où il s'agit de remaniements postérieurs, serait soit un propylée, soit un portique de l'atrium. En revanche, il admet que, dans les basiliques de Grèce, l'atrium ne possède pas de portique à l'Est et que le mur du narthex ferme directement la cour vers l'orient, avec une porte à chacune des deux extrémités, qui donne accès aux portiques latéraux N. et S. (cf. Sotiriou, *Ἀρχ. Ἐφ.*, 1929, pp. 217-218). Quant au narthex, c'est peut-être bien une innovation propre à la Grèce, ou tout au moins aux pays qui bordent les rives N. et E. de l'Égée. Si, dans la plupart des basiliques, les portes du narthex vers l'ouest sont décalées par

rapport à celles qui conduisent au naos, M. Lemerle en trouve la raison beaucoup moins dans le désir d'éviter les courants d'air, comme l'avaient supposé M. Orlandos (*Ἀρχ. Δελτ.*, 1929, p. 29, fig. 30) et M. Xyngopoulos (*Μακεδονικά*, t. I, p. 10 ; cf. *infra*, s.v. *Voskokhori*), que dans la volonté d'empêcher que les regards ne plongent de l'extérieur, à travers le narthex, dans les nefs et jusqu'au sanctuaire. C'est sans doute aussi pourquoi le mur occidental du narthex est d'ordinaire dépourvu de porte centrale. Les passages qui, vers l'Est, menaient du narthex aux nefs, n'ont pas, le plus souvent, de seuil : on est en droit de conclure qu'ils demeuraient libres et n'étaient pas fermés par des portes. Peut-être y a-t-il là un trait proprement grec. Il en serait de même pour le *tribèlon* (*τριβήλον*), c'est-à-dire la baie divisée en trois passages par deux colonnes.

Dans les baptistères, par exemple à la basilique *A* de Philippes et à celle de Théotokou en Thessalie, une cuve mobile posée sur le dallage pouvait remplacer le bassin creusé dans le sol. On serait donc fondé à voir ailleurs encore des baptistères dans certaines pièces annexes dépourvues de piscine. Faute de trouver dans l'examen des textes liturgiques et des monuments des indications probantes, M. Lemerle marque son scepticisme à l'égard des tentatives faites pour identifier les pièces des baptistères (*Ἀρχ. Ἐφ.*, 1929, pp. 41 et suiv. ; pp. 178, 184). Ces pièces n'auraient pas eu d'affectation exclusive, en dehors de celle où se trouvait la cuve. « Toutefois lorsqu'une de ces pièces, d'assez grandes dimensions et contiguë à la salle baptismale, est en outre pourvue d'une abside, il peut se faire qu'elle ait été celle où l'évêque administrait, par le baptême par l'eau, le *χρῖσμα*, bien qu'aucun texte ne soit encore venu confirmer cette hypothèse pour l'époque ancienne. » (*Philippes*, p. 343).

L'ambon de la basilique *A* de Philippes, contemporain de la construction de l'édifice dans les dernières années du ve siècle, prouve que le type le plus développé de ce genre de tribune, avec une haute plateforme portée par quatre pilastres, se rencontre dès avant Justinien, contrairement à ce que l'on avait pu croire jusqu'à présent. Se fondant sur des détails observés aux basiliques *A* de Philippes et *B* de Nicopolis, M. Lemerle pense que les prêtres officiaient en tournant le dos aux fidèles dès le ve siècle. L'usage de déposer des reliques sous l'autel s'est aussi généralisé en Orient à cette époque, bien avant le septième concile œcuménique.

Parmi les basiliques à transept, du nombre desquelles il retranche les basiliques de Thasos, de Dodone et de Paramythia, M. Lemerle propose de distinguer deux groupes. Le premier type est représenté par des édifices dans lesquels le rectangle du transept s'intercale entre le mur oriental et les nefs : on citera ici les basiliques A et B de Nicopolis, celles d'Épidaure, de Daphnousi et de Corinthe. Dans les constructions du deuxième type, les nefs latérales s'écartent, mais sans s'interrompre, à la hauteur du sanctuaire, de part et d'autre duquel elles ménagent un espace libre. On en trouve des exemples dans la basilique A de Philippes, dans celle de l'Ilissos et peut-être à Saint-Démétrius. De ces transepts qui ont une fonction liturgique déterminée, il convient de distinguer les transepts constructifs ou architecturaux qui dépendent du plan général de l'édifice ou du mode de couverture adopté. La basilique B de Philippes nous offre l'exemple d'un transept de cette nature destiné à épauler la coupole au N. et au S.

Étudiant l'évolution qui conduit de la basilique de type hellénistique à l'église cruciforme à coupole, M. Lemerle discerne l'existence d'un groupe de monuments dans lesquels coupole et basilique se juxtaposent : les nefs qui constituent la partie occidentale s'arrêtent juste devant la moitié orientale qui porte la coupole. On voit les dangers de ce parti. La coupole, dont les poussées ne sont pas suffisamment contrebutées vers l'Est, court le risque de s'effondrer, et c'est ce qui s'est produit à Dirékler. De là vient que l'on a adopté dans la suite une autre solution, plus architecturale, qui place la coupole au centre de l'édifice, comme à Sainte-Sophie de Constantinople. Mais dans ce cas, les appuis n'étaient pas suffisants vers le N. et vers le S. C'est le désir de remédier à ce défaut qui a progressivement mené jusqu'au plan en croix grecque.

***

Au début de la monographie qu'il a consacrée aux ruines de l'église de la Sainte-Trinité dans la propriété de la famille Kriézoti près de Psachna en Eubée, M. ORLANDOS a proposé une nouvelle classification des églises en croix grecque inscrite (*Ἡ ἁγία Τριὰς τοῦ Κριεζώτη*, dans *Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. V, 1939-1940, pp. 5-9).

Le premier type, dit « type complexe à quatre colonnes » (*τετρακιόνιος σύνθετος*), comprend des églises dans lesquelles le sanc-

tuaire avec les trois travées de la prothèse, du bèma et du diaconicon, disposées au-devant des trois absides, s'ajoute directement au carré de la croix, où la coupole, contrebutée par quatre voûtes en berceau, repose sur quatre colonnes ou piliers. A ce type appartiennent plusieurs églises d'Athènes, comme la Kapnikaréa (1), Sainte-Catherine (2), la *Σωτείρα Κοττάκη* (3), le catholicon du monastère des Incorporels (4) ; le catholicon de l'Astéri (5) ; Saint-Nicolas, près du Céphise (6) ; la Sainte-Trinité Kriézoti en Eubée (7) ; la Panaghia au N. du catholicon de Saint-Luc en Phocide (8) ; la Dormition de la Vierge à Merbaka en Argolide (9) ; la Dormition de Chonica (10) ; l'Episkopi des ruines de Trézène (11) ; le catholicon du monastère de la Transfiguration, dit de *Loukous*, en Cynurie (Arcadie) (12) ; la Zoodokhos Pighi de Stemnitsa en Gortynie (13) ; le Taxiarque d'Agnandi en Locride (14) ; au monastère de Saint-Mélétius, le catholicon (15), l'oratoire du Sauveur (16), la chapelle de la Panaghia (17) ; Saint-Nicolas d'Olynthe (18).

(1) *Εὐρετήριον*, p. 69, fig. 57. — *Annual of the British School at Athens*, t. 32, pp. 107, 108, 129. — Milieu du XIe siècle.

(2) *Εὐρετήριον*, p. 94, n° 6, fig. 108 — 11e-12e siècle.

(3) *Ibid.*, p. 94, n° 5, fig. 107. — 11e-12e siècle.

(4) *Ibid.*, pp. 125-128, 13e ou 14e siècle.

(5) *Ibid.*, pp. 165-167.

(6) *Ibid.*, p. 215, n° 1.

(7) *Ἀρχεῖον*, t. V, pp. 3-16. — 11e-12e siècle.

(8) Sotiriou, *Χριστιανικὴ καὶ βυζαντινὴ ἀρχαιολογία*, t. I, 1942, p. 424, fig. 275. — 11e siècle.

(9) *Annual of the Brit. School at Athens*, t. 32, pp. 94-95, 114-115, 117, 118, 129, fig. 5. — Dernier quart du 12e siècle.

(10) *Ibid.*, pp. 102, 108, 112, 117, 129, fig. 5, pl. 30. — Premier quart du 12e siècle.

(11) *Ἀρχεῖον*, t. V, pp. 17-33. XIIe siècle. — Cf. *infra*, pp. 51-52.

(12) *Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*, t. 3, 1924, p. 423. Fin du 12e ou début du 13e siècle.

(13) *Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*, t. 8, 1923-25, p. 76, fig. 13. — Construite en 1438.

(14) *Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ.*, t. 6, 1929, pp. 355-368. — Fin du 13e ou début du 14e siècle.

(15) *Ἀρχεῖον*, t. V, p. 59. — Dernier quart du 11e ou début du 12e siècle.

(16) *Ibid.*, pp. 48-53. — 12e siècle.

(17) *Ibid.*, pp. 107-108.

(18) D. M. Robinson, *Excavations at Olynthus*, t. XII, *Domestic and public architecture*, Baltimore, 1946, pp. 318-322.

Le deuxième type est appelé, par M. Orlandos, semi-complexe (*ἡμισύνθετος*) ou type de transition à quatre colonnes (*μεταβατικὸς τετρακιόνιος*). Ici, la section orientale du carré de la croix est *en partie* constituée par les trois travées qui précèdent les absides du sanctuaire. Il y a donc interpénétration de ces deux éléments. Le *bèma* est séparé de la *prothèse* et du *diaconicon*, le plus souvent par des murs ouverts en arcade, quelquefois par des parois pleines. Sous ce type, nous rangerons la Petite Métropole d'Athènes (1), le catholicon de Kaisariani (2), Saint-Jean de Kéria dans le Magne (3), les Taxiarques de Karouda, également dans le Magne (4), Andromonastiro en Messénie (5).

Le troisième type est le type simple à quatre colonnes. La partie orientale de la croix s'y confond avec les trois travées devant les absides, auxquelles le sanctuaire se trouve réduit. Nous citerons ici, à Athènes, Saint-Nicolas-Rangavé (6), et la Transfiguration (7) ; sur l'Hymette, le catholicon du monastère de Saint-Jean, à Karéa (8) et celui de Saint-Jean-le-Théologien (9) ; le catholicon de Daou-Pendéli (10) ; Saint-Jean à l'ouest de Ménidi (11) ; dans le Magne, la Transfiguration de Koutiphari (12), les Blachernes de Mezapo (13), et Saint-Georges, près de Kitta (14).

Enfin, le quatrième type est celui de l'église à deux colonnes. A l'opposé des exemples précédents, le sanctuaire pénètre ici dans le carré de la croix dont il occupe toute la partie orientale, et les parois qui le divisent en trois remplacent les deux colonnes ou les deux piliers sur lesquels la coupole reposait à l'Est. Ce modèle a

(1) *Εὐρετήριον*, p. 71. — Début du XIe siècle.
(2) *Εὐρετήριον*, pp. 158-163.
(3) *Annual of the Brit. Sch. at Athens*, t. 33, pp. 160, 162, début du XIIIe siècle.
(4) *Ibid.*, pp. 156, 157, 162. — Fin du XIe siècle.
(5) *Ἀρχ. Ἐφημερ.*, 1919, pp. 92-95.
(6) *Εὐρετήριον*, p. 94, n° 4, fig. 106. — 11e-12e siècle.
(7) *Εὐρετήριον*, pp. 74-75, fig. 71. — 14e siècle.
(8) *Εὐρετήριον*, pp. 157-158. — 1575.
(9) *Εὐρετήριον*, pp. 168-169. — 13e ou 14e siècle.
(10) *Εὐρετήριον*, pp. 188-192. — 12e siècle.
(11) *Εὐρετήριον*, pp. 213-214. — 15e-16e siècle.
(12) *Ann. of the Brit. Sch. at Athens*, t. 33, pp. 156, 162, pl. 20. — 2e moitié du XIe siècle.
(13) *Ibid.*, pp. 149-150, 159, 162. — Fin du XIIe siècle.
(14) *Ibid.*, pp. 142, 159, 162. — Deuxième moitié du XIIe siècle.

déjà été fort bien étudié par M. Gabriel Millet [1]. On citera, notamment, à Chrysapha, la Chrysaphiotissa [2], et l'Église du Prodrome [3]; à Géraki, Saint-Sozon et Saint-Athanase; l'église de Scala, entre Géraki et Gythion; dans le Magne, Saint-Stratège d'Ano-Voularios [4], Saint-Sauveur de Gardénitsa [5], Saint-Théodore de Vamvaka [6], les Taxiarques de Glézou [7], Saint-Nicolas d'Ochia [8], et Sainte-Varvara d'Erimos [9]; en Messénie, la Samarina [10], les Saints-Théodores de Coroni [11], le catholicon du monastère de Voulcano [12]; Saints-Jason-et-Sosipatros de Corfou [13]; la Panaghia Katholiki de Gastouni en Élide [14]; en Corinthie, le catholicon de la Dormition de la Vierge dans la région de Sophicos [15], les Taxiarques dans la plaine de Larisi [16], l'église de Stiri [17], le catholicon du monastère de la Phanéroméni près de Chiliomodi [18], la Transfiguration de Tarsinoi [19], le catholicon du couvent de Léchova [20]; en Argolide, Saint-Jean de Ligourio [21]; à Athènes,

(1) Cf. *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, pp. 57-58.

(2) Date: 1290.

(3) 1367/8.

(4) *Annual of the Brit. Sch. at Athens*, t. 15, Pl. 11; t. 33, p. 151. — Premières années du XIe siècle.

(5) *Annual of the Brit. Sch. at Athens*, t. 33, pp. 154, 162. — Première moitié du 11e siècle.

(6) *Ibid.*, pp. 139-145. — 1075.

(7) *Ibid.*, pp. 139, 156, 162. — Vers 1075.

(8) *Ibid.*, pp. 159, 162. — Fin de la première moitié du 12e siècle.

(9) *Ibid.*, pp. 147-149. — Deuxième moitié du 12e siècle.

(10) Ἀρχ. Ἐφ., 1919, pp. 89-91. — 12e siècle.

(11) Δελτίον τῆς χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρείας, t. 3, 1903

(12) Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1933, pp. 227-249. — 12e siècle.

(13) Ἀρχ. Ἐφ., 1934-35, pp. 37-56. — 12e siècle.

(14) R. Traquair, *Frankish Architecture in Greece*, dans le *Journal of the Royal Institute of British Architects*, t. 31, 1923-1924, pp. 80 et suiv. — *Annual of the Brit. Sch. at Athens*, t. 32, pp. 109, 111, 118, 127, 129.— Troisième quart du 12e siècle.

(15) Ἀρχεῖον, t. I, 1935, pp. 60-67. — Seconde moitié du XIIe siècle.

(16) *Ibid.*, pp. 70-74. — Seconde moitié du 12e ou début du 13e siècle.

(17) *Ibid.*, pp. 80-85. — Première moitié du 11e siècle.

(18) *Ibid.*, pp. 88-90. — Seconde moitié du 13e siècle.

(19) *Ibid.*, pp. 91-94. — 13e siècle.

(20) *Ibid.*, pp. 95-98. — 11e-12e siècle.

(21) *Annual of the Brit. Sch. at Athens*, t. 32, pp. 117, 123, 129. — Dernier quart du 11e siècle,

Saint-Jean-Théologien sur le versant Nord de l'Acropole (1) ; en Attique, le catholicon du monastère de Tous-les-Saints ou des Confesseurs à Ambélokipi (2), la Panaghia de Goudi (3), l'Omorphi-Ecclisia (4), le catholicon du monastère de Saint-Jean-le-Chasseur (5) ; en Béotie, l'église Saint-Jean de Kakosalessi (6) ; la chapelle des Saints-Théodores près du monastère de Saint-Mélétius (7) et en Phocide, l'église du Sauveur d'Amphissa (8).

Georges A. Sotiriou, *Ἡ πρόθεσις καὶ τὸ διακονικὸν ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἐκκλησίᾳ*, dans *Θεολογία*, 2e série, t. I (= 18), 1940, pp. 76-100, 12 figg.

Se fondant à la fois sur quelques passages des Constitutions Apostoliques ainsi que du *Testamentum Domini* et sur l'examen des basiliques qu'il a découvertes à la Néa-Anchialos et à Nicopolis d'Épire, M. Sotiriou s'est attaché à définir la fonction du *diaconicon* et des *pastophoria*. C'est dans le *diaconicon*, d'ordinaire situé au Sud du narthex, que les fidèles, avant d'entrer dans l'église, déposaient, sur des tables d'offrande, leurs dons, parmi lesquels les diacres venaient chercher le pain et le vin nécessaires à la célébration du sacrifice de la messe. Le diaconicon remplissait aussi le rôle de sacristie, de *σκευοφυλάκιον* : on y conservait les objets sacrés, et, en particulier l'Évangile. En conséquence, c'est du diaconicon que partait la procession qui portait l'Évangile dans l'église proprement dite. Ce diaconicon, qui se rencontre, à la Néa-Anchialos, dans les basiliques A et B (9), et, à Nicopolis d'Épire, dans la basilique dite d'Alkison (10), se retrouve aussi dans la basilique cathédrale de Gérasa en Palestine (11).

Les *pastophoria* seraient, pour M. Sotiriou, les deux compartiments

(1) *Εὑρετήριον*, p. 74, fig. 68. — 11e-12e siècle.
(2) *Εὑρετήριον*, pp. 128-129.
(3) *Εὑρετήριον*, p. 130.
(4) *Εὑρετήριον*, pp. 134-135. — 11e siècle.
(5) *Εὑρετήριον*, pp. 170-175. — 13e siècle.
(6) *Ἀρχεῖον*, t. 5, p. 148, fig. 1. — 12e siècle ou 1ere moitié du 13e. — cf. *infra*, p. 54.
(7) *Ἀρχεῖον*, t. 5, p. 110, fig. 56. — cf. *infra*, p. 59.
(8) *Ἀρχεῖον*, t. I, pp. 181-196. — Début du 12e siècle.
(9) Basilique A : Sotiriou, *Χριστ. καὶ βυζαντ. Ἀρχ.* t. I, p. 169, fig. 99, no 11 du plan. — Basilique B : *Ibid.*, p. 239, fig. 131.
(10) *Ibid.*, p. 192, fig. 108.
(11) *Ibid.*, p. 251, fig. 137.

ménagés de part et d'autre du *hiéron bèma*. Ils remplissaient l'office tenu ultérieurement dans les églises byzantines par la prothèse ou *proskomidi* : on y préparait les Saintes-Espèces. Ils étaient subdivisés par une plaque de chancel en deux parties : dans la plus petite des deux, à l'Est, les diacres rapportaient l'excédent de la Communion. Lorsque les basiliques ne comportaient pas de *pastophoria*, les cérémonies de la préparation des Espèces avaient lieu dans la nef centrale devant le sanctuaire.

Mais M. Paul Lemerle (*Philippes et la Macédoine orientale*, pp. 384-386) n'a pas accepté sans réserves les vues de M. Sotiriou. Il estime que les textes des Constitutions Apostoliques ne sont pas assez précis pour nous autoriser à voir des pastophoria dans les deux pièces qui constituent les bras du transept. Il admet cependant que les cérémonies de la prothèse avaient lieu à cet endroit.

Pour le *diaconicon*, le *Testamentum Domini* ne nous fournit pas de renseignements plus clairs. Toutefois, si l'hypothèse de M. Sotiriou est fondée, M. Lemerle (*ibid.*, pp. 444-445) proposerait de reconnaître également un diaconicon au sud des basiliques de Dirékler à Philippes (1), de Toumba à Salonique (2), de Doumétios à Nicopolis d'Épire (3), et de celle de Sicyone (4).

En ce qui concerne l'époque byzantine, M. Sotiriou rappelle d'abord que l'accroissement des institutions charitables au VIe et au VIIe siècles fit disparaître l'habitude que l'on avait de déposer, dans le *diaconicon*, des dons à l'intention des indigents. Mais les changements introduits dans la disposition de la prothèse et du *diaconicon* s'expliquent surtout par les innovations liturgiques du VIe siècle. La généralisation du baptême des nouveau-nés enleva toute importance réelle à l'office des catéchumènes ; au contraire, l'office de la prothèse se développa considérablement avec la procession de la « grande entrée ». L'exemple le plus ancien que l'on possède de prothèse et de diaconicon logés dans des compartiments d'angle, respectivement au N. et au S. du bèma, est celui de Saint-David-de-Salonique, qui daterait de la fin du VIe siècle (5). M. Sotiriou suit l'évolution de la prothèse et du diaconicon en prenant

(1) LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, Pl. 77.
(2) SOTIRIOU, *Χριστ. καὶ βυζαντ. Ἀρχ.*, t. I, p. 299, fig. 175.
(3) *Ibid.*, p. 301, fig. 181.
(4) *Ibid.*, p. 299, fig. 177.
(5) *Rev. belge de philologie et d'histoire*, t. 21, 1942, pp. 454-455.

pour témoins l'ancien catholicon du monastère de la Chora à Constantinople (620), Sainte-Sophie de Salonique (époque iconoclaste), la basilique de Saint-Nicon à Sparte (xe siècle) (1) et la Kapnikaréa d'Athènes (xie siècle).

J. M. Barnéa, *Τὸ παλαιοχριστιανικὸν θυσιαστήριον*. Athènes, 1940, *Θεολογικὴ Βιβλιοθήκη*, no 5, 229 pp., 51 figg. — Dans cette thèse de doctorat, préparée sous la direction de M. Sotiriou, l'auteur a coordonné tout ce que les textes et les monuments nous apprennent sur l'autel des églises paléochrétiennes. Après avoir examiné d'abord les autels portatifs antérieurs à Constantin, les tables des agapes et des banquets des martyrs, ainsi que les coffrets reliquaires, il prend surtout en considération les autels inamovibles. Il passe successivement en revue leur place dans les édifices de plan basilical et de plan central, - la matière dans laquelle ils étaient faits : pierre, bois ou matière précieuse, - leur forme : rectangulaire, circulaire, semi-circulaire, ellipsoïdale, en baldaquin, en cube ou en fût de colonne, - les bases et les supports, - la table supérieure, - le dais (*κιβώριον*) et les rideaux (*βῆλα*). L'ouvrage se termine par un chapitre sur les tables de prothèse.

5. **Sculpture.**

Chapiteaux chrétiens à protomes de béliers. — A l'article publié sous ce titre par M. Lemerle dans l'*Ἀρχ. Ἐφ.* (1937, I, pp. 292-299),on ajoutera maintenant la note complémentaire qu'il a consacrée à ce type de chapiteau dans *Philippes et la Macédoine orientale* (p. 104, note 2).

6. **Peinture.**

Manolis Hadzidakis, *Ἡ κρητικὴ ζωγραφικὴ καὶ ἡ ἰταλικὴ χαλκογραφία*, dans *Κρητικὰ Χρονικά*,, t. I, 1947, pp. 27-46, 8 planches de 13 figg. — Dans cet article, M. Hadzidakis, qui prépare actuellement d'importants travaux sur la peinture grecque du xvie siècle, a repris, en l'enrichissant d'observations nouvelles, l'étude qu'il avait publiée sous le titre *Marcantonio Raimondi und die postbyzantinisch-kretische Malerei* dans la *Zeitschrift für Kirchen-*

(1) Cf. *Πρακτικὰ τῆς Ἀρχ. Ἑτ.* 1939, p. 110. — *Infra*, pp. 52-35.

geschichte, t. 69, 1-2, 1940, pp. 147-161, 10 figg. (1). J. P. Richter a, le premier, noté que le *Massacre des Innocents* au catholicon de Lavra (2), peint par le Crétois Théophane, contient plusieurs éléments repris à une gravure qui fut exécutée, entre 1510 et 1514, par Marcantoine Raimondi, d'après un dessin de Raphaël, daté des environs de 1509 (3). Le peintre de Lavra reste fidèle au type général du Massacre tel qu'il s'est constitué au XIVe siècle, peut-être sous l'influence d'un sermon attribué à Grégoire de Nysse (4). Mais il y ajoute des motifs empruntés à la gravure de Raimondi : trois groupes, composés chacun d'une mère défendant son enfant contre un soldat, - vers la gauche, une mère agenouillée tenant dans son giron le corps de son fils, sur lequel elle pleure, - et les petits cadavres qui gisent à l'avant-plan. Ce nouveau type s'est répandu à l'Athos, où nous le retrouvons à Koutloumous (1540), Stavronikita (1546), Dionysiou (1547) et Dochiariou (1568) (5). Il apparaît en Thessalie aux couvents de Barlaam aux Météores (1548) et de Dousikon (1547). Plus tard, nous le rencontrons sur une icone du XVIIe siècle, conservée à Lavra, dans la chapelle de Saint-Michel de Synnades. Il est enfin à l'origine des indications données par Denys de Fourna pour la représentation de ce thème. M. Hadzidakis fait fort justement observer que nous saisissons ici dans un cas précis, auquel on trouverait aisément de nombreux parallèles, l'un des traits les plus significatifs de l'évolution de l'iconographie byzantine au XVIe siècle : les peintres conservent dans l'ensemble les modèles qu'ils ont reçus de leurs devanciers, mais ils y ajoutent, avec modération, des éléments empruntés à la Renaissance italienne. Ils créent ainsi une nouvelle tradition, dont dépendent plusieurs œuvres du XVIIe et du XVIIIe siècles.

C'est ce que l'on peut constater aussi à propos d'une icone de la Cène, signée de Michel Damaskinos et conservée dans l'église de Saint-Ménas à Héraklion (Candie). Traitée suivant les leçons de modèles byzantins, elle n'en donne pas moins à plusieurs personna-

(1) On en trouvera un compte rendu dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. 40 pp. 550-551.

(2) MILLET, *Monuments de l'Athos*, I, *Les peintures*, Pl. 122, 1.

(3) J. P. RICHTER, *Abendländische Malerei und Plastik in den Ländern des Orients*, dans *Zeitschrift für bildenden Kunst*, 1878, pp. 205-210.

(4) MILLET, *Recherches*, pp. 161-163.

(5) MILLET, *Monuments de l'Athos*, I, Pll, 159, 2 ; 168, 3 ; 198, 1 ; 224, 2.

ges des attitudes qui sont inspirées de gravures de Raimondi et de Cornelis Cort.

Au XVIIe siècle, les peintres grecs se sentent autorisés à prendre plus de liberté avec les principes de l'iconographie traditionnelle. Nous rappellerons plus bas comment le thème de l'Apocalypse fut alors renouvelé sous l'influence de Holbein. Désireux de ne pas outrepasser les limites qu'il s'était assignées en décidant de considérer seulement les rapports entre la peinture crétoise et la gravure italienne, M. Hadzidakis a pris comme exemple les changements introduits dans la Déposition de Croix, d'après une gravure de Raimondi.

L'action du maître italien se fait sentir dans plusieurs icones conservées, la première, dans le bèma du catholicon de Lavra (première moitié du XVIIe s.) ; la deuxième, au Musée Bénaki (deuxième moitié du XVIIe siècle) ; la troisième, au Musée byzantin (de peu postérieure à la précédente) ; la quatrième, au Musée Loverdos (début du XVIIIe s.) (1). Les trois dernières icones dépendent peut-être d'un prototype dû à Emmanuel Tzane.

Après que leur patrie fut tombée sous le joug des Turcs, les artistes crétois se sont réfugiés dans les îles ioniennes. Ils y ont répandu la variante qu'ils avaient créée de la Déposition de Croix. M. Hadzidakis croit déceler l'influence de Théodore Poulakis dans des icones du Musée Loverdos (l'une est anonyme ; l'autre est signée d'Anastase Stathoulis (2)) et du Musée Bénaki (signée de Stylianos Stavrakis). Les conceptions esthétiques de la Renaissance italienne se sont répandues de cette manière en Crète et dans les îles ioniennes, au XVIIe et au XVIIIe siècles, à l'époque où en Occident dominait l'art baroque.

N. B. Tomadakis, *Ἐμμανουήλ, Κωνσταντῖνος καὶ Μαρῖνος Τζάνε Μπουνιαλῆς*, dans *Κρητικὰ Χρονικά*, t. I, 1947, pp. 123-154, 1 planche. — M. Tomadakis a fait œuvre fort utile en réunissant dans cet article tous les renseignements d'ordre bibliographique et biographique dont nous disposons sur les trois frères Tzane : Emmanuel (1610-1690), Constantin (mort en 1663), et Marinos. Il a aussi dressé le catalogue de leurs œuvres, littéraires et picturales.

(1) Papaghiannopoulos-Palaios, *Μουσεῖον Λοβέρδου, Κατάλογος*, Athènes, 1946, n° 68.

(2) *Ibid.*, n° 528.

La liste des icones d'Emmanuel Tzane comporte 52 numéros : plusieurs d'entre elles avaient échappé à l'attention de Sisilianos. (*Ἕλληνες ἁγιογράφοι μετὰ τὴν ἅλωσιν*. Athènes, 1935, pp. 204-208). Une image du Christ qui se trouve dans l'église du Pantokrator à Corfou semble même n'avoir jamais été signalée dans la littérature savante. De Constantin Tzane nous possédons encore sept icones signées. Marinos paraît n'avoir eu qu'une activité littéraire.

7. Iconographie.

A. Xyngopoulos, *Ὁ ὑμνολογικὸς εἰκονογραφικὸς τύπος τῆς εἰς Ἅιδην καθόδου τοῦ Ἰησοῦ*, dans *Ἐπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας τῶν Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, t. 17, 1941, pp. 113-129, 7 figg. — M. Xyngopoulos étudie un type très rare de la Descente aux Limbes, dont le meilleur représentant est une miniature du Codex Parisinus graecus 550 (1). Contrairement aux modèles traditionnels, le Christ ne s'avance pas ici de profil, vers la droite ou la gauche, sur les portes brisées de l'Hadès, prenant Adam par le poignet, mais il est debout de face sur une éminence et il tend les bras abaissés vers Adam et Eve ainsi que vers les justes de l'Ancien Testament. Cette variante se retrouve sur une miniature de l'Évangéliaire nº 1 d'Iviron (2) et sur une icone du Musée de Leningrad, qui date du XIIe siècle (3).

V. Cottas, *Contribution à l'étude de quelques tissus liturgiques. II. Le « Christ de Pitié » attribué à la vision du pape saint Grégoire le Grand, à Rome était-il un sujet de provenance byzantine?* dans *Atti del V Congresso internazionale di Studi bizantini*, t. II (= *Studi bizantini e neoellenici*, t. 6). Rome, 1940, pp. 99-102. — Mme Cottas a répondu affirmativement à cette question, en se fondant sur l'étude de tissus liturgiques.

(1) Choix d'homélies de Grégoire de Nazianze, 12e siècle. — H. Omont, *Miniatures des plus anciens manuscrits Grecs de la Bibliothèque nationale*. Paris, 1929, Pl. 107, 2.

(2) Tsima-Papachadzidaki, *Ἱστορημένα Εὐαγγέλια τῆς Μονῆς Ἰβήρων Ἁγίου Ὄρους*. Athènes, 1933, Pl. 1.

(3) *L'art byzantin chez les Slaves. — Deuxième recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspenskij*. Paris, Geuthner, 1932, p. 158, fig. 52.

A. Xyngopoulos, *Ἡ μικρογραφία ἐν ἀρχῇ τοῦ Σιναϊτικοῦ κώδικος* 339, dans *Ἐπ. Ἑτ. Βυζ. Σπ.*, t. 16, 1940, pp. 128-137, 4 figg. — M. Xyngopoulos tente de réfuter l'opinion de Kondakov, pour qui la vignette de ce manuscrit des Homélies de Grégoire de Nazianze au Sinaï représente un monastère dont le catholicon est entouré de plusieurs chapelles (1). Cette miniature figurerait l'intérieur du bèma d'une église, fermé par l'iconostase. L'artiste y aurait ajouté divers éléments architecturaux étrangers au sujet. La démonstration de M. Xyngopoulos n'entraînera pas la conviction de tous ses lecteurs.

Alison Frantz, *Akritas and the Dragons*, dans *Hesperia*, t. X, 1941, pp. 9-13, 2 figg., et *Digenis Akritas : A byzantine epic and its illustrators*, dans *Byzantion*, t. XV, 1940-1941, pp. 87-91, 8 figg. — Sur plusieurs plats et fragments de plats, du XIIe et du XIIIe siècles, qui proviennent de l'Agora d'Athènes et de Corinthe, Miss Frantz a cru reconnaître des scènes inspirées par l'épopée de Digénis Akritas. On y voit notamment le héros tuant un dragon ou debout près de sa future victime, qui apparaît alors comme une sorte de tribut. Diverses particularités du costume, comme le bonnet bas le *καμηλαυκίτζιν χαμηλόν*, dont parle l'épopée (Grottaferrata IV, 117) permettent encore d'identifier Digénis. On le trouve aussi chevauchant un léopard, ou finalement tué par Charon au bout de trois jours et trois nuits de lutte ininterrompue. D'autres plats illustraient l'épisode de la fille d'Haplorabdis qui, après s'être enfuie au désert avec un prisonnier de son père, fut recueillie par Digénis.

8. Arts mineurs.

Manolis Hadzidakis, *Musée Bénaki, Athènes. Un anneau byzantin.* En appendice : *Catalogue de bagues byzantines à inscriptions*, dans les *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. 18, 1944, pp. 174-206, 4 figg. — Nous citons ici cet article parce qu'après l'étude d'un anneau en or du Musée Bénaki, sur lequel nous reviendrons plus loin (p. 35), on trouvera un catalogue des bagues byzantines à inscriptions, qui comporte 111 numéros. Plusieurs de ces documents étaient encore inédits. Seuls les bijoux d'or et d'argent ont été retenus ; car les bagues en bronze n'offrent guère d'intérêt en ce

(1) *Deuxième recueil dédié à la mémoire de Théodore Uspensky*, pl. 38.

qui concerne le forme et la décoration, et les inscriptions qu'elles portent n'ont rien d'original. Le classement repose sur le contenu des inscriptions : 1. Noms propres ; 2. Noms et titres ; 3. Invocations : *a*) au Seigneur, *b*) à la Vierge, *c*) à d'autres saints ; 4. Monogrammes ; 5. Formules de mariage ; 6. Acclamations et versets religieux ; 7. Divers.

9. Tissus.

Vénétia Cottas, *Contribution à l'étude de quelques tissus liturgiques*, I, dans *Atti del V Congresso internazionale di Studi bizantini* tome II (= *Studi bizantini e neoellenici*, t. 6). Rome, 1940, pp. 87-98, pll. xxiv-xxxi. — Les premiers épitaphoi représentaient simplement le corps de Jésus mort, entouré d'accessoires liturgiques et d'anges volant ou agitant des *rhipidia*. Ce sujet fut remplacé par l'épisode du Thrène, avec la Vierge, Madeleine, d'autres saintes femmes, Jean, Joseph et Nicodème, lorsque l'office de la Passion fut introduit dans l'église orthodoxe, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du xve siècle dans les pays byzantins, au cours du xvie siècle dans les pays slaves et en 1697 en Roumanie. Les étoffes du premier type, que l'on pourrait qualifier de symbolique et auquel se rattache le célèbre *épitaphios* de Salonique, conservé au Musée d'Athènes, portaient le nom d'*aër* et non celui d'*épitaphios*, qu'il conviendrait de réserver au second type, dit pathétique. Cet *aër* de grandes dimensions était porté en oblation pendant quelques messes solennelles, en particulier au moment de la sortie des dons pendant l'office de la Passion. Mme Cottas propose d'appeler cet *aër*, un *aër-épitaphios* pour le distinguer de l'*aër* plus petit qui, à l'époque byzantine déjà, comme de nos jours, servait à couvrir le calice, la patène et les autres ustensiles sacrés. Le sujet qui est représenté le plus fréquemment, au xive et au xve siècles, sur le petit *aër* est la *Communion des Apôtres*. On trouve aussi le corps de Jésus étendu sur le suaire. Il faut se garder de prendre pour des *épitaphioi* des tissus qui sont en réalité des *antimensia*, c'est-à-dire des étoffes qui servent à remplacer la Sainte-Table. On y rencontre également le motif du Thrène, mais avec la croix *νικητήριον*, au-dessus de la scène de déploration ou derrière elle. Les quatre évangélistes ou leurs symboles sont en outre brodés aux quatre coins du tissu. Enfin, l'antimension porte toujours deux inscriptions, l'une qui rappelle sa consécration par l'église, l'autre dans laquelle

sont mentionnés le nom de l'évêque qui a inauguré le tissu, et la date de la cérémonie.

10. — Dommages subis par les monuments pendant la guerre.

Pour cette question, on se reportera à 1. *Works of Art in Greece, the Greek Islands and the Dodecanese. Losses and survivals in the War.* Compiled by the Monuments, Fine Arts and Archives Sub-Commission of the C.M.F., and issued by the British Committee on the preservation and restitution of Works of art, archives, and other material in enemy hands. Londres, 1946, II-64 pp., 20 fig. 2. *Ὑπουργεῖον θρησκευμάτων καὶ ἐθνικῆς παιδείας. Διεύθυνσις ἀρχαιοτήτων καὶ ἱστορικῶν μνημείων. Ζημίαι τῶν ἀρχαιοτήτων ἐκ τοῦ πολέμου καὶ τῶν στρατῶν κατοχῆς.* Athènes, 1946, 160 pages, sans illustration. — 3. *Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce de* 1943 *à* 1945. Première partie : *Tableau d'ensemble de l'activité archéologique en Grèce,* dans *B.C.H.*, 68-69, 1944-1945, pp. 422-434, par Pierre AMANDRY. — 4. *Nouvelles de Grèce,* I. *Dommages subis par les monuments pendant la guerre,* dans les *Arts plastiques*, 1947, nos 3-4, pp. 168-170 ; nos 5-6, pp. 251-252, par Charles DELVOYE.

I. — ATTIQUE. — 1. **Athènes :** Les murs de la Petite Métropole, de la Kapnikaréa et des Saints-Théodores ont été éraflés par des balles au cours de la révolution de décembre 1944. — 2. **Hymette :** Le couvent de Saint-Jean-Théologos eut à souffrir des même événements. Un obus tombé à la jonction du narthex et du compartiment d'angle S.-O. a ouvert une grande lézarde dans les voûtes, depuis la coupe du narthex jusqu'à celle de la nef centrale. Une partie de la toiture du réfectoire, atteinte par un autre obus s'est écroulée. Ces dommages sont aujourd'hui réparés. Les fresques, fort effacées, du sanctuaire ont été recouvertes de graffiti. — 3. **Daphni :** Les pierres des murs N. et S. et de l'abside de la chapelle du cimetière à l'Est du monastère ont été en partie remployées comme matériaux de construction modernes par les Italiens et par des paysans grecs. Dans le catholicon même, des soldats allemands ont détaché plusieurs cubes de la mosaïque du Christ sur le pilier Sud du *bèma.*

II. — PÉLOPONNÈSE. — **Mistra :** En septembre 1944, lors

de combats entre l'E.L.A.S. et les Bataillons de Sécurité, des éclats d'obus endommagèrent le narthex du Brontochion, le mur Est de la chapelle de Sainte-Paraskévi au monastère de la Péribleptos, la coupole et le compartiment d'angle S.O. de la Métropole ainsi qu'une partie des constructions avoisinantes.

III. — BÉOTIE ET GRÈCE CENTRALE. — 1. **Cithéron :** *Monastère de Saint-Mélétius* : Les Allemands l'ont employé comme cible pour des exercices de tir en octobre 1944. Des dégâts légers ont été ainsi causés au mur ouest de l'exonarthex et au sanctuaire du catholicon, à la chapelle des Taxiarques, aux cellules et au péribole. Ils ont pu être réparés en 1945. — 2. **Monastère de Saint-Luc :** Il a été bombardé par l'aviation allemande le 16 septembre 1943. Ce sont surtout les bâtiments extérieurs qui ont été atteints. Les mosaïques n'ont pas souffert. Au catholicon et dans l'église de la Panaghia, plusieurs fenêtres ont eu leurs carreaux cassés. Les plaques de marbre du catholicon ont été endommagées. Mais au cours des travaux de réfection, qu'il dirigeait, M.Orlandos a pu reconstituer le dessin original des plaques qui fermaient les baies de l'église principale. — 3. **Livadie :** *Monastère de la Sainte Trinité* : Il a été incendié, le 1er décembre 1942, par les Italiens, qui en ont emporté les objets précieux. — 4. **Andinitsa :** Les cellules du monastère ont également été brûlées par les Italiens. — 5. **Monastère de Saint-Séraphim** *Δομβοῦς*, (sur le territoire de la commune de Koukoura, dans l'éparchie de Livadie) : Il a disparu dans les mêmes conditions, sauf une partie de l'église.

IV. — THESSALIE. — 1. **Néa-Anchialos** ou **Thèbes de Thessalie :** Les Italiens ont partiellement détruit les mosaïques des basiliques *Γ* et *Δ* — 2. **Dousikon :** Lors du bombardement allemand de l'été de 1944, l'hôpital et le *ξενών* du couvent ont été complètement démolis. Le mur Sud du catholicon a reçu un obus. — 3. **Monastère de Xenias :** Le monastère de Saint-Nicolas ou *Κάτω μονή* a été pillé par les Italiens. — 4. **Kalambaka :** Dans l'église de la *Dormition de la Vierge*, les Allemands ont enlevé les stalles, les portes, une partie de l'iconostase et le plafond du narthex pour faire du bois à brûler. Plusieurs plaques du célèbre ambon ont été brisées. Dans l'incendie de la ville ont péri les églises de Sainte-Varvara, de la Sainte-Trinité, de Saint-Georges, et celle des Saints-Prodrome-et-Charalambos, dont ne subsiste que le mur oriental avec ses fresques. — 5. **Météores :** Un bombardement allemand

au mois d'octobre 1943 a causé d'assez graves dommages aux bâtiments du monastère de *Saint-Stéphanos*. Au *catholicon*, la coupole de la prothèse est détruite. Les fresques sont également détériorées (notamment le Pantocrator de la couple centrale). Dans la chapelle dédiée à saint Stéphanos lui-même, on relève des dégâts aux voûtes, sur les fresques, à l'iconostase et au trône épiscopal. Le métoque de Saint-Athanase a été incendié. Les Italiens ont pillé le trésor du couvent. — Bien des objets précieux ont aussi disparu du monastère de la *Sainte-Trinité*. — Au couvent de la *Transfiguration*, une bombe est tombée sur la coupole. — 6. **Elassona** : Un obus a traversé complètement, sans exploser, le catholicon de la Panaghia Olympiotissa, du narthex à l'abside. Les cellules et les constructions extérieures ont été détruites par les Allemands et les Italiens. Les troupes d'occupation ont emporté des manuscrits, des livres des objets précieux et des reliques comme la ceinture de l'impératrice Théodora. — 7. **Livadi** (*Λειβάδι*) : L'église de la Sainte-Trinité a été incendiée en décembre 1943. En même temps, tout a brûlé au monastère du Prophète Élie : templum, icones, évangiles et stalles, à l'exception de l'édifice lui-même.

V. — MACÉDOINE. — 1. **Castoria** : Un bombardement italien a causé des dégâts à la coupole de la Panaghia Koubélidiki et à diverses parties des Saints-Anargyres. Les Italiens ont volé plusieurs objets de la collection archéologique réunie à Koursoum-Djami, notamment des icones, des *ἀναλόγια* de bois, et des fragments de fresques provenant de Sainte-Varvara et de Saint-Spyridon. Dans la région de Castoria, les Allemands ont réduit en cendres deux églises du village de Sainte-Anne, deux autres églises à Danka, une cinquième à Costarizion et tout le monastère des Taxiarques. — 2. **Édessa** : les Allemands ont brûlé l'église de Saint-Jean-Théologien. — 3. **Salonique** : En février 1941, des bombes lancées par des avions italiens endommagèrent, à Sainte-Sophie, le portique ouest, le bras Nord de la croix, et beaucoup plus légèrement la coupole. — 4. **Mont Athos** : Aucun des bâtiments n'a eu à souffrir de la guerre. On ne sait pas encore si certains objets des trésors n'ont pas disparu pendant l'occupation. — 5. **Philippes** : A la basilique de Dirékler, les Bulgares ont enlevé dans le stylobate Sud les deux dalles qui portaient la célèbre inscription du roi Persian (1). En remplaçant l'ancienne maison de l'École française par

(1) V. Besevljev, *Die Protobulgarische Inschriften*. Sofia, 1934, pp. 28-29,

une construction plus luxueuse et plus étendue, ils ont empiété sur la basilique de la terrasse, dont les fondations ont été de la sorte en partie détruites. Le chapiteau à protomes de béliers a disparu (1).

VI. — ÉPIRE. — 1. **Nicopolis** : *Basilique de Doumétios* : Dans le skeuophylakion, l'un des paons de la mosaïque de l'extrémité Sud a été noirci par le feu. — *Basilique d'Alkyson* : En 1941, lors des combats dans la région, une tête en mosaïque a été détruite. Les Italiens ont emporté des chancels de marbre ainsi que d'autres membres d'architecture. — La *troisième basilique*, plus petite, qui avait été découverte en 1937, a été détruite jusqu'aux fondations par les Italiens. — 2. **Arta**. *Parigoritissa* : Les travaux conduits par les Allemands en 1944 dans le voisinage ont provoqué une lézarde dans la coupole et les eaux de pluie qui ont pénétré par là dans l'église ont altéré les fresques, en particulier celle du Pantocrator. Il en va de même à Saint-Basile. — *Κάτω Παναγία* : Lors de l'explosion d'un dépôt de munitions, toutes les fenêtres ont été brisées et les fresques de la voûte ouest ont été endommagées. Dans les bâtiments monastiques, le cellier a été complètement détruit, tandis que toutes les cellules et le réfectoire subissaient des dégâts. — *Monastère des Blachernes* : Le 9 novembre 1944, en dirigeant un tir d'artillerie sur le village, les Allemands ont atteint de leurs obus la coupole (dont les fresques ont été détruites), le bras sud de la croix, et différentes fenêtres. — *Saint-Démétrius-Katsouris* : a été fortement ébranlé par les explosions. — 3. **Monastère de Vella** : La porte en bois sculpté du narthex avait été transportée dans l'église centrale de Voulgaréli, où elle a brûlé complètement lors de l'incendie du village par les Allemands. Ceux-ci ont emporté tous les livres anciens du monastère. Un obus a transpercé la coupole du catholicon. — 4. **Monastère de Goura** (*Γκοῦρα*), sur le territoire de la commune d'Ostanitsa, dans l'éparchie de Konitsa : a été complètement pillé le 10 juin 1943 et puis incendié, à l'exception du *catholicon*. — 5. **Molyvdosképasto**. *Monastère* : une bombe allemande est tombée sur la partie orientale de la coupole. Les Allemands ont mis le feu aux cellules le 9 juin1943. Ils ont aussi brûlé

116-121, pll. XIV-XV. — H. GRÉGOIRE, *Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare*, dans *Byzantion*, t. 9, 1934, spécialement pp. 779 et suivantes. — Paul LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale*, pp. 134-139.

(1) *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς*, 1937, pp. 292-299. cf. *supra*, p. 22.

le trône épiscopal en bois sculpté, des icones, et les stalles. Ils ont enlevé les objets d'argent, les livres, le mobilier liturgique et les vêtements sacerdotaux. — *Église des Saints-Apôtres* : A la suite d'explosions d'obus, la couple s'est lézardée, laissant passer l'eau des pluies qui a détérioré les fresques.

VII. — ACARNANIE ET ÉTOLIE. — **Prousos**. *Monastère* : Incendié par les Allemands en août 1944.

VIII. — ILES. — 1. **Salamine** : Les Allemands ont détruit les resques postbyzantines de la chapelle de *Saint-Athanase*, transformée en cuisine. L'ermitage de *Saint-Laurent* (XVIIe siècle) voisin du monastère de la Phanéroméni a été rasé par des obus allemands. — 2. **Thasos** : La basilique a été détruite par les Bulgares à l'instigation des habitants de l'île qui désiraient faire aménager à cet endroit un jardin jublic. — 3. **Corfou** : Les bombardements allemands et italiens ont détruit entièrement : l'église des *Saints-Pères* (avec ses fresques, ses icones et ses objets précieux), *Saint-Démétrius*, la *Vierge-Hodighitria Trivoli* (avec toutes ses icones, notamment celles de Théodore Poulakis), *Saint-Éleuthère*, la *Métropole des Catholiques*, l'*Evanghélismos*, les *Taxiarques*, la *Métropole Spiliotissa des Orthodoxes*, la *Bibliothèque* (bâtiment vénitien du XVIIIe siècle avec toutes ses collections), les constructions vénitiennes du *Vieux-Fort*.

(*A suivre*).

Athènes-Bruxelles.

Charles DELVOYE,
Chercheur qualifié du Fonds National Belge de la Recherche Scientifique. Membre étranger de l'École française d'Athènes.

BERICHT ÜBER DEUTSCHE VERÖFFENTLICHUNGEN ZUR BYZANTINISCHEN GESCHICHTE

AUS DEN JAHREN 1939-1947

Zuerst sei hier dem Herausgeber dieser Zeitschrift dafür gedankt, dass er trotz allem, was in den unseligen letzten Jahren den deutschen Namen belastet hat, grossherzig und weitschauend die abgerissenen Fäden wieder anzuknüpfen bereit war und zu dem folgenden Überblick die Anregung gab. Die von deutschen Forschern vorgelegten und dazu die in Deutschland erschienenen Forschungsergebnisse für die byzantinische Geschichte sollen nicht in zeitlicher Reihung, sondern nach Sachgruppen geordnet gegeben werden. Dabei bin ich mir bewusst, dass bei dem derzeitigen Zustand unserer Bibliotheken und bei der schon seit 1943 völlig in Unordnung geratenen Nachrichtenübermittlung mir manches entgangen sein kann und anderes, was ich mir seinerzeit notiert hatte, mir im Augenblick für eine erneute Überprüfung nicht zugänglich ist.

Beginnen wir mit einer Gesamtdarstellung, mit dem ausgezeichneten Buch von G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Byzantinisches Handbuch im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft, I. Teil, 2 Bd., München, 1940, XIX, 448 S. mit 6 farbigen Karten und 2 Karten im Text. O. gibt die Entwicklung des byzantinischen Staates von Konstantin I. bis zu seinem Untergang, wie sie durch die Wechselbeziehungen der innen- und aussenpolitischen Wandlungen bedingt wurde. Die Ereignisse der äusseren und inneren Geschichte, diese besonders auch in ihrer vielfachen Bedingtheit durch die kirchliche Entwicklung werden in ihrem historischen Ablauf zusammenhängend dargestellt, und überall werden auch die Wesenszüge der eigenartigen Kulturgestaltung mit einbezogen. Die besonderen Züge des byzantinischen Staates werden durch das Eingehen auf staatsrechtliche Fragen zur Stellung des Kaisers, zur Gestaltung der Ver-

waltung, hier zugleich in dem Aufspüren staatswirtschaftlicher Absichten und Bedürfnisse ins rechte Licht gesetzt. O. erreicht damit, dass der Geschichtsablauf in seinen Bedingtheiten deutlich sichtbar wird, und vermag dabei die Darstellung so zu gestalten, dass jeweils doch die Gesamtlage des Staates in allen Entwicklungsphasen klar zu übersehen ist. Einleitend gibt O. einen straff gefassten, vortrefflichen Überblick über die Entwicklung der byzantinischen Geschichtswissenschaft und weiterhin zu den Einzelabschnitten gute Quellen- und Literaturübersichten, die in zahlreichen Anmerkungen ihre Fortsetzung finden und dem Verfasser Gelegenheit zu kritischer Auseinandersetzung bieten. So vermittelt er dem Benützer auch einen Einblick in den Stand der Einzelforschung und die Möglichkeit, selbst die Grundlagen für ein eigenes Urteil zu gewinnen. O. gibt seine Auffassung von Menschen und Dingen, aber er gibt dem Leser auch die Mittel an die Hand, den Weg zu erkennen, auf dem er in strittigen und wohl auch noch nicht immer endgültig gelösten Fragen zu seiner Anschauung gekommen ist. Das vortreffliche Buch wird dem Mitforscher reiche Anregung geben und dem Anfänger ein wirklicher Helfer sein können und jedem ein guter Wegweiser sein. Für Einzelheiten weise ich auf meine Bemerkungen in *Byz. Ztschr.* 42, 1942, S. 256-64 hin und auf F. Dölger, *Deutsche Lit. Ztg*, 62, 1941, S. 198-201.

Hier sei gleich angefügt, dass G. Ostrogorsky, *Die Perioden der byzantinischen Geschichte*, Histor. Ztschr., 163, 1940-41, S. 229-254 zu der im Handbuch befolgten Periodisierung eine Begründung bringt. Er hält an der Einteilung in « früh-, mittel- und spätbyzantinische Zeit » fest, geht aber in der Abgrenzung der Perioden seinen eigenen Weg. Wenn er das Jahr 324 als Epochenjahr in der Geschichte Konstantins heraushebt, ist er sich bewusst, dass dieses Jahr nicht eine absolute Zäsur bedeutet, doch war mit der gewonnenen Alleinherrschaft die Bahn für die konstantinische Reichsordnung freigemacht, und den jetzt gefassten Plan zur Gründung der Konstantinsstadt wird der Byzanz historiker mit Recht zur Periodisierung heranziehen dürfen. Mit Herakleios lässt O. die mittelbyzantinische Zeit beginnen. Hier mag der, welcher die frühbyzantinische Periode zugleich als Ausgang der Spätantike zu sehen gewohnt ist, zu Einwenden geneigt sein, aber doch anerkennen müssen, dass von der byzantinischen Staatsordnung her gesehen mit dem Schöpfer der Themenverfassung

eine neue Periode angesetzt wird, die mittelbyzantinische, welche O. mit Basileios II., dem Höhepunkt der Machtentfaltung abschliessen lässt. Hier kann man sich gewisser Bedenken nicht entschlagen, wenn O. mit der Herrschaft des städtischen Beamtenadels (1025-1081) den Beginn der spätbyzantinischen Periode ansetzt, insofern eben doch das Zeitalter der Epigonen noch von den Erfolgen jener bedeutenden Herrscherpersönlichkeit zehrte, umgekehrt aber auch die jetzt mehr und mehr sichtbar werdende Umschichtung im Inneren, die Feudalisierung doch schon vor Basileios II. einsetzte ; vgl. dazu O. SCHISSEL, *Hist. Ztsch.*, 165, 1941, S. 133-37.

Eine gute Zusammenfassung zur raschen Orientierung für einen grösseren Leserkreis, aber mit eigenen Gedanken und Zielen gibt N. A. BEES, *Das Byzantinische Reich* in *Die Neue Proplyäenweltgeschichte*, Bd. 2, 1940, S. 461-500, mit vielen Abbildungen.

Die frühbyzantinische Periode mit Einschluss des Herakleios hat E. KORNEMANN, *Römische Geschichte*, Bd. 2 : *Die Kaiserzeit*, Stuttgart, 1939, 2. Aufl. 1941, behandelt in den Kapiteln III : Die Wirren nach Diokletians Abdankung und die Reichserneuerung durch Konstantin I., 305-337 und IV : Die Dominatsepoche, 337-640. Vom Standpunkt des römischen Geschichtsschreibers aus, der die Bezeichnung dieser Periode als « spätrömisch » oder « neurömisch » für richtiger halten möchte, hat K. eine Darstellung gegeben, welche das wesentliche geschickt, mitunter freilich in fast allzu gedrängter Kürze zusammenfasst und in selbständiger Auffassung bringt. Er arbeitet die grossen Linien geschickt heraus, ohne die Bedeutung der Einzelheiten zu kurz kommen zu lassen, und bleibt auch dort, wo man zum Widerspruch neigt, stets anregend.

In die Anfänge dieser Periode greift ein Kurt PFISTER, *Der Untergang der antiken Welt*, Leipzig 1941, 345 S. und 48 Bildtafeln mit den Abschnitten II : Diokletian und III : Der Untergang der antiken Welt. Er hat das richtige Bestreben, die Zeit des autokratischen Absolutismus von der des Prinzipats abzuheben, versäumt es aber, den Leser die Vorstufen zu der unter Diokletian vollendeten Entwicklung erkennen zu lassen. Auch ist es ihm nicht immer gelungen, frühere Forschungsergebnisse, auf die er sich stützt, in seiner Darstellung zum Einklang zu bringen, und es wird nicht deutlich, warum und nach welchen Quellen er zu anderen Ergebnissen kam. Das Buch liest sich gut, ist aber voller Widersprüche. Im übrigen scheint für P. wieder einmal in der Auseinanderset-

zung zwischen Christentum und Imperium der Untergang der antiken Welt begründet zu sein, was dem doch wesentlich komplizierteren Geschichtsablauf nicht gerecht wird. Seine unbekümmerte Art, die Dinge zu sehen, wird hier und da der Forschung Anregung bieten; im Ganzen aber wie in vielen Einzelheiten wird das Buch auf Widerspruch stossen.

Gehen wir zu Einzelgestalten über. Für Diokletian, W. ENSSLIN, *Zur Ostpolitik des Kaisers Diokletian*, Sitzber. der Bayer. Akad. der Wiss., Phil.-Hist. Abt. 1942, Heft 1, 83 S. suche ich durch erneute Prüfung der Chronologie die Grundlage für eine Beurteilung der Politik Diokletians zu schaffen, der sich absichtlich bei der Teilung der Herrscheraufgaben den Osten mit der schweren Sorge um die Grenze gegen Persien vorbehielt. Im einzelnen werden behandelt das Reich und Persien vor 293, Unruhen in Ägypten, der Perserkrieg von 296-298, der Grenzschutz im Osten mit der Dislokation der Legionen und den Limesanlagen.

Dem Bemühen, die Gestalt Konstantins zu erfassen, verdanken wir eine Reihe von Publikationen. Für einen weiteren Kreis schrieb K. HÖNN, *Konstantin der Grosse, Leben einer Zeitwende*, Leipzig 1940, VIII, 236 S., 24 Tafeln und betont einleitend, er habe sich bemüht, alle für das Leben der grossen Zeitwende wesentlichen Faktoren zu einem Gesamtbild zusammenzufassen. Wenn er dabei unter den mancherlei mit einander ringenden Kräften neben dem untrennbaren Ineinanderspielen von Staat und Kirche auch das von Autokratie und Parlamentarismus nennt, so muss er seinen eigenen Begriff von Parlamentarismus haben und verleitet jedenfalls den Leser zu falschen Vorstellungen. Das Durcharbeiten des Buches zeigt dem Kenner der von H. benützten Literatur, dass er die vielerlei Anregungen nicht zu einer einheitlichen eigenen Auffassung zu verbinden vermochte. Bei der Kürze der Behandlung staatsrechtlicher und die Verwaltung betreffender Vorgänge und ebenso wirtschaftlicher und sozialer Probleme bekommt der Nichtfachmann schwerlich eine wirkliche und richtige Vorstellung, zumal hier wie sonst Ungenauigkeiten und Fehler unterlaufen sind; vgl. meine Bemerkungen in *Hist. Ztschr.* 163, S. 352-56.

Von archäologischer Seite hat die Literatur über Konstantin ausserordentliche Bereicherung erfahren durch H. P. L'ORANGE unter Mitarbeit von A. von GERKAN, *Der Spätantike Bildschmuck*

des Konstantinsbogens, Studien zur spätantiken Kunstgeschichte, Bd. 10, Berlin 1939, XII, 238 S. Text mit 65 Abb. und 3 Münztafeln, dazu 50 Tafeln. Die Untersuchungen von Gerkans zum Baubefund führten zu dem gesicherten Ergebnis, dass wir es bei dem Konstantinsbogen mit einem einheitlichen, genau auf die Zeit nach der Schlacht am Pons Milvius bis Sommer 315 datierbaren Monument zu tun haben. L'Orange gibt, abgesehen von dem kunstgeschichtlichen Ertrag seiner Untersuchungen, zu dem Bildschmuck eine genaue Einzelbeschreibung, und seine zusammenfassenden Ergebnisse bedeuten sowohl für die dargestellten geschichtlichen Ereignisse, wie für die religionsgeschichtliche Haltung einen wesentlichen Fortschritt. Hier sei etwa auf den Abschnitt « die Truppen » in dem Zyklus der historischen Friese hingewiesen, wo er neben dem Normaltyp der Kampftruppen und des Trains im Heere Konstantins den Sondertyp der mauretanischen Auxiliare herausstellt und schliesslich eine historische Bestimmung der dargestellten Truppen versucht. Für die Anlage der Schlacht am Pons Milvius ist die Feststellung, dass auf dem Bild der Pons Milvius abgebrochen erscheint, von besonderer Bedeutung. Aus der Gestaltung der Ansprache des Kaisers, wo hinter der Rednerbühne fünf Säulen sichtbar sind, welche Bilder von Juppiter und von den Herrschern der ersten Tetrarchie tragen, während den Kaiser und seine Umgebung Sitzbilder des Hadrian und Marc Aurel flankieren, schliesst L'O. auf ein politisches Bekenntnis zur Tetrarchie und zu den Trägern des aureum saeculum der römischen Geschichte. Für die religionsgeschichtliche Deutung ist das Hervortreten des Sol Invictus klar und überzeugend. Der Medaillonszyklus mit wechselnden Jagd- und Opferszenen ist von Sol Invictus auf der Quadriga und Luna auf der Biga sozusagen eingerahmt. Damit erscheint die Herrschaft des Konstantin und Licinius als Grundtatsache in den Rahmen kosmischer Mächte einbezogen. Zusammenfassend stellt L'O. fest, dass wir kein anderes Monument haben, in dem die neuplatonisch gefärbte orientalische Sonnenreligion einen so konsequenten Ausdruck gefunden hat. Dabei steht der Konstantinsbogen an einem wichtigen Scheidepunkt, von dem sich Ausblicke in die heidnische wie in die christliche Welt eröffnen. Doch, wenn auch nicht zu zweifeln ist, dass der Senat in der Weihinschrift mit dem *instinctu divinitatis* an den im Bildschmuck besonders hervortretenden Gott gedacht hat und damit die Vorstellung verbunden sehen wollte, dass der Sol

Invictus sich dem Kaiser offenbart habe, bleibt immerhin nach meiner Meinung die Tatsache, dass eben doch *divinitatis* allein dasteht, auffallend und muss wohl irgendwie mit einer bekannt gewordenen neuen Haltung des Kaisers zusammengebracht werden. Soviel an Einzelheiten, die den Reichtum des Ganzen nur schwach andeuten können.

H. VON SCHOENEBECK, *Beiträge zur Religionspolitik des Maxentius und Constantin*, Klio Beiheft 43 (N.F. 30), Leipzig, 1939, IX, 165 S., 6 Tafeln, kommt auch von kunstgeschichtlichen Untersuchungen her zu der einleitend ausgesprochenen Erkenntnis, der ungeheure Aufschwung christlichen Kunstschaffens unter Konstantin wäre nicht zu verstehen ohne die totale Umwandlung der antiken Welt durch des Kaisers Eingreifen, ohne eine vertiefte Kenntnis der Person und der Umstände, welche diese gewaltige geistige Revolutionierung im Gesamtablauf der Antike bedingt haben. Deshalb nahm v. Sch. hier die historische Darstellung vor den in Aussicht gestellten kunstgeschichtlichen Ergebnissen vorweg und gab besonders auf numismatisches Material gestützt eine Sonderuntersuchung zur Religionspolitik. Im 1. Teil vertieft er unsere Kenntnis von der Toleranz des Maxentius. Wenn er dabei aber mit dieser Stellung des Maxentius zur Kirche seine Ablehnung der Überlieferung, dass Konstantin am Pons Milvius unter christlichen Zeichen gekämpft habe, begründen will, schlägt das meines Erachtens nicht durch. Der 2. Teil hebt für die Religionspolitik Konstantins hervor, die Münzprägung könne für die Übergangszeit als eine Art Staatskalender genommen werden, in dem sich das politische Programm des Tages spiegle. Nur dürfen wir, meine ich, nicht vergessen, dass auch damals wie so oft sonst eine programmatische Äusserung nicht notwendig mit der persönlichen Wirklichkeit ganz übereinstimmt. Immerhin ist zu sagen, dass die so verschieden zum Ausdruck gebrachte religionspolitische Neutralität vorherrscht. Nach dem Endsieg über Licinius schliesst v. Sch. aus der Prägung mit Roma und Constantinopolis, welche im Gegensatz zur Roma ausser dem Helm auch Lorbeer und Kaiserszepter führt, auf eine Vorrangsstellung von Konstantinopel ; doch erscheinen seine sonstigen Gründe gegen die bisherige Auffassung einer erst später erfolgten Gleichstellung der neuen Hauptstadt mit Rom nicht durchschlagend. Im Abschnitt « Das Christentum in Heer und Nobilität » bleibt, wie der Verfasser selbst sieht, die Zuweisung einer Gruppe hoher Beamter zu den

Religionsgemeinschaften bei dem Stand unserer Quellen nicht schlüssig. Die Einführung des Labarum will er mit dem Krieg und Sieg von 324 zusammenbringen. In dem Kapitel über die historische Erscheinung Kaiser Konstantins steht der Satz, « als Constantin aus dem Staat des heidnischen Prinzipats die christliche Autokratie von Byzanz gestaltete und damit die tiefste Revolutionierung der antiken Welt in die Wege leitete », doch wird man hier den Nachdruck allein auf « christliche » legen müssen ; denn Konstantins Autokratie ist doch nichts Neues mehr. Die Münztabellen am Schluss bieten ein ausgezeichnetes Arbeitsmaterial, und trotz mancher Einwände ist viel Richtiges und Wichtiges in diesem Buch zu finden.

Im Streit um die Bekehrung Konstantins sieht A. Alföldi, *Hoc signo victor eris, Beiträge zur Bekehrung Konstantins des Grossen* in Pisciculi, Studien zur Religion und Kultur des Altertums Franz Joseph Dölger zum 60. Geburtstag dargeboten, Antike und Christentum Ergänzungsband 1, Münster 1939, S. 1-18 ein erstes Beispiel für die Verwendung des Christogramms am Helm des Kaisers auf einem Silbermedaillon, das er auf 315 datiert, und verteidigt mit beachtlichen Gründen, dass des Eusebios ausgeschmückte Wundergeschichte von der Kreuzesvision aus der Verkennung des heilbringenden Zeiches bei Lactantius, das eben das Christogramm war, entstanden sei. Auch sonst verteidigt A. mit beachtlichen Gründen die « Bekehrung » ; vgl. dazu meine Ausführungen in Klio 33, 1940, S. 357 ff. J. Vogt, *Streitfragen um Konstantin den Grossen*, Röm. Mitt. 58, 1943, S. 190-203, erschliesst an Hand von Stellen der Panegyriker 285 als Geburtsjahr des Kaisers, bringt an Hand des Schlachtreliefs mit dem abgebrochenen Pons Milvius eine neue Beurteilung des Schlachtverlaufs und entscheidet sich nach einer neuen Analyse mehrerer Abschnitte für die Echtheit der Vita Constantini des Eusebios. Joh. Straub, *Konstantins christliches Sendungsbewusstsein* in *Das Neue Bild der Antike*, Bd. II Rom, Leipzig, 1942, S. 371-391 gibt mit guter Einfühlung in den Geist der Zeit und mit eindringendem Verständnis für die in ihr wirkenden Kräfte in knappen Strichen einen ansprechenden, mitunter vielleicht auf etwas raschen Schlüssen aufgebauten Versuch, das Wollen und Wirken Konstantins, der sich im Schutz der höchsten Gottheit weiss, die er seit 312 unter dem christlichen Namen zu verehren begann, dem Leser nahe zu bringen.

H. Fuhrmann, *Studien zu den Consulardiptychen verwandten*

Denkmälern, I und II, Röm. Mitt., 54, 1939, S. 161-175 und 55, 1940, S. 92-99 weist mit guten Gründen ein im Antiquarium Communale zu Rom aufbewahrtes Fragment einer geschliffenen Glasschale vom Typ der Largitionsschalen den Vicennalien Konstantins vom Jahr 326 zu und behandelt tönerne Missoria aus der Zeit der Tetrarchie Diokletians. Siehe auch die Zusammenfassung im Bericht über den VI. intern. Kongress für Archäologie, Berlin 1940, S. 597-600.

Dem Reichsgedanken Konstantins widmet Alexander Graf SCHENK VON STAUFFENBERG, *Der Reichsgedanke Konstantins* in Das Reich, Idee und Gestalt, Festschrift für J. Haller, Stuttgart 1940, S. 70-94 eine temperamentvolle Studie und vertritt dabei die These, der völlig veränderten Lage und inneren Struktur des christlichen Reiches konstantinischer Prägung müsse eine neue Konzeption, eine neue Reichsidee entsprochen haben. Neben guten Beobachtungen treten hier Gedankengänge auf, die in Einzelheiten und im Grundsätzlichen angreifbar sind, so kann beispielsweise die Behauptung, auf staatlich-politischem Gebiet sei die Kontinuität, die in geistigen Bezirken bis zu einem gewissen Grad noch erhalten blieb, vollkommen unterbrochen worden (S. 73) mit seinen eigenen Ausführungen widerlegt werden, wo es sich ihm (S. 77) bei dem « katholischen », nicht mehr römischen Charakter der Weltherrschaftsidee nur um Nuancen handelt. Vielfach werden für die Beweisführung Aussagen der Vita Constantini reichlich gepresst, die in ihrem Zusammenhang keineswegs so eindeutig sind, wie St. annimmt. Und bei der schillernden Verwendung von *οἰκουμένη* und orbis terrarum fühlt er selbst, dass es schwer halten wird, gesicherte Beispiele für seine neue Reichsauffassung zu finden. Wenn St. die Worte des Panegyrikers Pacatus (22, 4 f.) ganz organisch aus den neuen universalen Anschauungen Konstantins entwickelt nehmen möchte, so übersieht er, dass der Panegyriker sich bis zum Wortlaut an des Mamertinus Panegyricus auf Maximian (X, 10, 5 ff.) anschloss, also haben wir vorkonstantinisches Gedankengut. Auch die Ansicht, dass das wachsende Hereinnehmen von Germanen in römische Dienste erst durch die Ablösung aller überkommenen Ideologien durch eine neue Reichsidee möglich geworden sei, bleibt recht fraglich. Auch ist die Bezeichnung des Theodosius I. als des letzten Trägers konstantinischen Erbes nicht zu halten, wenn man einen Blick in die weitere Entwicklung tut; vgl. meine Bemerkungen in Klio 35, 1942, S. 168-72 und F. DÖLGER, Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 517.

Agathe KANIUTH, *Die Beisetzung Konstantins des Grossen, Untersuchungen zur religiösen Haltung des Kaisers*, Breslauer hist. Forschungen Heft 19, 1941, 90 S. Nach einem überzeugenden Versuch der Rekonstruktion der Apostelkirche und der in ihre Gesamtanlage einbezogenen Grabrotunde, die sie freilich ohne rechte Begründung schon von Konstantin als Mausoleum der Dynastie geplant sein lässt, ist ihr Hauptanliegen die Prüfung der Frage, was Konstantin, der inmitten der Apostelkenotaphe beigesetzt wurde, als der « Dreizehnte » sein wollte. K. glaubt darin ein sicheres Zeugnis dafür sehen zu dürfen, dass es sich um ein « als Dreizehnter sich hinzurechnen » zu einer geschlossenen Zwölfergruppe handle, und sich so Konstantin als Apostel fühlte. Aber mit dem Hinweis, dass der Dreizehnte, der « Überschüssige », mitunter auch eine bevorzugte Stellung gegenüber der geschlossenen Zwölfergruppe einnimt, gibt sie denen, die meinen, Konstantin habe mehr als bloss Apostel sein wollen, selbst wieder eine Stütze für ihre Deutung. So wird damit für das wirkliche Wollen des Kaisers weder so, noch so ein schlüssiger Beweis zu führen sein, auch wenn die Folgezeit im ersten christlichen Herrscher nicht mehr als den Apostelgleichen zu sehen gewillt war. Und K. stellt immerhin Beziehungen zum Kaiserkult und zwar in der Form des verchristlichten *τρισκαιδέκατος θεός* fest. Sie gewinnt damit den Übergang zum zweiten Hauptteil, Untersuchungen über den Kaiserkult. Sie zeigt, wie in der Kaiserverehrung, im Zeremoniell und in der Titulatur die heidnische Tradition sich fortsetzte, stellt aber dem die von Konstantin getroffenen Änderungen nachdrücklich gegenüber. Sie gibt ein gutes Bild des hier wirkenden Vorstellungskreises, um sich dann Konstantin als Mittelpunkt des christlichen « Kaiserkultus » zuzuwenden, wofür sie seine Prädizierung als des neuen Moses, als Bischof, — was freilich in diesem Zusammenhang etwas stört —, und als vicarius Christi heranzieht. Für das letztere scheint mir freilich die Beweislage aus der Zeit Konstantins noch nicht so recht gesichert (vgl. dazu meine Hinweise im Gnomon 20, 1944, S. 100-105). In der Beurteilung der fortgeführten und der abgeschafften Kultformen zeigt sich ein gesundes Urteil, wenn auch die Verfasserin geneigt ist, vom christlichen Standpunkt her gewissen Aussagen nicht mehr ihre Vollkraft zuzugestehen. Alles in allem ein inhaltsreiches, anregendes Buch und ein beachtlicher Beitrag zu der Frage, ob die christliche Religion es vermochte, Konstantin zu einem christlichen Menschen umzuformen.

Für das Nachleben Konstantins verweise ich auf O. HARTIG, *Die Reiter von Bamberg und Magdeburg als Konstantinsreiter*, Forsch. und Fortschritte 16, 1940, S. 282 ff., Auszug und Hinweis auf des Verfassers Buch, Der Bamberger Reiter und sein Geheimnis, Bamberg 1939. H. bringt stichhaltige Gründe dafür vor, dass die Reiterfigur des Bamberger Doms aus dem 13. Jhdt und ähnlich der Magdeburger Reiter den Konstantin als Bezwinger der Heiden und Schutzherrn der Kirche darstellt, war doch noch in jener Zeit eine wenn auch halbmythische Erinnerung an ihn lebendig.

Für Kaiser Julian haben wir jetzt eine deutsche Übersetzung von J. BIDEZ, *Julian der Abtrünnige*, übersetzt von H. Rinn, München 1940, die in kurzer Zeit vier Auflagen nötig machte. Für die zweite Auflage hat Bidez in einem Nachtrag Anmerkungen mit Berücksichtigung der seit 1930 erschienenen Literatur beigesteuert, die in der 3. und 4. Auflage in die Anmerkungen eingearbeitet sind. Daran anknüpfend hat J. WOLF, *Die Grundtöne im historischen Bild Julians*, Stimmen der Zeit 71. Jahrg. 138. Bd. 1941, S. 219 ff. das Wort genommen. Bei aller Anerkennung der Leistung von Bidez scheinen ihm die Grundfragen der julianischen Zeit nicht kräftig genug herausgehoben. Wenn dabei für W. der ganze Fragenkomplex einen Abschnitt der grossen Auseinandersetzung zwischen Christentum und Antike bedeutet, so ist das doch nicht weniger für Bidez der Fall. Und man wird bedenklich, wenn dann W. statt des Gegensatzes der beiden Geistesmächte von vornherein eher die Möglichkeit zu einer Hinordnung auf einander annehmen möchte. Wohl wird dafür mit Geschick das Durchdringen des Christentums mit griechischer Philosophie hervorgehoben, und im Ganzen sucht W. in knappen Strichen eine geistesgeschichtliche Zusammenfassung zu geben, die an sich beachtenswert ist, aber einmal den viel eingehenderen Ausführungen von Bidez nichts wirklich Neues zur Seite zu stellen vermag und vor allem in seinem Urteil über Bidez, dass er die Sonderstellung des Christentums in seiner religiösen Umwelt nicht zu sehen scheine, wie in seinem Gesamturteil mit einem Vorurteil arbeitet.

H. BECK, *Fl. Claudius Julianus*, Hochland 37, 1939-1940, S. 274-83 wendet sich gegen Rehabilitierungsversuche und verteidigt das patristische Urteil über Julian als eine religiös-theologische Wertung der Kirchenväter. O. SEEL, *Die Verbannung des Athanasius durch Julian (Zur Chronologie von Julian, ep. 6, 26 und 51)*, Klio 32, 1939, S. 175-188 nimmt mit gutem Grund an, dass die

ep. 26 vom Frühjahr 362, welche den Verbannungsbefehl gegen Athanasius enthielt, von Ecdicius mit Rücksicht auf die Stimmung der Alexandriner erst im Oktober publiziert wurde, als die ep. 6 kam, und zieht aus dem Verhalten des Athanasius, der sich einer Zustellung des weitergehenden Ausweisungsbefehls aus Ägypten zu entziehen wusste, Schlüsse auf Wesen und Art des Julian, die bestechend wirken, aber schwerlich überall einer eingehenden Prüfung standhalten werden. Gleichzeitig hatte J. Vogt, *Kaiser Julian und das Judentum, Studien zum Weltanschauungskampf der Spätantike*, Morgenland Heft 10, Leipzig 1939, IV, 74 S. einen ausgezeichneten Beitrag zur Bedeutung des Weltanschauungskampfes für die Innenpolitik im 4. Jahrhundert gegeben. In knappen Strichen zeichnet er die geistige Verfassung des Judentums in der Kaiserzeit und knüpft daran eine Darstellung des Judentums im Urteil der spätantiken Philosophie, wo im Neuplatonismus bis auf Jamblich ein unverkennbarer Philosemitismus hervortritt, während umgekehrt bei den Christen sich ein wachsender Antijudaismus abzeichnet. Er geht dann auf die antijüdische Gesetzgebung Konstantins ein, in welcher er einen weiteren Beweis für des Kaisers persönliche Hinneigung zum Christentum sieht. Auch in den Kirchenbauten in Palästina unter Konstantin erblickt er den bewussten und gewollten Gegensatz zu den Juden. Anknüpfend an den Aufstand von 352 geht V. auf die immer noch verbliebene Aktivität der jüdischen Diaspora ein, in welcher das orientalische, besonders das babylonische Judentum führend wurde und mit der antichristlichen Propaganda im Perserreich sich eine stark politische Note spürbar machte. In diese Zeit fällt der Versuch Julians, noch einmal eine Wende im Weltanschauungskampf herbeizuführen. Nach einem Abriss von des Kaisers Religionspolitik zeigt V., wie Julian nicht etwa nur aus taktischen Erwägungen im Kampf gegen die Christen, sondern unter anderem auch von seiner Lehre von den Volksgöttern her, den Wiederaufbau des Tempels befahl. V. will übrigens den « Brief Julians an die Gemeinschaft der Juden » als eine Fälschung aus der Wende des 4. zum 5. Jahrhundert erweisen. Seine Gründe dafür sind erwägenswert, wenn auch nicht gleichmässig gewichtig, so dass eine erneute Prüfung durchaus ihre Berechtigung haben wird. Doch wird auch ein mögliches Festhalten an Julian als Verfasser nichts an Vogts Gesamtergebnis ändern. Dann sei noch mit einem Fragezeichen notiert N. Mas-

SALSKY, *Das Menschenopfer des Kaisers Julian in Ungarn*, Forsch. und Fortschritte 17, 1941, S. 239 f.

In die Zeit der Theodosianischen Dynastie führt uns Joh. KOLLWITZ, *Oströmische Plastik der Theodosianischen Zeit mit einem Beitrag von* P. SCHATZMANN, Studien zur spätantiken Kunstgeschichte Bd. 12, Berlin, 1941, V, 206 S. 56 Tafeln. Für den Historiker ist das den Triumphalsäulen von Konstantinopel gewidmete Kapitel von besonderem Interesse. Die Säulen des Theodosius I., Arcadius und Marcianus werden nach Standort, Baugeschichte und weiteren Schicksalen behandelt und die Anlässe zu ihrer Errichtung überprüft. Weiter sucht K. die zu Grunde liegenden politischen Ideen herauszuarbeiten. Eine eingehende Studie gilt der Weltherrschaftsvorstellung. Für die Bilder der Arkadiussäule liegen Momente aus dem Kampf mit Gainas zu Grunde. Hier knüpft K. an die Repräsentationsbilder die Erwägung an, dass in der Neigung zu einer Repräsentation der geheiligten Majestät ein Wandel in der Anschauung von den Aufgaben des Herrschers zu sehen sei. K. meint, es sei kein Zufall, war doch Arkadius der erste Kaiser, der nicht selbst zu Felde zog. Nur möchte man vielleicht daraus eher schliessen, dass es eben diese Tatsache war, die dann zwangsläufig zu einer Neugestaltung der Auffassung führen musste. Mit diesem Wandel vereinigt erscheint in der Siegesdarstellung ein Wandel in der Bedeutungsbewertung des Sieges zu einem Gottesgeschenk. Dankbar begrüsst man den Exkurs über den Triumph in der Spätantike. Aus dem Kapitel die statuarische Plastik sei auf die Behandlung der Statue Valentinians II. aus Aphrodisias hingewiesen und auf die Deutung der Porträtköpfe auf dem Obelisken, wo K. neben Bildern der Kaiserfamilie auch das des Stadtpräfekten Proclus gewinnt. Den Koloss von Barletta nimmt er mit Delbrueck für Marcianus in Anspruch. Ein Exkurs über das Christusbild der theodosianischen Zeit bietet Anlass zu zeigen, wie die Vorstellung vom Christus Basileus dazu führt, ihn in stets sich mehrenden Vergleichen in die höfische Vorstellungswelt einzubeziehen. Auch das Christusbild gewinnt Repräsentationscharakter, so wird beispielsweise die Gesetzesübertragung an die Apostel nach dem Vorbild der Beamtenbestellung dargestellt. Ausgebreitete Kenntnis der Quellen, auch der patristischen ermöglicht es K., seine Beweisführung gründlich zu unterbauen.

Ein etwas äusserlicher Grund lässt mich hier anfügen W. HARTKE, *Geschichte und Politik im spätantiken Rom, Untersuchungen*

über die Scriptores Historiae Augustae, Klio 45. Beiheft (N.F. 32), Leipzig 1940, IV, 172 S.; denn in des Verfassers Bemühen, die Abfassungszeit der Historia Augusta zu bestimmen, kommt er zu dem Schluss, sie sei eine Propagandaschrift zu Gunsten der durch den Sturz des Usurpators Eugenius bedrohten heidnischen Kreise, und er glaubt sogar, dass Theodosius I. das Buch gelesen und von ihm beeinflusst seine milden Massnahmen gegen die Angehörigen der Schuldigen getroffen habe. Nach H. hätte der jüngere Nicomachus Flavianus das Buch in der Zeit zwischen dem Siege am Frigidus vom 6. September und Dezember 394 niedergeschrieben, d.h. in aller Geschwindigkeit diktiert. Für meine Einwände verweise ich auf Gnomon 18, 1942, S. 248-67.

Aus Vorarbeiten für ein demnächst erscheinendes Buch über Theoderich den Grossen sind entstanden W. ENSSLIN, *Zu den Grundlagen von Odoakers Herrschaft*, Serta Hoffilleriana, Zagreb, 1940, S. 381-388, wo ich die staatsrechtliche Stellung des Odoaker als Patricius im Reich und als Rex seinen Germanen gegenüber abzugrenzen suche. Odoaker hatte vor dem Bruch mit Kaiser Zenon trotz dem Ausbau seiner persönlichen Machtbefügnis in manchen Stücken die Zugehörigkeit zum Imperium Romanum noch stärker hervorgehoben, als nachher Theoderich es tat. In *Rex Theodericus inlitteratus?*, Hist. Jahrbuch, 1940, S. 391-96 zeige ich, dass nach den byzantinischen Quellen Theoderich als Geisel in Konstantinopel eine gute Bildung erhielt, wenn auch nicht eine Vollbildung im Sinne der römischen Grossen. Er konnte schreiben, wie sich aus eigenhändigen Grussformeln in Schreiben an die römische Synode ergibt. Die Stelle im Anonymus Valesianus, nach der Theoderich zur Unterschrift eine Schablone gebraucht habe, bezieht sich in ihrem Zusammenhang auf Kaiser Justinus I., dessen Name später willkürlich durch den des Königs ersetzt wurde. *Der erste bekannte Erlass des Königs Theoderich*, Rhein. Museum 92, 1944, S. 266-80, handelt von dem Vorgehen des Königs gegen die römischen Anhänger des Odoaker. Die Strafen für das Festhalten an einem als Usurpator geltenden Herrn erweisen, dass Theoderich als im kaiserlichen Auftrag nach Italien gekommen, im Rahmen der geltenden Kaisergesetze und der kaiserlichen Strafrechtspflege verfahren wollte. Wenn er aber dann das Begnadigungsrecht übte, überschritt er damit die Grenzen einer reinen, wenn auch noch so hohen Beamtenstellung; er emanzipierte sich also schon in diesen Anfängen vom Aufsichtsrecht des Kaisers über die Beamten. In *Theo-*

derich 'der Afrikaner', Philol. Wochschr., 64, 1944, S. 21 ff., möchte ich zeigen, dass Theodorus Lector den Amaler Theoderich gelegentlich als « Afrikaner » einführt, dabei aber bei der Tatsache, dass die Vandalen im Sprachgebrauch der Zeit unbedenklich als Afrikaner bezeichnet wurden, die Möglichkeit ins Spiel kommt, Theodorus sei damit einer Verwechslung mit Theoderich, dem Sohn des Geiserich, zum Opfer gefallen. *Das Römerreich unter germanischer Waltung von Stilicho bis Theoderich* in Das Neue Bild der Antike, Bd. II Rom, Berlin 1942, S. 411-32 gab mir Anlass, einen Überblick über die Entwicklung des seit Konstantin I. den Germanen eingeräumten, stets wachsenden Einflusses zu geben und die Etappen dieser Steigerung am Beispiel der Heermeister Stilicho, Rikimer, Gundobad und weiter des Odoaker und Theoderich zu verfolgen, die aber alle letzten Endes dem Reichsgedanken verhaftet blieben. Ich wende mich im Falle des Theoderich besonders gegen die Vorstellung, er habe durch eine Einigung der rassisch und im Arianertum zusammenklingenden Germanenwelt den Weg zu einer germanischen Hegemonie oder gar zur Vorwegnahme eines römischen Reiches deutscher Nation eingeschlagen. In ähnlichem Sinn hat auch L. Schmidt, *Theoderich, römischer Patricius und König der Goten*, Ztschr. f. Schweizerische Gesch. 19, 1940, S. 404-14 auf die Mischung römischen und germanischen Wesens im Staate des Theoderich mit Überwiegen des ersteren Elementes auch in der Persönlichkeit des Königs hingewiesen. A. M. Schneider, *Die Symbolik des Theoderichgrabes*, Byz. Ztschr., 41, 1941, S. 404 f. meint, Theoderich habe mit der Form seines Grabmals, der Rotunde, und mit den Inschriften der Apostelnamen auf den Henkeln der Deckplatte, welche dieselben Namen für die Zwölfe wie in der Apostelkirche geben, — eine Liste, die vielleicht überhaupt stadtbyzantinischen Ursprungs sei, — an Erinnerungen an seinen Aufenthalt in Konstantinopel angeknüpft. Freilich muss ich den Schluss « dann hätte sich also der Schirmherr des arianisch-germanischen Christentums ein ebensolches Denkmal gesetzt wie der erste Christenkaiser, mit dem er sich in bewusste Parallele setzt, wenn er als Dreizehnter im Kreis der Apostel ruhen wollte » ablehnen.

S. Fuchs, *Ein Bildnis des Athalarich im Museo Civico in Forli*, mit 2 Tafeln, Röm. Mitt. 58, 1943, S. 245-257, erkennt an einem schlecht erhaltenen Marmorkopf die Kopfbedeckung der ostgotischen Könige, die bei Theophanes einmal *διάλιθον καμηλαύκιον* heisst, und kommt von da durch Vergleich mit anderen Bildern zu

dem Schluss, dass wir hier ein weiteres Athalarichbild haben. Doch will mir scheinen, dass sein Urteil über einen fanatischen Eifer, der sofort nach der byzantinischen Eroberung alle Spuren der Gotenherrschaft getilgt habe, etwas übertreibt.

Zur Zeit und Persönlichkeit Justinians I. hat W. SCHUBART, *Justinian und Theodora*, München 1943, 307 S. mit 16 Abb. eine Monographie herausgebracht. Er bestrebt sich, in seiner Darstellung das Wirken Justinians in seiner geschichtlichen Reihung zu erzählen, sah sich aber — glücklicherweise — doch für Schilderungen der Zustände veranlasst, grössere Zeiträume in Querschnitten zusammenzufassen. Das Buch verrät gute Beherrschung der Quellen und Literatur, doch hätte man gewünscht, dass in den Anmerkungen nicht nur die behandelten Quellenstellen abgedruckt wären, sondern möchte dort, wo Sch.eine eigene Auffassung vertritt, seine Begründung finden. Zu Einzelheiten wird die Mitforschung manche Einwände zu erheben haben, im Ganzen sich zwar der neuen Zusammenfassung unseres Kenntnisstandes freuen und doch von der mitunter schwunglosen Erzählung etwas enttäuscht sein.

E. KORNEMANN, *Grosse Frauen des Altertums im Rahmen zweitausendjährigen Weltgeschehens*, Leipzig, 1942, XI, 443 S. hat unter dem Stichwort « Byzantiner und Germanen » je ein Kapitel der Galla Placidia und der Theodora gewidmet. Frisch und lebendig geschrieben, reich an originellen Gedanken, mitunter auch an etwas eigenwilligen Tönen sind Charakter und Wirkung der beiden Frauengestalten einprägsam geschildert, wenn auch vielleicht bei dem Bestreben dieses Buchs, « eine Weltgeschichte des Altertums, in deren Mittelpunkt die Frauen stehen, zu schreiben », im Falle der Galla Placidia ihr etwas zuviel von weltgeschichtlicher Bedeutung aufgebürdet erscheint.

E. SCHWARTZ, *Cassiodor und Prokop*, Sitzber. d. Bayer. Akad. Philos.-hist. Abt. 1939, 2. Heft, 22 S. glaubt auf Grund einer genauen chronologischen Prüfung von Prokops Bericht über die Ereignisse in Italien vor Ausbruch des Gotenkrieges und im Vergleich mit Cassiodors Variae schliessen zu müssen, dass Prokop hier den Ablauf der Ereignisse nicht richtig schildere. Theodora scheint Sch. dabei hinter dem Rücken Justinians gegen die Amalaswintha intrigiert zu haben. Gut hebt er die politische Bedeutung der Reise des Papstes Agapetus nach Konstantinopel heraus.

F. VON BOSSOWSKI, *Die Novelle* 118 *Justinians und deren Vorgeschichte*, Festschrift Paul Koschaker, Bd. II, Weimar 1939, S. 277-

303 erklärt diese erbrechtliche Novelle aus der Änderung der sozialen Verhältnisse und mit einer sehr vorsichtigen Rezeption volksrechtlicher Entscheidungen durch Justinian.

G. SOYTER, *Prokop als Geschichtsschreiber des Vandalen- und Gotenkriegs*, Neue Jahrbb. f. Antike u. Deutsche Bildung 2, 1939, S. 97-103 tritt für die Wahrheitsliebe des Historikers ein und betont seine Originalität, auch wenn er sich in der Sprache an klassische Vorbilder hielt.

V. GRECU, *Die Abstammung des Historikers Petros Patrikios*, Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 448 erweist mit Prokop bell. Goth. I 3, 30, der den Petros als *Ἰλλυριὸν γένος, ἐκ Θεσσαλονίκης ὁρμώμενον* bezeichnet,und mit dem Hinweis auf Anekdota 6, 2, wo der künftige Kaiser Justinus und seine Kameraden ebenfalls als *Ἰλλυριοὶ γένος* auftreten, als wirklichen Illyriker. Ich habe Klio 36, S. 262 f. das noch unterstrichen in Ablehnung eines Versuchs von I. I. Russu (Omagiu professorului Ioan Lupaş, S. 775 ff.), Justinian zum Thraker zu machen.

Zur Abfassungszeit von des Johannes Lydos περὶ ἀρχῶν habe ich Philol. Wochschr. 62, 1942, S. 452 ff. aus der Tatsache, dass Johannes bei der Erwähnung der Modalitäten der Kaisererhebung von einer Umlegung des Torques um den Hals redet und nicht von der Torqueskrönung, wie sie vor 565 üblich war, geschlossen, dass diese Stelle erst nach der Erhebung Justinus' II., für den Corippus de laude Iustini II 130 f. auch von einer Torquesumlegung spricht, geschrieben sein könne. Dagegen hat F. DÖLGER, *Nochmals zur Abfassungszeit von des Johannes Lydos περὶ ἀρχῶν*, ebenda S. 667 ff. den Ansatz auf 554 verteidigt, indem er die Ausdrucksweise des Johannes von der « Umlegung » des Torques für ein Missverständnis halten will und nicht an eine sonst nirgends bezeugte und unmotivierte Änderung des Zeremoniells zu glauben vermag; doch steht diesem Glauben der Wortlaut auch des Corippus entgegen.

E. SCHWARTZ, *Kyrillos von Skythopolis*, Texte und Unters. zur Gesch. der altchr. Literatur, 4. Reihe, 4. Bd. = 49. Bd. 2. Heft, Leipzig, 1939, 415 S. sei hier erwähnt, weil das Buch ausser einer kritischen Ausgabe der Viten und Aufschlüssen zur handschriftlichen Überlieferung und zu Kyrills Datierungen auch historische Bemerkungen zu den Texten und einen Lebenslauf des Kyrillos bringt. Zu den Datierungen vgl. aber F. DÖLGER, Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 474 ff.

H. Moritz, *Die Herkunft der Theophanu*, der Gemahlin des Kaisers Otto II., Byz. Ztschr. 39, 1939, S. 387-92 hält Theophano für die Tochter Konstantins VII.

M. Bachmann - F. Dölger, *Die Rede des Μέγας Δρουγγάριος Gregorios Antiochos auf den Sebastokrator Konstantinos Angelos*, *Byz. Ztschr.* 40, 1940, S. 353-405; neben der literarisch-geistesgeschichtlichen Bedeutung des hier veröffentlichten und mit einer Übersetzung, Kommentar und sprachlich-stilistischem Index versehenen Rede, die eine einzigartige Verkoppelung einer Lobrede im Stil des *λόγος βασιλικός* mit der Befürwortung eines Anliegens ist, hat D. eine gute historische Auswertung für die wenig bekannte Person des Redners und für den bisher völlig unbekannten Sebastokrator Konstantinos, den Bruder des Isaak Angelos, gegeben.

F. Dölger, *Die dynastische Familienpolitik des Kaisers Michael Palaiologos* (1258-1282), Festschrift E. Eichmann zum 70. Geburtstag, 1940, S. 170-190 zeigt, dass Michael seinen damals etwa vierjährigen Sohn Andronikos schon Ende August 1261 zum Mitkaiser ausrufen liess; die Krönung erfolgte 1272 mit der Erhebung zum *βασιλεὺς αὐτοκράτωρ*. Diese Tatsache fügt sich gut in das ausgedehnte System primärer und sekundärer Nachfolgesicherungen ein, welche der Usurpator aus seinem Verwandtenkreis durchzuführen bestrebt war. Derselbe, *Neues zu Alexios Metochites und zu Theodoros Meliteniotes*, Miscellanea Giovanni Mercati, vol. III (Studi e Testi, 123), Città del Vaticano, 1946, S. 238-251 geht auf eine Urkunde aus dem Athoskloster Vatopedi III 8 ein, die eine Schenkung des Alexios Metochites an dieses Kloster gibt. D. fasst, manches klärend, das Wissen über diesen Megas Domestikos zusammen und fügt einige Erläuterungen zum Grossdomestikat an. Eine bisher unveröffentlichte Privaturkunde aus dem Kloster Docheiariu, eine *δεφενσίων*, weist auf der Rückseite neben dem Namen des Georgios Perdikes, des Diakons, Megas Skeuophylax und Dikaiophylax ohne Namensnennung auch die Unterzeichnung auf *ὁ μέγας σακελλάριος καὶ διδάσκαλος τῶν διδασκάλων καὶ ἀρχιδιάκονος*, der niemand anderes als Theodoros Meliteniotes ist.

Zur äusseren Geschichte sei erwähnt: L. Schmidt, *Geschichte der Wandalen*, zweite umgearbeitete Auflage, München, 1942, VIII, 203 S. mit einer Stammtafel und 3 Karten. Das Buch darf als grundlegendes Werk zur Geschichte der Vandalen bezeichnet werden, auch wenn man nicht mit allen Einzelheiten einver-

standen ist, so wenn Sch. beispielsweise auch jetzt mit Seeck den *semibarbarus* Stilicho als von einem vandalischen Vater und einer römischen Mutter stammend einführt, während offenbar Hieronymus ep. 123, 17 damit nur eine Aussage über seinen Bildungsstand machen wollte (vgl. auch E. Hohl, Rhein. Museum, 91, 1942, S. 167, 5), oder wenn er den bei Prokop bell. Vand. I 3, 3 erwähnten Erlass des Honorius als eine Verwechslung mit Valentinians III. Nov. 35 (36), 12 von 452 fassen will; denn Honorius hat auch sonst in seiner Gesetzgebung auf Kriegsschäden Rücksicht genommen. Die Datierung des sogenannten Laterculum Veronensis wäre jetzt nach den Ergebnissen von E. Schwartz, Abhdl. Bayer. Akad. N.F. 13, S. 79 ff. zu korrigieren gewesen. Die Beweisführung dafür, dass Bonifatius nicht die Vandalen nach Afrika gerufen habe, ist keineswegs überzeugend. Im übrigen vgl. meine Ausführungen in Byz. Ztschr. 42, 2 (noch ungedruckt).

H. Preidel, *Zum Aufenthalt der Avaren in den Sudetenländern*, Südostdeutsche Forsch. 4, 1939, S. 395-406 mit 1 Tafel, kommt an Hand der Quellen und der Bodenfunde aus Böhmen und Mähren zu dem Schluss, dass besonders vor dem Aufstand des Samo den Avaren in der Geschichte der Sudetenländer eine bedeutsamere Rolle zukomme, als man bisher annahm. Andererseits wendet sich H. Zeiss, *Avarenfunde in Korinth?*, Serta Hoffilleriana, Zagreb, 1940, S. 95-99 gegen die Annahme von R. G. Davidson, der Kleinfunde von Gräbern bei Akrokorinth als avarisch angesprochen hatte, unter Hinweis auf entsprechende Stücke zweifellos byzantinischer Herkunft. Z. ist der Ansicht, dass ein genaueres Erfassen des noch wenig bekannten byzantinischen Kunstgewerbes Aufschlüsse für die Fernbeziehungen des byzantinischen Reiches verspreche. Gy. László, *Die Reiternomaden der Völkerwanderungszeit und das Christentum in Ungarn*, Ztschr. f. Kirchengesch. 59, 1940, S. 125-146 mit 4 Taf. geht unter anderem auf das Fortleben des römischen Christentums in Pannonien ein, das nördlich der Donau nur in Pécs-Sopianae den Avarensturm überstanden habe, während es in Südpannonien vor allem in Sirmium-Mitrovic fortdauerte. Für die Hauptfrage umgreift er den Raum bis zu den Kaukasusabhängen hin und vertritt die Ansicht, dass der Avarenname immer neue Nachschübe von Reiternomaden einbegriff. Für ihre Missionierung seien die Griechenstädte am Schwarzen Meer und vielleicht « Hunnen » in römischen Diensten in Betracht zu ziehen. Vielleicht hätten auch Heiraten vornehmer Griechinnen mit

Avarenfürsten hereingespielt, was er z.B. für den Tatbestand eines Fundes von Ozera zu erweisen versucht.

G. SOYTER, *Byzantiner und Deutsche nach byzantinischen Quellen*, Neue Jahrbb. f. Antike u. Deutsche Bildung 4, 1941, S. 113-123, gibt einen raschen Überblick über die im Ganzen unfreundlichen und nur vorübergehend aus politischen Gründen gebesserten Beziehungen. Derselbe, *Die byzantinische Herrschaft in Südosteuropa*, Ausdehnung und Dauer der politischen Herrschaft Ostroms, Ztschr. für Deutsche Geisteswissenschaft, 54, 1941-42, S. 161-170, überblickt einleitend die Geschichte des byzantinischen Reiches und geht dann auf die kulturellen Wirkungen der byzantinischen Herrschaft auf den europäischen Südostraum ein. Sein Urteil, wonach die daraus entstandenen Nachteile grösser zu sein scheinen als die Vorteile, insofern die freie Entwicklung gehemmt worden sei, wird nicht unwidersprochen bleiben.

F. DÖLGER, *Europas Gestaltung im Spiegel der fränkisch-byzantinischen Auseinandersetzung des 9. Jahrhunderts*, in Mayer, Der Vertrag von Verdun, 1943, S. 203-273. Nach einem Überblick über Quellen und Literatur behandelt D. die Auseinandersetzung über den Kaisertitel, die machtpolitische und dann die geistesgeschichtliche Auseinandersetzung (die Mission) und endlich den Austausch von geistigen und materiellen Gütern. In ruhiger Sachlichkeit unterzieht er die bisherige Auffassung einer Prüfung und bringt eine wohlbegründete eigene Darstellung, die fördernd und klärend in die mancherlei Fragen eingreift und weithin einen Fortschritt bedeutet. Um nur ein Beispiel anzuführen, so tritt er im letzten Abschnitt der Theorie von H. Pirenne in dem Punkt, dass die wirtschaftliche Verlagerung durch die arabische Beherrschung des Mittelmeers verursacht worden sei, entgegen. D. bringt dafür eine Reihe von Beispielen zum fortdauernden Warenaustausch mit dem Osten und weist vor allem auf Heiligenleben des 9. Jhdt. hin, welche, ohne die Arabergefahr zu verschleiern, doch von zahlreichen Fahrten vom griechischen Osten nach dem Westen wissen.

W. OHNSORGE, *Die Bedeutung der deutsch-byzantinischen Beziehungen im 12. Jhdt. für den deutschen Osten*, Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung, 5, 1941, S. 249-259, kommt zu einer neuen Beurteilung der Ostpolitik der frühen Stauferzeit, die sich ergab aus der Rivalität der beiden Kaiserreiche um den von beiden Seiten als Interessensphäre beanspruchten und als entscheidende machtpolitische Position erkannten « Pufferstaat » Ungarn.

Derselbe, *Zu den aussenpolitischen Anfängen Friedrich Barbarossas*, Quellen und Forsch. aus italienischen Archiven und Bibliotheken, 31, 1942, S. 13-32 ; mit guten Ergebnissen für die Politik Manuels I. zeigt O., dass Wibald von Stablo massgebend an der Gestaltung von Friedrichs Vertrag mit der Kurie 1153 beteiligt war und Manuel deshalb gegen diesen Vertrauten am deutschen Hof misstrauisch wurde. Vgl. F. DÖLGER, Byz. Ztschr. 42, 1942, S. 322, der erklärt, dass nach den Ausführungen von Ohnsorge Nr. 1389 seiner Regesten zu streichen sei.

F. DÖLGER, *Bulgarien und Byzanz, Ein Kampf um die Macht auf dem Balkan*, Bulgaria Jahrbuch, 1940-1941, S. 180-198, schildert in klaren Zügen den Machtkampf zwischen Byzanz und den Bulgaren und geht auf die Ideologieen ein, die hinter ihm standen. Er sieht dabei einen besonderen Beweggrund in dem Streben der bedeutendsten bulgarischen Herrscher nach dem byzantinischen Kaisertum. Derselbe *Ungarn in der Byzantinischen Reichspolitik*, Ostmitteleuropäische Bibliothek Nr. 42, Budapest 1942, 32 S. und dazu Forsch. u. Fortschritte. 19, 1943, S. 151-53, umreisst einleitend die Rolle, welche Ungarn im Rahmen der byzantinischen Aussenpolitik spielte und von einem anfänglichen Werkzeug in ihrer Schutz- und Präventivpolitik rasch zum umworbenen Partner in der Auseinandersetzung mit dem westlichen Imperialismus wurde und so schliesslich ein Hauptfaktor der byzantinischen Reichspolitik blieb. D. geht, bevor er die einzelnen Phasen dieser Entwicklung behandelt, auf die eigentlichen Grundzüge dieser Reichspolitik und auf die Mittel zu ihrer Verwirklichung ein und zeigt, welche Rolle Ungarn in der byzantinischen Staatstheorie zukam. Zahlreiche Hinweise in den Anmerkungen geben dem Mitforscher die Mittel zur Nachprüfung dieser in ihrer Knappheit ausgezeichneten Darstellung. Von Einzelheiten sei hingewiesen auf D.' Erklärung der Verwendung der blauen Schrift auf dem Emailmedaillon der ungarischen Krone beim Bild des Geobitzas-Geza ; seine letzten Forschungen auf dem Athos ergaben zwei Urkunden von Sebastokratores, welche mit hellblauer Tinte ausgeführt sind, so dass die blaue Beschriftung von Gezas Bild einen Hinweis ergibt für die Einstufung des Ungarnkönigs und vielleicht aller « Barbaren »-Könige. Hier sei vermerkt die deutsche Übersetzung von B. HÓMAN, *Geschichte des ungarischen Mittelalters*, I und II. Berlin 1940 und 1941, übersetzt von H. von Roosz und M. Pfotenhauer.

Ich verweise noch auf M. Frh. VON OPPENHEIM, *Die Beduinen* I,

Die Beduinenstämme in Mesopotamien und Syrien, Leipzig, 1939. XII, 387 S. wegen des ausgezeichneten Kapitels über das Wesen der Beduinen und der Schilderung des Eindringens arabischer Wüstenstämme in Mesopotamien und Syrien in frühbyzantinischer Zeit.

Zum Kaisertum hat Joh. A. STRAUB, *Vom Herrscherideal der Spätantike*, Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte, 18. Bd., Stuttgart, 1939, XII, 269 S. einen im Ganzen sehr erfreulichen Beitrag geliefert. Im 1. Kapitel fragt er nach den Grundlagen der formalen Herrschaftsübertragung und hat dafür überzeugend die Mitwirkung des Heeres herausgearbeitet, doch ist seine Behauptung, dass die Entscheidung zuletzt ausschliesslich beim Heer liege, ein Fehlschluss ; denn er übersah den Fortbestand des Mitwirkungsrechts des Senats, ja in gewissem Sinn sogar des Volks. Doch sah er wieder richtig, wie sich bei der Kaisererhebung allmählich ein gewisses Zeremoniell abzeichnete. In dem Kapitel « die göttliche Berufung » zeigt er ausgehend von einer Thomistiosstelle (or. VI 87, 15 f.) die Entwicklungslinie, die zum Gottesgnadentum hinführt, wobei er freilich diese nicht immer klar von der anderen, nämlich der vom Gottkaiser trennt. Schärfer als das bei den mancherlei Umwegen Straubs herauskommt, hätte dann der Anschluss an die christliche Vorstellungswelt vollzogen werden können. Der Abschnitt « der Kaiser und die hellenistische Bildungstradition » gibt recht gute Beobachtungen zur publizistischen Bedeutung der panegyrischen Literatur mit ihrem propagandistischen Bestreben, das überlieferte Herrscherideal mit dem Verhalten der einzelnen Kaiser in Einklang zu bringen. Das letzte Kapitel « Dominus-Princeps » geht von dem Besuch des Constantius II. in Rom aus und erweist die Macht der Tradition, die dem Andenken des idealen Princeps galt, doch bietet seine Ammianinterpretation in Einzelheiten Anlass zum Widerspruch. Doch verdient die Problemstellung und die Durchführung im Ganzen Anerkennung. Vgl. die ausführliche Besprechung von O. TREITINGER, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 197-210 und die meine, Philol. Wochschr. 1941, S. 633-645.

Eine Fortsetzung und Ausweitung meines auf dem Byzantinistenkongress in Rom gehaltenen Vortrags « Das Gottesgnadentum des autokratischen Kaisertums der frühbyzantinischen Zeit » ist W. ENSSLIN, *Gottkaiser und Kaiser von Gottes Gnaden*, Sitzber. der Bayer. Akad., Philos.-Hist. Abt 1943, Heft 6, 134 S. Ich suche

zu zeigen, wie von alten Zeiten her neben der Herrschervergötterung der Gedanke vom Herrscher von Gottes Gnaden wirksam war und ebenso in der Kaiserzeit, so dass von da aus das christliche Kaisertum von Gottes Gnaden erst wirklich verständlich wird. Ich verfolge die Auswirkungen bis zur Übernahme des Dei gratia durch die Franken.

Eine sehr gute Zusammenfassung vom Stand der Forschung zu den ideellen Grundlagen des byzantinischen Reichs und förderliche Eigenbeobachtungen gibt O. TREITINGER, *Vom oströmischen Staats- und Reichsgedanken*, Leipziger Vierteljahrsschr. für Südosteuropa, 4, 1940, S. 1-26. Er fasst in Kürze alles Wesentliche vom christlich gewordenen Kaisertum zusammen mit der Vorstellung von der göttlichen Berufung des Herrschers, mit den daraus abgeleiteten Gedanken von der Stellung und dem Ansehen des Kaisers in der Welt, mit der unlöslich damit verbundenen Reichsidee als Ausfluss göttlichen Waltens auf Erden durch den Kaiser. Die wohldurchdachten Ausführungen sind richtungweisend.

W. ENSSLIN, *Zur Torqueskrönung und Schilderhebung bei der Kaiserwahl*, Klio, 35, 1942, S. 268-298. Hier versuche ich zunächst zu erweisen, dass die an Julian in Paris aus zufälligen Umständen vollzogene Torqueskrönung durchaus den Anlass zur späteren Ausgestaltung des Zeremoniells gebildet haben kann, zu dem Akt, in welchem die Mitwirkung des Heers bei der Kaiserbestellung ihren Ausdruck fand. Die Annahme, dass eine Torqueskrönung schon vor Julian bestanden haben könnte, unter Berufung auf Tertullian de corona 15, 32 ist abzulehnen ; denn hier ist nur in einer Umschreibung von den dona militaria, von torques und armillae die Rede. Mit Justinus' II. Kaisererhebung wandelt sich die Torqueskrönung in eine Torquesumlegung, ohne dass sich zunächst die symbolische Bedeutung dieses Aktes geändert hätte. Weiter habe ich, *Zur Frage der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen und zur Bedeutung dieses Aktes im Wahlzeremoniell*, I. Teil, Byz. Ztschr. 42, 1942, S. 101-115 und jetzt das Ganze als Sonderdruck, Würzburg 1947, 27 S. gehandelt und bin unter genauer Prüfung der Quellen zur Ablehnung der Ansicht, dass Markianos zuerst vom Patriarchen gekrönt worden sei, gekommen. Wohl aber lässt sich die Möglichkeit nicht von der Hand weisen, dass die Augusta Pulcheria damals die Stelle des Coronators vertrat. Dagegen ist Leon I. wirklich vom Patriarchen Anatolios gekrönt worden. Seine Bestellung zum Coronator hing wahrschein-

lich mit der Unmöglichkeit für den Arianer Aspar, selbst die Diademierung zu vollziehen, zusammen und hat nichts mit einer besonderen Legitimierung des Neugewählten durch die Amtseigenschaft des Coronators zu tun. Auch wird der Akt damit nicht zu einer « kirchlichen » Krönung. Ein gewisser Bedeutungswandel der Krönung scheint mit der Kaisererhebung des Justinus II. einzusetzen. Die Ansicht, dass Herakleios sich schon vor seiner Ankunft in Konstantinopel vom Metropoliten von Kyzikos habe krönen lassen, ist unrichtig ; denn das *στέμμα*, das dieser überbrachte oder überbringen liess, war die Krone eines wundertätigen Marienbildes und nicht eine « Kaiserkrone ».

Hier mag erwähnt sein H. OELLACHER, *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der National-Bibliothek Wien* 3, 1939, 88 f., der mit den Wiener Pap. 29328 und 29791 ein Stück eines *λόγος στεφανωτικός* wohl für einen Kaiser des 4. Jahrhunderts veröffentlicht ; vgl. A. KÖRTE, Archiv f. Papyrusforschung 14, 1941, S. 137.

A. STEINWENTER, *Νόμος ἔμψυχος. Zur Geschichte einer politischen Theorie*. Anzeiger Akad. Wien, Philos. Hist. Kl. 1946, Nr. 19, S. 250-268, setzt ein mit einem Wort Wenzels II. von Böhmen *cum simus lex animata* und geht der Anknüpfung solcher Aussagen an Justinians Nov. 105, II 4 durch die Rezeption des Rechts nach und zeigt die politische Auswirkung in der Kaiseridee der Staufer. Die Theorie der lex animata wird gelegentlich auch zur Charakterisierung des päpstlichen Gesetzgebungsrechts in Anspruch genommen. Dagegen hat Justinians Selbstbezeichnung als *νόμος ἔμψυχος* in mittel- und spätbyzantinischen Quellen auffallend wenig Nachklang gefunden, wofür St. Hinweise gibt. Der Grund dafür scheint ihm in der Tatsache zu liegen, dass das Gesetzgebungsrecht des absoluten Basileus höchstens im Verhalten zur Kirche bestritten war. Schliesslich geht St. auf die ideengeschichtliche Herkunft von *νόμος ἔμψυχος* ein.

E. KORNEMANN, *Adler und Doppeladler im Wappen des alten Reiches* in Das Reich, Idee und Gestalt, Festschrift für J. Haller, Stuttgart 1940, S. 45-69 und dazu als Nachtrag « Zur Geschichte des Doppeladlers », Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 446-48 geht dem Ursprung und der Verbreitung des Motivs des Doppeladlers im alten Orient nach und zeigt, dass eine Wiederbelebung des Motivs als Ornament von Neupersien ausging. Er glaubt, doch ohne dafür einen gesicherten Beweis erbringen zu können, an eine heraldische Verwendung im sarazenischen, dann im seldschukisch-türkischen

Kulturkreis. Von hier kam der Doppeladler als Stoffornament nach Byzanz und duch die Kreuzzüge ins Abendland, wo Friedrich II. ihn zuerst als wappenartiges, wohl symbolisches Zeichen verwendete, und fast gleichzeitig geschah dies, unbekannt durch wessen Vermittlung, in den südslavischen Reichen und dann auch in Byzanz. Diese Untersuchung mag die Anregung zur Prüfung und Klärung mancher dabei doch noch offenen Fragen geben.

F. DÖLGER, *Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen*, Hist. Ztschr. 159, 1938-39, S. 233-250 erweist durch reichliche, wohl gewählte Beispiele die Symbolik der äusseren Merkmale der byzantinischen Kaiserurkunde, sowie den Gedankengehalt ihrer ausführlichen Prooimien als propagandistischen Ausdruck der Auffassung der Byzantiner von der unübersteiglichen Hoheit ihres Kaisertums.

Derselbe, *Die ‘Familie der Könige’ im Mittelalter*, Hist. Jahrb. 1940, S. 397-420 und *Der Bulgarenherrscher als geistlicher Sohn des byzantinischen Kaisers* in Sbornik P. Nikov, Sofia 1940, S. 219-232 und *Die künstliche Familie der Fürsten und Völker und der Bulgarenherrscher* in Schriften der Bulgarischen Akademie, LXVI, 4, 1943 (bulgarisch, mir nicht zugänglich). Eines der arcana imperii ist für D. die Systematisierung der verschiedenen Herrschergewalten auswärtiger Völker in einer künstlichen Familie der Fürsten, an deren Spitze der byzantinische Kaiser steht. Zwischen ihm als dem Weltherrscher und den « Königen » der Oikumene wird ein streng gegliedertes, in der Abstufung aber wandelbares geistliches Verwandtschaftsverhältnis konstruiert und vorausgesetzt, das im allgemeinen auch von den beteiligten Fürsten anerkannt wurde. D. nimmt an, dass diese Vorstellung ihre Wurzeln in altpersischen Vorstellungen habe und über den Hellenseiner der Römerwelt vermittelt worden sei, bis sie Diokletian in ismus künstlichen Kaiserfamilie in ein System gebracht habe und sie dann von den Byzantinern mit der christlichen Idee einer geistlichen Verwandtschaft durchtränkt worden sei. Abgesehen von der Systematisierung durch Diokletian, dessen ephemere Konstruktion mir nicht die von D. postulierte Absicht und Wirkung gehabt zu haben scheint, ist das Ganze die reife Frucht eingehender Studien und ein wesentlicher Fortschritt zum Verständnis der eigenartigen Ideologie, welche die byzantinische Aussenpolitik durchzieht.

Aus dem ausgezeichneten Werk von E. EICHMANN, *Die Kaiserkrönung im Abendland*, Ein Beitrag zur Geistesgeschichte des Mit-

telalters, 2 Bände, Würzburg, 1942, sei auf den einleitenden Abschnitt, die Kaiserkreierung in Byzanz, hingewiesen. Auch die Abhandlung von E. E. STENGEL, *Kaisertitel and Suveränitätsidee*, Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters 3, 1939, S. 1-56 geht gelegentlich auf den Osten ein, auch wenn seinHauptanliegen dem « romfreien Kaisertitel » und seiner Bedeutung für die Suveränitätsidee und schliesslich der daraus sich entwickelnden modernen Staatsidee gilt.

Zu S t a a t und K i r c h e sei verwiesen auf H. EGER, *Kaiser und Kirche in der Geschichtstheologie Eusebs von Caesarea*, Ztschr. f. neutest. Wiss. 39, 1939, S. 97-115. Er gibt, ohne wesentlich neue Ergebnisse zu erzielen an Hand einer systematischen Prüfung der Schriften des Eusebios einen Überblick über die Entwicklung seiner politischen Theologie und erklärt ihn für den ersten politischen Theologen im vollen Wortsinn. H. LIETZMANN, *Das Problem Staat und Kirche im weströmischen Reich*, Abhdl. der Preuss. Akad. 1940, Philos. Hist. Kl. Nr. 11, 10 S. umreisst in grossen Linien die Schicksale der durch Konstantin faktisch zu einer Funktion des staatlichen Organismus gewordenen Kirche des Ostens und weist auf die der Eigengesetzlichkeit der dogmatischen Entwicklung entspringenden Widerstände hin. L. glaubt feststellen zu dürfen, der Westen sei von den Wirrungen und Spaltungen des Ostens so gut wie frei geblieben. Wenn er aber fortfährt, es habe für den Westen keine kirchliche Zentralbehörde gegeben und die Kaiser hätten sich nicht gross bemüht, eine solche zu schaffen, so müsste man meines Erachtens eher daraus schliessen, dass der Staat sich auch ohne das in der Lage fühlte, mit seinen Mitteln seine Belange zu vertreten. Auch scheint L. bei richtiger Betonung des Wirkens eines Ambrosius doch die Bedeutung von Rom für das Problem Staat und Kirche im 4. Jhdt. zu unterschätzen. Und der Satz, von Mailand nach Canossa läuft eine gerade Linie, erweckt Bedenken. Durch die Kürze der Zusammenfassung wird manches etwas überspitzt und so nicht immer den doch sehr komplexen Tatsachen gerecht. Zum päpstlichen Primatsanspruch erwähne ich das Buch von W. HAACKE, *Die Glaubensformel des Papstes Hormisdas im Acacianischen Streit*, Analecta Gregoriana, Vol. XX, Ser. Fac. Theol. Sectio B, Nr. 10, Rom, 1939, III, 152 S., gibt ausser einem Text der Formel eine Übersicht über die Papstbriefe von Hilarius bis Agapet und bringt gute Beobachtungen zur Avellana, dazu eine ausführliche Darstellung des akakianischen Schismas. Für die theologische Aus-

wertung wirft H. die Frage auf, ob die Formel eine disziplinare Verordnung war, die nur, soweit sie den Primat betraf, vom Glauben handelte, oder ob sie mehr sein wollte. Dabei ist für ihn das Dogma von der Menschwerdung und das Dogma von der Kirche, vom Primat, das Streitobjekt, bei dem um das letztere am heissesten, um jenes am offensten gekämpft wurde. Damit zeichnet sich sein katholischer Standpunkt ab, doch bleibt er in der Durchführung sachlich, wenn auch irgendwie doch eine gewisse Apologetik anklingt. Man wird dem Buch manche Anregung für eine Korrektur einer zu äusserlich politischen Auffassung des Streites entnehmen können. Zur Kirchenpolitik Justinians I. hat E. SCHWARTZ, I. *Vigiliusbriefe*, II. *Zur Kirchenpolitik Justinians*, Sitzber. Bayer. Akad. d. Wiss. Philos. Hist. Abt. 1940, Heft 2, 82 S. in seinem letzten Akademievortrag das Wort genommen. Der erste Teil gibt die Neuausgabe von vier lateinischen Aktenstücken zum Dreikapitelstreit, ein Aktenbündel, das die Gesandten des Königs Theodebald aus dem Osten mibrachten und 552 dem Bischof von Arles übergaben. Die Kirchenpolitik Justinians von 519 bis 553 ist für Sch. die Politik eines despotischen theologischen Dilettanten, der nicht geleitet von staatspolitischen Gedanken, sondern aus theologischer Eitelkeit und unter dem Einfluss von Ratgebern, welche diese Schwäche ausnützten, handelte. Man wird einem Kenner der Dinge wie E. Schwartz Aufmerksamkeit schenken müssen, auch wenn vielleicht die Farben des hier gegebenen Bildes auf den ersten Blick zu grell erscheinen mögen und Retuschen erfahren werden. Derselbe, *Drei dogmatische Schriften Justinians*, Abhdl. Bayer. Akad. Philos. Hist. Abt. N.F. 18, 1939, 123 S., eine Neuausgabe von Justinians Contra Monophysitas, des Schreibens gegen die drei Kapitel und des sogenannten zweiten Edikts gegen die drei Kapitel. Derselbe, *Acta conciliorum oecumenicorum, Tom. III*: Collectio Sabbaitica contra Acephalos et Origeniastas destinata. Insunt Acta synodorum Constantinopolitanae et Hierosolymitanae a. 536, Berlin 1940, IX, 269 S.; vgl. dazu H. LIETZMANN, Ztschr. der Savigny-Stiftung, Kanon. Abt. 61, 1941, S. 398-403.

L. KOCH, *Christusbild und Kaiserbild, zugleich ein Beitrag zur Lösung der Frage nach dem Anteil der byzantinischen Kaiser am griechischen Bilderstreit.* Benedikt. Monatsschrift 21, 1939, S. 85-105, nimmt den Gedanken wieder auf, dass das Bekenntnis zum Christusbild das Bekenntnis zu Christus und seiner Menschwerdung einschliesse. Es war aber zugleich Symbol der Herrschaft Christi

als des Königs der Könige. Damit war eine Möglichkeit für den Konflikt mit dem Kaiserbild gegeben, wenn man bedenkt, welche Bedeutung auch zur Zeit des Bilderstreits dem Kaiserbild noch zukam. Nun besitzt aber nach der griechischen Theologie der Kaiser Herrschergewalt nur im Sinne eines Stellvertreters Gottes und Christi, des wahren Kaisers, auf Erden. Die Haltung der bilderfeindlichen Kaiser entspricht ihrem Bestreben nach einer in jeder Beziehung, auch von der Herrschaft Christi unabhängigen höchsten Gewalt. Diesem machtpolitischen Streben der bilderstürmenden Kaiser kam eine vorhandene metaphysische Grundanschauung, welcher Christus durchaus jenseitig, der irdischen Welt entrückt galt, entgegen.

Weiter sei zur Kirchengeschichte notiert A. CARTELLIERI, *Der Vorrang des Papsttums zur Zeit der ersten Kreuzzüge*, 1095-1150. München-Berlin, 1941, LVII, 466 S. unter dem Obertitel « Weltgeschichte als Machtgeschichte » III. Bd., bemüht sich mit Erfolg, wie in den beiden ersten Bänden, die geschichtlichen Vorgänge vom Mittelpunkt der deutschen Geschichte her mit Einbeziehung aller Machtfaktoren darzustellen und zeigt ein verständnisvolles Bemühen, die Bedeutung des byzantinischen Reiches für diesen Geschichtsablauf herauszustellen. Das Buch ist als ein zuverlässiger Führer durch eine Periode, in der die byzantinische Geschichte eng mit der des Westens verwoben war, zu begrüssen und gibt mit seiner Bibliographie einen guten Einblick in den Stand der Forschung. F. X. SEPPELT, *Geschichte des Papsttums* Bd. IV : *Das Papsttum im Spätmittelalter und in der Zeit der Renaissance.* Leipzig, 1941, 478 S. bringt die Geschichte der Päpste vom Regierungsantritt Bonifaz' VIII. bis zum Tod Klemens' VII. (1294/1354) und damit auch die Beziehungen zum Osten in einer geschickten Auswertung des in der Literatur gebotenen Stoffes, aber ohne dass einmal zu diesen Fragen ein zusammenhängender Ausblick gegeben wäre.

W. HOTZELT, *Kirchengeschichte Palästinas im Zeitalter der Kreuzzüge* (Palästinahefte des Deutschen Vereins vom Heiligen Land), Köln 1940, VIII, 254 S. 16 Tafeln, ist der III. Teil und damit das Mittelstück der vom Verfasser geplanten Kirchengeschichte Palästinas, die in fünf Teilen von der Urkirche bis zur Gegenwart führen soll. Der vorgelegte Band umfasst die Zeit von 1099-1291, kommt also in seinem Hauptinhalt auf eine Geschichte des lateinischen Patriarchates von Jerusalem hinaus. A. ALT,

Zur Kirchengeschichte Palästinas, Ztschr. d. Deutschen Palästina-Vereins 1944, S. 182 ff. kommt zu dem Resultat, dass der Patriarch Juvenalis ausser dem Sarazenenbistum Parembolai auch noch andere Bistümer bei der Aufgliederung seines Patriarchats gegründet haben könne. Derselbe, *Zur Geschichte des Bistums auf dem Tabor*, ebenda 1941, S. 91 ff. zeigt an Hand von E. Schwartz Acta conc. oecumen. III 80, 24, dass schon 518 ein Bischof des heiligen Berges Tabor an der Synode von Jerusalem teilnahm, und möchte annehmen, dass der 536 erwähnte *ἐπίσκοπος Ἐξάλους* (Acta III, 189, 41), das er dem heutigen iksāl, einem Nachbarort von Nais und damit vom Tabor, gleichsetzt, zugleich der Bischof von Tabor war, d.h. dass gelegentlich ein Bischof seinen Sprengel mit einem Namen von vollerem Klang bezeichnete, während erst unter der Araberherrschaft das Bistum wirklich auf den Tabor verlegt worden sei.

Chrysostomus Baur, *Die Wiedervereinigung zwischen Rom und Byzanz, zum 500-jährigen Jubiläum des Unionskonzils von Florenz* 1439, Theologie und Glaube 31, 1939, S. 354-367, eine stark vom Römischen her bedingte Darstellung der Spannungen zwischen Rom und dem Osten im Lauf des Mittelalters bis zum Unionskonzil.

Erwähnt sei auch F. J. Dölger, *« Kirche » als Name für den christlichen Kultbau. Sprach- und Kulturgeschichtliches zu den Bezeichnungen Κυριακόν, οἶκος κυριακός, dominicum, basilica*, Antike und Christentum 6, 1941, S. 161-195, stellt fest, dass *κυριακόν* = Kirche, Gotteshaus, lateinisch dominicum schon vor dem 4. Jhdt vorkommt und von da an im volkstümlichen Sprachgebrauch sich durchsetzte. *Βασιλική* mit dem Begriffsinhalt Haus des höchsten Basileus deckt sich mit *κυριακόν* und ist ebenfalls im 4. Jhdt weithin im Gebrauch. Das « chirichon » in der oberdeutschen Interrogatio fidei, meint D., sei aus dem Donautal eingedrungen, vielleicht durch Germanen in römischen Diensten mitgebracht.

F. W. Deichmann, *Frühchristliche Kirchen in antiken Heiligtümern*, Archäol. Jahrbuch, 54, 1939, S. 105-136 mit 19 Abb., knüpft an die Inschrift der Georgskirche von Esra im Hauran an, welche heidnische und christliche Kultbauten und Kultbräuche als Teufels - und Gotteswerk einander gegenüberstellt, und geht dann auf die Kaisergesetzgebung seit Konstantin I. ein mit ihrer verschiedenen Behandlung der alten Heiligtümer im Osten und Westen, um dann einen Überblick über die tatsächlichen Verhältnisse mit Beispielen von Zerstörung oder Umwandlung alter Kultbauten

zu geben. Er gibt weiter eine Zusammenstellung der umgewandelten Heiligtümer als einen ersten Versuch; vgl. dazu E. WEIGAND, Byz. Ztschr. 39, 1939, S. 569. Derselbe, *Die Basilika im Parthenon*, Athen. Mitt. 63-64, 1938-39, S. 127-139 mit 4 Tafeln, gibt die Geschichte der nachantiken Verwendung des Parthenon als Kultbau und hebt dabei hervor, dass das christianisierte Hellenentum Athens die äussere Erscheinung des Tempels im Gegensatz zum Brauch in anderen Provinzen, wo die Tempel zerstört oder doch stärker umgestaltet wurden, unverändert liess.

Zum Mönchtum gibt E. SCHWARTZ, *Lebensdaten Cassians*, Ztschr. f. neut. Wiss. 38, 1939, S. 1-11 einen Lebenslauf dieses aus der Scythia minor gebürtigen, weitgereisten Mönches, der für die Verbreitung der Formen und Normen des ägyptischen Mönchtums im Westen viel getan hat. F. DÖLGER, *Die Echtheit des « Tragos »*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 340-350, konnte bei seinem letzten Besuch des Athos die Stiftungsurkunde einer erneuten Prüfung unterziehen und entdeckte dabei auf der Rückseite der Urkunde einen Spiegelabdruck einer weiteren roten kaiserlichen Unterschrift, von welchem der Anfang *Iω* noch klar zu lesen ist und aus dem weiteren soviel mit Sicherheit zu erkennen ist, dass die hier abgedruckte Unterschrift die des Kaisers Johannes Tzimiskes ist. Mit Recht nimmt D. an, dass dieser Abdruck dadurch zustande kam, dass bei der Unterzeichnung der nächsten zur Unterschrift vorgelegten Urkunde die noch feuchte Unterschrift auf die Rückseite des Tragos gelegt wurde. Der Abdruck beweist mit Sicherheit die Echtheit und Authentizität des Typikons. D. geht weiter auf die daraus sich ergebende Bedeutung der Urkunde für die byzantinische Paläographie und Urkundenlehre ein.

G. SCHREIBER, *Anselm von Havelberg und die Ostkirche, Begegnung mit der Byzantinischen Welt, Morgenländisches und abendländisches Koenobium*, Ztschr. f. Kirchengesch. 60, 1942, S. 354-411, gibt beachtenswerte Aufschlüsse über die Eindrücke des zuerst unter Lothar von Supplinburg nach Konstantinopel gekommenen Prämonstratensers Anselm von Havelberg von der Glaubenswelt des Ostens, besonders seines Mönchtums und über seine Beobachtungen zur Organisation, den Lebensformen und zu den sozialen Verhältnissen. Er geht dann auf die kaiserliche Klostergründung des Pantokrator ein und stellt die Verhältnisse im Westen und Osten einander gegenüber. Derselbe, *Byzantinisches und abendländisches Hospital, zur Spitalordnung des Pantokrator und*

zur byzantinischen Medizin, Byz. Ztschr. 42, 1942, S. 116-149 (zur Fortsetzung) beginnt mit einer allgemeinen und doch auch in die Einzelheiten einführenden Übersicht über Einflüsse des Ostens auf den Westen, vergleicht dann in einem Abschnitt « Mausoleum der Dynastie » besonders den Pantokrator mit Saint Denis und bringt weiterhin gute kultur- und geistesgeschichtliche Beobachtungen. Verwiesen sei auch auf E. HERMAN, *Die Regelung der Armut in den byzantinischen Klöstern*, Orient. Christ. Period. 7, 1941, S. 406-460.

Zur Verwaltungsgeschichte geht F. DÖLGER, *Zum Gebührenwesen der Byzantiner*, Études dédiées à la mémoire d'André Andréadès, Athen 1939, S. 35-59 auf die Bedeutung der Gebühren als Abgeltung einer staatlichen Sonderleistung im Rahmen der Staatsfinanzen ein. Die *συνήθεια* wird im steigenden Masse dazu benützt, allgemeine Staatsaufgaben als Sonderleistungen auszuscheiden und so die staatlichen Ausgaben durch die anderweitige Entlohnung ganzer Kategorien von Beamten zu verringern. Schon zu Justinians Zeit ist das Sportelwesen voll entwickelt. Die Flut der Gebühren wuchs trotz gelegentlicher Gegenwirkungen der Kaiser und erreichte im 11. Jhdt. ihren Höchststand. D. sucht dann das Wesen einzelner Gebühren der späteren Zeit zu bestimmen. Hier sei gleich angefügt E. HERMAN, *Das bischöfliche Abgabenwesen im Patriarchat von Konstantinopel vom* 11. *bis zur Mitte des* 19. *Jahrhunderts*, Orient. Christ. Period. 5, 1939, S. 414-513; anfänglich gehörten freiwillige Abgaben der Gläubigen zu den regelmässigen Bezügen der Bischöfe. Sie traten beim Wachsen des Stiftungsgutes zurück, erhielten sich aber und bewahrten bis ins 10. Jhdt. den Charakter der Freiwilligkeit. Doch seit der Mitte dieses Jahrhunderts wurde von Kaisern und Patriarchen die Abgabenpflicht durchgeführt. H. untersucht im einzelnen die Entwicklung des kirchlichen Abgabenwesens und gibt damit, ohne seine Ergebnisse schon für abschliessend zu halten, einen wichtigen Beitrag zur Kenntnis dieser Einrichtungen. H. setzte diese Forschungen mit *Die kirchlichen Einkünfte des byzantinischen Niederklerus*, ebenda 8, 1942, S. 378-442 fort; vgl. die Besprechungen von H. E. FEINE, Ztschr. d. Savigny-Stiftung 62, Kanon. Abt. 31, 1942, S. 363 ff. und 64, Kan. Abt. 33, 1944, S. 407 ff.

F. DÖLGER, *Zur Textgestaltung der Lavra-Urkunden und zu ihrer geschichtlichen Auswertung*, Byz. Ztschr. 39, 1939, S. 1-66 sei hier erwähnt, weil neben einigen wenigen Ergebnissen für die politische

Geschichte ein reicher Ertrag für die innere Geschichte zur Stellung des Kaisers, zur Geschichte der Ämter und nicht zuletzt zur Finanzverwaltung und zur Feudalisierung vorgetragen werden.

W. ENSSLIN, *Ein pertractator provinciae*, Philol. Wochschr. 62, 1942, S. 96 versuche ich zu erweisen, dass der im Pap. Cairo Boak 23, 1 vom Jahr 314 erwähnte *προεταχτάτωρ Ἐπτανομίας*, ein Finanzbeamter im Sinne der späteren tractatores war und der entstellte Titel als pertractator aufzufassen ist.

E. SANDER, *Praebitio, Protostasia, Erbzwang, ein Beitrag zur Heeresaufbringung des 4. und 5. Jahrhunderts*, Hermes 75, 1940, S. 192-205, nimmt an, dass zu der seit Diokletian bestehenden Protostasia und Prototypia unter Valentinian I. mit der Praebitio eine neue Art der Heeresergänzung gekommen sei. Sie soll die Kolonen und Laeten, freie germanische Siedler umfasst haben, deren Dienstpflicht nach heimischer Weise geregelt worden sei. Dabei übersah S., dass das massgebende Gesetz nicht von Valentinian I., sondern von Valens im Osten erlassen wurde, wo unmöglich der Einfluss von Laetenansiedlungen hereingespielt haben kann. Vor den « Ergebnissen » ist zu warnen.

W. ENSSLIN, *Carpentum oder carruca?* Klio, 32, 1939, S. 89-105 handle ich vom Fahrrecht und den Amtswagen im spätrömischen Reiche und zur Datierung der Historia Augusta.

Zur Verwaltungsgeschichte der Provinz Arabia gibt A. ALT, *Lesefrüchte und Inschriften*, Palästinajahrbuch 36. Jahrg. 1940, S. 93 ff. einen aufschlussreichen Beitrag und zeigt unter anderem, dass nochmals im Anfang des 6. Jhdt Zivil- und Militärverwaltung verbunden waren, und geht ausführlich auf Justinians Novelle 102 ein. Derselbe, *Die letzten Grenzverschiebungen zwischen den römischen Provinzen Arabia und Palaestina*, Ztschr. d. Deutschen Palästina-Vereins 65, 1942, S. 68-76 knüpft an ein Mosaik aus dem ostjordanischen Dorf mā'īn an mit Darstellungen der Kathedralen des Jordanlandes. Dort erscheinen nun die Kirchen von Esbus und Belemunim statt wie in anderen Quellen zu Arabien und unter den Patriarchen von Antiochia zu gehören, dem Patriarchen von Jerusalem zugerechnet. Mit Hinweis auf die Handschrift B des Georgios Kyprios stellt A. eine Grenzverschiebung im 6. Jhdt fest. Dagegen hat W. HOTZELT, *Die kirchliche Organisation Palästinas im 7. Jhdt*, Ztschr. d. D. Pal.-Ver. 66, 1943, S. 72-84 diese Grenzverschiebung abgelehnt und führt den Nachweis, dass die Unter-

stellung von Esbus und Belemunim unter Jerusalem mit der Unterstellung von Bostra unter dessen Patriarchen zusammenhänge.

F. DREXL, *Index Nominum zu den von Sathas, Boissonade, Hase, Ruelle und Tafel edierten Psellosbriefen*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 299-308 sei hier eingefügt, weil er S. 306 ff. auch einen Index dignitatum et officiorum gibt.

Zur Wirtschaftsgeschichte sei herangezogen J. VON ELMENAU, *Der Übergang von der Antike zum Mittelalter im Licht der Numismatik*, Deutsche Münzblätter, 62, 1941-42, S. 381-387; er schliesst sich im allgemeinen der These von H. Pirenne an und meint, dass durch die arabische Eroberung das Wirtschaftssystem, dessen Handel bis Mitte des 7. Jhdt auf der Goldbasis aufgebaut war, im Abendland eine entscheidende Umwandlung erfuhr, während in Byzanz das bisherige Münzsystem auf Goldbasis aufrecht erhalten blieb. H. HOLZAPFEL, *Die sittliche Wertung der körperlichen Arbeit im christlichen Altertum*, Gekrönte Preisschrift der Universität Würzburg, 1941, 219 S. zeigt, dass das Christentum die körperliche Arbeit positiv bewertet hat durch Einblicke in Äusserungen des Johannes Chrysostomos, des Theodoret und anderer zu den wirtschaftlich-sozialen Zuständen ihrer Zeit und behandelt auch die Wertung der körperlichen Arbeit beim alten Mönchtum.

Zur Reichsverteidigung und zum Heerwesen gehört E. SWOBODA, *Forschungen zum obermösischen Limes*, Schriften der Balkankommission der Akad. d. Wiss. Wien, Antiqu. Abt. 10, Wien-Leipzig, 1939, 116 S. mit 1 Karte, 6 Tafeln und 15 Abb., eine für die Limesforschung wichtige Abhandlung, deren historischer Ertrag auch für die Geschichte und Kulturgeschichte der frühbyzantinischen Zeit Bedeutung hat. A. ALT, *Der limes Palaestinae im sechsten und siebenten Jahrhundert n. Chr.*, Ztschr. d. Deutsch. Paläst.-Ver. 63, 1940, S. 129-142, stellt sich in Gegensatz zu der Meinung, dass der Wüstenrand der Provinzen im Osten schon im 6. Jhdt nicht mehr von römischen Truppen besetzt gewesen sei. Er weist unter anderem auf Bauten an Limeskastellen unter Justinian I. hin und legt Quellenbeweise für die Anwesenheit römischer Truppen vor. Für den limes Palaestinae lässt sich der Fortbestand noch über das Ende des 6. Jhdt hinaus nachweisen. W. ENSSLIN, *Germanen in römischen Diensten*, Das Gymnasium 52, 1941, S. 5-25, suche ich die über sechs Jahrhunderte sich erstreckende Hereinnahme von Germanen in die Reichsverteidigung zu überschauen; ich zeige die Linie auf, die auch nach dem Sieg des Antigermanismus im Os-

ten über Gainas und im Westen über Stilicho fortführt und versuche, die geschichtlichen und kulturellen Auswirkungen zu erfassen. Hierher gehört O. FIEBIGER, *Inschriftensammlung zur Geschichte der Ostgermanen*, Neue Folge. Denkschr. Akad. d. Wiss. Wien, Philos. Hist. Kl. Nr 70, 3, Wien-Leipzig, 1939, 60 S. 4 Tafeln, eine erwünschte Ergänzung zu der 1919 von Fiebiger und L. Schmidt vorgelegten Inschriftensammlung, gibt mit einer Anzahl in den Balkanländern gefundenen lateinischen Inschriften und auch mit griechischen weitere Beweise für die Durchdringung des Heers der frühbyzantinischen Zeit mit Germanen. Wenn F. dabei das Justiniansmosaik in San Apollinare nuovo jetzt mit v. Lorentz, Röm. Mitt. 50, 1935, 339 ff. als Altersbild des Theodericht ansprich, ist das abzulehnen. Derselbe, *Dagistheus*, Ztschr. d. Deutsch. Paläst. Ver. 64, 1941, S. 98 ff. bringt eine undatierte Inschrift aus der Kirche des Kosmas und Damian in Gerasa, die 533 geweiht wurde, mit dem Namen des Tribunen Dagistheus. Er will ihm mit dem öfters bei Prokop erwähnten Dagisthaios gleichsetzen; immerhin ist aber daran zu erinnern, dass der Name auch sonst in der Literatur vorkommt.

F. LAMMERT, *Die älteste erhaltene Schrift über Seetaktik und ihre Beziehung zum Anonymus Byzantinus des 6. Jahrhunderts, zu Vegetius und zu Aineias' Strategika*, Klio 33, 1940, S. 271-288 untersucht den im Cod. Ambrosianus 139 (B 119 Sup.) enthaltenen, von K. K. MÜLLER edierten byzantinischen Seekriegstraktat auf seine Beziehung zu älteren Werken. Er hebt eine nahe innere Verwandtschaft aller dieser Werke hervor, zeigt eine grosse Beständigkeit in der Überlieferung der Kriegsschriftsteller und führt das auf die Fortwirkung einer umfangreichen und zum Teil erhaltenen Arbeit des Aineias zurück.

O. SCHISSEL, *Spätantike Anleitung zum Bogenschiessen*, aus den Handschriften neu herausgegeben. Wiener Studien 59, 1941, S. 110-124. Die Abhandlung *περὶ τοξείας*, ein Anhang zu einem Justinians I. Zeit angehörigen Kriegshandbuch, wird hier mit deutscher Übersetzung vorgelegt. Sch. hält aus stilistischen Gründen den Verfasser für identisch mit dem des Handbuchs.

Zur Rechtsgeschichte hat L. WENGER, *Verschollene Kaiserkonstitutionen*, Histor. Jahrbuch 1940, S. 353-390 aus Papyri seither unbekannte Konstitutionen des Diokletian und Konstantin I. nachgewiesen und ausser ihrer rechtsgeschichtlichen Auswertung auch ihre historischen Voraussetzungen herausgearbeitet. J. VOGT, *Zur Frage des christlichen Einflusses auf die Gesetz-*

gebung Konstantins des Grossen, Festschr. Leop. Wenger Bd. II, München 1944, S. 118-148 charakterisiert zunächst auf Grund der kaiserlichen Gesetzgebung die Stellung des Christentums und des Heidentums im Staat und will dann einen Beitrag zu der Frage des christlichen Einflusses auf solche Konstitutionen geben, die nicht unmittelbar das Christentum betreffen. V. meint, es ergebe sich mit Sicherheit eine von Konstantin gewollte Beeinträchtigung des Heidentums, auch zeige seine Kulturgesetzgebung einwandfrei seine Zuneigung zum Christentum. Im übrigen liege in der grossen Aufgeschlossenheit gegenüber östlichen Einflüssen allgemein und christlichen Gedanken im besonderen der tiefe Unterschied zwischen der Gesetzgebung Konstantins und Diokletians; doch dürfe nicht übersehn werden, dass sich Konstantin bemühte, den Bruch der Rechtsentwicklung zu vermeiden. Hier mag seinen Platz finden F. J. Dölger, *Die Planetenwoche der griechisch römischen Antike und der christliche Sonntag*, Antike und Christentum 6, 1941, S. 202-238, er erweist, dass schon in vorkonstantinischer Zeit die Christen im bewussten Gegensatz zu den Juden den Sonntag zum liturgischen Festtag machten, nirgends aber ein heidnischer Wochenbeginn mit dem Sonntag nachzuweisen ist. Konstantin machte dann 321 den Sonntag zum bürgerlichen Feiertag. H. Krapp, *Konstantins Gesetze gegen die private Haruspizin aus den Jahren* 319 *und* 321, Ztschr. f. neutest. Wiss. 41, 1942, S. 145-151 will zeigen, dass diese Gesetze eine religiöse Wendung zeitigten und einer religiösen Absicht entsprangen, sich also in die damas befolgte Religionspolitik einfügen.

In einer umfangreichen und sehr beachtlichen Untersuchung hat P. Kretschmer, *Kritik der Interpolationenkritik*, Ztschr. der Savigny-Stiftung, Roman. Abt., 59, 1939, S. 102-218 an einzelnen Beispielen die Echtheitsfrage von Stellen des Corpus Iuris erörtert, um dann eine Methode aufzuzeigen, die nicht verlassen werden dürfe, wenn nicht die Interpolationsverdächtigungen ins Uferlose gehen sollen. Dazu bemerkt E. Seidl, *Byz.* Ztschr. 39, 1939, S. 586, die Befolgung dieser Regeln sei auch für die Erkenntnis des byzantinischen Rechts von grosser Bedeutung, weil dieses bei den radikalen Interpolationssuchern zur Abladestelle geworden sei, auf die man alles abwälze, was juristischer Kritik nicht standzuhalten scheine.

L. Wenger, *Canon in den römischen Rechtsquellen und in den Papyri, eine Wortstudie*, Sitzber. Akad. d. Wiss. Wien, Philos.

Hist. Kl. 220 Bd. 2 Abhdl. Wien-Leipzig, 1942, 194 S. umgreift die Geschichte des Wortes canon von den Anfängen bis auf Justinians Zeit. Er selbst gibt von den ausserordentlich ertragreichen Untersuchungen eine kurze Zusammenfassung und einige Nachträge in *Ueber canon und regula in den römischen Rechtsquellen*, Ztschr. d. Savigny-Stiftung 63, Kanon. Abt. 32, 1943, S. 495-506. Hier sei aus der Fülle nur auf den Abschnitt Canones ecclesiastici hingewiesen, der unter anderem Zeugnisse für die Begründung kaiserlicher Normen mit dem Hinweis auf die kirchlichen canones bringt und in dem Sonderkapitel ' Justinians Novellen. Cäsaropapismus? ' auf etwas hindeutet, was sich weithin als ein Anliegen seiner Forschung abzeichnet, nämlich welche rechtliche Bedeutung der Kaiser den kirchlichen Satzungen beimass, ob sie eine unantastbare Grundlage der Kaisergesetzgebung waren und über den weltlichen Gesetzen standen, oder ob sie irgendwie auch dem kaiserlichen Machtwillen unterstanden wie die kaiserlichen regulae. Dass W. dabei den Begriff Caesaropapismus hereinnimmt, obwohl ihm bewusst ist, wie schillernd, unscharf und umstritten er ist, ist bedenklich, doch tut das den reichen Ergebnissen keinen Eintrag. Der Historiker findet bei Wenger eine methodische Führung und sichere Hilfe. Hinweisen möchte ich auf die Anzeige von F. Dölger, Ztschr. 42, 1942, S. 282-287, der unter anderem ausführlich zum « Caesaropapismus » Stellung nimmt.

F. Wieacker, *Das Corpus Iuris Justinians*, Ztschr. für die gesamte Staatswissenschaft, 102, 1942, S. 444-479 ; es geht ihm unter Betonung der allgemeinen Zusammenhänge der Staats- und Geistesgeschichte um das Grundproblem, wie « das Klassische zum Byzantinischen » wurde. Die Kodifikation ist ihm das Werk der Schule für die Schule, eine Summe.

A. Steinwenter, *Utilitas publica - utilitas singulorum*, Festschrift Paul Koschaker, Bd. II, Weimar 1939, S. 84-102, weist überzeugend nach, wie in der Spätantike und im byzantinischen Recht die utilitas publica im Vordergrund steht. Derselbe, *Zu den koptischen Schutzbriefen*, Ztschr. d. Savigny-Stiftung, 60, Rom. Abt. 1940, S. 237-41 nimmt für die λόγος-empnûte-Formel sachliche, Übereinstimmung mit der byzantinischen Logos-Garantie an wobei er λόγος für das persönliche Ehrenwort des Ausstellers nimmt. Wenn der Kopte das « Wort bei Gott » dafür setzt, so erklärt das St. aus dem Streben, die mangelnde staatliche Autorität des Gewohnheitsrechts durch religiöse Sanktionen zu ersetzen und ausser-

dem aus der mangelnden Zuständigkeit des ausstellenden Beamten für solche Zusicherungen. Derselbe, *Eine Ehescheidung aus dem Jahr* 689, ebenda, 63, Rom. Abt. 1943,S. 415-430, behandelt erneut den Pap. Nessana Inv. Nr. 14, den er abschliessend als divortium in ecclesia bezeichnet; für die Formalien weist er auf starke Beeinflussung durch staatliches und kirchliches Recht der byzantinischen Periode hin.

F. Dölger, *Ist der Nomos Georgikos ein Gesetz des Kaisers Justinian II.*? Festschr. Leop. Wenger, Bd. II, München 1944, S. 18-48, kommt zu dem wohlbegründeten Ergebnis, der Nomos Georgikos ist eine private, seinem Titel entsprechend auf der Grundlage des Corpus Iuris und seinen griechischen Paratitla beruhende, zum Teil aber auch bäuerliches Gewohnheitsrecht, sowie übliche Strafmassnahmen neu aufnehmende Kompilation, enstanden zwischen dem Anfang des 7. und dem ersten Viertel des 8. Jahrhunderts. Der « Gesetzgeber » Justinian II. ist aus der byzantinischen Rechtsgeschichte zu streichen.

V. Bušek, *Episcopalis audientia, eine Friedens- und Schiedsgerichtsbarkeit*, Ztschr. d. Savigny-Stiftung, 59, Kan. Abt., 1939, S. 453-492 gibt in Ausseinandersetzung mit früheren Ansichten eine geschichtliche Entwicklung der episcopalis audientia.

A. Michel, *Ein Bischofsprozess bei Michael Kerullarios*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 447-52, an Hand eines hier erstmalig veröffentlichten Briefs des Patriarchen Michael Kerullarios bringt er ein sprechendes Beispiel dafür, wie die Canones in der Praxis gehandhabt wurden. Derselbe, *Die Rechtsgültigkeit des römischen Bannes gegen Michael Kerullarios*, Byz. Ztschr. 42, 1942, S. 192-205 hält daran fest, Papst Leo IX. habe selbst den Patriarchen bedingt gebannt; im übrigen wäre nach kurialem Gesandtschaftsrecht der Frühreform der Bann der Legaten auch nach dem Tod des Papstes giltig gewesen.

Zur Geistesgeschichte ist die Frage des Einflusses der griechischen Theologie und ihrer patristischen Literatur auf die lateinische in einigen grundlegenden und zielweisenden Untersuchungen zur Bedeutung der Übersetzungsliteratur aufgeworfen worden von B. Altaner, *Altlateinische Uebersetzungen der Schriften des Athanasius von Alexandria*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 45-59; *Eustathius, der lateinische Uebersetzer der Hexaēmeron-Homilien Basilius des Grossen*, Ztschr. f. neutest. Wiss. 38, 1941, S. 161-170; *Beiträge zur Geschichte der lateinischen Uebersetzungen der*

Väterschriften (Basilius der Grosse und Johannes Chrysostomus), Hist. Jahrb. 61, 1941, S. 208-226. Zuvor hatte A., *Augustinus und die griechische Sprache*, Pisciculi F. J. Dölger dargebracht, Münster, 1939, S.10-40, nachgewiesen, dass Augustin dank seinem Bildungsgang mehr Griechisch konnte, als man gemeinhin annimmt, dass er aber griechische Werke der profanen und patristischen Literatur nicht im Urtext durchgearbeitet hat. Schliesslich hat A. *Paganus, eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung*, Ztschr. f. Kirchengesch. 58, 1939, S. 130-141 wieder im Gegensatz zu Zeillers Auffassung die Ansicht vertreten, paganus sei der « Zivilist » im Gegensatz zum miles Christi mit seinen besonderen Verpflichtungen.

F. KLINGNER, *Vom Geistesleben im Rom des ausgehenden Altertums*, Freies Deutsches Hochstift Frankfurt a. M., Reihe der Vorträge u. Schriften Bd. 3, 1941, 64 S. gibt in der straffen Formulierung eines Vortrags ein bedeutsames Stück Geistesgeschichte mit dem klaren Blick für das Beieinander und Miteinander zweier Geisteswelten, für ihre erst feindliche und dann doch fruchtbare Begegnung. Seine überzeugende Schilderung des Symmachuskreises, sein Eingehen auf Augustinus und Boethius sollten in ihrer eindrucksvollen Wirkung zu ähnlichen Versuchen für den Geisteskampf jener Tage im Osten Anlass geben. Eine Sonderuntersuchung dafür haben wir in R. HERZOG, *Der Kampf um den Kult von Menuthis*, Pisciculi 1939, S. 117-124, er handelt von der Ablösung des Isiskultes in Menuthis. Noch in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts fand sich hier die ordensartige Schule des Neuplatonikers Antoninos, die mit ihrer Pflege der Inkubation und anderen Heilzaubers Zulauf aus Alexandria hatte. Doch musste sie der von tabennisischen Mönchen eingeführten, durch Übertragung von Reliquien unter Petros Mongos ausgebauten *ἀνάργυροι*- Verehrung weichen.

Im Handbuch der Bibliothekswissenschaft, herausgegeben von M. Milkau und G. Leyh, Bd. III : Geschichte der Bibliotheken, 1. Hälfte, Leipzig 1940, hat C. WENDEL, *Das griechische und römische Altertum*, auf S. 47-57 das Bibliothekswesen im 4. und 5. Jhdt behandelt und V. BURR, *Byzantiner und Araber*, S. 63-82 eine nützliche Geschichte der byzantinischen Bibliotheken. Desiderata meldet dazu an F. DÖLGER, Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 507. C. WENDEL, *Die erste kaiserliche Bibliothek in Konstantinopel*, Zeitschr. für Bibliotheksw. 59, 1942, S. 193-209 zeigt nach Themistios or. IV 59 B ff., dass Konstantios II. zuerst eine grossangelegte Bibliothek

etwa um 356 gegründet hat. Er verfolgt ihre Geschichte und meint das Gebäude sei nach dem Brand von 475 wieder errichtet worden, auch hält er die Nachricht vom Brand von 776 für zuverlässig, wenn man sie des gehässigen Beiwerks gegenüber Leon III. entkleide.

C. SCHNEIDER, *Das Fortleben der Gesamtantike in der griechischen Liturgie*, Bericht für den Internationalen Byzantinistenkongress geplant, Kyrios 4, 1939-1940, S. 185-221 mit 6 Abb., zeigt an zahlreichen Beispielen, was die griechische Liturgie gedanklich Platon und dem Platonismus, den Mysterienreligionen, auch dem Kaiserkult verdanke, während der Einfluss des Alten Testaments und der Synagoge auffallend gering erscheint. Auch von der Wirkung des antiken Privatlebens, der Wettkämpfe, besonders des Militärwesens, aber auch vom Götterkult mit Opfer, Altar und Götterbild auf die östliche Liturgie ist die Rede. Manches ist nur angedeutet, manches nur als These vorgetragen, aber das Ganze erweist sich als eine sehr fruchtbare Fragestellung.

Hier sei auch auf einen sehr ansprechenden Versuch hingewiesen von Th. NISSEN, *Historisches Epos und Panegyrikos in der Spätantike*, Hermes 75, 1940, S. 298-325. Eine vergleichende Betrachtung des Claudianus, Corippus und Georgios Pisides führt zu dem einleuchtenden Ergebnis, dass wohl des Corippus Gedichte historische Epen im eigentlichen Wortsinn sind, dagegen die des Claudianus, abgesehen vom bellum Gildonicum, und die des Georgios dem Stilgesetz der Panegyriken folgen.

F. DÖLGER, *Byzanz im Geistesleben des mittelalterlichen Bulgarien*, Bulgaria Jahrbuch, 1942, S. 222-239, verfolgt in diesem Vortrag die auf Bulgarien einwirkenden byzantinischen Kulturelemente bis zur Schwelle der Neuzeit. G. SOYTER, *Byzanz und Neugriechenland*, Kriegsvorträge der Universität Bonn, Heft 63, 1941, 18 S., bringt nach einem Überblick über die mittelalterliche Geschichte Griechenlands Ausführungen über das Fortleben der byzantinischen Geistigkeit, der Sprache und der politischen Idee im neuen Griechenland.

A. M. SCHNEIDER, *Die Hagia Sophia in der politisch-religiösen Gedankenwelt der Byzantiner*. Das Werk des Künstlers 2, 1941, S. 4-75 mit 7 Abb., erweist aus vielen Stellen der byzantinischen und nachbyzantinischen Literatur die Verbreitung und die nachhaltige Wirkung des Gedankens von der Hagia Sophia als des Zentralheiligtums des Gottesstaates auf Erden beim byzantinischen Volk und

zeigt, wie dieser Gedanke auch auf den Bildschmuck des Baues eingewirkt habe.

H. WERNER, *Der Untergang Roms. Studien zum Dekadenzproblem in der antiken Geistesgeschichte.* Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte, Bd. 17, Stuttgart 1939, VIII, 217 S.; hier seien aus dem Buch das in seiner Zielsetzung die ganze Antike umgreift, die Kapitel « Die religiöse Dekadenzanschauung der Kaiserzeit » und « das Dekadenzproblem im eschatoligischen Geschichtsbild » herausgehoben., wo W. die Ideen herauszuarbeiten sucht, welche historiographisch wirksam geworden sind. Er warnt im Hinblick auf die Tatsache, dass ganz allgemein die religiöse Dekadenzanschauung sich in den Vordergrund schob und auch die Dekadenz Roms unter den Aspekt des Kampfes der alten Götter mit dem Christengott trat, davor, schlechthin von einer christlichen Geschichtsanschauung zu sprechen. Besonders wirkungsvoll sind die Ausführungen über die Beeinflussung des Urteils über Dekadenz durch die einzigartige Stellung Roms und über Roms Niedergang im Kampfe der Weltanschauungen. W. weist weiter auf den Zwiespalt in der christlichen Dekadenzauffassung hin und zeigt, wie das Problem durch die Lehre von der Abfolge der vier Weltalter verschleiert wurde, der gegenüber die Stellung Augustins in seinem zeitgebundenen Geschichtsbild und in seiner späteren Wirkung scharf umrissen wird. Vielleicht mag man im Einzelnen zu anderen Schlüssen neigen, doch zeichnet sich das Buch durch weitgehende Kenntnis der Quellen und Literatur und bei aller Gelehrsamkeit durch seinen frischen Zug der Gedankenführung aus.

Zur Geographie und Topographie haben wir jetzt in A. PHILIPPSON, *Das byzantinische Reich als geographische Erscheinung*, Leiden 1939, VIII, 214 S., 3 Karten und 7 Textkarten eine erste zusammenfassende Darstellung der geographischen Grundlagen des byzantinischen Reiches und dazu in einem besonderen Teil die Behandlung der einzelnen Landschaften; vgl. aber die zusätzlichen Forderungen von F. DÖLGER, Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 306 f.

F. K. DÖRNER und R. NAUMANN, *Forschungen in Kommagene*, mit Beiträgen von K. Dorn und J. Keil, Istanbuler Forschungen Bd. 10, Berlin 1939, 114 S. 20 Abb. 25 Tafeln. Die Forschungsreise galt in erster Linie den schon bekannten kommagenischen Königsinschriften, aber erbrachte auch schöne Ergebnisse für die römischen und byzantinischen Denkmäler vor allem zu den Burgen von

Kâhta, Gerger und Kores, wozu A. M. SCHNEIDER, Byz. Ztschr. 40, 1940, S. 491-494 zu vergleichen ist.

F.-K. DÖRNER, *Inschriften und Denkmäler aus Bithynien*, Istanbuler Forschungen Bd. 14, Berlin 1941, 127 S. 47 Tafeln, legt die Ergebnisse von Forschungen in dem noch wenig erschlossenen Bithynien vor, wobei auf die gute Landesbeschreibung und etliche Inschriften aus christlicher Zeit aufmerksam gemacht sei. Derselbe, *Zwei Reliquienaltäre von der bithynischen Halbinsel*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 165-168, die er auf das 7.-8. Jhdt datiert.

H. VON SCHOENEBECK, *Der Stadtplan des römischen Thessalonike*, Bericht des 6. intern. Archäologenkongresses, Berlin 1940, S. 478-482, sucht, gestützt auf den heutigen Stadtplan und die Bezirksgrenzen, sowie auf die jetzige Kenntnis der Galeriusbauten einen Plan der römischen Stadt und ihrer Entwicklung bis zins 8. Jhdt. zunächst als Arbeitshypothese zu gewinnen. Vgl. aber E. DYGGVE, *Ausgrabungen in Thessaloniki*, Gnomon 17, 1941, S. 228-231, der unter anderem zeigt, dass der Kaiserpalast nördlich vom Galeriusbogen und von der via Egnatia stand und eine Palastkirche, einen sehr frühen, monumentalen Zentralbau, besass.

A. M. SCHNEIDER, *Archäologische Funde aus der Türkei*, Funde byzantinischer Zeit aus den Jahren 1934-1938, 1939, 1940, Archäol. Anz. 1939, S. 176-208, 1940, S. 589-596 und 1941, S. 296-318.

Derselbe, *Topographika*, Byz. Ztschr. 42, 1942, S. 60-69 setzt sich mit Einwänden von Janin und Laurent gegen sein Byzanzbuch auseinander und sucht schon, *Deuteron und Melantiastor*, Byz-Neugr. Jahrbb. 15, 1939, S. 181-186 das Melantiastor westlich der Apostelkirche und nimmt das Deuteronquartier auf den Raum zwischen Charisiostor und Apostelkirche beschränkt an. Derselbe, *Brände in Konstantinopel*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 382-403 gibt eine möglichst lückenlose Aufzählung der bekannten Grossbrände und Brände öffentlicher Gebäude mit Quellenangabe von 388 bis zur Gegenwart als Hilfsmittel für die Erforschung der Stadt - und Baugeschichte. Derselbe, *Miscellanea Constantinopolitana*, Oriens Christ. 36, 1941, S. 224 f., dazu F. DÖLGER, Byzant. Ztschr. 41, 1941, S. 261.

Ein hervorragendes Hilfsmittel ist jetzt R. MAYER, *Byzantion, Konstantinopel, Istanbul, eine genetische Stadtgeographie*, Denkschr. Akad. d. Wiss. Wien. Philos. Hist. Kl. 71. Bd. 3. Abhdl.

P. THOMSEN, *Neue Beiträge und Funde zur Orts- und Landeskunde von Syrien und Palästina*, Ztschr. d. Deutsch. Paläst.-Ver.

65, 1942, S. 122-143. G. BEYER, *Neapolis (nāblus) und sein Gebiet in der Kreuzfahrerzeit*, eine topographische und historisch-geographische Studie, ebenda 63, 1940, S. 155-209 und *Die Kreuzfahrergebiete von Jerusalem und S. Abraham (Hebron)*, ebenda 65, 1942, S. 165-211 mit 1 Karte.

A. M. SCHNEIDER, *Zur Baugeschichte der Geburtskirche in Bethlehem*, Ztschr. d. Dtsch. Paläst. Ver. 64, 1941, S. 74-91 meint, auch die Untersuchungen von 1933-1934 hätten nicht restlos die Frage nach dem Ostabschluss entschieden. Sicher ist, dass die Kirche Konstantins ein Atrium, aber keinen Narthex hatte. Im übrigen sucht er festzustellen, was von den vorgeschlagenen Deutungen Bestand haben wird, und kommt zu dem Schluss, dass die Anlage Übergangsbauten aus dem Ende des 5. Jhdt näher steht als solchen aus der Zeit Justinians, möchte daher den Umbau in den Anfang des 6. Jhdt setzen.

J. GOTTWALD, *Burgen und Kirchen im mittleren Kilikien*, mit 5 Skizzen und 11 Abb., Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 82-103 geht kurz auf das armenische Reich ein, dem die Festungsbauten im mittleren und östlichen Kilikien angehören, und behandelt Jilān-Kalé, dessen Erbauung er in die Jahre kurz vor Leos II. Krönung (1198) ansetzt, dann kleinere Burgen und feste Plätze wie Termel-Kalé, Kys-Kalé und die befestigte Kirche bei Gösna, die er für eine Gruftkirche halten möchte, vielleicht für die Begräbnisstätte der Herren von Paperon, endlich Kilissa-Kalé mit seiner gut erhaltenen Kirche und seiner Bauinschrift, die er in deutscher Übersetzung mit historischem Kommentar gibt.

G. STADTMÜLLER, *Die albanische Volkstumsgeschichte als Forschungsproblem*, Leipziger Vierteljahrsschr. f. Südosteuropa 5, 1941, S. 58-80, ein willkommener Überblick über Werden und Verbreitung des albanischen Volkstums.

M. VASMER, *Die Slaven in Griechenland*, Abhdl. Preuss. Akad. Philos.-Hist. Kl. 1941, Nr. 12, VIII, 350 S. ist nach kurzen Ausführungen zum Stand der Frage und zu den historischen Angaben über das Eindringen der Slaven in Griechenland hauptsächlich den geographischen Namen gewidmet, für welche slavische Herkunft in Frage kommt. Dazu hat D. GEORGAKAS, *Beiträge zur Deutung als slavisch erklärter Ortsnamen*, Byz. Ztschr. 41, 1941, S. 351-381 das Wort genommen, der an Vasmers Annahme einer weitgehenden Slavisierung Griechenlands Kritik übt und ein langes Verzeichnis von Ortsnamen gibt, für die er eine andere Herkunft zu erweisen

sucht. Derselbe, *Griechische Ortsnamen*, Byz. Ztschr. 42, 1942, S. 76-90.

E. GAMILLSCHEG, *Zur Herkunftsfrage der Rumänen*, Südost-Forschungen 5, 1940, S. 1-21 tritt für die Möglichkeit einer romanischen Kontinuität nördlich der Donau ein und möchte im Gebiet der Motzen das norddanubische Kerngebiet erblicken. Er deutet an, dass die in der rumänischen Sprache erkennbare slavisch-rumänische Symbiose an der unteren Donau zu beiden Seiten des Flusses zu suchen sei.

A. VON GERKAN, *Die Einwohnerzahl Roms in der Kaiserzeit*, Röm. Mitt. 55, 1940, S. 149-195 und *Weiteres zur Einwohnerzahl Roms in der Kaiserzeit*, ebenda 58, 1943, S. 213-243 sei hier erwähnt wegen der von ihm befolgten Methode,die sich vor allem auf topographische Unterlagen für die Berechnung stützt und gelegentlich auch einen Vergleich mit Konstantinopel bringt, das innerhalb der Landmauern sichtlich noch byzantinische Siedlungsformen bewahrt habe. Sein Ergebnis ist eine Warnung vor dem Ansatz zu hoher Zahlen.

S. FUCHS, *Die Schlacht im Appenin* 552 *n. Chr.*, Forsch. u. Fortschritte 19, 1943, S. 234 ff. sucht den Ort des Siegs des Narses über Totila bei dem alten Busta Gallorum im Appenin bei Pianello am Eingang der Gola di Frasassi.

Zum Schluss sei noch auf ein im Erscheinen begriffenes Werk hingewiesen, *Reallexikon für Antike und Christentum* (RAC.), Sachwörterbuch zur Auseinandersetzung des Christentums mit der antiken Welt, herausgegeben von Th. KLAUSER, Leipzig, seit 1941 bis 1944, 7 Lieferungen von A und O bis Babylon, 1118 Spalten. Würzburg - Erlangen.

Wilhelm ENSSLIN.

LA BYZANTINOLOGIE EN YOUGOSLAVIE
DE 1937 A 1947

Les études concernant la byzantinologie et les branches connexes se multipliaient chaque année en Yougoslavie (1). En 1938, l'Institut Kondakov se transféra de Prague, menacée par Hitler, à Belgrade et y continua son activité qui s'ajouta à l'essor considérable des byzantinistes yougoslaves. Mais l'occupation de la Yougoslavie par les Allemands en 1941 fut une catastrophe qui rendit impossible toute activité scientifique. Le bombardement du 6 avril 1941 détruisit les locaux de l'Institut Kondakov à Belgrade et y fit deux victimes : le secrétaire de l'Institut, Dimitri Rasovsky (connu par ses travaux sur les Coumans) et son épouse, la jeune historienne de l'art Irène Rasovsky, née Okounev.

Après la libération de la Yougoslavie en 1945, nous ne pouvons signaler que deux travaux concernant la byzantinologie (il y en a certainement d'autres, sous presse). Notre compte rendu citera donc, avant tout, les œuvres éditées depuis 1937 jusqu'à la date fatale de 1941.

***

Nous nous bornerons, dans notre aperçu, aux travaux du domaine de l'histoire byzantine et des relations byzantino-slaves, laissant à M. Georges Bošković le domaine de l'histoire de l'art.

Le doyen des byzantinistes yougoslaves, M. Dragutin Anastasijević, publia en 1940 dans le tome XI des *Annales de l'Institut Kondakov*, édité à Belgrade, un grand essai sur *L'année impériale à Byzance* (2). C'est une polémique contre le professeur Fr. Dölger ;

(1) Nous remercions vivement notre éminent ami G. Ostrogorsky de nous avoir largement aidé dans cet aperçu.

(2) D. N. ANASTASIJEVIĆ, *Carskij God v Vizantii*, dans *Annales de l'Institut Kondakov*, t. XI (Belgrade, 1940), p. 147-200.

s'appuyant sur un grand nombre de chroniques byzantines, l'auteur démontre que les historiens byzantins comptaient les années de règne de chaque empereur d'après les années du calendrier, et non à partir de la date de l'avènement au trône.

Trois petits articles de M. Anastasijević dans l'almanach *Bratstvo* (an. 1939, 1940 et 1941) évoquent la figure intéressante de la princesse serbe Hélène, épouse de Manuel II Paléologue, et mère de l'infortuné Constantin XI qui fut surnommé Dragasès d'après un oncle serbe de sa mère (= Dragas). L'auteur donne sa biographie dans le premier article, et publie dans les deux suivants sa traduction serbe des oraisons funèbre de Georges Scholarios, de Jean Eugénikos et de Georges Gemistos Plethon en l'honneur de cette impératrice (1).

M. Vladimir Mošin déploya une belle activité, en publiant un grand nombre d'articles, fondés souvent sur de nouveaux textes trouvés par cet investigateur infatigable dans les archives du Mont Athos.

Sa grande publication, *Actes des archives de la Sainte Montagne*, éditée en 1939 par l'Académie Serbe (2), se divise en quatre parties : 1) trois actes inédits du Vatopédi, dont le plus intéressant est un prostagme de Manuel II de l'an 1408, qui parle de la sécularisation des biens d'église pour les distribuer aux proniares — un dernier effort de l'Empire chancelant pour arrêter le péril ottoman ; 2) sept actes inédits de Zographou, la plupart de vieilles traductions d'actes byzantins en langue serbe ; 3) une nouvelle édition du fameux « praktikon de Chilandari », jadis édité par Th. Uspenskij. M. Mošin démontre que c'est une traduction du grec ; il la date avec certitude de l'an 1316 et fait un commentaire très soigné du document ; 4) une analyse fouillée des chrysobulles impériaux de Roussikon (Andronic II a. 1311, Étienne Douchan a. 1348 et 1349, Jean V Paléologue a. 1353 etc.), qui expose des vues nouvelles sur la question de chrysobulles originaux, copiés, interpolés et falsifiés.

Un petit article sur le même « praktikon de Chilandari » analyse

(1) Dr. ANASTASIJEVIĆ, *Jedna vizantiska carica Srpkinja.* Bratstvo 30 (Belgrade, 1939), 26-48 ; *Još jedna beseda povod om smrti Jélene Dragaš*, ibid. 31 (1940), 78-84 ; *Treća posmrtna beseda Jeleni Dragaševoj i još nekoliko grčkih tekstov o Srbima*, ibid. 32 (1941), 50-61.

(2) Vl. MOŠIN, *Akti iz svetogorskih arhiva. Spomenik Srpske Akademije*, t. XCI (8. 1939), p. 153-260 in-4°.

la traduction serbe du XIVe siècle de cet acte et donne des parallèles très instructifs (1).

Dans son article sur le *Chrysobulle d'Étienne Douchan pour le village de Lozikion*, M. Mošin précise la date (an. 1347) de ce diplôme ne portant pas de date et expose l'histoire du litige entre Chilandar et Zographou à propos du village Lužac (= Lozikion) (2).

Un article sur le *Chrysobulle du roi Milutin au kellion de Kareia de l'an* 1318 démontre l'authenticité de cet acte, mise en doute par Vl. Ćorović et expose l'hypothèse intéressante que Miloutine prenait déjà sur ses sceaux le titre de « tsar » ambitionné par lui (3).

Dans l'article sur le *Chrysobulle du roi Vladislav au monastère de la Sainte-Vierge de Bistrica*, M. Mošin analyse avec perspicacité les influences bulgares, hongroises et byzantines dans la sigillographie serbe du XIIIe siècle (4).

L'article sur *Les praktika de Zographou* présente une analyse minutieuse des ménages de paysans d'après les praktika de 1294, 1315 et 1320, très intéressante pour l'histoire sociale de Byzance (5).

Deux articles de M. Mošin étudient des actes peu connus — les protocoles de la confrérie de Chilandari du XIIIe jusqu'au XVe siècle ; ils nous éclairent sur l'organisation de la confrérie monastique et surtout sur une institution spéciale — le droit d'*adelphatos* (6). Huit actes en langue serbe y sont édités pour la première fois.

L'étude approfondie des actes de l'Athos a permis à M. Mošin d'écrire deux biographies de moines serbes éminents du Mont Athos, Théodose (le biographe de St Sava), et Isaïa, higoumène de Roussikon. Il y souligne un fait tout nouveau, le rôle des moines dans les pourparlers diplomatiques des souverains serbes avec Byzance (7).

(1) Vl. Mošin, *Beleške o hilandarskom praktiku*, dans *Belićev Zbornik*, 1937, p. 261 sqq.

(2) Vl. Mošin, *Povelja cara Dušana o selu Lušcu*, dans *Jugosl. Istor. Casopis*, t. V (1939), p. 104-119.

(3) Vl. Mošin, *Povelja kralja Milutina Karejskoj ćeliji 1318 godine*. Glasnik Skopskog Naučnog Društva XIX (sk. 1939), 59-78.

(4) Vl. Mošin, *Povelja kralja Vladislava Bogorodičinom Manastiru u Bistrici i zlatne bule kralja Uroša*, ibid. XXI (1940), 21-32.

(5) Vl. Mošin, *Zogra skie praktiki* (en russe), Sbornik v pamet na prof. P. Nikov. Sofia 1939, p. 291-300.

(6) Vl. Mošin, *Akti bratskih sabora o adelfatima iz* XIII-XV *veka*. Bogoslovlje, t. XIV (1939), p. 215-238 ; le même, *Akti bratskog sabora iz Hilandara*. Godišnjak Skopskog filosofskog Fakulteta IV.

(7) Vl. Mošin, *Starac pop Teodosije i bratija nacelna*. Južnoslovenski Filo-

En collaboration avec M. Purković, M. Vl. Mošin a édité une chronologie des higoumènes de Chilandari au Moyen âge avec des données nouvelles sur les relations byzantino-serbes (1).

Enfin, le même auteur a donné deux essais de synthèse historique : un sur l'idée de l'Empire en Serbie au XIVe siècle (2), et un autre sur *La Serbie médiévale et la culture byzantine*, dans lequel il précise « trois vagues principales » de l'influence byzantine sur la culture serbe (3).

Nous signalerons brièvement l'œuvre capitale de M. Georges Ostrogorsky, sa *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1940, qui est déjà connue de tous les byzantinistes. Sa traduction en langue serbe (sans notes) a paru à Belgrade en 1947, comme manuel pour les étudiants en byzantinologie (4). C'est le premier livre de cette branche, édité en Yougoslavie après 1941.

M. Ostrogorsky a encore publié à l'étranger, pendant la guerre, deux travaux de grande valeur : *Agrarian conditions in the Byzantine Empire in the Middle Ages* (5), et *Die Perioden der byzantinischen Geschichte* (6). En Yougoslavie, il a publié une traduction serbe, avec son commentaire, des lettres où Démétrios Chomatianos, archevêque d'Ochrid, proteste contre la nomination de St Sava à l'archiépiscopat serbe (7).

Son article sur *L'expédition du prince Oleg contre Constantinople en* 907 (en français, dans les *Annales de l'Inst. Kondakov*, XI, 1940, p. 47-62 et postface, p. 296-298) affirme, contrairement à l'opinion de M. Grégoire, que cette expédition a vraiment eu lieu.

Enfin, un article du même auteur parle des *Frères de Basile I*

log XVII (1939), 189-200 ; le même, *Žitie starca Isaii igumena Russkago mon. na Athone*. Sbornik Russkago Archeolog. Obščestva v Jugoslavii III (1940), 125-167. Un résumé du second article a paru en langue serbe : *Isaja Svetogorac i zapis o Maričkoj bitci* 1371 *g.* Hrišćansko Delo, V (Sk. 1940), 341-350.

(1) Vl. Mošin i M. Purković, *Hilandarski igumani Srednjega veka*. Skoplje, 1940, p. 1-91.

(2) Vl. Mošin, *Srpsko carstvo*. Hrišćansko Delo V (Sk. 1939), p. 270-283.

(3) Vl. Mošin, *Srednjevekovna Srbija i vizantiska kultura*. Srpski Književni Glasnik, 1939, 354-365.

(4) G. Ostrogorski, *Istorija Vizantije*, Beograd, 1947.

(5) Cambridge Economic History of Europe, I (1941), 194-223, 579-583.

(6) *Historische Zeitschrift*, Bd. 163 (1941), 229-254.

(7) G. Ostrogorski, *Pismo Dimitrija Homatijana sv. Savi i odlomak Homatijianova pisma patriarhu Germanu o Savinom posvećenju*. Svetosavski Zbornik, I (izd. Srp. Akad. 1939), 89-113.

en analysant les données de Syméon Logothète et du Liber de cerimoniis (1).

Le professeur Philarète Granić a donné une nouvelle édition (avec traduction serbe et commentaire) des « *Réponses canoniques de Démétrios Chomatianos au roi serbe Étienne* » (2) ; il y démontre que ces réponses avaient été adressées au roi Étienne Radoslav, et non à son père Étienne le Protocouronné. Le même auteur a analysé deux fois les prescriptions canoniques du typikon de Saint-Sava pour Chilandari (copiées sur le typikon du monastère de la Vierge Evergétide de Constantinople) — celles sur la discipline canonique et celles sur la fonction caritative du monastère, en les confrontant avec les règles des monastères byzantins (3).

M. Granić a aussi donné un court aperçu de l'histoire de la Voïvodina (pays serbe au Nord du Danube) à l'époque byzantine, depuis le IVe jusqu'à la fin du XIIe siècle (4).

Voilà le travail des spécialistes en byzantinologie, qui est, comme on le voit, presque totalement concentré à Belgrade. Les autres centres yougoslaves manquent malheureusement de spécialistes.

Mais l'histoire des peuples yougoslaves est si étroitement liée à celle de Byzance que beaucoup d'historiens (et historiens du droit) yougoslaves empiètent sur le domaine de la byzantinologie ou traitent des relations byzantino-yougoslaves.

L'historien du droit Alexandre Soloviev a publié en 1937 une critique du livre d'Al. Vasiliev, *The Goths in Crimea*, Mass. 1936, dans laquelle il s'arrête sur les relations des seigneurs de Mankoup avec les Paléologues (5). En 1938, il a publié un « *Inventaire des docu-*

(1) G. Ostrogorskij, *Bratija Vasilia* I, Sbornik P. Nikov. Sofia, 1939, p. 342-350.

(2) F. Granić. *Odgovori ohridskog archiepiskopa Dimitrija Homatijana na pitanja srpskog kralja Stefana Radoslava.* Svetosavski Zbornik, izd. Srpske Akademije, t. II. B. 1939, p. 147-189.

(3) F. Granić. *Odredbe hilandarskog tipika sv. Save o karitativnej delatnosti manastira u vezi s analognim odredbama ranijih i istovremenih tipika grčkih avtonomnih manastira.* Glas Srpske Kr. Akad. 179 (1939), p.167-176 ; F. Granić, *Die Disziplinarstrafbestimmungen des vom hl. Sabbas erlassenen Typikons des Chilandarklosters.* Atti del V Congresso Intern. di Studi bizantini, I (Roma, 1939), 646-656.

(4) F. Granić, *Vojvodina u vizantisko doba* (dans le recueil « Vojvoduna », t. I, Novi Sad 1939, p. 91-107).

(5) A. V. Solovjev, *Spornyje voprosy po istorii Gotskago knjažestva v Krymu.* Annales de l'Inst. Kondakov, t. IX (Prague 1937), p. 93-104.

ments byzantins de Chilandar», un document curieux en langue serbe, de la fin du XIIIe siècle, qui nous édifie sur l'activité débordante des chancelleries byzantines (1). Il a donné aussi un article sur une institution du droit serbe médiéval, l'« izdava », qui correspond à la παράδοσις byzantine (2). Son article sur l' ἔξω Ῥωσία donne une nouvelle interprétation de cette locution du Porphyrogénète, comme « Russie éloignée », probablement comme antithèse à l'ἔσω Ῥωσία, celle de Tmutarakan (3). Un aperçu de l'œuvre juridique de Matthieu Blastarès souligne la popularité du Syntagme de ce moine en Serbie, Roumanie, Russie et Géorgie jusqu'au XVIIIe siècle (4). Un ouvrage en langue polonaise sur le Code du tsar Étienne Douchan expose aussi les rôle du Syntagme de Blastarès et du droit byzantin en général dans la Serbie Médiévale (5). Enfin, son cours d'histoire du droit slave comparé consacre quelques paragraphes à l'influence du droit byzantin dans les pays slaves (6).

En 1940, Paul Lemerle et Al. Soloviev ont publié trois chartes inédites de Kutlumus : un prostagme abîmé en langue grecque (probablement délivré par Douchan en 1348), un chrysobulle serbe du despote Uglješa de 1369 et un prostagme grec du même despote (7).

L'historien du droit slovène C. Krzišnik a donné un court aperçu des codes byzantins et de leur influence sur le droit serbe et bulgare (8).

L'historien serbe Nicolas Radojčić révise la question de la fondation de l'église serbe autocéphale. Son opinion est que Saint-Sava reçut en 1219 une autorisation formelle non seulement du patriarche, mais aussi du basileus de Nicée. Il pense aussi (contrairement à St. Stanojević) que Saint-Sava n'a pas aidé au renouvelle-

(1) A. SOLOVIEV, *Un inventaire des documents byzantins de Chilandari*, ibid., t. X (Pr. 1938), p. 31-47.

(2) A. SOLOVJEV, « *Izdava* » *u srednjevekovnom srpskom pravu*. Arhiv za pravne i društvene nauke, knj. LIII (Beograd, 1938), p. 133-138.

(3) Ἡ ἔξω Ῥωσία, dans Byzantion, t. XIII (Bruxelles, 1938) p. 227-232.

(4) *L'œuvre juridique de Matthieu Blastarès*. Atti del V Congresso Intern. di, Studi Bizantini, t. I, p. 698-707 (= Studi Biz. e Neoell. V, Roma 1939).

(5) Al. SOLOVJEV, *Statuty cara Stefana Duszana*, Studay nad historiją prawa im. Oswalda Balzera, t. XIII, Lwow, 1939, p. 1-67.

(6) A. SOLOVJEV, *Predavanja iz istorije slovenskih prava*. B. 1939, p. 244.

(7) *Trois chartes des souverains serbes, conservées au monastère de Kutlumus (Mont Athos)*. Annales Kondakov, t. XI (Belgrade 1940), p. 129-146.

(8) S. KRZIŠNIK, *Bizantinsko pravo*. Slovenski Pravnik, t. LIV (Ljubljana, 1940), fasc. 11-12, p. 1-19.

ment du patriarcat bulgare de Trnovo en 1235 (1). M. N. Radojčić traite encore une fois de la question, à vrai dire déjà liquidée par Bury, de l'origine slave du grand Justinien ; il y apporte des détails intéressants sur l'auteur de ce faux, Tomko Marnavić, un patriote slave zélé du commencement du XVIIe siècle (2). L'ouvrage du même auteur sur *Les diètes d'état serbes du Moyen âge* consacre un chapitre à l'analyse des données sur le droit public serbe,qu'on peut trouver chez les chroniqueurs byzantins (3).

L'éminent historien Jovan Radonić a publié un grand volume de documents (en partie inédits et rassemblés par feu Milan Šufflay) sur le héros national de l'Albanie, Georges Castriote, qui présente également quelque intérêt pour les byzantinistes (4).

Le livre intéressant de Lazar Urošević, juge de la cour de cassation en retraite, *La justice et le droit écrit en Serbie médiévale* (5), développe la thèse suivante. Le code Douchan manque de beaucoup de règles de droit civil et pénal et de procédure. Pour combler ces lacunes, on devait avoir recours aux recueils de droit byzantin, traduits en Serbie médiévale, avant tout au Syntagme de Matthieu Blastarès et à la soi-disant « Loi Justinienne » (6). M. Urošević offre au lecteur le texte slavon de ces règles avec leur traduction en langue serbe moderne (p. 38-107), un système du droit civil (p. 108-159), du droit pénal serbo-byzantin (p. 160-211), l'organisation des tribunaux, la procédure et la tutelle (p. 222-246), exposés d'après les rubriques du droit moderne. Malheureusement, la traduction laisse beaucoup à désirer. L'auteur l'a faite sans connaissance suffisante de l'ancienne langue serbe et sans s'adresser au texte grec du Syntagme ; c'est pourquoi on y trouve beaucoup de fautes.

(1) N. Radojčić, *Sveti Sava i antokefalnost srpske i bugarske crkve.* Glas S. K. Ak. 179 (1939), p. 179-258.

(2) *O tobožnjem slovenskom poreklu cara Justinijana,* ibid. 184 (1940), p. 169-248.

(3) *Srpski državni sabori u Srednjem veku.* B. 1940, pp. 269-300.

(4) Jovan Radonić, *Djuradj (Gjuragj) Kastriot Skenderbeg i Arbanija u* XV *veku.* Spomenik S. K. Ak. (1942), 318 pages.

(5) Lazar Urošević, *Pravosudje i pisano pravo u srednjevekovnoj Srbiji,* Beograd 1939, p. XVI + 246.

(6) C'est la thèse que nous avons émise dans l'article *Le droit byzantin dans la codification d'Étienne Douchan,* dans la *Revue historique de Droit,* 4e série, t. VII, Paris, 1928, p. 387-412.

Mais l'exposé du système de droit serbo-byzantin est bien fait et élargit considérablement le tableau de la vie juridique en Serbie médiévale (1).

Au contraire, le petit livre de Borislav Blagojević sur *Le code Douchan comme base de légalité dans l'état serbe du Moyen âge* n'expose que les règles du Code Douchan proprement dit, en admettant cependant l'importance des recueils de droit byzantin (2).

Enfin le livre curieux de Vaso Glušac, *La vérité sur les bogomiles* (3), imprimé en 1941, mais paru seulement après l'occupation, est une œuvre typique de dilettante. Mû par un parti-pris politique, l'auteur s'efforce depuis longtemps de prouver que les habitants de la Bosnie furent toujours des Serbes, et non des Croates. Sa thèse est donc bien simple : il n'y a jamais eu aucun patarène, aucun bogomile en Bosnie, ce n'étaient que de bons Serbes orthodoxes, injustement calomniés par le Saint-Siège comme hérétiques. Les pages les plus comiques de ce livre d'autodidacte sont celles où, se heurtant aux données byzantines sur les bogomiles en Bulgarie et à Byzance, l'auteur déclare tout simplement qu'il n'exista aucun hérétique même dans ces pays-là et que tout ce qui fut écrit là-dessus par le patriarche Photius, par le prêtre Cosmas, par Anne Comnène et Euthymios Zygabénos n'est qu'une « mystification de moines » (kalugjerska mistifikacija). L'auteur nous promet un autre livre, *Les erreurs historiques sur les bogomiles* (4), où il développera largement ce nouveau point de vue.

La byzantinologie et la science historique en général ne gagneront rien à de tels livres. Heureusement, ce n'est qu'une rare exception dans l'effort sérieux et fructueux des byzantinistes et byzantinisants yougoslaves.

Alexandre SOLOVIEV.

(1) Cf. notre compte rendu dans *Arhiv za pravne nauke*, t. 56 (1939), p. 155-161.

(2) Borislav Iv. BLAGOJEVIĆ, *Zakonik cara Dušana osnov zakonitosti srednjevekovne srpske države*. Skoplje 1939, p. 106 in-12 ; cf. notre compte-rendu dans *Arhiv*, t. 56, p. 462-465.

(3) Dr. Vaso GLUŠAC, *Istina o Bogomilima*, Beograd, 1941-1945, p. 272.

(4) *Istorijke zab lude o Bogomilima* (sous presse ?).

NOTES SUR LA TUGHRA OTTOMANE

Remarques Préliminaires.

On connaît le curieux symbole qui figure en tête des chartes ottomanes émises par le Grand-Seigneur ou, en son nom, par certains de ses ministres et par les commandants en chef de l'armée en campagne — cet étrange ensemble de lignes entrelacées, d'une manière inextricable semble-t-il, comprimées en un carré ou triangle dont se dégagent, vers le haut, trois hampes verticales et, vers la gauche, deux courbes ovales, l'une enfermée dans l'autre, qui en revenant se prolongent horizontalement, coupent les hampes et se perdent vers la droite en se rapprochant l'une de l'autre, sans toutefois se rejoindre (1).

Puisque tant de documents couronnés de ce symbole se réfèrent aux populations grecques et slaves de l'empire et sont même parfois écrits dans la langue et l'écriture de ces sujets, une étude sur la *ṭughra* — c'est ainsi que s'appelle en turc ce symbole — ne sera pas, je crois, déplacée dans cette revue. J'éviterai autant que possible de répéter ce qui a été dit ailleurs à ce sujet (2) et

(1) Voir ci-dessus la ṭughra de Bayezid II, de 1496 (Tahsin Öz, p. 149).

(2) Les travaux qui restent à consulter sont surtout les suivants :

Kraelitz, *Urk.* = Friedrich Kraelitz, *Osmanische Urkunden in türkischer Sprache aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur osmanischen Diplomatik.* Wien, 1921 (= *SB. Ak. Wien, phil. - hist. Kl.*, CXCVII/3).

je me limiterai à le compléter, corriger et préciser, surtout à l'aide des matériaux récemment publiés (1).

Tout d'abord mon étude poursuit un but pratique : indiquer les moyens de lire la *ṭughra*. Ceci devient surtout important lorsque le document n'est pas daté (ce qui arrive) ou lorsque la partie contenant la date manque ou est illisible. Alors la *ṭughra* fournira le nom du sultan et ainsi un moyen de datation approximative. Bien qu'on soit aujourd'hui d'accord sur son contenu et qu'on la « lise » aisément quand on sait par la date du document de quel sultan il s'agit, au moment où cette indication extérieure fait défaut, donc juste au cas où la *ṭughra* devient importante, on se voit livré à l'embarras et même à l'erreur. Nous verrons tout de suite pourquoi.

En Turquie où des ṭughra ont été tracées jusqu'aux derniers jours de l'empire, il y a certainement toujours eu quelques initiés qui auraient pu fournir au moins les explications essentielles. Mais ils gardaient leur secret. Un tel symbole, mystérieux déjà par sa forme et son nom (jusqu'à présent inexpliqués tous deux), se devait de contenir, à part quelques mots assez clairs, des traits énigmatiques — c'était en cela justement que résidait son « charme », sa valeur magique. En tout cas, jusqu'au moment où furent connues en Turquie les conclusions tirées par KRAELITZ de l'étude de ṭughra anciennes, mêmes les meilleurs savants de là-bas étaient très incertains à ce sujet. Cependant, une certaine

FEKETE = Ludwig FEKETE, *Einführung in die osmanisch-türkische Diplomatik der türkischen Botmässigkeit in Ungarn*. Budapest, 1926.

BABINGER, *Tughra* = Franz BABINGER, *Die grossherrliche Tughra*, dans : *Jahrbuch der asiatischen Kunst* II/2 (*Festschrift Sarre*, Leipzig, 1925), pp. 188-96.

DENY = Jean DENY, art. *Ṭughra* dans l'*Encyclopédie de l'Islām*. Cet article qui est à la portée de tous, est un excellent résumé, et beaucoup plus que cela, des trois travaux cités ci-dessus.

(1) On trouve ces matériaux surtout dans les publications périodiques turques *Bell.* = *Belleten*, Revue publiée par la *Société d'histoire turque*, Ankara, depuis 1937 (jusqu'à présent 11 vol.) et *Tar. Ves.* = *Tarih Vesikaları*, n° 1-14, Istanbul, 1941-44 ; *Arş. K.* = *Arşiv Kılavuzu*, (jusqu'à présent 2 fasc.), Istanbul, 1938-40.

Il faut spécialement citer ici un article consacré à notre sujet et richement documenté : Ismail Hakkı UZUNÇARŞILI, *Tuġra ve Pençeler ile Ferman ve Buyuruldulara dair*, dans *Bell.* V (n° 17/18, janv.- avril 1941) pp. 101-57 avec pl. XXIV-LX.

notion du contenu de la ṭughra, surtout du fait qu'on y trouvait le nom du sultan régnant, doit y avoir été généralement répandue (1). Cela se reflète dans deux voyageurs du XVIe siècle. L'un, DU FRESNE-CANAYE (2), nous dit que le Grand-Seigneur « *non usa sigilli tagliati nell'argento o altramente come da noi ma solamente con la penna fa il suo paraffo o segno che vogliam dire* », ce qui reproduit une information assez pauvre, même fausse en ce qui concerne l'idée que le sultan tracerait lui-même la ṭughra. Plus intéressante est l'explication fournie par l'autre voyageur. En décrivant la gravure sur bois qui reproduit un passeport turc, SALOMON SCHWEIGGER (3) parle aussi du « *Handzeichen, welches oben an steht im Türckischen Passbrief,und genennt wird Humaium, welche Wort heist Paradissvogel, der keine Füss hat, sondern stetigs in der Lufft schwebt, dadurch sie vielleicht ihrHerrlichkeit wollen bedeuten, gleich wie durch den zweyköpffigen Adler das Römisch Reich vor Zeiten ist abgebildet worden. Es wird aber in diesem Zeichen des Sultans Nam,Murath, eingeschrenckt, welches der Cantzler pflegt auff alle Befelchschreiben zu zeichnen* » (4). MENINSKI, très versé

(1) Je laisse de côté ici le fait que quelques dragomans du 16e siècle rendent le contenu de la Tughra avec une exactitude qui montre qu'ils la comprenaient à fond. Nous en parlerons et en tirerons profit par la suite.

(2) Philippe DU FRESNE - CANAYE, *Voyage duLevant* [1573], ed. H. HAUSER, Paris, 1897 (Ch. SCHEFER et H. CORDIER, *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie*, XVI), p. 242 (= trad. franç., p. 75).

(3) Salomon SCHWEIGGER, *Ein newe Reyssbeschreibung aus Deutschland nach Constantinopel und Jerusalem* [1577-81], Nürnberg, 1608, p. 235. — Cf. J. H. MORDTMANN, *Zwei osmanische Passbriefe aus dem XVI. Jahrhundert*, dans *MOG* (= *Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte*) I, 1921-22, pp. 176-201, avec reproduction de la gravure du passeport émis en 1581 pour Schweigger et ses compagnons se rendant à Jérusalem.

(4) « Humaium » = *humāyūn*, « auguste », « impérial », adjectif qui accompagne comme attribut les équivalents arabe et persan de ṭughra (*tevqī'* et *nishān*), surtout dans la formule qui introduit l'*expositio* d'un firman : *tevqī' -i refī' -i humāyūn vāṣil olıdjaq ma'lūm ola ki...* « à l'arrivée du haut chiffre impérial on doit savoir que... »

Le mot persan *humāyūn* = *Humā-gūn* (P. HORN, *Grundriss der neupersischen Etymologie*, § 946) « de couleur, espèce, forme, manière du *Humā* », c. à. d. de l'oiseau fabuleux de ce nom, oiseau de paradis, de bon augure. On voit donc bien d'où s'inspira l'idée que la ṭughra représente l'oiseau de paradis.

« Murath » = Murad III. — « eingeschrenckt » : *einschränken* veut dire ici « insérer, intercaler ».

« Cantzler », le *nishandji* (de *nishān*, l'équivalent persan de ṭnghra). Cf. Ri-

dans la diplomatique turque, n'en savait pas davantage sur la ṭughra ; dans son *Thesaurus* (Vienne, 1680) il en dit *(s.v.)* : « *Signum regium ductibus suis insigne, nomen Principis comprehendens, quod diplomati, vel epistolae Regis in fronte praefigi solet.* » Vers 1786 un homme comme l'ABBÉ TODERINI, si curieux des choses turques, ne donne, à propos de la ṭughra de ʿAbdulhamid Ier ornant la feuille de titre de chacun des trois volumes de sa *Letteratura Turchesca*, que la maigre indication : « *Nel frontispicio... feci incidere il Turà, o il Nome in cifra del Regnante Sultano Abdullahmid* » (1). Même l'incontestable prince des études ottomanes, J. VON HAMMER, écrit, il y a juste cent ans, que la ṭughra se lisait toujours comme suit : « *Der Sultan, Sohn eines Sultans, der Chakan, Sohn eines Chakan, der Sultan (hier der Namen), Chan Sohn des Sultan (hier der Namen des Vaters) siegreich immer* » (2).

Ce n'est qu'assez récemment qu'avec la découverte de documents du XVe siècle on a connu des ṭughra simples et claires qui ont permis un déchiffrement sûr. Le résultat auquel KRAELITZ est arrivé est aujourd'hui généralement accepté. On reconnaît maintenant unanimement que la ṭughra se compose (jusqu'à l'avènement de Mahmud Ier en 1730) 1° du nom du sultan régnant, 2° du mot *(i)bn* « fils », 3° du nom du père du sultan, 4° du titre « *khān* », 5° de la formule [*el-*]*muẓaffer dā'imā* « [le] toujours victorieux ». La question de savoir s'il faut lire cette dernière formule avec ou sans article est la seule qui soit restée litigieuse.

chard HAKLUYT, *Voyages* (Hakluyt Society, Extra series, Glasgow, 1903-5), VI, p. 66 dans le chapitre *The Turks chiefe officers* (d'env. 1588) : *The Lord Chancellor is called Nissangi Bassa, who sealeth with a certaine proper character such licences, safeconducts, passeports, especial graunts, et c. as proceed from the Grand Signior :... all letters to foreine princes so firmed...* Voir aussi KRAELITZ, *Urk.*, p. 19 s. et DENY, p. 868. Toutefois, vu le nombre énorme de ṭughra que demandaient journellement les affaires de l'empire, il nous faut bien supposer que la majorité des ṭughra n'étaient nullement tracées par le *nishandji* ou les *ṭughrakesh veziri* (vizirs ayant le privilège d'émettre des firmans munis de la tughra) mais par des scribes spéciaux travaillant sous leurs ordre.

(1) Giambatista TODERINI, *Letteratura Turchesca*, 3 vol., Venezia, 1787, III, p. 212. L'auteur dit dans la préface (I, p. a 3) avoir vécu à Constantinople d'octobre 1781 à mai 1786, « *nella splendida corte di S. E. Agostino Garzoni, Bailo Veneto alla Porta Ottomana* ».

(2) Freiherr HAMMER-PURGSTALL, *Abhandlung über die Siegel der Araber, Perser und Türken* (mémoire lu le 9 mars 1848), *Denkschr. Ak. Wien, phil.-hist. Kl.*, I, 1850, p. 17,

La « prescription » est excellente. Seulement il ne faut pas se contenter de l'appliquer mécaniquement. Renoncer au travail de déchiffrement de chaque pièce ne peut qu'induire en erreur, comme le montrera l'exemple de la ṭughra de Sulayman Ier. Il s'y trouve, en effet, un détail particulier qui est resté inaperçu jusqu'aujourd'hui. De plus, ce détail s'est maintenu dans toutes les ṭughra postérieures où, n'ayant plus de fonction réelle, il ne fait plus qu'en obscurcir le dessin. D'ailleurs, le déchiffrement des ṭughra tardives est compliqué encore par le fait que leur exécution laisse de plus en plus à désirer : le nombre des pièces demandées chaque jour aux scribes de la ṭughra (1) devait être immense, de sorte que ces derniers se voyaient obligés d'en simplifier l'exécution. Ainsi des lignes qui n'ont rien à faire l'une avec l'autre sont confondues en un seul trait, tandis que ce qui devrait constituer un ensemble est séparé. Il y a même des exemples où des ṭughra calligraphiées avec le plus grand soin et le plus de goût sont tout simplement « ratées » et incompréhensibles.

Ce qu'il nous faudrait, ce serait un *Corpus* où pour chaque sultan serait donnée une ṭughra bien réussie, représentant en quelque sorte l'archétype. Elle devrait être accompagnée d'un dessin analytique, faisant ressortir les mots qui la composent, et également de quelques exemples de pièces « dégénérées ». En attendant, on pourra se contenter du répertoire de pièces publiées que nous faisons suivre ici : il permettra en effet d'identifier les ṭughra qu'on rencontre en les comparant aux pièces déjà connues. Ce répertoire allégera en même temps cet article de nombreux renvois et permettra de trouver les illustrations que je ne puis fournir ici ; enfin, il facilitera l'étude du sujet, qui reste loin d'être épuisé.

I. — Liste de Ṭughra publiées.

Cette liste est loin d'être complète. Elle n'indique que le matériel sur lequel se base la présente étude. Je me suis abstenu de renvoyer à des publications que je n'ai pas vues, ou que je n'ai plus vues depuis trop longtemps, et je ne mentionne pas non plus de pièces non publiées.

(1) Voir ci-dessus p. 313, n. 4, la fin du dernier paragraphe.

1. Orkhan b. Osman. ? -1362.
   a) [1324] *Bell.* V (nº 17/18) pl. XXVII fig. 8 = (nº 19) pl. LXXXVI. — **b**) [1348] *Arş. K.*, doc. 1 = *Bell.* III (nº 9) pl. LXXVIII = V (nº 17/18) pl. XXVII fig. 9.
2. Murad Ier b. Orkhan. 1362-1389.
   [1366] *Tar. Ves.* I (nº 4) 241.
3. Bayezid Ier b. Murad. 1389-1402.
   [s. d.] STÉPHANE BINON, *Les origines légendaires et l'histoire de Xéropotamou et de Saint-Paul de l'Athos*, Louvain, 1942, p. 275.
4. Sulayman Čelebi b. Bayezid. 1402-1411.
   a) [1404] *Tar. Ves.* I (nº 4) 244. — **b**) [1405] *Bell.* V (nº 17/18) pl. XXVII fig. 10 = XI (nº 42) pl. LX.
5. Mehmed Ier b. Bayezid. 1402-1421.
   [1417] *Bell.* III (nº 11/12) pl. C et CII = V (nº 17/18) pl. XXVII, fig. 11.
6. Murad II b. Mehmed. 1421-1451.
   [1430] BABINGER, *Tughra*, pl. 105, fig. 1 (d'après ĆIRO TRUHELKA, dans *Glasnik zemaljskog Muzeja u Bosni i Hercegovini*, XXIII, Serajevo, 1911, p. 5).
7. Mehmed II b. Murad. 1451-1481.
   a) [1451] ST. BINON, *op. cit.*, pl. XI. — **b**) [1455] F. BABINGER, *Cel dintâi bir al moldovei către sultan*, dans *Mélanges Lapedatu*, Bucarest, 1936. — **c**) [9 pièces, de 1456 à 1478] KRAELITZ, *Urk.*, pl. I-VIa. — **d**) [1463] BABINGER, *Tughra*, pl. 105 fig. 3. — **e**) [4 pièces de 1467, 1468, 1479, 1481] *Bell.* V (nº 17/18) pl. XXVIIIs. — **f**) [s. d.] TAHSIN ÖZ, *Zwei Stiftungsurkunden des Sultans Mehmed II Fatih*, Istanbul, 1935 (= *Istanbuler Mitteilungen*, 4), p. 1.
8. Bayezid II b. Mehmed. 1481-1512.
   a) [1481] BABINGER, *Tughra*, pl. 105, fig. 4. — **b**) [1482] *Arş. K.*, doc. 12. — **c**) [15 pièces, de 1487 à 1508] KRAELITZ, *Urk.*, pl. VIb-XIII. — **d**) 2 pièces, de 1487 et 1508] *Bell.* V (nº 17/18) pl. XXX. — **e**) [2 pièces, de 1496] TAHSIN ÖZ, *op. cit.*, pp. 4 et 149.
9. Selim Ier b. Bayezid. 1512-1520.
   a) [1513] *Bell.* V (nº 17/18) pl. XXXII fig. 20. — **b**) [s. d.] BABINGER, *Tughra*, pl. 105, fig. 5.
10. Sulayman Ier b. Selim. 1520-1566.
    a) [1525] BABINGER, *Tughra*, pl. 105, fig. 6. — **b**) [1526] SILVESTRE, *Paléographie Universelle*, I, Paris, 1839, pl. XXXVIII. — **c**) [1535] RUDOLF TSCHUDI, *Ein Schreiben Sülejmans I. an Ferdinand I.*, dans *Festschrift Georg Jacob*, Leipzig, 1932, pl. — **d**) [3 pièces, de 1547, 1554, 1565] FEKETE, pl. II, V et XI. — **e**) [2 pièces, de 1553 et 1557] *Bell.* V (nº 17/18) pl. XXXII

fig. 21 et XXXIII fig. 22. — **f**) [1559] J. H. MORDTMANN, *Zwei osmanische Passbriefe*, dans *MOG* I, pl. 2, fig. 1. — **g**) [1562] [G. JACOB,] *Türkische Urkunden aus Ungarn*, 1, Kiel, 1917, pl. 1. — **h**) [1566] HELMOLT'S *Weltgeschichte*, IV² (1919) pl. après la p. 252 (¹), — **i**) [s. d.] R. B. MERRIMAN, *Suleiman the Magnificent*, Cambridge, Mass., 1944, feuille de titre.— **j**) [s. d.] SELMA EKREM, *Turkey old and new*, New York, 1947, p. 32 (d'après un document conservé au Metropolitan Museum) (.

11. Selim II b. Sulayman. 1566-1574.
a) [1568] FEKETE, pl. XIII. — **b**) [1570] FEHIM BAJRAKTAREVIĆ, *Turski Dokumenti Monastira Sv. Trojitze kod Plevna*, Sarajevo, 1935 (*Spomenik* de l'Acad. serbe, LXXIX, 2ᵉ cl., 62/2), p. 64.

12. Murad III b. Selim. 1574-1595.
a) [2 pièces, de 1576 et 1582] *Türk. Urk. aus Ungarn*, pl. III et IV. — **b**) [2 pièces, de 1585 et 1591] LISELOTTE KULISCH, *Die türkischen Lehensbriefe in der Landesbibliothek zu Kassel*, dans *Mitt. d. Auslandhochschule* (antérieurement *MSOS*) XLI, Berlin, 1938, 2ᵉ sect., pl. IV et IIa.

13. Mehmed III b. Murad. 1595-1603.
a) [1596] TONDEUR & SÄUBERLICH, Libraires, Catalogue 10, Leipzig, juin 1923, pl. 3. — **b**) [1600] BAJRAKTAREVIĆ, *op cit.*, p. 66. — **c**) [1600] F. BABINGER, *Aus Südslaviens Türkenzeit*, Berlin, 1927, pl. I.

14. Ahmed Ier b. Mehmed. 1603-1617.
a) [1614] BABINGER, *Tughra*, pl. 108, fig. 40 = BABINGER, *Südslaviens Türkenzeit*, pl. II. — **b**) [s.d.] *Vakıflar Dergisi* II, Ankara, 1942, derrière p. 97.

15. Mustafa Ier b. Mehmed. 1617-1618 et 1622-1623.
... ...

16. Osman II b. Ahmed. 1618-1622.
[1618] BAJRAKTAREVIĆ, *op. cit.*, p. 68.

17. Murad IV b. Ahmed. 1622-1640.
[1632] BAJRAKTAREVIĆ, *op. cit.*, p. 70.

18. Ibrahim b. Ahmed. 1640-1648.
a) [1640] BAJRAKTAREVIĆ, *op. cit.*, p. 72. — **b**) [s. d.] KULISCH, *Lehensbriefe*, pl. IIIa.

(1) Par exception je cite là une pièce que je n'ai jamais réussi à voir. Elle a été signalée par F. BABINGER dans *MOG*, I, 172.

(2) Il faut y ajouter les trois pièces publiées dernièrement par I. H. UZUNÇARŞILI : deux, de 1521 et 1559, dans *Kapukulu Ocakları*, II, Ankara, 1944, pl. XXXVIII, fig. 111 et 112, et une, de 1553, dans *Saray Teşkilâtı*, Ankara, 1945, pl. XXVI, fig. 68.

19. Mehmed IV b. Ibrahim. 1648-1687.
a) [2 pièces de 1649] F. BABINGER, *Zwei türk. Schutzbriefe für Georg II. Rákóczi*, dans *Le Monde Oriental*, X, 1921, pl. I et II. — **b**) [2 pièces, de 1655 et 1670] A. N. KURAT et K. V. ZETTERSTÉEN, *Türkische Urkunden*, Uppsala, 1938, pl. Ia et II. — **c**) [29 pièces, de 1671 à 1682] F. BABINGER, *Das Archiv des Bosniaken Osman Pascha*, Berlin, 1931. — **d**) [1673] BAJRAKTAREVIĆ, *op. cit.*, p. 74. — **e**) [s. d.] *Babinger, Tughra*, pl. 107, fig. 34 = E. KÜHNEL, *Islamische Kleinkunst*, Berlin, 1925, fig. 12. — **f**) [s. d.] *Kulisch, Lehensbriefe*, pl. Ia.

20. Sulayman II b. Ibrahim. 1687-1691.
a) [1688] DENY, fig. 10. — **b**) [s. d.] TAR. VES. II (n° 10) pl. derrière p. 258.

21. Ahmed II b. Ibrahim. 1691-1695.
a) [1693] DENY, fig. 11. — **b**) [s. d.] SILVESTRE, *Paléographie*, pl. XXXIX.

22. Mustafa II b. Mehmed. 1695-1703.
... ...( )

23. Ahmed III b. Mehmed. 1703-1730.
a) [1704] *Tar. Ves.* II (n° 10) pl. derrière p. 258. — **b**) [1721] H. SCHEEL, *Die Schreiben der türkischen Sultane an die preussischen Könige*, dans *MSOS*, XXXIII, 1930, 2e sect., pl. I.

24. Mahmud Ier b. Mustafa. 1730-1754.
a) [2 pièces, de 1732 et 1736] H. SCHEEL, *Die staatsrechtliche Stellung der ökumenischen Kirchenfürsten in der alten Türkei* (2), dans *Abh. Ak. Berlin*, 1943, n° 9, pl. I et II. — **b**) [1737] A. N. KURAT et K. V. ZETTERSTÉEN, *op. cit.*, pl. X.

25. Osman III b. Mustafa. 1754-1757.
... ...

26. Mustafa III b. Ahmed. 1757-1774.
[5 pièces, de 1757 - 1761] H. SCHEEL, *Schreiben... an die preuss. Könige*, pl. II-V et VII.

27. Abdulhamid Ier b. Ahmed. 1774-1789.
a) [1774] SCHEEL, *op. cit.*, pl. VI. — **b**) [1783] *Tar. Ves.* II (n° 10) pl. avant p. 259. — **c**) [1786] BAEINGER, *Tughra*, pl. 108, fig. 41.

28. Selim III b. Mustafa. 1789-1807.
a) [2 pièces, de 1789? et 1798] KURAT et ZETTERSTÉEN, *op. cit.*, pl. XIIa et XIII. — **b**) [1798] SCHEEL, *Die staatsrechtl. Stellung etc.*, pl. III.

(1) Je signale, comme un substitut, les monnaies reproduites dans Ismā'īl GHĀLIB, *Taqvīm-i meskūkāt-i ʿosmāniye*, pl. V n° 583, 592 et 598.

(2) Je ne cite cet ouvrage que pour ses planches et je ne puis le faire sans mettre en garde contre la théorie qui y est développée.